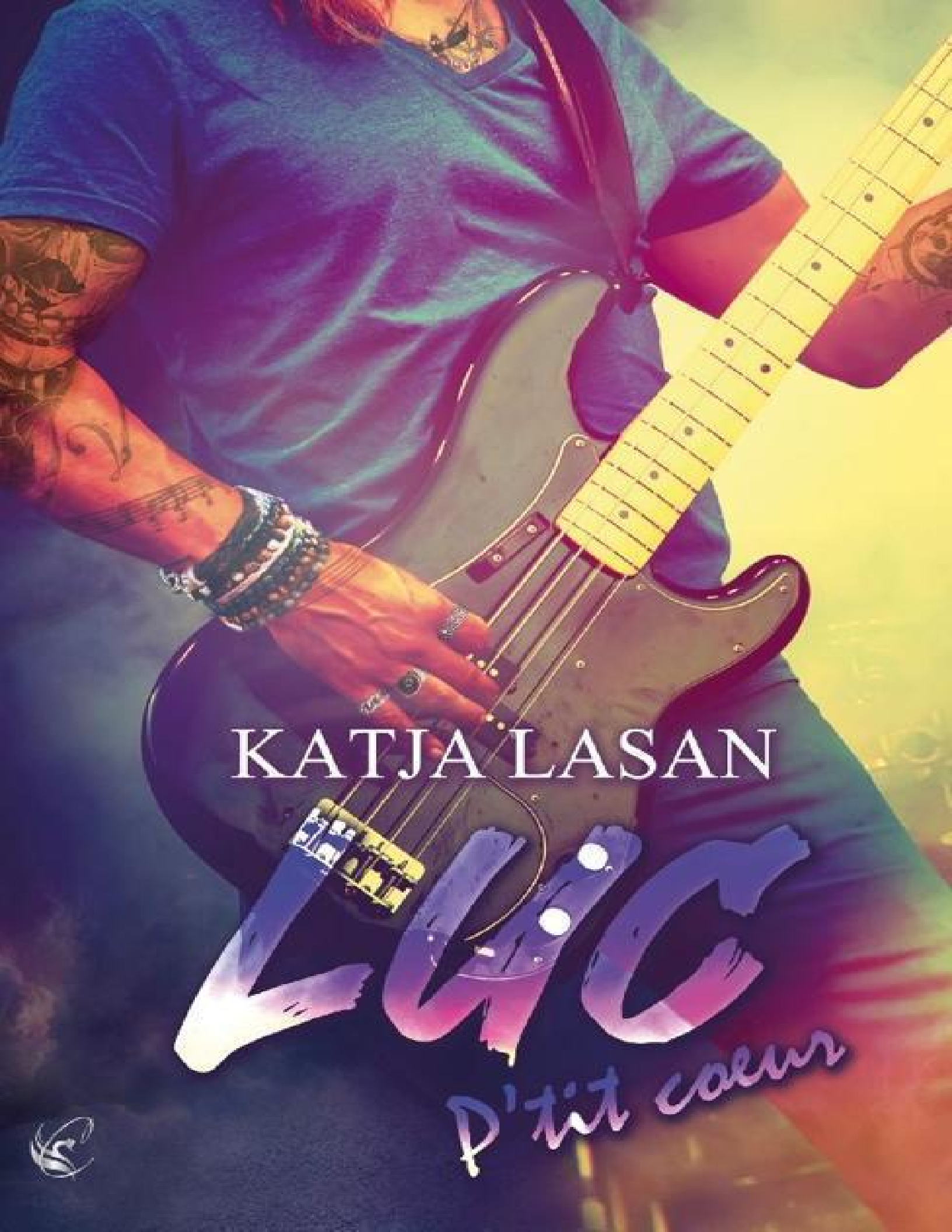




KATJA LASAN

LUIC

D'tit coeur



Table of Contents

Titre

Préface

Octobre

Neuf mois plus tôt

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)

[31](#)

[32](#)

[33](#)

[34](#)

[35](#)

[36](#)

[37](#)

[38](#)

[39](#)

[40](#)

[41](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[47](#)

[48](#)

[49](#)

[50](#)

[51](#)

[52](#)

[53](#)

[54](#)

[Deux mois plus tard](#)

[55](#)

[56](#)

[57](#)

[58](#)

[59](#)

[60](#)

[61](#)

[62](#)

[Un an et des brouettes plus tard](#)

[63](#)

[64](#)

[65](#)

[Remerciements et notes de l'auteure](#)

[OceanofPDF.com](#)

Katja Lasan

LUC
P'tit cœur

Syplog

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 CyPLog

Éditions CyPLog

2bis, rue de l'évangile

34770 Gigean

Illustration de couverture : © Cora Graphics

Photo de couverture : © Shutterstock

ISBN 978-2-38139-069-7

Dépôt légal : avril 2023

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection des auteurs.

Pour Maël, mon p'tit cœur à moi.

OceanofPDF.com

Avertissement de l'auteur :

Toute ressemblance avec des événements réels n'est pas forcément fortuite.

« Nous allons tous mourir un jour.
Mais avant que cela n'arrive, je vais danser ma vie. »

Prince

« Ce n'est pas parce qu'il y a eu la grande tragédie
du Bataclan que la musique s'est arrêtée.
On continue la musique et on continuera le dessin. »

Plantu

OceanofPDF.com

Préface

Ah ! Mon p'tit cœur ! Ce que je peux l'aimer !

Il cause pas beaucoup mais, lorsqu'il veut et qu'il est en confiance, il sait faire un effort. Et puis, je suis là pour le guider, toujours ! Enfin, presque... Parce que j'ai ma vie, moi aussi. Mes grattes, ma musique, ma moto, mes potes, Abby, ma mère, New York, et j'en passe... Bref, je fais au mieux, même si des fois c'est pas simple.

Donc, on m'a demandé de marquer un p'tit truc avant de commencer (« Et attention ! tu ne t'étales pas ! »), histoire de te prévenir que, peut-être, à des moments, tu risques d'être largué, parce que les détails ne sont pas le fort de Luc. Dans ses dessins, oui, mais pas dans ses mots. Il est du genre économe. Pas comme moi, quoi ! Là, tu le vois pas, mais je suis en train de me fendre la poire tout seul.

« Oh, non ! Pas encore lui ! »

Eh ben, siiiii !

Bon, et puis surtout, pourquoi raconter des choses qui ont déjà été dites ? Par moi en plus, hein ! Attention ! Car s'il a accepté de se livrer un peu, c'est bien parce que je suis passé en premier, en mars 2020. Le 26 même, que c'était. Quoi ? T'as pas lu mon histoire ? Oh ! Mais tu veux me vexer ? T'as aucune excuse pour ne pas l'avoir fait, puisque mon histoire est partout : en papier, en numérique, sur toutes les plateformes de vente, commanditable chez les meilleurs libraires. Ça n'existe pas, *commanditable* ? Tant pis, je lui donne vie.

Sans déconner, si tu veux tout comprendre dans ce qui va suivre, reviens d'abord à la base de tout : moi ! Tu peux lire *Gueule d'ange* bien sûr, mais il te manquera des trucs, parce que, mon p'tit cœur, c'est à moi qu'il est lié. Nous deux, c'est à la vie à la mort depuis qu'on a volé des bonbons dans l'épicerie de m'sieur Kelish quand on avait huit ans. Enfin, moi, j'en avais quasi neuf. Tu connais pas m'sieur Kelish, dans le XIII^e ? Ben alors, tu sors

d'où, toi ? Tu vois ? Qu'est-ce que je te disais ? La B-A-S-E ! Et tu ne te plaindras pas que je ne t'ai pas prévenu.

Sinon, si tu me connais déjà, vas-y, fais-toi plaisir et tourne la page. Et si t'as des questions, dis-toi que je ne suis jamais très loin. Ouais, mon p'tit cœur, il est perdu sans moi. Donc, faut bien que je veille sur lui. Toujours. Yeapah !

Damien Laury
Paname, le 25 juillet

P.-S. 1 – Retiens bien cette date : celle de son anniversaire ! Ah ! Et j'ai oublié de préciser : l'histoire de Luc, elle se passe neuf ans après la mienne, crise de la trentaine, machin, tout ça... Bon, allez ! Les autres m'attendent pour fêter ce jour spécial ! Et surtout, je vais lui faire plein de groscâlins à mon p'tit cœur, parce que les groscâlins, nom d'une corde de gratte, c'est LA VIE !



P.-S. 2 – P'tit cœur, il a pensé à toi. Si tu veux profiter de la musique en même temps, t'as le QR code en dessous pour la playlist du roman. C'est pas de l'amour, ça ?

OceanofPDF.com

Octobre

OceanofPDF.com

Solo de guitare endiablé.

Celui de Dam en guise de sonnerie, qui a déjà tenté de me joindre deux fois en moins de dix minutes. Une troisième, et il débarquera la bouche en cœur pour mieux crier au scandale.

Agacé, je me décide à sortir de ma semi-somnolence et à fouiller mes fringues au sol.

— Ouais ? annoncé-je à la place d'un salut.

— Ah ! Quand même ! Tu pionçais, ou quoi ? Ça fait une plombe qu'on t'attend ! P'tain, j'avais été large pourtant, question timing !

Je jette un œil sur ma gauche, détaille le corps nu qui ne bouge pas d'un poil.

— J'étais occupé à autre chose. T'inquiète, j'arrive.

— D'ac. Mais si l'occupation est celle à laquelle je pense, t'as pas intérêt à remettre le couvert. Grouille !

Il me raccroche au nez. Vingt et une heures dix-sept sur mon écran. Il m'avait dit vingt heures trente devant l'Ekinox, pour un concert ne commençant qu'à vingt-deux heures. C'est vrai, il me connaît...

De mauvaise grâce quand même, je me décide à me lever et enfile à la va-vite mes affaires.

— Luc ? Tu vas où ?

Je récupère un élastique sur ma table de chevet, noue négligemment mes cheveux et me retourne vers le lit.

— Je te l'avais dit, j'ai rendez-vous avec Dam et Abby.

— Tu veux vraiment y aller ? Tu as vu l'heure ?

— Et alors ? On s'en fout. T'as qu'à venir avec moi.

— Tu sais très bien que je ne supporte pas leur musique de sauvages. Et puis, il est avec sa copine, ton pote, il peut très bien se passer de toi le temps d'une soirée, non ? Il commence sérieusement à me gonfler.

Je hausse les épaules. Elle est pas contente ? Qu'elle se tire. Toute manière, elle est jamais contente.

— Tu me demandes de choisir, Vivian ? Eh bien, c'est tout vu. Tu peux rester si tu veux. Mais, si tu te barres, n'oublie pas de claquer la porte.

Et je la plante là, malgré le drap qui a glissé sur sa peau et découvert ainsi sa poitrine à damner un saint. Dans ma tête, je suis déjà passé à autre chose.

Cuir, casque, clé de moto. À cette heure-ci, la circulation est assez tranquille, il me faut à peine quelques minutes pour gagner le boulevard

Saint-Martin, côté III^e arrondissement.

Devant l'Ekinox, en revanche, y a foule. Ancien théâtre transformé en salle de concert au début des années 2000, elle est devenue un lieu à la mode et un passage presque obligatoire pour les nouveaux groupes de musique parisiens, de rock surtout.

Je repère direct Dam et Abby, un peu à l'écart. Nous, on a le droit de passer par une autre entrée, l'avantage d'avoir des noms *un peu connus* dans ce milieu. Ils ne me font aucun commentaire sur l'heure, j'ai même droit à un groscâlin *made in* Damien avant que, badges spéciaux autour du cou récupérés par mon pote, on ne s'engouffre dans le bâtiment par derrière, au niveau des coulisses. Une vraie fourmilière dans laquelle je me sens immédiatement comme un poisson dans l'eau.

Ça, c'est mon univers !

L'odeur du stress, le staff qui file d'un endroit à l'autre, talkie en main, et les artistes qui sortent de leurs loges, sourire aux lèvres mais concentration dans le regard.

On les salue, on les connaît un peu. Des Américains de Boston en train de percer en force. Leur genre ? Le doom metal, un style lourd et puissant inspiré d'un mélange de heavy metal, de punk hardcore, de rock et de blues. Ils nous donnent le feu vert pour poser nos affaires avec les leurs, puis je tire Dam par le tee-shirt. Il a déjà commencé à leur faire la conversation et, avec son bagout intarissable, ils en oublieraient que des gens les attendent. Ils partent à droite, on file à gauche, par un escalier discret menant au carré VIP devant la scène, où l'on joue un peu des coudes afin de se retrouver le mieux placés possible. Bien sûr, comme d'habitude, ça chouine dans mon dos, parce que ma grande taille bouche la vue, mais il suffit d'un coup d'œil derrière moi pour que les râleurs ferment leur gueule. Ouais, on est un peu connus des amateurs de rock et, à la place des grimaces, j'ai droit à une demande de selfie. Qui a dit que les bassistes passaient inaperçus ?

Abby s'est glissée entre les bras de Dam, bien à l'abri, car, sous peu, la foule va bouger à mort. Elle m'éclate, cette gonzesse, toujours partante pour nous suivre dans nos délires. Parce que ce soir, clairement, c'en est un, si on n'aime pas la musique qui hurle à fond et les gens qui poussent les autres dans un esprit festif et rock'n'roll. Voilà pourquoi Vivian n'est pas venue. Ici, faut des baskets, pas des Louboutin casse-gueule.

Pile vingt-deux heures, premiers rugissements des instruments. De vrais coucous suisses, les Yankees !

Bien vite, ils mettent le feu à la salle et je me laisse porter par leurs délires scéniques, la main sur l'épaule de Dam, à sauter comme les autres, déconnecté du temps et de mes emmerdes du moment... jusqu'à ce qu'une partie de ces emmerdes se rappelle à moi.

Dans ma poche arrière, malgré la vibration des basses, je perçois celle de mon téléphone. Que celui qui tente de me joindre aille au diable, la réalité nous rattrapera assez tôt. Mais l'inconnu insiste... Une fois... deux fois... Je tire le portable, fronce les sourcils. Eh merde !

Je me penche vers l'oreille de Dam.

— Fred essaie de me joindre.

Il regarde mon écran, sort son propre téléphone.

— Il a essayé chez moi aussi. Oh ! Et il est pas le seul...

Vu l'heure, une telle insistance de la part du boss n'est pas normale, surtout qu'il sait qu'on devait assister à ce concert ce soir. J'aimerais l'ignorer, mais Dam me fait comprendre de répondre. Soupier. Qu'est-ce qu'il vient nous emmerder ? L'année a déjà été assez compliquée comme ça entre nous...

— Ouais ?

— ... tain ! Dix min... ssaie... oindre...

— Quoi ? Je t'entends mal !

Et pas question de quitter ma place.

Je colle un peu plus le combiné contre mon oreille mais, entre le son tonitruant et le fait que le réseau semble réduit dans la salle, je capte vraiment que dalle.

— ... cert... att... ris... tain ! ... diss... ments... ombes !

Dam me regarde avec attention, puis m'arrache le téléphone des mains.

— BOSS ! Ça hurle trop ici ! T'entends ? Ça déchire ! Quoi ?

J'ignore pourquoi mais, sur ma nuque, je ressens comme des picotements. Mes poils se hérissent. Dans mes veines, mon sang se glace. Dans ma tête, un sentiment d'urgence imminente. Une impuissance.

— Dam, laisse tomber ! Faut qu'on sorte de là !

— Quoi ?

Je récupère mon portable d'un geste brusque et tire mon pote par le bras.

— On se tire !

— Attends ! Explique-m...

La déflagration est détonante ! Là-bas, dans le fond de la salle.

Tout le monde se retourne d'un même corps. Tout autour de nous, la musique s'est tue pour laisser place à des hurlements de frayeur. Puis ça explose encore... encore... Les murs tremblent, se lézardent, la foule panique, se pousse, s'agglutine. Abby crie à son tour alors que Dam l'enlace plus fort en l'entraînant derrière moi. Faut qu'on dégage ! Qu'on déguerpisse au plus vite de cette souricière avant de se faire labourer, piétiner, broyer ! Mais tout va trop vite. Tourbillon, brouhaha, et BOUM ! Je vole en arrière et m'écrase de tout mon poids, avec tout juste le temps de me recroqueviller tandis qu'une barre de projecteurs s'effondre. Je devine le goût du sang... son odeur aussi, mélangée à la poussière de la pierre... aux effluves de la mort. Dans mes oreilles, un mauvais bourdonnement. Je n'entends plus que des bruits étouffés. Devant mes yeux, des points noirs, partout. Teintés de rouge. Des corps au sol... beaucoup trop... Des mares de sang... des membres arrachés... Devant ce tableau macabre et irréaliste, j'ai envie de vomir mes tripes, mais l'instinct de survie prend le dessus.

— DAM ! DAMIEN ! ABBY !

Je m'époumone. Enfin, je crois. Je sais pas. Je sais plus. Je ne sais même pas si tout cela est réel, parce que... ça se peut pas ! Ça n'arrive qu'aux autres ! On le voit à la télé, on le lit dans les journaux, sur Internet, mais ça ne peut pas arriver. Pas en vrai !

— DAAAM !

La poussière vole partout, masquant en partie ce cauchemar. Je tousse, me mets à quatre pattes et continue à crier. Une femme m'agrippe soudain le bras, le visage à moitié arraché. Je panique, tente de me libérer, puis j'aperçois une larme s'échapper du seul œil qu'il lui reste.

— Dites-lui... que je... l'aime...

— Quoi ?

— Ma... fille...

Elle hoquette, cherche son air, crache un sang presque noir.

Effrayé, je balaie l'espace, toujours à chercher Dam et Abby, mais mes yeux finissent par revenir sur la femme. Je me rapproche, serre sa main.

— C'est quoi votre nom ?

— Ma... rie... Vi... gneau...

Je me penche pour mieux entendre. Une adresse à peine murmurée, un prénom féminin, celui de sa fille sans doute. *Jade*. Puis les mots sortent de ma bouche, vains, inutiles. Je vois bien qu'il est trop tard pour elle, mais on ne dit pas aux gens qu'ils vont crever, tout simplement parce que ça ne se dit pas. Devant l'inacceptable, l'évidence préfère se parer de beaux mensonges, ils aident à mieux accueillir la réalité, parfois.

Brusquement, sa main se relâche dans la mienne. Son œil fixe le plafond, sa poitrine ne bouge plus.

— J'suis désolé... putain... j'suis...

Pas le temps de préciser. Un hurlement forcené éclate dans l'air, suivi directement par un bruit de mitraillette – ou de kalachnikov, j'y connais rien – et par la senteur de poudre. D'autres corps tombent, tristes pantins désarticulés pour qui on ne peut plus rien. Comment ont-ils pu entrer ? Et avec des bombes et des armes ! Depuis deux ans, la France est sur le pied de guerre. *Charlie Hebdo*... Le Bataclan... Nice... Aujourd'hui, l'Ekinox... Comment ? COMMENT ?

— DAAAMIEEENNN ! DAAAMIEEENNN !

Là-bas ! À terre, couvert de gravats, Abby à moitié sous lui, inanimée. Un tremblement au sol, de nouveaux cris. J'ai à peine le temps de lever les yeux et de comprendre. Un instant au ralenti, une seconde en suspension. Un face à face avec la Faucheuse, ou avec la dernière seconde de ma propre vie.

Quand le plafond s'effondre, une ultime pensée, celle d'un regret presque... risible.

Mon Évidence... je suis désolé...

Neuf mois plus tôt

OceanofPDF.com

1

Luc

— Quand une mouette chie, tu crois qu'elle s'amuse à viser ? Genre, elle fait un pari avec ses copines : « Hé, les gonzesses ! Cent points si tu touches le front, cinq cents pour le menton et dix mille pour la bouche ! Celle qui perd offre la tournée générale ! »

Je souris. Qu'il est con, des fois !

— P't-être...

— Ça doit être dégueulasse. T'imagines ?

— J'préfère pas.

Une seconde de silence. Un instant à savourer. Les silences sont si rares avec Damien.

— Faudra que j'y réfléchisse sérieusement.

Je tourne un œil vers lui.

— À quoi ? Le goût du guano ?

— Mais non ! Mon anniversaire.

Je me relève sur un coude et le regarde franchement.

— Dam... tu me parlais des mouettes.

— Ouais, mais tu réalises ? Trente-deux ans, putain ! Le prochain, c'est l'âge du Christ.

— Tu te fous de ma gueule ? C'est en octobre ! Et puis, je te l'ai déjà dit cent fois : arrête de commencer des conversations dans ta tête et de les finir à voix haute. Comment tu veux que je te suive ?

— Ben... en posant la question, s'esclaffe-t-il. Tu sais ce qui serait classe ? Une soirée Al Capone ! Oh, yeah ! Et puis faudra que je passe à Leroy Merlin au retour, je dois regarder un truc pour ma mère. Et tu sais quoi, p'tit cœur ? Toi, t'arrives toujours à me suivre, c'est pour ça que j't'aime. Tu viens te baigner ?

J'ai pas le temps de répondre qu'il est déjà parti. Il plaisante ? L'océan doit à peine faire un degré ! Mais Dam s'en fout. Il retire ses fringues et... il plonge. Heureux. Et moi, de le voir heureux, ça me suffit. Et puis... merde ! Comme il le dit souvent, on meurt qu'une fois. Alors, je bouge mon cul et plonge à mon tour. Putain ! Un vrai bac à glaçons !

Ciel gris, pas trop de vent, et surtout personne sur la plage. Forcément, on est en janvier, dans le Finistère et dans un coin discret.

Plus haut, pas trop loin du phare surplombant la baie, se trouve l'ancienne maison de mes grands-parents. Après la mort de Babou¹, je l'ai rachetée à ma mère. J'y tiens, moi, à cette bicoque. Mes souvenirs d'enfance, des souvenirs joyeux. Le souvenir de Babou qui hante encore chaque recoin... Quand on aime profondément quelqu'un, pas sûr qu'on se remette un jour de sa perte. Dans le cœur, quelque part, il manquera toujours un bout. Elle croyait en moi plus que quiconque. Même lorsque j'ai tout planté avant mes dix-huit ans pour m'installer avec Dam et mener ma vie comme je l'entendais.

Lui et moi, une histoire qui dure. Amour fraternel ? Amitié ? Non, bien au-delà, et peu de gens le comprennent. Surtout pas ma mère. Un mot sur Damien, et elle te claquera la porte au nez. Ma vie de saltimbanque, elle ne l'a jamais appréciée et aime me le rappeler à la moindre occasion. Dans le fond, elle a peut-être juste peur pour moi. Du moins, c'est ce que me soutient Clarisse, la mère de Dam. J'en sais rien ; la mienne et moi, on n'a jamais pu se parler franchement.

Quant à mon père, je crois qu'il s'en fout. Depuis qu'il est parti de la maison – j'avais treize ans –, je le croise à peine. Une vasectomie et, hop ! il a refait sa vie, certain ainsi de ne plus avoir de paquet surprise. Il n'a jamais aimé que je débarque à l'improviste. Deux enfants, c'était déjà trop pour lui.

— Tu sais ce qui manque, p'tit cœur ? Une épuisette ! T'as vu tous ces poissons ?

— Et t'en ferais quoi ? Une soupe ?

— Ben, non, c'est toi le cuistot. Je suis même pas sûr qu'ils se bouffent. Oh ! Tu crois que, dans les rochers, je peux trouver des crevettes ? Ou des crabes ?

— T'aimes pas les fruits de mer, grelotté-je.

— Pas pour les manger, juste pour le fun. Demain, on revient avec une pelle et un seau. Et donc, t'as une épuisette qui traîne à la maison ?

Pour finir, nous sommes descendus à la crêperie du village. Ils nous aiment bien, sûrement qu'on fait leur chiffre d'affaires de la semaine chaque fois qu'on vient. J'ignore quel âge ont les proprios mais, clairement, ils doivent être aussi vieux que leurs murs.

— Tu me sembles encore plus grand, remarque Gaëlle, petit bout de femme aux cheveux gris d'à peine un mètre soixante avec des talons, alors que je me penche pour lui faire la bise avant de partir.

— Je te promets, ça fait un moment que j'ai arrêté de grandir, rigolé-je.

Dans mon dos, Dam bougonne. Il ne le dit plus depuis longtemps, mais il n'a jamais aimé que je le dépasse en taille. Pourtant, frôler le mètre quatre-vingt-treize n'a pas que des avantages.

Gaëlle me demande encore des nouvelles de la famille, puis je pousse la porte et nous voilà cueillis par le *gwalarn*, ce vent breton glacial et humide jamais cité par les présentateurs météo. Eux, ils ne connaissent que le mistral, la tramontane, la bise, et pour le reste, ben, c'est juste du « vent ».

On remonte à pied, les mains dans les poches de nos blousons et nos longs cheveux fous qui virevoltent. D'habitude, les miens sont attachés mais, ce soir, j'avais envie de changement.

Comme souvent, ces temps-ci...

Dam s'amuse à escalader les lampadaires pendant que j'allume une clope, qu'il finit par me voler.

— Alors ? T'as retrouvé l'épuisette ?

Dès qu'il a une idée en tête, il ne la lâche plus, et je l'aime également pour ça. Son esprit est un perpétuel feu d'artifice rarement au repos. Son énergie, il la canalise dans la musique ou sur sa moto. Peu de gens parviennent vraiment à comprendre comment il fonctionne, parce qu'il ne fonctionne pas comme tout le monde. Moi non plus d'ailleurs. C'est peut-être pour cela qu'entre lui et moi ç'a matché direct quand on était mômes. Je supporte pas qu'on dise qu'il est différent. Ça ne veut rien dire, en plus. On est juste comme on est et, si cela ne plaît pas, on ne retient personne.

Dam s'exprime beaucoup, en particulier lorsqu'on ne lui demande pas son avis, il bouge tout le temps, il est curieux de tout. L'inverse de moi.

Souvent, on me reproche de rester silencieux, de ne pas finir mes phrases, d’être dans l’observation. Oui, je suis comme ça, depuis tout petit.

— Ouais, t’as de la chance. Dans le grenier. Mais faudra regarder si elle n’est pas trouée.

— Cool ! On fait la course ?

Bien sûr, il est déjà parti en avant, et affirmera qu’il n’a pas triché. Il court vite, mais je le rattrape chaque fois. Ça l’énerve, ça aussi. Il est mauvais perdant et trouve toujours le moyen pour s’accorder la victoire. Si son bagout en agace certains, moi, il me fait sourire. Après tout, je sais ce que cache son extraversion. Les réponses sont dissimulées dans ses nombreux tatouages et dans chaque scarification gravée sur sa peau. Mais qui se pose vraiment la question ?

— Ah ! J’ai gagné !

Inutile de répliquer, c’est perdu d’avance. Je me contente d’ouvrir la porte et d’aller mettre un disque – Black Label Society, un groupe tranquille, qui permettra de discuter – pendant que Dam part chercher des bières.

— Oh ! Abby m’a laissé un vocal. Merde alors ! J’ai rien entendu.

Il l’écoute en souriant dans le vide. Dam n’est pas un mec comme les autres, donc, forcément, il lui fallait une gonzesse à la hauteur de sa démesure. Ils sont servis ! Leur relation n’a rien de traditionnel. Abby vit à New York et, dans son genre, elle est bien allumée aussi. Parfaite pour lui, quoi ! Même si la distance complique souvent les choses.

— Qu’est-ce qu’elle raconte ?

— Qu’elle m’aime.

— C’est déjà pas si mal.

— ES-SEN-TIEL ! Tu permets ?

Il lui écrit un texto, puis décapsule nos bières avec son briquet.

— Si tu veux, appelle-la.

— Non, elle bosse, je vais pas la déranger. On trinque à quoi ? Ah, oui, aux écrevisses que je ne boufferai jamais !

— Aux écrevisses.

On a décidé sur un coup de tête de venir passer deux ou trois jours ici, loin de tout. Juste nous deux. Ensemble, on l’est quasiment toujours, mais rarement aussi seuls. Quand tu fais partie d’un groupe de musique connu, forcément ta sphère est remplie de monde, tout le temps. Le privé devient public, la presse à scandale te colle au cul, les fans sont plus hystériques les

uns que les autres et la pression se fait constante. Je n'ai jamais vraiment compris comment Dark Moon a rencontré un tel succès, si vite, mais les faits sont là. Aujourd'hui, mes potes et moi sommes les leaders du rock nouvelle génération, avec tous les avantages et les inconvénients inclus. Pour des Français, le challenge est beau, surtout depuis que nous avons enfin réussi à faire parler de nous aux États-Unis. Après bientôt dix ans dans le milieu et quatre albums, il était temps.

— Et toi ? Des *news* ?

— Non.

Regard sceptique de sa part et sa main qui plonge déjà vers la table basse, en direction de mon téléphone. Plus rapide, je le récupère avant lui en soupirant.

— Bon, d'accord. Oui. Elle en est même soûlante.

— Dans ce cas, pourquoi tu restes avec ? Cette gonze est une chieuse.

— D'abord, j'suis pas « avec », grogné-je, c'est juste pour le cul. J'y peux rien si elle suce bien.

De l'index, Dam tapote son menton, en pleine réflexion.

— OK, l'argument se tient, finit-il par reconnaître. Mais, au-delà de ça, Vivian est une connasse.

Et c'est reparti...

— Dam...

— Non, je me tairai pas. Je l'aime pas, tu le sais très bien. Depuis que tu la sautes, ça pue, autant dans nos vies qu'à Paris, enfin, plus que d'habitude. Pouah ! T'as remarqué aussi que c'est pire qu'avant ? Ou on a trop commencé à s'habituer à l'air helvétique... Merde alors ! Toi aussi, t'en as marre ?

L'avantage avec lui ? Il saute souvent du coq-à-l'âne...

— Ouais, je voulais t'en parler d'ailleurs.

— Ça tombe bien, moi aussi. Mais tu sais quoi ? Si t'étais amoureux, tu m'en aurais foutu une depuis un bail. Mais tu l'es pas. Déjà, parce que ça t'empêche pas de te faire sucer par d'autres qui, sûrement, se débrouillent aussi bien, et puis tu la défends jamais. Tu t'en branles, de cette gonze. Alors, largue-la ! Ils la reprendront sans peine, les Irlandais !

... le désavantage ? Il n'oublie jamais rien et finit toujours par revenir sur le bon chemin.

— Pourquoi tu t'énerves ? répliqué-je. C'est même pas officiel, juste du sexe.

— Ouais, mais, pour une simple suceuse, elle s'incrute beaucoup quand même. D'ailleurs... en près de dix ans, t'as rien eu d'officiel. Tu te demandes pas pourquoi ?

— Oh, putain ! Tu vas pas remettre cette histoire sur le tapis ?

Droit dans ses Converse, il sourit de toutes ses dents et recule vers la bibliothèque de Babou que j'ai gardée. Sans la moindre hésitation, il tire un livre des rayons, l'ouvre et me fourre un Polaroid sous le nez.

— C'est pas moi, c'est ce bon vieux William. Pourquoi t'as pas jeté cette photo ? Et pourquoi elle est planquée dans ce volume ? Sérieux ? Tu l'as lu ?

J'en reste comme deux ronds de flan. Non mais... il a fini de jouer au fouineur tout le temps et partout ?

— Comment, toi, tu savais qu'elle était là, cette photo ?

— Je savais pas. Mais j'aime bien Iago. J'ai eu envie de relire *Othello*. Tu sais, le hasard...

— Le hasard... bien sûr...

— Si, monsieur, parfaitement ! objecte-t-il. Je l'ai même tellement lu que je connais les répliques par cœur. « La réputation est une vaine et fausse imposture, acquise souvent sans mérite, et perdue sans qu'on l'ait mérité². » Na ! N'empêche, c'est marrant quand t'y penses... T'aurais pu choisir *Roméo et Juliette*, mais non...

D'un bond, il saute sur la table basse et, mains sur le cœur, yeux droits dans les miens, il déclame :

— Ô Luc ! Luc ! pourquoi es-tu Luc ? Renie ton père et abdique ton nom ; ou, si tu ne le veux pas, jure de m'aimer, et je ne serai plus un Laury³. Tu sais ce que Fred m'a raconté, un jour ?

Décidément, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ou pas.

— Vas-y... change de sujet, souris-je. Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Ben... Alice, il l'avait déjà rencontrée. Mais personne le sait. Même pas Mike. Et Alice encore moins.

— Ah oui ? Même pas Alice ? Et à toi, il te l'a dit ?

— Yeap ! Je peux être très persuasif, des fois.

— Ouais, ça, c'est sûr. Et alors ? Qu'est-ce que ça peut me foutre ? Quel rapport avec la photo ou... Shakespeare ?

— Non mais, attends ! Il l'a rencontrée à Roissy lorsqu'il avait seize ans. T'imagines ?

— Non. Comment il peut s'en souvenir ?

— Elle l'a marqué, c'est tout. Sûrement plus que lui en fait, rigole-t-il. Tout ça pour dire que le hasard n'existe pas. Donc, si t'as gardé cette photo, ici, dans ton sanctuaire et dans ce bouquin, tu me feras pas croire qu'il s'agit juste d'un oubli.

Lui aussi, il me saoule.

— C'est qu'une vieille photo perdue dans un livre.

Ses yeux dévient sur le Pola. Un voile s'est abattu sur sa figure, lui conférant soudain un sérieux peu commun chez lui.

— Tu te demandes jamais ce qu'elle est devenue ?

Oui, cela m'arrive, mais je me contente de hausser les épaules.

— Moi, souvent, reprend-il avant de s'énerver. Deux fois ! Deux fois, elle m'a fait le coup, putain ! Couper les ponts, comme ça, du jour au lendemain... Même Elsa et Flavia n'ont plus eu de nouvelles. Et elle n'est pas sur les réseaux, j'ai cherché plusieurs fois. Ou elle s'est peut-être mariée et a changé de nom. Ou alors, elle a mis un pseudo débile, genre : « Mar Got », ou « Ma R Got »... ou... « Gen Ai Marre D Ragots »... ou...

— C'est bon, j'ai compris le principe. On peut changer de sujet ?

Regard soupçonneux. Et voilà ! Il ne va plus me lâcher maintenant.

— Pourquoi ? T'as un truc à me dire ?

Le geste vif, je lui arrache la photo des mains, la contemple un bref instant. Un moment heureux, huit... neuf ans plus tôt... je n'ai jamais eu le souvenir des dates. On s'en fout des dates. Seul ce qui est vécu sur le moment compte, et ce qui reste en mémoire. En tout cas, dans la mienne.

— Non, j'ai rien à te dire. C'est juste du passé. Tu sais ce qu'a dit un jour Lemmy⁴ ? « Je n'ai jamais rencontré une fille qui pourrait m'empêcher de regarder toutes les autres. Si ça arrivait, je l'épouserai. »

Et sans état d'âme, je déchire le papier glacé. Dam, indéchiffrable, me laisse faire.

— Dommage, vous étiez beaux dessus. Bon et sinon, pour que je comprenne un truc qui m'échappe... Vivian, elle suce comment ?

OceanofPDF.com

¹ Note de Damien : Tu vois ? Quand je te disais qu'il ne s'attardait pas sur les détails... Babou, c'est ainsi qu'il surnomme sa grand-mère, décédée neuf ans plus tôt.

² *Othello ou le Maure de Venise*, acte II, scène III, William Shakespeare.

³ *Roméo et Juliette*, acte II, scène II, William Shakespeare, revisité à la sauce Damien.

⁴ Note de Damien : Lemmy Kilmister, pote de mon p'tit cœur, leader de Motörhead et décédé malheureusement aujourd'hui.

OceanofPDF.com

2

Luc

De son sourire rapiécé, Margot me scrute alors que j'avale tranquillement mon café. Durant la nuit, Dam n'a rien trouvé de mieux que de jouer au puzzle pendant que je dormais à côté de lui, sur le canapé. Selon Babou, déchirer une photo porte malheur. Elle disait qu'une photo emprisonnait l'essence d'une personne et que la chiffonner ou la détruire revenait à s'en prendre à la personne elle-même. Elle était un peu perchée, des fois. Cependant, je dois l'admettre : après coup, je n'ai pas aimé voir les morceaux éparpillés sur la table.

J'en ai jamais voulu à Margot d'être partie. C'était sûrement la meilleure solution pour elle. On était jeunes, on n'avait pas la même perception de l'avenir. En fait, je crois que Margot a été déroutée par notre succès. Elle nous a toujours soutenus, a toujours été là pour moi, pour Dam, pour le groupe, mais elle n'avait pas calculé tout ce que cela engendrerait comme à-côtés. Moi non plus, d'ailleurs.

J'étais fait pour cette vie. Pas elle.

Après son départ, je ne m'attendais pas à ressentir un manque. Si je suis du genre à retomber très vite sur mes pattes, je me suis pourtant rendu compte que cette femme, quelque part, m'apportait un certain équilibre. Elle était le pont entre mon monde d'artiste et le monde *réel*. Après elle, je n'ai plus fréquenté que des gonzesses du même univers que moi. Des chanteuses, des musiciennes, des actrices, des top models. Combien de fois ai-je terminé à la une des journaux à scandale ? Bien trop.

« Amour secret », « Luc Gauthier à nouveau en couple », « Le bassiste de Dark Moon sort avec le nouveau phénomène du cinéma américain », et bla-bla-bla...

Tous les mois, je suis *fiancé* à une nouvelle fille. Sont tarés, les paparazzis ; à se demander s'ils ont une vie.

S'il ne me l'a jamais concrètement dit, je sais que Dam m'en a beaucoup voulu. Margot était sa meilleure amie, après tout. Il l'avait déjà perdue une fois à l'époque du collège. Il espérait rester en contact, mais sûrement avait-elle jugé cela trop difficile pour elle. Dam est mon ombre, je suis la sienne. Donc, forcément, pour Margot, le voir ou juste discuter avec lui au téléphone aurait été prendre le risque de ressentir également ma présence planer au-dessus de sa tête.

Mais, des fois, contrairement à ce que j'ai affirmé la veille, il m'arrive d'avoir une brève pensée pour elle. Une chanson, un lieu, une odeur, suffisent à raviver son souvenir. Après, rien à voir avec un quelconque regret. Je l'ai aimée, j'ai eu mal de l'avoir perdue, mais j'ai tout fait pour et j'en avais conscience. À vingt et une piges, le succès naissant et toutes les gonzesses que je voulais à mes pieds, la tentation et le désir étaient trop forts ; Margot, trop sage. Je n'ai pas su résister. Expériences de la vie...

— Oh, putain ! Merde, il fait chier !

Je lève mes yeux vers la porte d'entrée. Dam, en jogging, le visage en sueur, a les siens fixés sur son téléphone.

— Je t'ai déjà dit à quel point le look Eminem te sied pas du tout ?

Il dresse son majeur vers moi sans un regard.

— Je vais pas courir en jean, non ? Mais si tu préfères...

Il se déshabille et me jette ses vêtements à la gueule.

— C'est mieux ? Oh, bah... v'là qu'il appelle... Holà, manager adoré de ma vie ! Roger va bien¹ ?

À la façon dont il tient son téléphone, je comprends qu'il a mis la visio en route... et le son au max.

— DAMIEN ! Remonte cette caméra ! Non mais... tu ne pouvais pas enfiler un slip avant de répondre ?

— Un slip ? s'esclaffe-t-il. Tu te fous de moi ? J'ai une tête à porter des slips ?

— Remonte cette caméra ! Et... t'es où là ?

— Ben, en week-end en amoureux. Regarde comme on est bien... Dis bonjour, p'tit cœur !

Je lève une main, ma tasse aux lèvres. Derrière l'écran, Serge soupire. Indéniablement, cela signifie qu'on lui manque. Sans nous, malgré tout le job qu'il a chez Discographe, son monde est vide. Notre succès est en partie le sien et, malgré tous nos coups vaches, nous savons ce que nous lui devons, et réciproquement. Il est un peu notre Mary Poppins, le cigare en guise de parapluie.

— Tu vois ? constate-t-il. Luc, au moins, est habillé.

— Tu rigoles ? Ce sont ses fringues d'hier. Je l'ai trop fatigué cette nuit, il a pas eu la force d'aller en chercher d'autres.

Je lève les yeux au ciel, Serge soupire encore.

— Comment vous faites pour vous supporter à longueur d'année, tous les deux ?

— Oh ! Luc est facile à supporter. C'est plutôt moi qui ai du mal à me supporter moi-même. Je sais pas comment, *vous*, vous faites...

— Moi non plus, mon grand, moi non plus. Bon, on peut parler sérieusement, tous les trois, deux minutes ?

— Sérieusement ? souligné-je. Dans ce cas, je vais me refaire un café. Dam, t'en veux un ?

— Yeap !

Serge bougonne mais, comme il est coincé, il prend son mal en patience. Patience que je prolonge volontairement en faisant griller du pain. Une fois nos tartines beurrées et pleines de confiture, Dam pose le téléphone face à nous, remet son boxer (« Pas que Gérard attrape froid ! »), et on laisse Serge causer à sa guise. Rappel de notre shooting avec le photographe de Gibson dans la semaine, du programme marketing de l'été, festivals divers un peu partout, interviews, autres séances photo, location du prochain studio d'enregistrement pour février...

— Mais, ce dernier point, précise-t-il, il va falloir qu'on en discute tous ensemble, parce que... Luc, ça te dérange que je parle ?

Je lève un œil de mon portable.

— Non, non, vas-y... C'est Finn qui vient de m'envoyer une connerie.

Dam se penche sur mon épaule.

— Oh, merde ! Dégueu !

Finn Dowd, batteur du groupe irlandais Punk Destruction. Un vrai délire pour moi quand je joue de temps en temps avec eux. Leur bassiste est bon, mais trop accro au crack. Alors, entre deux cures, je leur offre mon talent.

Eux, cela leur apporte une autre expérience et moi, ça me change de Dark Moon. Finn, son délire à lui, ce sont les vidéos trash. Comme ici, une gonzesse en train de pondre des œufs de couleur par le vagin.

— Il dit que c'est une performance, précisé-je. Tu peux aller voir la fille dans une galerie d'art à Dublin.

— Elle caquette au moins ?

— Bon, les jumeaux terribles, vous avez fini, oui ? C'est sérieux, là !

— Ah, ouais, *sérieux*, ton mot du jour, soupiré-je en refermant l'écran.

— Et puis, d'abord, Luc n'est pas mon jumeau, corrige Dam. Il est mon Autre ! Tu sais, comme dans la chanson...

Et c'est parti ! Il se glisse derrière moi, m'enlace et se met à chanter Lara Fabian. *Oh, putain...*

Serge passe une main nerveuse sur son visage, preuve qu'il tente de garder son calme comme il peut.

— Damien, je n'ai pas que ça à faire ! Bon... Soyez dans mon bureau lundi à dix-sept heures, et vous verrez bien !

— Lundi ? Mais c'est demain !

— Précisément. Donc, à demain, et ne soyez pas en retard !

Pas le temps de répliquer, Serge a déjà coupé la communication. Après un haussement d'épaules, Dam laisse tomber son téléphone près de moi.

— Jamais aucune patience, ce mec ! Ça doit être Roger, il avait peut-être une envie pressante. Bon, à ton avis, c'est quoi qu'il voulait vraiment nous dire ?

¹ Note de Damien : Ah ! Roger, Roger... Si t'as pas capté ma réplique, c'est que t'as pas lu mon histoire... Tu m'entends rire, là ?

3

Luc

Cette question a obnubilé Dam durant ces trente dernières heures, d'autant plus que ni Fred ni Mike ne semblaient avoir la réponse. Et lorsque Damien n'obtient pas ce qu'il veut, dire qu'il est infernal est un euphémisme.

En cette fin de journée, je pourrais le passer par la fenêtre du bureau de Serge. Il ne tient jamais en place, mais là, un vrai kangourou sous acide.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ici ? Parce que tout ça, tu nous l'as déjà dit.

Il n'a pas tort. Du bla, du bla et du bla-bla depuis dix minutes, typique de Serge quand il sait que son annonce principale ne va pas nous plaire.

— L'enregistrement prévu en février... La percée faite en Amérique du Nord l'année dernière, on ne doit pas la laisser se refermer. Damien ! Ne touche pas à l'étagère ! Donc, double album. Un en français, un en anglais.

— Tu te fous de notre gueule ?

Fred, debout devant la fenêtre, le regard baissé sur la rue Vaugirard, s'est retourné d'un coup, ses yeux verts remplis de lames orageuses. Aussitôt, Serge, assis dans son fauteuil top confort, lève deux mains en signe d'apaisement.

— On ne va pas s'emporter maintenant, Pelletier. Je sais le travail que cela va représenter et à quel point être enfermé en studio est épuisant, mais je vous demande *sérieusement* d'y réfléchir.

— C'est son mot de la semaine, précisé-je, même si cela ne fait sourire que moi.

Fred, lui, reste résolument de marbre.

— Réfléchir ? Réfléchir à quoi ? On leur a déjà offert des chansons en anglais, ils connaissent notre musique maintenant. Sur scène, ils nous ont

autant accompagnés sur nos originaux que sur les traductions... Un album rien que pour eux dans leur langue, c'est bon pour un chanteur de pop, putain ! J'ai la gueule de David Costa peut-être ?

Costa, l'éternel ennemi de Fred depuis des années, devenu le nôtre par la force des choses. Yellow Men, tel est le nom de son groupe, connaît surtout du succès en Asie, continent friand de bellâtres français et de musique acidulée pour adolescentes en fleur.

— Damien, réexplique-lui, soupire Serge, le geste las. Et laisse ce disque d'or tranquille !

— Pas besoin, je connais vos arguments, crache Fred. Et je sais très bien que Dam se fera une joie de m'aider sur les textes en anglais et que ça peut être bon, mais... merde, Serge ! Même si la musique on ne l'enregistre qu'une fois, et encore, tu sais très bien que ce ne sera pas le cas, ça va nous demander le double de temps en ce qui concerne les voix ! Putain !

Avec des pincettes, Serge ouvre ses mains en guise de drapeau blanc.

— Fred, je sais que ce n'était pas prévu et que j'aurais peut-être pu vous en parler au préalable, mais...

— *Peut-être* ? Tu te fous vraiment de nous ! On n'est pas que des machines à fric au service de l'industrie du disque !

Et il se casse en claquant la porte, nous plantant tous comme des cons, les regards écarquillés.

— Mais enfin... qu'est-ce qui lui prend ? s'alarme Serge, sans quitter la porte de ses yeux ronds. Je savais que ça l'énervait, mais à ce point-là... Mickaël ?

Ce dernier secoue la tête avec évidence. Si Dam et moi sommes très proches, il en va de même pour Mike et Fred, qui se connaissent depuis leurs seize ans.

— À ton avis ? Danny a à peine deux mois, Serge. Fred a promis à Alice de lever le pied, et là tu veux nous bloquer deux fois plus longtemps en studio en nous mettant quasi devant le fait accompli.

Le visage vide d'expression, je détaille mon pote. Ah... C'était juste pour ça, ce coup de sang ? Sérieux, ça change un homme à ce point-là, un même ?

Avant l'arrivée de son fils, Fred était le premier devant le micro et le dernier à quitté le studio d'enregistrement mais, depuis que Danny est né,

ses priorités ont résolument changé. Ce qui, quelque part, peut éventuellement m'arranger...

— Peut-être qu'il a pas eu sa dose de groscâlins aujourd'hui, suggère Dam. D'ailleurs... elle est où, Alice ?

Il s'est tourné vers Mike.

— Restée à Vevey avec le petit.

Rapide coup d'œil entre Dam et moi. Ça, par contre, c'est pas normal. Depuis que Fred est en couple avec elle, ils sont devenus aussi inséparables que Mike et sa femme. Et pour parvenir à un tel exploit avec lui, il fallait vraiment une fille exceptionnelle.

— Merde. Y a de l'eau dans le gaz ? demande encore Dam.

— Non, pas que je sache. Mais on n'a pas franchement eu le temps de discuter.

Dam s'est approché de la fenêtre. Il l'ouvre, scrute dehors et s'écrie soudain :

— BOSS ! ATTENDS ! ON TE REJOINT !

— Tu devrais brailler encore plus fort, je crois que l'immeuble voisin n'a rien entendu, râle Serge.

— Tu crois ? Attends... FREEED ! JE T'AAAIIIME !!! NE ME LAISSE PAS SEUL ! J'ARRRIIVE, MON CHOOOUUU !!!

— Et tu le laisses lui dire des choses pareilles ? s'esclaffe Mike, une claque sur mon épaule. Vous deux aussi, y a de l'eau dans le gaz ?

Je lève mon majeur, sourire aux lèvres, puis saute sur mes pieds. Un salut à Serge et on décampe à notre tour, promettant la tournée générale à celui qui rejoindra Fred en dernier. Mais la tournée est offerte par Elsa, chez elle, où nous attendent également Flavia, Malone – portrait craché de son batteur de père, en culotte courte – et sa petite sœur Eva, tout juste cinq mois.

— Alors ? Tu nous racontes ? Pourquoi un tel coup de sang avec Serge ?

Fred préfère garder son visage sombre rivé sur sa bouteille de bière, plutôt que de croiser les yeux pénétrants de Damien.

— Qu'est-ce qui s'est passé *encore* ? s'informe Elsa en déposant sur sa table de salon de quoi se remplir allègrement la panse.

Mike se lance dans les explications, après s'être servi d'un canapé au saumon.

— C'est vrai que c'était peut-être un peu disproportionné, frerot, non ? remarque-t-elle ensuite à l'attention de Fred.

Aucun lien de parenté entre eux, juste une amitié aussi longue et profonde qu'entre Dam et moi.

Elle va s'asseoir près de lui, l'entoure d'un bras. De mon côté, je termine un avion en papier pour Malone qui trépigne d'impatience de l'essayer.

— Ouais, juste un peu, lâché-je avec ironie.

— Tu ne pouvais pas simplement lui demander de repousser l'enregistrement ? Ou lui expliquer calmement le fond de ta pensée ?

— Et pourquoi elle t'a pas accompagné, Alice ? C'est étonnant, ajoute Dam.

— Elle en a peut-être marre des allers-retours, elle aussi, sifflé-je un peu trop spontanément à voix basse, toujours occupé par mon avion.

Ma remarque n'échappe évidemment pas à Fred qui, enfin, relève le menton pour me fixer avec froideur, sourcils froncés.

— Ça veut dire quoi ?

Je soupire, offre mon pliage à Malone et, visage impassible, me tourne vers le boss.

— Tu le sais très bien. On a accepté d'aller vivre en Suisse, mais on n'a jamais dit que ce serait définitif. À l'époque, c'était juste pour calmer le jeu autour des emmerdes de Dam.

— Et ?

Damien se décolle du mur.

— Une seconde, les mecs ! Vous partez sur un autre débat, là.

— Mais qui m'intéresse, gronde Fred. Vas-y, Luc, exprime-toi.

À ma droite, Dam m'envoie un coup d'œil suppliant en secouant la tête. Trop tard.

— Paris me manque, et tu le sais très bien. Album, concerts, album, concerts... Vous en avez pas marre, des fois, d'enchaîner tout le temps ? Vous arrivez à vous retrouver seuls avec vous-mêmes ? Vous avez pas envie, parfois, de vous consacrer un peu plus sérieusement à d'autres projets ?

— Tu nous ferais pas une crise de la trentaine, toi ? remarque Mike.

— Non. Simplement, je...

Je jette un regard à Damien. Lui, il sait. On en a discuté au cours du week-end.

— Tu ?

— Ça fait quoi ? Quatorze ans qu'on se connaît tous ? Quatorze ans géniaux avec une vie de dingue, mais... j'ai peut-être... Jouer avec Punk Destruction me rappelle nos débuts. Ils ont aucune contrainte, ils se tapent juste de gros délires, sans aucune pression.

— Et ils profitent de ton nom et de ton talent. Positivement parlant, je veux dire, précise Fred. Mais arrête de tourner autour du pot, vas-y, crache le morceau. T'en as marre de nos gueules ? Tu veux arrêter ? Nous lâcher ?

Clairement, il est à fleur de peau. J'ai intérêt à peser mes mots.

— Non, pas du tout. Mais... ils m'ont proposé des dates. Les problèmes de Clive ne s'arrangent pas...

— Et ? Y a pas assez de bassistes en Irlande ? Faut qu'ils viennent démarcher jusque chez nous pile quand le monde entier s'ouvre enfin à nous ? Ou... c'est un coup fourré de ton fruit sec ?

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Laisse Vivian en dehors de ça.

Comme Dam, il n'a jamais pu la blairer, et inutile que je rebondisse sur son insulte, cela ne changera rien.

— Tu es obligé de lui sauter à la gorge ? intervient Elsa. En plus, il a raison. Regarde ta réaction avec Serge. T'as bien envie de lever le pied, toi ! Et des projets perso, vous en avez tous, non ?

— Yeap ! confirme Dam. D'ailleurs, faut que je boucle ma partition pour le court-métrage de Romain. Vous vous rappelez ? Le film d'animation avec le robot et l'oiseau, très poétique, il devrait vous plaire.

Elsa lui envoie un clin d'œil amical, un vague sourire aux lèvres, avant de revenir à Fred, l'air soudain inquisiteur.

— Tu vois ? Et, pour ça, tu n'as pas fait d'histoires.

— Il y a un problème avec Alice ? Tu sais que tu peux nous le dire, l'encourage Flavia.

Le mouvement agacé, Fred quitte les bras d'Elsa pour se lever et rejoindre la fenêtre. Le boss n'a jamais eu un caractère facile. Si Dam est du genre à laisser ses émotions s'exprimer de façon exponentielle à la seconde, Fred, lui, les enfouit bien profond pour mieux les faire exploser – littéralement – lorsque la machine est trop pleine. Depuis qu'il est avec Alice cependant, il parvient nettement mieux à les gérer, au bonheur de tout le monde, surtout de Serge.

— Ma poule, arrête de te ronger les sangs. Raconte, l'incite Mike.

Sûrement sent-il nos yeux braqués sur lui, car il finit par murmurer :

— C'est moi qui lui ai dit de ne pas venir. Alors, oui, on s'est un peu engueulés. Mais venir pour deux jours... Danny est si petit... Et puis, elle a vraiment démissionné de la bibliothèque, seulement... et si ça ne fonctionnait pas ? Elle veut m'enlever un poids en devenant mon assistante et gérer les trucs qui m'emmerdent, mais...

— Mais t'es un gros casse-burnes très pointilleux, se marre Damien. Et alors ? Tu crois que, depuis le temps, elle l'a pas compris ? Mec, ça fait près de cinq ans qu'elle te supporte. Si elle l'avait voulu, y a déjà un bail qu'elle aurait jeté l'éponge.

Eva accrochée à son sein, Flavia acquiesce.

— Il a raison. Moi, je pense que tous ces chamboulements te fichent la trouille. On te connaît, Fredo. Alice a bouleversé ta vie, et maintenant il y a aussi Danny. Mais tu t'en sors très bien et tu es capable de tout gérer.

— Et n'oublie pas que tu n'es pas tout seul, renchérit Elsa. Nous serons toujours là, et en plus tu as le meilleur avec toi pour t'épauler.

Alors qu'Elsa le désigne, Mickaël confirme d'un hochement de tête.

— Ouais, peut-être, bougonne Fred. Mais, putain ! L'autre chieur qui veut deux albums ! C'était pas une question, c'était un fait. Et ça signifie quoi ? Qu'on a définitivement perdu notre liberté ?

— Non. Simplement, il ne souhaite pas laisser filer une occasion et prendre le risque de se voir claquer au nez une porte ouverte, temporise Mike. Il a juste été très maladroit. Mais rien nous empêche de repousser, je vois pas où est le problème, si ça t'angoisse à ce point.

— Yeap ! approuve Dam. Et ça laissera du temps à p'tit cœur pour... euh... pour... euh... hum... Je vous ai dit qu'Abby devait me rejoindre à la fin du mois pour plusieurs semaines ?

Lui, je vais le tuer.

Bras croisés, Fred me toise une fois de plus d'un regard indéchiffrable. Autant crever l'abcès.

— Pour ?

— Pour enregistrer un album avec Punk et réfléchir à mes dessins. J'ai envie d'en faire quelque chose depuis longtemps et Vivian est du même avis que moi : y aurait sûrement du potentiel dans une galerie d'art.

— Parce que t'as eu besoin de son avis pour t'y mettre, alors que, nous, ça fait des années qu'on te le dit ? Putain ! Sérieux, Luc ! Tu préfères

accorder ta confiance à une meuf que tu baisses depuis quelques mois plutôt qu'à tes potes ?

Il fulmine. Et les autres aussi me dévisagent de travers. Hormis Dam, qui m'était déjà rentré bien proprement dans le lard en l'apprenant.

— Elle t'enfume l'esprit, reprend Fred. Et toi, tu t'en rends même pas compte.

— Et toi, tu commences sérieusement à me briser les couilles, craché-je. T'as pas des problèmes de couche-culotte à gérer avant de vouloir t'occuper des miens ? C'est toi qui nous as plantés dans le bureau de Serge pour une crise d'angoisse à la con et qui viens me prendre la tête pour des trucs qui, dans le fond, te regardent pas. Va te faire foutre !

Excédé, je me lève et sors sur le balcon d'Elsa. À peine ai-je allumé une clope que mon amie me rejoint.

— Eh ben... Ça faisait longtemps qu'il n'y avait pas eu une telle ambiance. Heureusement pour vous, moi aussi, je vous aime.

Je hausse les épaules, yeux rivés sur les quelques plantes en contrebas. Sa main se perd sur mon dos.

— Hé, mon Luc ! Il a eu tort de t'agresser comme ça, mais je suis sûre qu'il va finir par le reconnaître. Tu sais comment il est, lui aussi...

Silence.

— C'est génial pour toi, ces projets. Et je sais que, quoi que tu entreprennes, tu vas faire quelque chose d'extraordinaire. Nous, on a toujours cru en ton talent.

Je la sais sincère, elle l'est toujours. Paupières closes, je m'imprègne de ses derniers mots qui, malgré moi, me réchauffent, puis me tourne vers elle. Avant d'avoir eu le temps de lui répondre, elle m'a déjà enlacé ; j'en fais de même, prenant garde à ne pas la brûler avec mon mégot.

— Oh ! Un groscâlin sans moi ? Scandale !

À son tour, Dam se faufile vers nous et nous entoure de ses bras. Pour une fois, je ne râle pas, je le laisse faire. Comme lui, par moments, j'ai besoin de réconfort, moi aussi.

4

Luc

Le silence, enfin.

Après des journées pareilles, je le bénis, ce silence ami. Pendant de longues minutes, je reste vautré sur le canapé, la clope au bec, un verre de whisky en main et le regard fixé sur l'écran noir de la télé. J'y vois des personnages s'animer, des couleurs, des souvenirs, ceux d'hier et d'aujourd'hui, se mélanger, se superposer et finir par se confondre au son sauvagement *destroy* de Battle Beast.

Je me retrouve sur une plage, à moitié nu, le vent cinglant faisant s'écraser autour de moi des vagues hautes comme les falaises. Je cherche Dam, je hurle son nom, seul l'écho de ma voix me répond. Je titube pour avancer mais, à chaque nouveau pas, le phare s'éloigne toujours un peu plus. Il se trouble, se met à trembler, à se fissurer ; soudain, dans un bruit de tonnerre, il explose pour laisser place à une hydre au rire de hyène et à la double-face aussi cauchemardesque que le Démogorgon de *Stranger Things*.

Je veux faire demi-tour, m'enfuir. Impossible. J'ai beau les soulever, mes jambes n'obéissent plus. Devant moi, le monstre étend ses deux longs cous dans ma direction, ses gueules grandes ouvertes, prêtes à me déchiqueter, tandis que Noora Louhimo s'époumone au loin sous le rock déjanté de ses complices.

— Tu es à moi... rien qu'à moi, siffle l'immonde créature, tel un vieux tourne-disque rayé. Mon... Luc...

Entre ses centaines de dents acérées, je vois le fond de ses gorges, noir comme les ténèbres. Deux puits sans fin d'où sort brusquement la musique. Solo de guitare, puissance du clavier et de la batterie, qui suivent le rythme effréné de la basse d'Eero Sipilä.

— À moi !

Une chaleur monte de ses entrailles. Son ventre se gonfle, rougeoyant.

— LUC !

La voix de Dam me fait tourner la tête. Sa silhouette apparaît, lointaine et floue. Il court, mais ne se rapproche pas, crie de plus en plus fort, les bras tendus. Je les tends moi aussi, incapable d'émettre un son. Je sais très bien qu'il ne me rejoindra pas. La créature diabolique ne le lui permettra pas. D'ailleurs, ses gorges se sont enflammées, brasier luminescent qui grimpe... grimpe... et jaillit tout à coup.

Bruit de verre brisé. Brûlure sur ma main. Je me redresse, en sueur.

Le mégot est tombé sur ma peau et le whisky s'étale à mes pieds, entre les morceaux éparpillés.

— Merde !

J'ai à peine le temps de nettoyer mes conneries que mon téléphone se met à vibrer.

Aujourd'hui 23 h 06

Bonsoir, bel homme. J'ai enfin terminé mes dossiers. Une nuit à deux te tente ?

Le souvenir du goût de la chatte de Vivian envahit aussitôt mes papilles. Sans parler de celui de la chaleur de sa langue sur ma queue. J'en ai baisé, des femmes, mais il est vrai que le corps de Vivian exerce sur moi une attraction que j'ai du mal à m'expliquer. Sa taille marquée à la Dita Von Teese, ses seins volumineux sous ses chemises au décolleté explicitement provocateur, ses onctueux tétons roses, sa bouche divine, ses jambes fuselées, son parfum délicat...

J'hésite.

Aujourd'hui 23 h 09

Non, pas cette nuit.

Dans l'attente d'une éventuelle réponse, je passe les autres messages en revue. Ma sœur, elle peut attendre demain. Damien, trois appels en absence et deux SMS.

— Pourquoi je dois te rappeler ? demandé-je dès qu’il décroche.

— Ah ! T’es vivant ! J’allais partir chez toi.

Je lève les yeux au plafond.

— On s’est quittés y a une heure, Dam. Qu’est-ce qui se passe ?

— J’ai eu une angoisse. Un truc qui m’a pris au cœur d’un coup, tu sais, comme un mauvais pressentiment. Pourquoi t’as pas décroché ?

Rappel de mon cauchemar. Nausée. Je lui raconte mon rêve.

— Ah ! Je savais qu’il se passait quelque chose !

— C’était juste un mauvais songe, rien d’autre.

— Ouais, ben... n’empêche... je l’ai senti. Tu veux que je vienne ?

— Non. Mais si, toi, t’as besoin de venir...

Je le connais par cœur, je sais deviner à la moindre intonation ses angoisses cachées. Damien n’aime pas être seul, surtout pas après une soirée où, Fred et moi, nous nous sommes quittés tendus. Il a besoin de sécurité, d’un cadre clair et précis. La faille la plus infime peut grandement le perturber.

— Non, finit-il par répondre. Je dois appeler Abby, elle termine son taf dans cinq minutes.

Bien, ça m’évitera d’avoir à m’en faire pour lui.

Après l’avoir salué, je raccroche et rouvre ma messagerie. Vivian m’a envoyé un texto avec une pièce jointe. Photo d’elle en guêpière, la main dans son string.

Aujourd’hui 23 h 12

Sûr de toi ?

Putain ! Me rendre dingo, elle sait faire.

J’ajoute cette photo aux autres, dans le dossier spécial « Vivian », puis m’allonge sur le canapé, la main sur ma queue, les yeux hypnotisés par les divers clichés plus excitants les uns que les autres.

À chaque mouvement, j’imagine ses doigts à la place des miens, mon sexe se glisser entre ses seins généreux. J’accentue mes pressions, me mets à gémir. J’en peux plus, faut que je jouisse, que je me libère de toute la crasse de cette fin de journée. M’évader juste quelques secondes dans un shoot de plaisir, me sentir vibrer dans un rôle de délivrance.

Je me branle plus fort, plus vite... encore... encore... Mon corps se tend, mes lèvres s'entrouvrent, mes doigts prennent une photo et tapent rapidement un texto.

Aujourd'hui 23 h 21

Ramène ton joli cul fissa. J'ai envie de toi...

OceanofPDF.com

5

Luc

— Tu déjeunes avec moi à midi ?

Je détaille les jambes interminables de Vivian pendant qu'elle prépare nos cafés, le dos tourné et sa longue chemise transparente pour tout vêtement. Pourquoi insiste-t-elle chaque fois pour qu'on se retrouve durant la journée ? Depuis le temps, elle devrait avoir compris que je n'en ai pas envie.

— Non. J'ai déjà un truc.

Elle se retourne, pose une tasse fumante devant moi et me scrute avec attention.

— Et quel est ce *truc*, cette fois ? finit-elle par demander face à mon silence prolongé.

— Je dois voir ma frangine.

Son café en main, elle continue à m'observer, à l'affût d'un éventuel mensonge. Finalement, son nez se retrousse, comme elle le fait dès qu'elle est contrariée.

— Tu lui passeras le bonjour. Au moins une qui m'apprécie...

Et c'est reparti... Mais, en effet, elle n'a pas tort. L'animosité des autres à son égard n'est pas due à nos douze ans d'écart ; son âge, ils s'en foutent. Le problème de Vivian est sa suffisance. Cette femme a réussi à la seule force de son ambition, et aujourd'hui elle pèse des millions. Rédactrice en chef emblématique de l'iconique magazine de mode *Soul*, Vivian a su se hisser au sommet et n'est pas prête à céder sa place. Influente, carnassière, elle peut d'un seul tweet faire sauter une carrière ou, au contraire, offrir l'or du monde à qui saura le mériter – selon son propre jugement –, et elle aime le faire savoir. Beaucoup tremblent devant elle et lui baisent les pieds ; Dark Moon, jamais.

Elle et moi, ça n'aurait dû durer que le temps d'une soirée, quelques jours après la tournée américaine, mais l'attraction des corps a été la plus forte et on a remis le couvert, encore et encore. Belle, sans complexes, les dents longues, Vivian fait tourner les têtes et peut se vanter d'avoir qui elle souhaite entre ses draps ; pourtant, depuis notre première fois, c'est toujours vers moi qu'elle revient, et jour après jour elle tente de s'incruster davantage.

« Quand elle t'aura sucé jusqu'à la corde, elle passera à un autre joujou. J'espère juste que t'y laisseras pas des plumes », m'avait prévenu Dam.

Mais il se trompe, j'ai rien d'un jouet. Ou si tel est le cas, cela vaut autant pour elle que pour moi.

— Et un resto ? me relance-t-elle. Disons... demain soir ? C'est moi qui t'invite.

— En quel honneur ?

Le sourire féroce, elle se penche vers moi, m'offrant une pleine vue sur le bombé affolant de ses seins.

— Le plaisir. Juste le plaisir. Comme tu sais si bien me le donner.

Elle bascule encore, jusqu'à lécher mes lèvres de sa langue joueuse, et glisse sa main à l'intérieur de mon boxer. Il m'en faut pas plus. Je dévoile sa poitrine, prends l'un de ses voluptueux mamelons en bouche, déguste son téton dressé et dur, caresse son cul bien ferme, son sexe chaud, pendant qu'elle sort le mien et commence à me branler. Au moment où je l'attire sur moi, la sonnette de l'appart retentit.

— On s'en fout, baise-moi, souffle-t-elle en s'emparant pleinement de ma bouche.

Mais, alors que je l'empale sur ma queue dans un gémissement de plaisir, j'entends un vague bruit de clé et la porte s'ouvrir au loin.

— Holà ! C'est moi !

Aussitôt, le corps de Vivian se crispe, ses yeux deviennent orage.

— C'est une blague ?

Elle a à peine le temps de rabaisser la chemise et de sauter sur ses pieds que Dam débarque, la bouche en cœur.

— Ah, merde. Je dérange ?

— À ton avis ? crache-t-elle, la grimace mauvaise aux lèvres. Apprends au moins à attendre qu'on te dise d'entrer.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas chez toi !

Un sourire narquois s'affiche sur le visage de mon pote.

— Chez toi non plus, je te signale, Mrs Wallace. Je peux me faire un kawa ? Vous avez vu ce temps de merde ? Ah ! Paname m'avait manqué !

Furibonde, Vivian se tourne vers moi, l'air de dire : « Qu'est-ce que tu attends pour réagir ? »

— Tu m'en refais un aussi ? Le mien est froid.

Un peu plus, et elle s'étranglerait. Ou elle m'étranglerait d'abord.

— Je vois... Vous savez quoi ? Allez vous faire foutre, tous les deux ! Et toi (elle pointe Dam d'un index menaçant), arrête de m'appeler Mrs Wallace !

— Tu préfères Yzma ? Je peux aussi, mais le perso est nettement moins flatteur.

— Pauvre con !

Dam a pourtant raison. Avec ses cheveux au brun très profond, ultralisses, brillants et coupés dans un carré droit parfait, elle affiche une ressemblance certaine avec Uma Thurman dans *Pulp Fiction*.

Elle tourne les talons pour disparaître vers l'escalier de mon duplex. Trois secondes plus tard, la porte de ma chambre claque avec violence.

— Quelle furie ! C'est quoi son problème encore ?

— Tu lui as fait manquer un orgasme. Et je vais devoir me branler tout seul, maintenant.

— Ah...

Il pose un nouveau café devant moi et, le sien en main, s'écrie :

— Chérie, faut pas te gêner pour prendre ton pied devant moi, tu sais ? Avec p'tit cœur, j'en ai vu d'autres !

La porte de ma chambre se rouvre, bruits de pas furieux dans l'escalier, puis Vivian réapparaît devant nous, impeccablement habillée et toujours aussi enragée.

— J'ai dit : va te faire foutre !

— Moi, je veux bien mais, lui, il veut jamais avec moi. Il sait pas ce qu'il loupe.

Bien sûr, cela ne fait sourire que nous. Vivian, elle, le foudroie d'un tel regard meurtrier que n'importe qui d'autre aurait baissé les yeux illico. Pas Dam, évidemment.

— Quoi ? Tu doutes de mes performances ? Fais gaffe, quand même, chérie. Faire la gueule accentue les rides. Demande à Yzma.

Elle récupère son manteau haute couture et son sac à main, avant de se tourner une dernière fois vers moi.

— Demain soir, sans abruti dans les pattes.

Cette fois, elle claque la porte si fort que les murs en tremblent.

— C'est moi, l'abruti ? se marre Dam. Elle me vexerait presque, la Mia Wallace. Le niveau de ses insultes est en baisse. Bon... Si on apportait les croissants à Mike ? Je suis sûr qu'on lui manque de si bon matin. Ou à Fred... Ouais, c'est mieux Fred, non ? Faut pas rester sur des rancœurs, trop mauvais pour la tension.

— Si tu veux. Dis, c'est qui Yzma ?

Il éclate de rire avant d'allumer son portable. Une brève recherche sur Google et il me plante une moche de dessin animé sous les yeux.

— La tarée dans *Kuzco*. Tu connais pas ? Oh ! Mais c'est délire, ce film ! Et Yzma, elle est exceptionnelle... Exceptionnellement laide surtout. Mais ça groove ! « Y a des despotes, des dictateurs, politiciens, manipulateurs ; y a des aristos à la cervelle d'oiseau¹... »

Et il se trémousse en rythme en allant se préparer un deuxième café, l'esprit déjà tourné ailleurs.

¹ *Un monde parfait*, Michel Costa (adaptation française), *Kuzco, l'empereur mégalomane*, novembre 2000, Walt Disney Records.

6

Luc

Certains jours, j'ai qu'une envie : tout envoyer chier, sans arrondir les angles et sans le moindre filtre. Problème : j'ai pas été élevé ainsi et l'éducation rigide de ma mère a encore tendance à trop me coller à la peau.

Heureusement pour moi, je suis un artiste, et l'un des rôles majeurs de l'artiste est de pouvoir se défaire des barrières et des diktats de la société. L'art lui permet de n'avoir qu'un seul cadre : celui qu'il se fixe lui-même. Bien sûr, dans la musique, il faut respecter certaines règles, d'autant plus quand on joue dans un groupe. Tempo, rythme, mesures... Si t'en es pas capable, choisis une carrière solo.

Souvent, la basse – enfin, surtout le bassiste – est moquée et montrée du doigt. Dans les blagues débiles du genre Carambar, nous sommes facilement la risée des autres, à l'instar des batteurs. Des exemples ? « Pourquoi les groupes ont-ils des bassistes ? Pour traduire ce qui se dit aux batteurs. », « Comment empêcher quelqu'un de voler ta gratte ? Mets-la dans un *case* de basse. » Ou encore : « As-tu déjà entendu parler du bassiste qui était tellement désaccordé que son groupe a fini par le remarquer ? »

Sur scène, lorsque tout le monde joue en même temps, la basse, certes, n'est pas l'instrument que les oreilles néophytes du public entendent en premier, souvent cachée par le son puissant de la batterie ou les envolées de guitare. Pourtant, ton corps la ressent plus fort que les autres. Elle te fait vibrer de l'intérieur. Et puis, beaucoup l'ignorent, mais les lignes de basse sont essentielles pour la mélodie.

Moi, dans le groupe, je ne suis ni plus ni moins que le chef d'orchestre. C'est moi qui décide de notre allure, c'est sur moi que se calent les autres. Je suis le marionnettiste de nos morceaux. Et sans la basse, je ne pense pas que des chansons comme *Stand By Me*, *Hysteria*, *Dazed and Confused* ou

encore *Another One Bites the Dust* auraient été aussi merveilleuses. Mets un casque, ferme les yeux, laisse-toi porter par *Give It Away* des Red Hot et dis-moi ensuite si la basse n'est pas l'instrument qui fait tout le génie du morceau.

Dans les années trente, avant la naissance officielle du rock'n'roll, le jazz et le swing régnaient en maître aux États-Unis, mais les temps commençaient déjà à changer. Pour mieux se faire connaître, les groupes se sont mis à voyager, et de plus en plus loin. Seulement, la contrebasse, instrument lourd et encombrant, posait un problème à bien des niveaux. Difficile à déplacer en raison de ses dimensions, elle ne pouvait, en outre, plus rivaliser avec le volume sonore de la nouvelle arrivée : la guitare électrique.

Si divers modèles de basses ont déjà été conceptualisés à partir de 1910, il faut attendre les années cinquante pour que la basse électrique naisse vraiment et révolutionne l'histoire de la musique. Quatre, cinq ou six cordes suivant le style, avec ou sans frettes, cordes doublées ou non, il y en a pour tous les goûts, au même titre qu'une guitare. La grosse différence, hormis le son, réside dans le fait que la basse est l'un des seuls instruments à avoir été inventé dans l'unique objectif d'être branché à un amplificateur. Et quel son ! La première fois que j'y ai réellement fait attention, je suis tombé amoureux. J'avais déjà le dessin dans ma vie, mais j'ai su, dès la première note, que cet instrument connaîtrait une place particulière dans mon cœur.

J'ai jamais pris de cours, je suis un pur autodidacte, guidé dans les premiers temps par Damien et son ancien voisin, mais il faut croire que je faisais partie de ces gens qui ont instinctivement le rythme dans la peau. Je ne suis pas quelqu'un qui a fait de grandes études, qui a lu beaucoup de livres – je préfère les films et les BD –, qui est bardé de diplômes ou qui a une culture générale très étendue. L'école, ça m'emmerdait ; pendant que les profs vomissaient leur savoir, je faisais passer les heures en dessinant dans mes carnets. J'ai même quitté mon apprentissage en tant que cuisinier après quelques mois seulement, au grand dam de ma mère, qui ne me l'a jamais vraiment pardonné. Mais cela ne me passionnait pas non plus, j'en avais marre des gens qui me donnaient des ordres et qui me jugeaient, comme si j'étais le dernier des blaireaux. Sûrement que je ne suis pas tombé sur le bon maître d'apprentissage, c'est certain ; peut-être qu'ailleurs

j'aurais été au bout et que je serais sorti avec un magnifique CAP et qu'enfin ma mère m'aurait regardé avec fierté.

À la place, j'ai tout plaqué, demandé mon émancipation à seize ans pour aller vivre en coloc avec Damien, et j'ai commencé à bosser en tant que barman, avec certaines restrictions vu mon âge. Puis, lui et moi, on a découvert le tatouage. Enfin, *découvert* n'est pas le bon mot, parce que, bien sûr, on connaissait déjà, mais au-delà de l'attrait physique, c'est l'art derrière la technique qui s'est avéré être pour moi une véritable révélation. J'avais enfin trouvé à quoi mon don pour le dessin allait pouvoir me servir. Je passais des heures chez un tatoueur nommé Benji qui était prêt à me prendre comme apprenti, mais tout a été chamboulé. Encore une fois à cause de Dam. Il a rencontré Fred en livrant un piano dans un lycée, et s'est vu offrir une place de guitariste qui allait changer nos vies pour toujours.

Grâce à Dark Moon, de rien, je suis passé à tout. De mec inconnu à l'avenir peinard dans le tatouage, je suis entré dans le club très fermé des meilleurs bassistes du monde. Aujourd'hui, je fréquente ceux qui étaient mes idoles : Flea, Duff McKagan, Steve Harris, John Paul Jones, Marcus Miller et même John Deacon, comme si je les avais toujours connus. D'icônes de la musique, ils sont devenus des personnes récurrentes de ma vie, des potes dont les numéros de téléphone côtoient ceux de ma famille et qui apparaissent même plus fréquemment à l'écran que ceux de mes parents. Ce monde intouchable des stars sur lequel beaucoup de gens fantasment est simplement devenu le mien.

— Tu penses à quoi, ma poule ? T'es sûr que t'es toujours avec moi, là ?

Confus, je relève mes yeux sur Mike. *Eh merde !*

— À... rien... Scuse-moi... on reprend.

Mais, au lieu de m'écouter, il pose ses baguettes sur la grosse caisse et lève son cul en s'étirant.

— Non, t'es pas dedans, ça sert à rien. On fait une pause et tu vas m'expliquer le problème.

Le véritable jeu musical d'un bassiste ne commence que le jour où il se met à jouer avec un batteur. À eux deux, ils sont le fondement rythmique du groupe, ceux qui réunissent et portent l'ensemble des autres musiciens.

« En retrait mais essentiel, un peu comme le sol d'une cathédrale. On ne se pose pas la question de savoir si celui-ci est solide, on regarde les

vitraux, la nef... » a dit un jour Jannick Top¹ à propos de la basse.

C'est exactement ça. Comme il dit, la ligne de basse est indispensable, la base de tout morceau, le lien primordial entre rythme et harmonie. Et alliée à la batterie, la basse devient l'arme secrète du groupe. Plus la connexion sera évidente entre le bassiste et le batteur, plus le jeu de tous sera meilleur.

Entre Mickaël et moi, cette connexion a été directe. La première fois que j'ai joué avec lui, c'était une évidence. Il a voulu me piéger sur *Whiplash* de Metallica mais, au final, c'est moi qui l'ai fait suer en tenant et en accentuant le rythme. Un instant grandiose entre nous deux, sous les yeux médusés d'un Fred goguenard et d'un Damien rempli de fierté. Je n'ai pas eu besoin de jouer un autre morceau, ils m'ont engagé tout de suite après celui-là. Depuis, Mike et moi, nous nous entraînons régulièrement tous les deux, c'est important pour le maintien de notre binôme et la beauté de notre jeu. De plus, cela nous permet des moments plus intimes, sans un Fred adepte d'humour cynique et un Damien qui se mêle de tout, surtout de ce qui ne le regarde pas.

Mike m'envoie une canette de bière, avant de s'appuyer contre le mur gris de notre local de musique, les yeux fixés sur moi.

— Alors ? Si tu me racontais ce qui te ronge, hein ? Tu crois pas que ça te ferait du bien ?

— Je vous ai déjà dit.

— Ouais, mais justement. Si tu me disais plutôt ce que tu ne nous as pas raconté ? Tu sais, je crois qu'on en a tous eu marre à un moment ou un autre. Notre passion, elle est chronophage et en même temps, sans elle, on serait vides, malgré le reste. Merde, c'est horrible de dire ça. Malgré Flavia, malgré les enfants... si on m'enlevait la musique, je ne serais plus entier. Et toi, t'es peut-être encore plus artiste que moi. Moi, je tape des rythmes sur tout ce qui me passe entre les mains mais, toi, ma poule, t'as un don supplémentaire. C'est ça qui te ronge ? Tu voudrais vraiment te consacrer plus au dessin ?

— Pas plus, mais réussir à allier les deux à parts égales. Et surtout, je veux pas réussir dans l'un parce que j'ai réussi dans l'autre. Je veux que les gens viennent voir mes toiles parce qu'ils apprécient mon travail et pas parce que le bassiste de Dark Moon les a peintes. Tu comprends ?

— Bien sûr. Et c'est tout à ton honneur.

Il m'envoie un sourire encourageant.

— Y a pas de raison que t'y arrives pas, continue-t-il. À allier les deux, je veux dire. On sait tous pourquoi on est partis s'installer en Suisse, la vraie raison. Tu l'as dit hier, on l'a fait avant tout pour que Dam soit à l'abri, qu'on retrouve un équilibre. Aujourd'hui, on l'a.

— Et je vais de nouveau tout foutre en l'air, c'est ça ?

Devant mon ton subitement agressif, il soupire, yeux au plafond.

— Bien sûr que non. Pour que les choses fonctionnent, on doit tous être sur la même longueur d'onde. Et dans la vie, rien n'est figé. On a toujours dit que si quelque chose ne nous convenait plus, on en rediscuterait. Mais si tu veux qu'on cherche une solution valable pour tous, tu dois nous parler, nous dire ce que tu ressens vraiment. Fred, il peut pas deviner rien qu'en regardant tes beaux yeux.

Le nœud du problème. Parler. Me dévoiler. Même avec eux, même après tout ce temps, cela me demande un effort. Seul Damien sait lire et comprendre mes silences, et ça m'agace souvent, bien qu'après coup je lui en sois reconnaissant.

— Très bien. Je prendrai le temps de le faire... quand il aura calmé ses nerfs.

Le rire de Mike lézarde aussitôt nos vieux murs.

— Avec ses nouvelles angoisses de père ? T'as de l'espoir ! Il risque d'être de plus en plus invivable.

— Alors, à toi et Elsa de le rendre vivable, souris-je à mon tour. Vous savez y faire avec lui, bien mieux que moi. On y retourne ?

Le reste de la journée se poursuit sans plus d'anicroches, même lorsque Fred et Dam nous rejoignent après être allés voir Serge, histoire de calmer le jeu. Il nous laisse un temps de réflexion supplémentaire. Tant mieux, j'en ai bien besoin moi-même.

¹ Note de Damien : Compositeur, arrangeur, bassiste et violoncelliste français, né à Marseille le 4 octobre 1947.

OceanofPDF.com

7

Luc

— Et donc ? Vous allez faire quoi ?

Anna porte la tasse de thé à ses lèvres, avant de croquer avec gourmandise dans son éclair au chocolat. Moi, je touille mon second café, l'esprit tourné vers Dark Moon. Je vois assez rarement ma sœur mais, quand on est ensemble, on prend le temps. On s'était un peu perdus de vue à une époque ; Anna étant trop proche de ma mère, je l'avais effacée de mon paysage, même si cet éloignement volontaire me faisait du mal. Il aura fallu le décès de Babou pour nous réconcilier.

— On se donne le temps. Quelques jours. Fred s'est un peu calmé, il a reconnu qu'il fallait pas trop attendre, prendre le train en marche. Et puis, Danny est tout petit. Ici ou ailleurs, le temps de l'enregistrement, ça lui change rien, à lui. Tant qu'il a à bouffer et qu'on lui change ses couches...

Elle hausse un sourcil scandalisé.

— Tu es si froid, des fois, mon frère. Un bébé, c'est tellement plus que ça. Et ils grandissent si vite que... je peux comprendre Fred.

Sa voix se brise légèrement et je me sens vraiment con. Avec Sohan, son mec – son mari plutôt, depuis quatre ans –, ils essaient en vain de devenir parents. Cependant, les échecs des FIV commencent à leur peser sacrément sur le moral, à tel point qu'elle songe depuis peu à l'adoption, bien que le parcours du combattant l'effraie au plus haut point.

— Scuse-moi, mais... y a pas que lui, putain. Nous aussi on a des vies.

— Je sais. D'ailleurs, comment va Vivian ?

Soupir.

— Elle va. Je dois manger avec elle au resto demain soir. Et je lui ai dit qu'on bouffait ensemble ce midi, au cas où tu la croiserais au détour d'une rue.

Midi ou dix-huit heures, dans le fond, ce n'était qu'un demi-mensonge. Surtout que le siège de *Soul* se trouve dans le très chic VIII^e arrondissement, à quelques pâtés d'immeubles seulement de la boîte de comm' d'Anna. Paris n'est pas si grand, ce n'est qu'une illusion.

— Vous allez où ?

— Aucune idée, c'est elle qui invite. Donc, sûrement un endroit où l'on ne passera pas inaperçus.

Vivian aime trop la lumière des projecteurs. Surtout lorsqu'elle est pendue à mon bras.

Ou toi au sien...

D'un coup de tête agacé, je chasse la voix de Dam et finis ce qui reste de mon café. Dans le fond, je sais parfaitement que mes beaux discours ne sont aussi qu'une illusion. Si ce n'était réellement qu'une question de sexe, Vivian ne dormirait pas autant avec moi, elle ne me laisserait pas autant de messages futiles et ne m'inviterait pas au resto. En fait, rien n'est vraiment clair dans cette relation. Il faudra peut-être qu'on y mette un nom un jour, mais ça veut dire devoir parler, se dévoiler. Pas sûr qu'elle et moi en ayons envie. Souvent, je me dis que c'est juste un passage de notre vie. Qu'on se sert l'un de l'autre pour poser nos pions et que ça passera comme c'est venu. Une sorte de *sexfriends* avec un petit truc en plus, qui ne fera souffrir personne le jour où cela se terminera.

— Si ça t'intéresse, maman va bien aussi.

Vivian dégage aussitôt de mes pensées pour laisser place au visage de ma mère. Si ma sœur est celle qui lui ressemble le plus, mon frère et moi avons également hérité de son physique longiligne et de ses cheveux châtain clair. Pour les yeux, en revanche, Babou m'a légué le bleu-vert des siens.

— Hum ? Ah... ouais. OK.

Au tour d'Anna de soupirer.

— Tu ne l'as pas appelée pour le Nouvel An...

— J'y ai pas pensé. En plus, elle m'a téléphoné, elle, alors pourquoi elle me le reproche ?

— Parce que c'est toujours elle qui t'appelle...

Malgré moi, ma main enserre la tasse un peu trop fort et je plante deux billes énervées dans celles légèrement trop parlantes de ma frangine. À tous

les coups, elle a juste voulu me voir pour faire passer le message ! Putain ! J'en ai marre qu'on me prenne pour un con.

— Et pourquoi, à ton avis ? Ça se termine toujours par les mêmes conneries. Un jour, faudra peut-être qu'elle comprenne que je n'ai plus seize ans et que je gère parfaitement ma carrière. Le paternel me fout bien la paix, lui. Qu'elle fasse pareil !

Ses doigts fins enlacent les miens.

— Tu sais pourquoi. Elle aime gérer les choses et, avec toi, tout lui a échappé. Elle t'aime, Luc, elle ne sait simplement pas comment te le dire. Et comme toutes les mamans, elle a peur qu'il t'arrive quelque chose.

Je croirais entendre Clarisse...

— Quand elle cessera de me juger et de juger Dam, grondé-je, peut-être que, ouais, ce jour-là, je prendrai à mon tour le téléphone.

Elle n'insiste pas. Je retire ma main, jette un billet sur la table.

— C'est pour moi, frangine. Passe le bonjour à Sohan de ma part.

— Luc...

Mais j'ai déjà récupéré l'étui de ma basse fétiche à mes pieds. Je me penche vers Anna, pose un baiser léger sur ses cheveux méchés et me barre sans me retourner, une boule d'aigreur au fond de la gorge.

8

Luc

Le Trendy.

Nouveau resto des gens branchés dans le bien nommé SoPi – « South Pigalle », pour les intimes, ou côté sud de la place Pigalle si tu ne causes pas *English* –, dans lequel le Tout-Paris s’amasse chaque midi et chaque soir pour pouvoir dire « j’y étais ».

Touristes ou commun des mortels parisiens tentent également leur chance, portables en main pour mieux prendre à leur insu ces stars de toujours ou starlettes périmées en mal de reconnaissance. Autrement dit, Vivian a choisi le lieu le moins propice à toute intimité, mais cela semble être clairement le cadet de ses soucis. Ici, elle est comme chez elle, impératrice de la mode et de la tendance qui prend un malin plaisir à m’étaler sa science du vêtement en détaillant chaque client de son air féroce. Elle est même si heureuse et dans son élément qu’elle n’a pas tiqué lorsque je me suis assis face à elle avec mes trente minutes de retard. Ou alors, comme mes potes et les autres, elle commence à s’y faire.

Bien sûr, avant que je ne prenne place, elle a fait glisser son regard de prédatrice sur mon cuir, ma chemise noire, mes bijoux et mon jean dernier cri, tandis que je plongeais les miens dans l’élégant et très bandant décolleté de sa robe fourreau. Quand elle a mordu délicatement sa lèvre avec un soupir discret, je me suis dit qu’un taxi nous ramènerait sûrement mieux que ma moto garée dans une rue parallèle. Putain de quartier à la mode ! Même plus une place de libre juste à côté.

— Tu as réfléchi pour la Fashion Week ? me demande-t-elle entre deux gorgées de champagne pendant que je termine mon entrée – une sorte de gelée à la viande bizarre que Dam aurait arrosée de ketchup sous les yeux scandalisés du serveur.

— C'est quand déjà ?

— À Paris, du 28 février au 8 mars. New York, Londres, Milan le reste du mois.

Goulée de champagne à mon tour pour faire passer le goût trop aromatisé de mon assiette.

— Je peux pas. Si on enregistre, on n'aura sûrement pas fini avant mi-mars.

Une main sous le menton, elle tapote de l'autre le bord de la table, petit bruit quasi imperceptible qui entraîne mon esprit sur un riff incongru.

— Je vois. Donc, inutile de te proposer de me rejoindre une nuit ou deux dans les trois autres villes ?

Dans sa voix pointe son léger accent irlandais qui ressort toujours mieux lorsqu'elle est contrariée. Vivian, en parfaite polyglotte, maîtrise l'allemand, l'italien et l'espagnol. Elle a quelques bonnes notions en russe et en mandarin aussi, mais le français reste sa deuxième langue de prédilection.

— Ouais, confirmé-je après quelques secondes, histoire de me sortir le riff de la tête et de me concentrer pleinement sur elle. Toute manière, t'y seras pour bosser, et moi, les défilés, tu sais très bien que ça me gave. En plus, certains stylistes sont tellement perchés qu'à part des fous rires tu ne tireras pas grand-chose de moi.

— C'est de l'art, grince-t-elle. Même si parfois, je te l'accorde, on frôle le désastre stylistique. Tant pis, j'aurai proposé.

Le serveur ne tarde pas à retirer nos assiettes et nos coupes vides, avant de me faire goûter un bordeaux au prix indécent et de nous présenter le plat principal. À la vue de ma demi-joue de bœuf posée sur un lit de polenta au café du chef dont je ne me souviens plus du nom, je crie intérieurement à l'arnaque, mais inutile de reluquer l'endive caramélisée de Vivian et ses quatre bouts de pintade confite. Vu la taille, il n'en restera pas une miette. Les assiettes gastronomiques se dégustent également avec les yeux, paraît-il. Quelle blague !

Mais, une fois en bouche, la saveur de la joue me fait un peu oublier ma frustration première.

— Alors ? Pourquoi cette invitation ?

— Pour le plaisir ? minaude-t-elle, sa bouche pulpeuse nacrée de rouge étirée en un sourire charmeur pendant que, sous la table, son pied taquin

quitte son escarpin pour venir badiner avec mon entrejambe.

Délicieuse pression dont elle a une maîtrise parfaite, la garce. Une douce chaleur envahit déjà mon bas-ventre, accentuée par l'image d'elle agenouillée entre mes cuisses, ma queue excitée entre ses lèvres carmin. Ma main passe sous la nappe. J'attrape son pied et le maintiens contre mon début d'érection, renforçant le sourire de cette si sensuelle mante religieuse.

— Le plaisir ? À faire rougir les murs des toilettes de ce resto ?

— Si tu es sage...

Dans un clin d'œil empli de promesses dépravées, elle retire son pied, puis pique sa fourchette dans un moreau de dinde.

— Plus sérieusement, reprend-elle, je voulais fêter quelque chose.

Je débande direct. J'ai encore manqué un truc ? Les anniversaires et moi, ç'a toujours fait deux. Cependant, même si ma mémoire des dates est souvent défaillante, il ne me semble pas que celle du jour soit à marquer d'une pierre blanche. Je connais cette femme depuis un peu moins d'un an et notre première partie festive de baise a eu lieu seulement en mai de l'année dernière. Elle ne peut pas non plus avoir eu une promotion ; à part être appelée à diriger la version nord-américaine de *Soul*, elle a atteint depuis un moment le plus haut niveau de son secteur.

— Fêter quoi ? demandé-je avec une certaine prudence.

— Eh bien... on ne s'est rien offert pour Noël, mais...

Le maintien volontaire de sa phrase en suspens aiguise évidemment un peu plus ma curiosité. Je fouille ses opales ambrées à la recherche d'une éventuelle entourloupe, prêt à mordre. Après le reproche de ma mère hier au travers de ma sœur, je n'ai pas besoin d'une réprimande assassine sur un quelconque manque de cadeau le 25 décembre. Vivian et moi sommes très loin de tout ce folklore. En tout cas, c'est ce que j'imaginai.

— Hé ! Quel est ce regard de tueur ? Je ne te reproche rien, me rassure-t-elle, comprenant visiblement mes pensées. Je voulais simplement dire que ce que je souhaite fêter est un peu à l'image d'un cadeau de Noël.

Sans lâcher mes prunelles dubitatives, elle avale une gorgée de bordeaux, puis pose sa main soyeuse, ornée d'une grosse bague ovale couleur de lune, sur la mienne.

— Des nouvelles de Punk ?

— Ouais, mais rien de spécial, pourquoi ?

Ma rencontre avec ce groupe, c'est à elle que je la dois. L'Irlande et moi sommes une longue histoire d'amour, un autre souvenir important lié à Babou.

Dans mes veines, même si cela remonte à bien des générations, se cache un vague reste de sang irlandais. Mais vraiment très vague. Babou, néanmoins, est souvent retournée là-bas en compagnie de Gregor, mon grand-père, le Breton de sa vie, comme elle le surnommait, parti trop tôt, lui aussi. C'est d'ailleurs en son hommage que ma mère a baptisé mon frère Grégoire. Moi, ç'a été Luc, clin d'œil à Babou qui se prénomrait Lucie. On ne peut pas dire que mes parents se soient creusé la tête ; quelque part, cependant, cela a sans doute créé naturellement le lien si fort qui nous unissait, ma grand-mère et moi.

S'il n'y avait eu la maison secondaire du Finistère, probablement que Babou aurait fini ses vieux jours sur les terres sauvages de la verte Erin chargée d'histoire et de traditions. Avec elle, on attendait chaque année de fêter la Saint-Patrick et Halloween avec la même impatience que ceux qui comptent les jours jusqu'à Noël (le *on* comprenant ma sœur, mon frère, Damien et moi).

La première fois qu'elle m'a emmené là-bas, pour mes quinze ans, j'ai pris l'une des plus grosses gifles visuelles de ma vie. L'Irlande, ce n'est pas qu'une histoire tragique et sanglante. Au contraire. Il s'agit avant tout de paysages rudes et authentiques, à la beauté majestueuse, façonnés au fil des millénaires par l'océan, la pluie et le vent. Landes, forêts, lacs, nombreuses tourbières la jalonnent du nord au sud, et ses châteaux, ses dolmens, sa musique, ses villes vivantes, chaleureuses, en perpétuel renouveau, et sa bière subliment encore cet écrin de paradis.

Chaque fois que je pose le pied sur le sol de Dublin, mon sang frémit. Là-bas, même si je n'ai toujours pas acheté de logement, je me sens autant chez moi qu'à Paris. Des groupes de musique irlandais, j'en ai fréquenté plusieurs, mais Punk Destruction est le premier du lot à allier tout ce que j'aime dans ce pays : la force d'un rock celtique déjanté conjuguée à la puissance du metal progressif. C'est pourquoi je m'y suis investi bien plus que dans les autres qui me servaient surtout de soupape de décompression et de simple plaisir.

Quand Vivian m'a présenté à Clive Bayley, le bassiste, et à Dave Sampson, l'un des trois guitaristes, parolier principal et membre fondateur

du groupe, le courant est passé direct. Autant qu'avec mes comparses de Dark Moon bien des années plus tôt. Et lorsque Clive a commencé à avoir des absences à cause de ses problèmes de drogue, la bande s'est tournée tout naturellement vers moi.

Ce même soir avait également été marqué par ma première rencontre avec Vivian. Dans ce pub perdu des Docklands de Dublin longeant la rivière Liffey et saturé par les relents de fritures et d'alcool, sa beauté froide, sa peau de nacre, ses Louboutin et son tailleur Chanel juraient résolument avec l'ambiance du lieu, bien plus marginale que classieuse. Ne pas se fier aux apparences. Le patron était un de ses amis d'enfance, Dave, son cousin, et sa descente affolante de Guinness m'a fait vite oublier le Vuitton pendu à son bras.

Ne connaissant rien au milieu de la mode, hormis le nom de quelques mannequins ayant fini entre mes draps, son joli visage ne me disait rien. Elle, au contraire, m'avait tout de suite reconnu et ne s'en était pas caché. J'avais aimé son ton cash, sa façon langoureuse de me déshabiller de ses yeux de biche, d'effleurer mes quelques tatouages visibles d'un battement de cils faussement innocent et les frôlements inopinés de nos deux corps, qui semblaient indéniablement vouloir en découvrir plus. Mais pas ce soir-là. Trois mois plus tard. Dans son lit à elle, au cœur de la capitale irlandaise. Et quelle nuit ! Oui, vraiment, ne jamais se fier aux apparences.

Sa caresse sur ma main s'accroît

— Bien sûr, pour l'heure, ce ne sont que des rumeurs, confie-t-elle en baissant la voix, tu sais qu'en plus de Dave je suis proche de Janick, leur manager...

Proche, quel doux euphémisme ! Couche-t-elle encore avec lui parfois ?

Homme influent de l'autre côté de la Manche dans le monde de la musique, Janick Cooper est sûrement le seul Anglais pur souche que les membres du groupe acceptent volontiers parmi eux et n'osent jamais railler.

— Et ?

— Et Clive est à deux doigts de se faire vraiment virer cette fois. D'après Janick, il ne tiendra jamais la prochaine tournée, et son image est désastreuse pour les autres.

Cela me renvoie à une autre époque, pas si lointaine. Dam aussi était tombé bien bas, mais jamais il n'avait été question de le virer. Au contraire. Cette épreuve n'avait fait que renforcer nos liens, à tous les quatre. Après,

chaque groupe gère ses membres à sa sauce, il n'existe aucune recette miracle ni syndicat, et bon nombre d'artistes ont déjà été bannis pour diverses raisons, plus ou moins justifiées : Pete Best, batteur des Beatles, jugé pas assez bon ; Brian Jones, premier bassiste des Stones, viré par Jagger et Richards, car trop souvent défoncé (ouais, dans ce milieu, l'hôpital se fout franchement de la charité). Même constat pour Scott Weiland, chanteur des Stone Temple Pilots, pour cause d'addictions et de retards incessants, ou encore le bassiste (décidément !) des Queens of the Stone Age, Nick Oliveri, qui avait la fâcheuse tendance à frapper sa copine. Et même Ozzy Osbourne, drogué et aussi alcoolisé qu'une amphore pleine de bière, avait été prié de dégager fissa des Black Sabbath.

— Et ?

Je reste de marbre, même si mon cœur commence à cogner un peu plus fort. Bien sûr, je devine où elle veut en venir, mais je refuse de prononcer les mots.

— Dave et Paul écrivent de bons textes mais, bien que Dave soit le leader, et mon cousin préféré, tu reconnaîtras comme moi qu'il manque de charisme. Et d'expérience.

— Ça s'acquiert avec le temps.

— Certes. Mais ce qu'il leur faut pour vraiment décoller, c'est justement quelqu'un qui possède déjà cette expérience. Crois-moi, Dave se pliera à ce choix. Surtout si ce quelqu'un... c'est toi.

Ses doigts se resserrent sur les miens, nos yeux s'accrochent. La flamme que je décèle dans les siens, je ne la lui avais encore jamais vue. Si elle avait voulu me chambouler, elle n'aurait pas pu mieux s'y prendre. Mais je me force à garder le visage impassible, même si, dans ma poitrine à présent, une brûlure acide me ravage. Comment peut-elle seulement me proposer ça ? Elle n'est ni leur agent, ni un de leurs membres, ni... Elle est juste la cousine du leader. Celle qui baise avec moi. Celle qui me porte en cet instant un regard empreint d'affirmation, du genre qu'on offre à quelqu'un quand on croit réellement en lui.

Je retire ma main, avale la fin de mon verre.

— Moi ? Intégrer pleinement Punk ? Et tu fais quoi de Dark Moon ? C'est pas parce qu'en ce moment c'est un peu compliqué que je veux tout lâcher.

— Je n’ai pas dit qu’il fallait une réponse ce soir. Je te préviens juste que tu risques d’avoir une proposition sous peu. Que tu sois préparé.

Voyant mon verre vide, le serveur se précipite pour le remplir. La gorge déjà sèche, je bois aussitôt une nouvelle gorgée suivie direct d’un verre d’eau. Face à mon silence, Vivian se renfonce dans sa chaise, non sans se départir de son sourire assuré.

— Réponds-moi franchement, Luc. Tu n’as jamais eu cette ambition ? Être le leader d’un groupe ? Le seul et l’unique. Tu ne t’es jamais imaginé à la place de Fred ? Pas chez Dark Moon bien sûr, ajoute-t-elle précipitamment avant que je ne m’offusque, mais ailleurs, un jour...

— Peut-être... Un jour... Y a longtemps...

Satisfaite, elle s’empare de son verre qu’elle porte à ses lèvres avec un petit rire de gorge ravi, avant de lancer :

— Mais ce n’était pas cela mon cadeau. Ça, ce n’était qu’un aparté.

Mes sourcils se froncent. Elle se penche de nouveau vers moi, le menton posé sur ses mains.

— La musique n’est qu’un de tes nombreux talents. Tu as repensé à tes dessins ? Ce que tu aimerais en faire ?

— Je te l’ai dit. Je vais les proposer à des galeries.

— Et si je te disais... Non, mieux que de te le dire...

Iris flamboyants, elle redresse le buste et claque des doigts en direction du serveur. Toujours aussi déstabilisé par sa mystérieuse attitude, je me tourne pour le voir disparaître prestement vers les cuisines et revenir quelques secondes plus tard avec un nouveau seau à champagne en main, posé sur une large assiette au bord cerclé d’or.

À côté du seau, je découvre une enveloppe cachetée à mon nom. Le serveur verse le champagne dans deux coupes propres et se retire en toute discrétion.

— C’est quoi ?

Au lieu de répondre, Vivian se contente de sourire. Intrigué, je m’empare de l’enveloppe, d’où je tire cinq feuilles soigneusement pliées. Mon cœur fait une pétarade à la vue de l’en-tête. Quint’Essence Galerie. L’une des galeries d’art les plus en vue de Paris !

Sûrement pâle, je commence à lire le contrat. Car il s’agit bien d’un contrat. Sur moi, je sens les iris brûlants de Vivian, qui n’ose piper mot, et

elle a bien raison de fermer sa gueule. Avant même d’arriver au bout de ma lecture, je relève mes yeux sur elle.

— Pourquoi ?

Elle se redresse, surprise par mon ton subitement glacial.

— Pourquoi quoi ?

Je jette les feuilles vers elle.

— Ça. Qui t’a demandé de le faire ?

Sans doute que j’ai haussé la voix, car, autour de nous, les gens se sont tus. Mal à l’aise, Vivian passe une main dans ses cheveux lisses en gratifiant les autres clients d’un regard empli d’assurance et d’un sourire feint. Bientôt, les conversations reprennent, les personnes alentour de nouveau indifférentes, et le sourire de Vivian s’envole.

— Personne, admet-elle en revenant sur moi. Mais à quoi bon perdre du temps en palabres ou à téléphoner à des galeries perdues dont personne n’a jamais entendu parler ? Tu es Luc Gauthier, bon sang ! Le bassiste ultramédiatisé de Dark Moon ! Quand on a un nom et un tant soit peu d’ambition, on s’en sert !

Mes yeux se plissent, tandis que la brûlure sur mon cœur s’accroît davantage. En fait, cette femme ne me connaît pas. Et même si son geste partait d’un bon sentiment, il ne fait que renforcer le syndrome de l’imposteur que je ressens parfois face à tout notre succès incroyable.

— Je te l’ai dit. Je ne veux l’aide de personne. Et je ne jouerai pas sur mon nom pour décrocher un contrat. Je veux qu’on apprécie mes œuvres pour ce qu’elles sont, pas pour moi ou pour ce que je représente. Si elles valent vraiment quelque chose, alors un galeriste me le fera savoir.

Sa main se précipite vers la mienne, comme si elle pressentait que j’étais à deux doigts de lui échapper.

— Mais je t’ai dit que...

Avant qu’elle ne parvienne à me toucher, j’ai déjà reculé mes bras.

— Tu es rédactrice en chef d’un magazine de mode, Vivian, pas de *Beaux Arts Magazine*. J’ai connu le succès grâce à Dark Moon. Nous sommes quatre, nous sommes un tout. Mais le dessin, c’est ma passion à moi seul. *Mes créations*. Et je veux croire qu’elles valent un peu. Que *je* vaux un peu. Alors, c’est *mon* projet.

— Luc...

Moi, par contre, je la connais. Je connais cette voix qu'elle rend soudain douce et désolée. Je connais cette moue implorante à la Chat Potté. Elle a fait une connerie, elle le sait parfaitement. Mais ma soirée est gâchée. Elle savait, bordel ! Elle savait ce que ça représente pour moi !

Je me lève, ramasse mon blouson, mon casque, et lui jette un dernier regard, sous ceux peu discrets des tables voisines, qui s'intéressent de nouveau à nous.

— Je t'avais demandé de ne pas t'en mêler, putain. J'avais été clair.

Tirillé par trop d'émotions que je ne parviens pas à trier, je secoue simplement la tête et me casse, sans autre forme de procès.

9

Luc

Pigalle la sulfureuse a revêtu son manteau nocturne.

Même s'il est encore un peu tôt, les amoureux des boîtes de nuit font déjà la queue aux entrées, les bars sont bondés, leur musique a envahi le quartier et les néons colorés des nombreux sex-shops brûlent les rétines.

Déconnecté, je n'ai pas voulu reprendre direct ma moto, préférant remonter les rues pour me perdre parmi les fêtards. J'hésite à appeler Damien, mais pour quoi faire ? L'entendre me dire : « Tu vois ? J'avais raison ! Maintenant, putain, tu la largues, Mia Wallace ! », et il viendrait me rejoindre et on irait se bourrer la gueule jusqu'au petit matin.

Ou danser. Ou les deux.

Un soupir, puis je range mon téléphone dans la poche intérieure de mon cuir. J'ai juste besoin d'être seul. Faire le point. Comprendre ce qu'il s'est exactement passé. Mettre de l'ordre dans ce foutu maelström émotionnel qui continue de tourbillonner trop fort au creux de mes entrailles.

Déception. Voilà le premier mot craché par mon cœur. Vivian m'a déçu. Depuis le temps, je pensais qu'elle commençait à me cerner. Mike m'a parfaitement compris hier. Alors, pourquoi pas elle ?

Est-ce si difficile à croire que je ne veux pas profiter de ma gloire ? Dans le fond, peut-être a-t-elle raison. Pourquoi prendre le risque de me ramasser si je peux l'éviter ?

Mes yeux se perdent sur les ailes flamboyantes du Moulin Rouge et mes pensées s'envolent vers Toulouse-Lautrec, la Belle Époque. J'imagine alors tous ces grands noms, pinceau à la main devant leur toile, chacun ignorant jusqu'à quel point leurs œuvres marqueront l'époque et des générations d'artistes. Renoir, Monet, Cézanne, Gauguin, Braque, Picasso, et tant d'autres.

Dans le milieu des arts visuels, j'ai une carte à jouer, je le sais. Mais le sujet est sensible, il me met toujours à fleur de peau.

Une autre pensée. Pour Fred, cette fois. Sûrement que, comme lui dans le bureau de Serge, je me suis emporté trop vite. Vivian a été maladroite, pas méchante. Mais ma colère n'en démord pas pour autant.

Je ne suis pas allé au bout des études. J'ai lâché l'école, lâché mon apprentissage, lâché Benji. À côté de ça, néanmoins, j'ai toujours su rebondir et sauter sur les occasions. Ma mère n'a jamais cru en moi, elle pense qu'un jour tout s'arrêtera et que je finirai par payer ma vie de cigale. Elle se trompe. Je ne suis pas une cigale. Je suis une fourmi. Une ouvrière. Celle qui ne cesse jamais de travailler. La musique se doit d'être une constance. Chaque jour, des heures à gratter mes cordes ou à taper des rythmes, et lorsque je n'ai pas la basse au cou, c'est le papier que je gratte. Avec un stylo, un fusain, parfois des aérosols ou de la peinture. Je m'essaie à plein de techniques, je m'amuse, je teste, je me plante, j'apprends.

Ma mère n'a pas le droit de me regarder comme elle le fait. Ce regard si rude, empli de crainte et de doutes. Même mon frère, pourtant parti vivre en Patagonie parmi les chèvres, elle le contemple avec plus de fierté. Parce que produire du lait, du fromage et de la viande, selon ses propres critères, est un *vrai* métier. Mais ne s'est-elle jamais demandé pourquoi il s'était barré si loin ? D'accord, il a eu un coup de foudre qu'il a fini par épouser, mais ils auraient très bien pu revenir en France pour s'occuper d'un élevage. Anna a raison. Notre mère aime diriger sa famille comme elle dirige les laborantins de son groupe de recherche.

Ouais, c'est une tête, ma mère, une bosseuse aussi.

Cela nous fait au moins un point commun, qu'elle ne parvient pas à voir. Elle a toujours beaucoup travaillé, et très tôt on a appris à se débrouiller sans adulte constamment derrière notre dos. Que je m'émancipe si vite, je pensais qu'elle serait fière pour une fois. Je me suis trompé. Ou peut-être que c'est à cause de ma cohabitation avec Damien. Je le reconnais, on en a fait des conneries et souvent j'étais le suiveur de ses plans à la con. Elle l'a toujours regardé de haut avec une étincelle mauvaise et trop méfiante au fond des yeux, et combien de fois Clarisse a-t-elle dû intervenir pour calmer le jeu ?

Mais je ne suis plus un gosse, et, pour nous, ce n'était pas des conneries, juste les choses de la vie. Et c'est cela qui me fait encore vibrer aujourd'hui.

La vie, je la transmets dans notre musique. Je la ressens pleinement quand je suis sur scène, en délire avec mes potes. Ma famille de cœur. Je la retranscris sur le papier, dans mes dessins. Sous mes yeux, les traits finissent toujours par s'animer, par me parler. Seulement, ça, ma mère ne pourra jamais le comprendre. Et je veux lui prouver que j'ai besoin de personne pour y arriver. Luc Gauthier a fait sa place, Luc G. va faire la sienne.

— NOOONNN ! Allez ! Démarre, abruti ! Connerie de scooter de merde !

La voix étouffée par un casque me fait tourner la tête. De telles injures dans une bouche féminine me vrillent les oreilles (ouais, moi aussi je suis l'hôpital qui se fout de la charité).

Du boulevard de Clichy, mes pas m'ont ramené à l'est, à la rue des Martyrs, et entre deux immeubles, à l'entrée d'une impasse, quelques deux-roues sont garés dans un parfait alignement et une silhouette de dos s'escrime vraisemblablement à vouloir faire démarrer le sien. Elle descend de la bécane, retire son casque et l'envoie valser avec fureur contre le guidon.

— Bordel de merde !

— Pas sûr que ce soit la meilleure méthode. C'est fragile, ces bêtes-là...

De quoi je me mêle ?

C'est pas tes oignons, dégage de là avant que cette allumée hurle à l'agression.

Trop tard ! La silhouette gracile tressaille et fait volte-face dans un bond. Alors, le temps suspend son vol. Dans ma tête, mon cerveau se débranche ; sous mes pieds, la terre s'ouvre en deux. Quant à mon cœur... il vient de s'écraser par terre dans un gros « splash » baveux.

Putain ! Dites-moi que je rêve !

10

Luc

— Margot ?

Elle cligne des yeux, aussi choquée que moi.

— Non, je... c'est pas... Oh, merde !

OK. Avouons-le, après tout ce temps, ce ne sont pas vraiment les deux premiers mots auxquels je m'attendais.

Face à ma mine dubitative, elle ajoute aussitôt :

— C'est pas ce que je voulais dire. Je... Enfin, qu'est-ce que tu fais là ?

En plus, elle me le reprocherait presque ? Y a pas à dire, ces retrouvailles sont à la hauteur de notre séparation : absurdes et foireuses.

— Je pourrais te retourner la question.

Sous sa doudoune, ses épaules s'affaissent. Elle jette un regard circulaire en triturant sa lèvre, comme si elle réfléchissait à une réponse. De plus en plus bizarre.

— Je sors du bureau et je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi. Seulement, ce fichu scooter ne veut plus rien savoir.

Elle lui donnerait sûrement un deuxième coup de casque, mais retient son geste rageur. Mon front se plisse. *Bureau ?* Quand on s'est quittés, elle était prof. Depuis quand une prof bosse-t-elle dans un bureau ?

Qui te dit qu'elle enseigne encore, imbécile ? Elle a sûrement roulé sa bosse, elle aussi...

C'est vrai. Même si j'ai reconnu direct ses deux grandes perles aussi noires qu'une nuit sans lune, dans lesquelles j'aimais me perdre à l'époque et que j'ai tant dessinées, il se dégage de Margot une aura différente qui pour l'heure m'échappe. Peut-être est-ce simplement l'effet de ses cheveux qui ont sacrément poussé et retrouvé leur teinte naturelle, ou de son visage dépourvu de toute trace de maquillage. Sa peau est plus pâle que dans mon

souvenir et de méchants cernes font penser qu'elle est au bout de sa vie. À bien y regarder sous la lumière d'un lampadaire blafard, elle me paraît effectivement épuisée, et un autre vieux souvenir se rappelle alors à moi.

Je l'ai déjà vue dans cet état, au bord de la rupture nerveuse, alors qu'elle bossait comme stagiaire dans un établissement de Saint-Denis. Des petits cons foutaient quotidiennement le souk dans la classe et il lui avait fallu bien du courage pour mener son stage jusqu'au bout. Le soir, lessivée, les traits marqués, elle venait se blottir contre moi et je la berçais doucement au son d'un disque à la mélodie plutôt tranquille, du genre vieux rock comme The Hollies, The Byrds, The Monkees, même parfois du Johnny. Et entre deux chansons, je lui glissais au creux de l'oreille qu'elle était belle, la plus belle. Elle ne me croyait jamais, pourtant c'était vrai. Même cernée et un peu blême, elle possédait une beauté naturelle que beaucoup lui enviaient. Et ce soir, cette même beauté me saute de nouveau à la gueule, mais une beauté encore plus affirmée, plus adulte. Plus... femme.

— Je peux jeter un coup d'œil ?

Un acquiescement silencieux, puis elle se décale un peu. Je m'avance vers l'engin en me retenant de la regarder, de peur que d'autres souvenirs oubliés et incongrus affluent. La revoir un jour, je savais que ce serait possible, mais jamais je n'aurais imaginé de telles retrouvailles, une nuit froide de janvier, autour d'un vieux scooter en bout de vie et sous un néon asthmatique.

— Il doit avoir rendu l'âme. Ça fait un moment qu'il ramait...

Après m'être installé dessus, je tourne la clé, les gaz, rien ne se passe.

— T'as fait changer quand les bougies pour la dernière fois ?

— Euh...

Je vois... Soit j'ai visé juste, soit la batterie a été trop sensible à la température hivernale.

Margot me lance un coup d'œil dépité.

— Je suppose que tu ne peux rien faire ?

— Si j'avais eu les bons outils sous la main et des bougies de rechange, parce que je suis sûr que c'est ça, j'aurais pu réparer mais, là, ouais, c'est mort.

— Fait chier !

Oui, définitivement, Margot a changé.

— Pardon, s'excuse-t-elle aussitôt devant mon sourire amusé. Je suis juste... un peu au bord des nerfs.

— Je vois ça. Et vu l'heure, si t'es pressée, mieux vaut appeler un dépanneur demain. Ou...

Avant que ma connerie ne m'échappe, je me mords l'intérieur de la joue, mais le mot de trop est déjà sorti.

— Ou ?

Prends un ton indifférent, sois simplement naturel...

— Ou, pour t'éviter des frais inutiles, je peux revenir demain avec des bougies et m'en occuper.

Sérieux ? Je viens vraiment de le proposer ? Qu'est-ce qui tourne pas rond chez moi depuis dix minutes ?

Un ange passe, tandis qu'elle me détaille comme si je venais de tomber de la lune. Ce qui, en soi, n'est pas tout à fait faux.

— Euh... non, va pas te déranger juste pour ça. Je me débrouillerai.

Réponse évidente, j'aurais donné la même. Cela devrait me soulager, parce que la revoir demain aurait été réellement trop bizarre ; pourtant, au creux de ma poitrine, ça se serre étrangement. En cet instant, je m'en veux de n'être que moi. Damien, lui, aurait piqué un scandale. « Oui, oui, je m'en charge, ma jolie, c'est débile de payer un garagiste, alors que c'est si simple à faire, et c'est comme ça et puis c'est tout ! » Il aurait enchaîné les questions, aurait voulu tout savoir et ne l'aurait pas lâchée tant qu'il n'aurait pas obtenu pleine satisfaction.

— Bon... C'est quoi déjà la station de métro la plus proche ?

— Ça dépend où tu dois aller.

Nouvelle hésitation de sa part, mais elle finit par répondre « Pantin ». Bordel ! Sans déconner ? Elle habite à moins de six kilomètres de chez moi ? Pour peu qu'il s'agisse vraiment de chez elle...

Une fois encore, je retiens les questions qui se bousculent dans ma cervelle et réfléchis plutôt au plan du métro.

— Si je me trompe pas, depuis la station Pigalle, tu peux rejoindre la ligne 5.

— D'accord, merci.

Pour la première fois ce soir, elle m'envoie un petit sourire.

— Mais je peux aussi te déposer, ajouté-je précipitamment avant qu'elle ne tourne les talons. À cette heure-ci, ce sera toujours plus rapide et... si ça

peut t'éviter les cons du métro...

Je ne doute pas que se rendre seule dans le 93 à cette heure-ci ne lui fait pas peur, d'autant que Pantin est moins craignos que d'autres villes limitrophes de la capitale, mais on n'est jamais totalement à l'abri. Et puis, de toute manière, elle va dire non.

— Euh...

Un bref coup d'œil à son scooter, à la rue dans mon dos, à sa montre, et contre toute attente :

— J'avoue que... je suis vraiment pressée. T'es sûr que ça ne te dérange pas ?

— À blablater, tu perds du temps, souris-je à mon tour. Ma moto est garée plus bas.

C'est donc côte à côte, dans un silence un peu gêné, que nous descendons la rue, indifférents aux autres. Margot paraît perdue dans ses pensées et, moi, je maudis tous les souvenirs en train d'envahir mon crâne. Des trucs que je me rappelais même pas. Et lorsqu'elle s'installe derrière moi quelques minutes plus tard, ça ne s'arrange pas. Encore moins quand, légèrement empruntée par la haute assise arrière de ma R1, elle finit par poser ses mains sur mes épaules.

Je pourrais rouler plus vite par endroits, mais je me surprends à ne pas en avoir envie. Les réminiscences de nous deux chassent bientôt le mauvais parfum de cette soirée de merde et, le temps du trajet, j'oublie mes problèmes. Dark Moon, Vivian, mes aspirations pas claires, Dublin...

Pour l'heure, je suis bien. Juste bien. Et cela me suffit.

11

Luc

Le jet de la douche ne suffira clairement pas à chasser les stigmates de la nuit. J'avais une vraie tête de déterré en sortant du plumard. Si au moins cela était dû à une mauvaise gueule de bois, mais... même pas. Juste une saloperie d'insomnie qui m'a tenu éveillé jusqu'au petit matin et l'un de mes abrutis de voisins qui a joué de la perceuse en guise de réveil. Bon, il était déjà dix heures, d'accord, mais, pour moi, cela fait très tôt.

Une fois Margot déposée devant son immeuble, je suis rentré directement chez moi, où je me suis repassé le fil de la soirée, avant de laisser libre cours à mes pensées.

Vivian m'a vraiment embrouillé l'esprit. Pourquoi vouloir quitter Dark Moon ? Rien que le fait d'y songer est complètement con. Certes, Punk Destruction commence à se faire gentiment connaître, et ce serait un beau challenge, mais... tout plaquer pour repartir quasi de zéro ? S'ils espèrent que mon nom leur ouvrira les portes de la gloire, ils se plantent. En matière de musique, la notoriété d'une seule personne ne suffit pas dans un groupe. On associe généralement Dark Moon à Fred, mais qu'aurait-il vraiment réussi sans nous trois ? Dark Moon cartonne parce qu'on est en osmose, soudés, en confiance, parce que nos quatre talents se conjuguent à la perfection, mais cette perfection n'est que le fruit d'un travail intense, constant. On se connaît tous depuis longtemps.

Une famille, ouais.

Et je peux pas faire ça à ma famille. Avec Punk, je ne serais qu'une pièce rapportée. On se tape des barres ensemble, c'est certain, mais, dans le fond, je ne fais pas réellement partie du groupe. Pas comme avec Dark Moon. Leur faire ça équivaldrait à une trahison. Comme j'ai trahi Margot a une autre époque, finalement. J'étais jeune, j'étais con. La belle excuse ! Mais

quelle excuse aurais-je aujourd'hui ? Je ne suis plus ce gamin d'à peine vingt ans attiré par les lumières trop vives et les belles promesses du show-biz. Moi aussi, j'ai mûri. Un peu...

Dans un soupir, encore un, je coupe l'eau chaude et m'oblige à sortir. Je ne me sens pas beaucoup plus en forme, mais faudra faire avec.

CRAC !

Je sursaute, l'oreille aux aguets. C'était quoi, ce bruit ?

— Merde ! Putain !

Ah... Évidemment...

— T'as cassé quoi cette fois ? m'écrié-je en enroulant la serviette autour de mes hanches.

— Un bol ! Mais aussi ! Il était mal rangé !

Ben voyons... J'ouvre la fenêtre de la salle de bains en imposte, puis rejoins Damien, debout devant le canapé, une tasse de café en main, une autre posée à mon intention sur la table basse.

— Salut, mon p'tit cœur ! Bien dormi ? Vu ta tronche, je crois que j'ai ma réponse.

Je grogne un vague : « Ouais, tu l'as », allume mon portable près de la tasse et hallucine en l'entendant sonner un nombre incalculable de fois.

— Pas la peine de vérifier, sourit Dam de toutes ses dents. C'est Manager Adoré et moi.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Gibson... le shooting... ce matin...

— Eh merde !

Mains sur la figure, je me laisse partir en arrière avec la seule envie de retourner me pieuter fissa.

— Ouais. Je te passe les détails de l'énervement, que dis-je ! de la fureur de Serge et de l'équipe Gibson. J'ai bien proposé de poser à ta place en me collant une photo de toi sur la gueule mais, étrangement, ils ont pas voulu. Tu te rends compte à quel point je t'aime, p'tit cœur ? J'étais prêt à poser avec une basse ! Non mais, t'imagines ? Me renier à ce point-là ? Ça, c'est de l'amour !

Je lève les yeux au ciel. Avant de balancer ses conneries, il pourrait au moins me laisser boire mon café peinard. J'attrape mes clopes. Moins efficaces qu'un Doliprane, assurément, mais je n'ai que ça sous la main et aucune envie de me relever.

— Et ? demandé-je en avalant la première bouffée bienfaitrice.

— Et Manager Adoré a finalement calmé le jeu, et le chef marketing a bien voulu remettre la séance à la semaine prochaine. Mais, si tu merdes, on perd le contrat.

— Mais non... je merderai pas. Pas deux fois de suite.

Sans mon consentement, Dam s'empare de mon téléphone et commence à pianoter dessus.

— Tu fous quoi encore ?

— Je te mets un rappel tous les jours. Et même... hop ! deux fois par jour. Oh ! T'as aussi un message de Mrs Wallace.

Encore un ? Elle m'en avait déjà laissé un hier soir.

— Dam ! Rends-moi ça !

Trop tard... Il porte déjà le téléphone à son oreille. Mais quel chieur !

— Rends. Moi. Ça !

J'enjambe la table basse pour lui sauter dessus mais, pas folle la guêpe, il a déjà reculé de plusieurs pas.

— Oh ? Vous vous êtes engueulés hier ? Ben, merde... C'est une bonne nouvelle au moins ? Tu la largues ? Champagne ? Raconte.

Avant de narrer quoi que ce soit, je récupère mon portable, retourne m'asseoir et écoute le message. Pour la seconde fois, Vivian s'excuse simplement et me demande de la rappeler afin de discuter.

— Alors ? me presse Dam, toujours debout.

Pour le moment, hors de question de lui parler de Punk Destruction, ça lui filerait des angoisses inutiles et il risquerait de provoquer une guerre ouverte entre eux et nous. D'autant que, comme moi, il les apprécie plutôt bien, ces mecs. Alors, je lui raconte seulement le coup de la galerie d'art. Après tout, c'est surtout cette histoire qui m'a fait péter une pile hier soir.

— Elle capte vraiment rien à rien, celle-là ! crache-t-il après que j'ai terminé. Tu vois ? Elle te connaît pas, ou elle t'écoute pas, ou les deux. Nous, on l'a bien compris, t'as été très clair. Vivian, elle vit perchée dans sa tour d'ivoire à snober le p'tit peuple. Exhiber ses trophées, ça la fait triper, et excuse-moi de te le redire, mais c'est tout ce que tu es pour elle : un trophée.

— C'est juste un jeu, Dam, répliqué-je pour le calmer. Je te l'ai déjà expliqué, elle se sert peut-être de moi, mais moi aussi je me sers d'elle. Elle

a accès à mon monde, j'ai accès au sien. En plus, c'est bien la première fois de ma vie que j'ai autant de fringues haute couture dans mon dressing.

— Fringues ? s'esclaffe-t-il. Fais gaffe, elle t'assassinerait pour ce mot, après mille tortures.

Je souris à ces dernières paroles, les pensées perdues dans le souvenir de quelques ébats pleins de doux supplices.

— Suivant le genre de tortures, pourquoi pas...

— Je veux rien savoir ! Quoique... Tu me raconterais ?

En réponse, mon majeur se lève bien droit. Ça le fait rire encore plus fort, puis il reprend son sérieux.

— Pourquoi tu m'as pas appelé ? J'aurais pu te rejoindre, ou t'aurais pu venir.

— J'avais besoin de marcher et d'être un peu seul.

— Et t'as marché toute la nuit ? C'est pour ça, ta tronche du jour et l'oubli du shooting ? C'est pourtant pas ton genre, la balade nocturne en solitaire.

Ce mec est doté d'un radar à la puissance dix mille.

— T'as profité des charmes de Pigalle ? ajoute-t-il en posant sur moi son regard électrique plein de lasers. Soirée strip-tease ? Branlette dans une cabine ? T'as fini avec une danseuse du Moulin ?

— Non, j'ai...

Je secoue la tête, me mords la lèvre. Si je lui raconte, je vais réveiller un cyclone destructeur. Une partie de la nuit, je me suis demandé si je devais lui parler de Margot. Clairement, elle est passée à autre chose, mais il a le droit de savoir qu'elle va bien. Enfin, « bien », vu son état d'hier, je ne suis pas certain que le mot convienne mais, en tout cas, elle va.

— Allez ! Fais pas ta précieuse ! s'agace-t-il. Raconte !

— Tu devrais... t'asseoir.

Ses sourcils se froncent.

— Pourquoi ?

— Parce que... j'ai vu Margot.

Il tombe le cul sur le fauteuil, bouche ouverte et paupières écarquillées.

— Margot ? *Ma* reine Margot ?

Je hoche la tête et commence le décompte. Trois... deux... un...

— Elle est à Paris ? Alors, elle est revenue ? Et comment ça, tu l'as vue ? Où ? Elle fait quoi ? Elle habite où ? Elle a parlé de moi ? Elle va bien ?

Qu'est-ce qu'elle faisait ? Elle était seule ? Avec des potes ? Elle t'a dit pourquoi elle avait coupé les ponts ?

— Dam...

— Et puis vous avez fait quoi ? Et t'es tombé comme ça sur elle ? Juste en te baladant ?

— DAM !

De nouveau sur ses jambes, il sursaute, le teint un peu pâle et le bleu de ses yeux soudain fiévreux. Profitant de ce court instant de silence, je lui raconte notre brève rencontre dans la ruelle, qui m'a laissé une étrange impression.

— Elle t'a vu et elle a dit « Oh, merde » ? Pouah ! C'est pas terrible.

— Non, confirmé-je, renfrogné. Pas vraiment.

— Et tu l'as ramenée ? Où ?

Avant de répondre, je le dévisage de longues secondes, à peser le pour et le contre. Si je le lui dis, je sais parfaitement ce qu'il va arriver. Je le connais par cœur.

— Dam, elle en a plus rien à foutre de nous. Elle est passée à autre chose.

— J'm'en branle, réponds. Où tu l'as ramenée ?

Son ton est devenu froid, ses iris de glace.

— Pas un instant, elle m'a demandé comment j'allais, si tout était OK. Elle...

Je sais que ces mots vont le blesser, mais peut-être est-ce la meilleure solution pour qu'il oublie, lui aussi.

— Elle m'a pas parlé de toi. Elle a rien cherché à savoir. Je l'ai déposée devant son immeuble et je me suis barré. Si elle avait voulu, elle m'aurait au moins invité pour me remercier. Ou m'aurait proposé un verre dans un des bistrotts de son quartier, mais elle a rien fait. Juste un merci, et elle m'a tourné le dos.

— C'était où ?

Sa voix a perdu toute assurance. De la déception mêlée à de la tristesse, voilà ce que je lis à présent dans son regard meurtri. Je déteste lui faire du mal, mais à quoi bon chercher à ranimer une flamme visiblement éteinte chez Margot ?

— Luc, putain ! Dis-moi !

— Pantin, lâché-je tout bas. Je l'ai déposée à Pantin.

Un uppercut dans le bide lui aurait fait nettement moins d'effet. Ses pupilles reprennent vie et s'embrasent.

— Pantin ? s'étrangle-t-il. Tu veux dire qu'elle habite juste de l'autre côté du périph ? À cinq bornes de chez toi ? Où, à Pantin ?

J'en ai bien trop dit. Excédé surtout par moi-même de ne jamais réussir à fermer ma gueule avec lui, je récupère nos tasses vides en plantant des yeux sévères dans les siens.

— Ça suffit, Dam. Je t'en ai déjà assez raconté. Tiens, va plutôt les mettre au lave-vaisselle, moi, je vais m'habiller. Margot est vivante et en pleine forme, contente-toi de ça pour une fois. Elle a fait ses choix, il n'y a plus qu'à tourner la page.

Et sans attendre qu'il réplique, je pars en direction de l'escalier, pleinement conscient que mes derniers mots ne valent pas que pour lui.

12

Margot

Encore une journée à courir après le temps et à finir sur les rotules. Mais, au moins, ce soir, pas de dossier en retard à compléter ni de permanence téléphonique à tenir. Mon esprit est libre ! Ou presque...

Fourbue, je tire le bas de mon canapé convertible que je recouvre d'un drap et d'une couette. Plus qu'à attendre le livreur avec mes nouilles chinoises, et je pourrai me laisser aller devant un bon film. Film devant lequel je finirai sans doute par m'assoupir, comme trop souvent. Pour l'instant, néanmoins, c'est la radio qui fonctionne et, dès les premières notes de la nouvelle mélodie, celles d'un violon, un frisson me parcourt. *Absolutio*, l'un des derniers morceaux phares de Dark Moon, tiré de leur album éponyme. Se rajoute en fond une ligne de basse, à peine perceptible d'abord, comme le bruit d'un cœur qui petit à petit s'ouvre à la vie.

Non mais ! Si même la radio s'y met...

Dire que je suis encore sous le choc d'hier serait un euphémisme. Avant même de me retourner, je savais que c'était *lui*. Avec le temps, les voix s'oublient, mais comment oublier celle de Luc, alors qu'il fait les chœurs sur leurs chansons et que ces fameuses chansons sont diffusées bien trop souvent ? Ne plus écouter la radio ? Ne mettre que Nostalgie ou Radio Classique, ou d'autres CD ?

Pendant plus de six ans, j'avais pu l'oublier, *les* oublier – ou me faire croire que j'y arrivais. En Centrafrique ou au Niger, on ne peut pas dire que les radios se battaient pour les diffuser, et cela était absolument parfait pour aider à la guérison de mon cœur.

Avec Luc, ce triste matin de juin neuf ans plus tôt, je n'ai pas perdu uniquement mon premier véritable amour. J'ai perdu une famille, mon meilleur ami, mes meilleures amies. Jamais je n'ai pu reconstruire quelque

chose d'aussi fort, refaire partie d'une vraie bande. Et ça, bien trop souvent, cela me manque et continue de creuser un vide quelque part en moi, même après toutes ces années. J'ai parfaitement conscience que revenir en Île-de-France n'était pas la plus géniale des idées, mais la bande n'y vit plus à plein temps désormais, hormis Elsa sans doute. La probabilité de tomber un jour sur l'un ou l'autre était quand même sacrément faible. Et puis, Paris, c'est chez moi. J'avais besoin d'une attache, de repères, malgré le danger encouru et les mises en garde de Romy. Pour fuir l'autre taré, j'ai tout abandonné au Niger, déménagé plusieurs fois, changé de travail, de vie, de nom. Je ne suis plus qu'une anonyme parmi les anonymes parisiens.

Alors, hier soir, bien sûr, dans ma tête et dans mon cœur, le raz de marée a été d'une violence folle. Un tremblement de terre émotionnel de niveau 9 sur l'échelle de Richter, avant la déferlante d'un tsunami qui n'a cessé de me ballotter durant toute la nuit, et même la journée. Surtout ce matin, avec l'appel au garagiste. Luc avait raison : il s'agissait bien d'un problème de bougies.

Pendant que le mec les changeait sur place, je n'arrêtais pas de regarder la rue des Martyrs, comme s'il allait surgir tout à coup. Mais pourquoi serait-il venu après la façon dont je me suis comportée ? Plus froide que ça, tu meurs ! Ces stupides magazines féminins ne cessent de rabâcher que le jour où l'on revoit un ex pour la première fois (particulièrement ceux qui nous ont fait vivre une séparation douloureuse), il faut être absolument fabuleuse, sûre de soi et lui faire croire qu'on n'a jamais été aussi heureuse dans notre vie. Pures fadaises ! Quand on tombe sur son ex, ce n'est JAMAIS le jour où nous sommes les plus *fabuleuses*, mais toujours celui où l'on ne ressemble à rien, engoncées dans notre grosse doudoune sans forme, les cheveux en nid d'oiseau et les yeux trop cernés. Alors que lui... Je ferme les paupières, me laisse partir en arrière contre le moelleux de mon oreiller.

Lui, il était *parfaitement* fabuleux.

Toujours aussi grand et svelte, toujours aussi beau. Ses cheveux attachés en un *man bun* négligé lui conféraient un air particulièrement viril et sexy, renforcé par une barbe sculptée que je ne lui ai jamais connue. Les années lui vont bien. Ou était-ce un effet de son blouson de cuir doublé et de son jean moulant ses fesses si délicieusement tentatrices ?

Margot, reprends-toi, tu es ridicule. Et arrête de t'appeler Margot !

DRING !

D'un battement de cils, je m'oblige à chasser Luc de mon esprit et vais rejoindre l'Interphone à ma porte d'entrée.

— Oui ?

— Livraison des Quatre Trèfles ! grésille une voix masculine à l'accent asiatique que je connais bien.

Toan est mon livreur préféré. Il ne râle jamais pour monter à mon étage et il a toujours un mot gentil. D'un coup d'œil avisé, je vérifie que mon jogging d'une « sexytude » niveau grand-mère est bien ajusté et attache à la va-vite mes cheveux avec une pince qui traîne. Quand je mange avec des baguettes, mieux vaut éviter d'avoir la chevelure qui se balade.

Un coup contre ma porte, et mes papilles se mettent aussitôt à saliver, mon ventre, à grogner. Même au travers du battant, je peux déjà sentir la bonne odeur de nouilles sautées au poulet. Mais, lorsque j'ouvre avec un grand sourire, la monnaie en main pour le pourboire, mon sang se fige, mes veines se glacent, mon cœur s'arrête.

Celle-ci, je ne l'avais pas vue venir !

13

Margot

— Holà, ma jolie !

— ...

— Livraison express du soir. Ce qui est bien avec les restos chinois, c'est qu'ils mettent toujours des portions pour quatre. Tu m'invites ?

Comment il... ? Qu'est-ce que... ?

— Tu n'en veux plus ? Bon, c'est pas grave, je vais demander à ton voisin. Tu crois qu'il m'invitera, lui ?

Abasourdie, toujours figée, je regarde Damien se diriger vers la porte d'en face et poser son doigt tatoué sur la sonnette.

— Qu'est-ce que... Tu fiches quoi ? m'étranglé-je.

— Ah ! T'as retrouvé ta langue ! S'il en veut pas, j'irai à la porte suivante.

— Arrête tes conneries, reviens par là ! Comment tu... C'était Toan à l'Interphone !

En deux pas, Damien me rejoint et s'appuie contre le chambranle.

— Il s'appelle Toan ? Très sympa, le mec. Il m'a dit qu'il fallait toquer, mais surtout pas sonner. Fais pas cette tête, ma jolie, contre un généreux pourboire, c'était pas compliqué d'avoir le colis. Un vrai coup de bol ! Comme une récompense... Parce que, putain, tu m'auras fait suer ! Tu sais depuis quand je me promène dans le quartier à vérifier tous les noms sur les Interphones et les boîtes aux lettres ?

— Comment tu as su que... (Mon front se plisse, mes joues s'échauffent de colère.) C'est Luc, hein ? Radio Pipelettes est toujours en fonction !

— Crois-moi, j'ai jamais eu autant de mal à lui tirer les vers du nez. Mais, depuis le temps, j'ai du savoir-faire avec mon p'tit cœur. Seulement, tu l'as bien eu en lui demandant de te déposer devant un autre immeuble. C'est

quoi, ce délire, madame... (Ses yeux glissent vers le nom sous ma sonnette.) *Marguerite Valois*¹ ? Sérieusement ?

Damien est un homme intelligent, sans doute l'un des plus intelligents et futés que je connais. Mais de là à comprendre si vite que c'était vraiment moi... Je frissonne, une pensée pour Romy.

— Qui, à part toi, pourrait faire le lien ? maugréé-je, surtout pour me rassurer. Et qui pourrait être assez tordu et vouloir se frapper tous les immeubles alentour juste pour me retrouver ?

— Eh ouais, ma jolie, je suis un mec exceptionnel, rigole-t-il. Exceptionnellement acharné surtout. Et maintenant que je t'ai retrouvée, je crois que j'ai bien mérité une explication, non ? *Marguerite*, sérieux ? Mais qui s'appelle encore Marguerite, à part les grands-mères et les vaches ?

Plus électrique que jamais, le bleu de ses yeux me foudroie avec une telle force que ma gorge se resserre dans un sanglot que je m'oblige à étouffer. En un instant, les souvenirs de lui et moi inondent mon esprit et je n'ai plus qu'une envie : me précipiter dans ses bras pour un groscâlin que lui seul saurait m'offrir. Mais je me contiens, à m'en arracher le cœur.

— Tu ne partiras pas, hein ?

Qu'il est dur de moduler ma voix, de la rendre si distante et froide, alors que tout mon être me hurle qu'il s'agit sans doute là de mon unique chance de renouer avec cet ami qui m'a tant manqué. Mais je ne peux pas. Je dois suivre les règles imposées par Romy.

— Je veux juste mes réponses, Margot. Après, promis, je m'en irai.

Tout dans sa posture, de son ton calme à la sincérité de son regard, me fait comprendre qu'il tiendra sa promesse. Alors, dans un souffle nerveux, je me pousse pour le faire entrer, l'esprit déjà en train de fabriquer mes mensonges.

L'œil curieux, au moins autant qu'autrefois, il détaille mon petit appartement avec beaucoup d'attention. Discrètement, avant qu'il ne les aperçoive, j'abaisse deux cadres photo, priant pour qu'il ne s'attarde pas dessus ni ne cherche à les remettre droit.

— Tu attendais quelqu'un ?

Sans comprendre sa remarque, je pivote vers lui et le vois désigner mon canapé ouvert.

— Ah... euh... non. C'est pour moi. Mon lit pour... la nuit.

Pourquoi tu bafouilles, espèce d'idiote ?

Ses sourcils se froncent et, sans perdre de temps, il tourne son visage vers les deux seules portes de l'appartement.

— Salle d'eau et ma chambre, expliqué-je aussitôt. Que j'ai prêtée à une copine. Et c'est une couche-tôt.

Ses traits se font narquois.

— T'as une copine chez toi déjà couchée et tu commandes chinois que pour ta pomme ? Vous avez un sens bizarre de l'amitié...

Il pose le sac des Quatre Trèfles dans un coin de ma cuisine, puis revient vers moi avec l'envie claire d'entendre ma justification merdique.

— Elle mange pas le soir. Un gros goûter en fin de journée lui suffit.

Lamentable... Mais il semble s'en contenter par un bref hochement de tête, peu convaincu cependant.

— Pourquoi Pantin ?

— Tout le monde n'a pas un compte bancaire qui frôle l'indécence... Les loyers sont bien plus abordables ici. Déjà qu'il n'est pas très grand, imagine quel clapier j'aurais eu de l'autre côté du périph pour le même prix.

Léger sourire canaille au coin de ses lèvres.

— C'est surtout le prix de mes grattes qui frôle l'indécence, ma jolie. Mon compte bancaire, lui...

Il laisse volontairement sa phrase en suspens et perd d'un coup toute chaleur.

— Pourquoi ce silence radio ? Je t'ai cherchée, tu sais. Le jour où ton téléphone m'a annoncé que le correspondant n'existait plus, tu peux pas savoir à quel point j'ai eu mal. Et je parle pas des retours de mails... de la fermeture de ton compte Facebook... Putain, Margot ! Avec un poignard dans le cœur, t'aurais pas fait mieux !

Sa voix en colère s'envole.

— Baisse le ton, s'il te plaît. Pas la peine que les voisins se posent des questions, le supplié-je, les larmes au bord de mes yeux honteux. C'est... compliqué, Dam. Vraiment compliqué.

— Genre, une longue histoire ? Ça tombe bien, j'ai toujours aimé les histoires.

Les jambes tremblantes, le regard implorant, je m'approche de lui. Les effluves de son parfum, plus boisé qu'à l'époque, frôlent délicatement mes narines et je m'imagine m'appuyer contre son torse, inspirer à plein nez

cette senteur agréable et rassurante, ses bras refermés autour de moi. Lorsque j'étais lovée ainsi contre lui, il ne pouvait jamais rien m'arriver. Depuis l'enfance, il avait toujours mis un point d'honneur à me protéger.

— Je ne peux pas.

Je lève une main, caresse ses longues boucles brunes, avant de la poser en douceur sur sa joue, à hauteur de cette vilaine balafre qui le rend encore plus unique et si beau. Comme Luc, il n'a pas beaucoup changé. Il est simplement devenu plus... mâle. Un peu plus carré et la peau couverte de tatouages supplémentaires. Certains montent dans son cou, jusqu'à ses oreilles, quant aux autres, je les ai vus sur des photos de magazines ou sur Internet. Damien n'a jamais été pudique de son corps et cette folie aussi lui sied bien. Elle compense les secrets douloureux de son âme.

Ses yeux se ferment tandis qu'il appuie davantage sa joue contre ma paume.

— Pourquoi ?

Sa question n'est qu'un souffle dans lequel je perçois toute son aigreur et sa déception. Et ça me fait mal.

Bien trop mal.

Je me mords les lèvres, laisse s'échapper une larme.

— Parce que je te l'ai dit. C'est compliqué. Et tu as ta vie maintenant, tu as...

— Maman, c'est qui le monsieur ?

Damien tressaille et rouvre les yeux alors que j'essuie furtivement ma joue, le cœur soudain affolé.

Retour de bâton, Margot. Quand on ment, cela nous retombe toujours dessus !

¹ Note de Damien : P'tit cours rapide de l'histoire de France pour les nuls. Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, est plus connue sous le surnom de reine Margot. Surnom que j'ai toujours moi-même donné à *ma* Margot, avec ses lèvres à la Adjani (qui elle-même a joué le personnage en 1994 dans un film de Patrice Chéreau. Si tu l'as jamais vu, tu devrais. Excellent film !).

Damien

Non, là, je suis contraint d'intervenir. Je m'étais promis de pas le faire, parce qu'il ne s'agit pas de mon histoire, mais, devant un tel imprévu, clairement, je suis obligé. Mets-toi à ma place deux minutes.

T'imagines ce que je peux ressentir en cet instant ?

Près du canapé-lit se tient un bonhomme pas plus haut que trois pommes, un Bourriquet dans les bras qui a déjà dû connaître quelques machines à laver. Genre, il doit avoir dans les... deux... trois ans ? Le même, hein ! Pas Bourriquet. Quoique... Ils ont presque sûrement le même âge, dans le fond.

Bon, déjà, la bonne nouvelle : c'est pas le fils caché de Luc. Mais n'empêche... Margot, *ma* Margot... *maman* ? Putain ! Je viens de prendre un coup de vieux monumental en moins d'une seconde. Et si j'annonce ça à p'tit cœur... Nan ! Pour une fois, je crois que je parviendrai à fermer ma gueule. Enfin... je vais essayer.

Comme sa mère, l'enfant a de grands yeux presque noirs, la peau pain d'épice légèrement plus foncée, mais des cheveux crépus et un petit nez un peu épaté. Il me dévisage avec sérieux, sans peur ni reproche, juste avec beaucoup d'attention.

Sous les prunelles surprises de Margot, je m'avance vers lui et me mets accroupi. J'ai jamais été très doué avec les gamins mais, grâce à ceux de mes potes, je suis en progrès. Surtout depuis que je suis le parrain d'Eva, la dernière de Mike et de Flavia. Avec p'tit cœur. Comme ça, pas de jaloux. Et être parrain, c'est du sérieux !

— Salut. Moi, je suis Dam le magicien.

— Le mazicien ? Maman, c'est un mazicien !

Je ne me retourne pas, pas besoin, j'imagine parfaitement la tête de Margot, mi-sourire, mi-yeux levés au plafond.

— Et toi, c'est quoi ton p'tit nom ?

— Arthur.

Nouveau choc. Deux à la suite, ça commence à devenir violent. À passer trente balais, mon cœur tout mou se fait fragile, faut le préserver de telles émotions ! Mais, une fois encore, je me retiens de pivoter vers mon amie.

Les légendes arthuriennes, j'adore ça ! Brocéliande, Camelot (et *Kaamelott* aussi, bien sûr), Avalon, Merlin, la Dame du Lac (qui malheureusement s'appelle Viviane. Elles sont partout, celles-là !), le royaume de Logres... Ce monde n'a plus aucun secret pour moi. Et combien de fois ai-je raconté à Margot les aventures de Lancelot ou de Perceval ? Alors, elle me fera jamais avaler – si c'est son intention – que le choix de ce prénom était un pur hasard. Bordel, elle m'a jamais oublié ! Même loin et sans nouvelles, j'ai toujours été dans son cœur. Et apprendre cela est aussi précieux qu'un groscâlin de Luc, ou de ma mère.

— Tu sais que c'était un grand roi ? demandé-je au petit, avec un sourire d'homme heureux.

Il secoue négativement la tête.

— Ta maman te l'a pas encore raconté ? Oh ! Mais heureusement que je suis là ! C'était un roi légendaire, qui a vécu des tas et des tas d'aventures, qui a combattu des dragons et bien d'autres monstres. Et qui avait une belle amoureuse, Guenièvre, et surtout une épée magique : Excalibur.

Pendant que je parle, les yeux d'Arthur, s'il est possible, s'agrandissent encore.

— Et toi ? Tu fais la mazie ?

— Bien sûr ! Mais il faut connaître le mot magique. Tu le connais, toi ?

— Abacadabara !

Ce qui est beau avec les mômes, c'est leur enthousiasme pour tout, avec toujours cette lumière merveilleusement innocente au fond des pupilles.

— Yeap ! Abracadabra et rock'n'roll ! Le rock'n'roll, c'est très important, faut pas l'oublier. Alors, voyons voir...

Je fouille dans la poche de mon jean et ouvre ma main à plat.

— Tu sais ce que c'est, ça ?

Encore un « non » silencieux.

— Un médiateur. Ça sert à faire de la musique sur une guitare... ou une basse. Mais retiens la guitare. C'est un très bon instrument, la guitare, le meilleur !

Dans mon dos, Margot soupire. Forcément, elle a toujours fait partie de la *team* « basse », mais c'était de la triche !

— Alors... je vais fermer la main, tu vas dire la formule magique en entier et, à la fin, tu souffles. T'es prêt ?

Cette fois, j'ai droit à un grand oui et, comme convenu, je ferme le poing.

— Abacadarabara et rockenleroll !

Puis il souffle. Léger mouvement du poignet avant que je ne rouvre la main sous son regard médusé.

— Maman ! Il a disparu, le truc ! C'est un vrai mazicien !

Margot s'est rapprochée et, pour la première fois, elle m'offre un véritable et grand sourire. Je viens de marquer indéniablement des points. Qui sait ? J'aurais peut-être droit à une assiette de nouilles, en fin de compte...

— Tu crois qu'il a vraiment disparu ?

Arthur secoue fort sa petite tête ronde de haut en bas.

— Redis la formule magique...

— Abacadaraba et ronetroll !

Ma main effleure son oreille, et entre mes doigts réapparaît le médiateur, que je fais jongler de l'un à l'autre. Eh ouais ! Un vrai magicien ! Bon, faut pas qu'il me demande un autre tour, j'ai épuisé mes connaissances magiques. Mais, vu ses yeux béats et son sourire ravi, mon spectacle à deux balles a clairement fait son effet.

— Allez, mon trésor, au lit maintenant, annonce Margot dans un claquement de mains. Tu devrais déjà dormir profondément.

Mais le môme ne bouge pas d'un poil. Son visage remonte vers le mien et, d'une voix pleine d'espoir, il me demande :

— Tu reviens un zour ? Et tu racontes à moi le roi et l'épée ?

Je prends sa main, si minuscule dans la mienne, et y glisse le médiateur.

— Peut-être un jour. En attendant, garde-le précieusement, c'est un objet magique. Mets-le dans une boîte à trésor, et tu m'oublieras jamais. Mais pas dans la bouche, hein ! C'est beurk et il perdrait tous ses pouvoirs.

— Allez, hop hop ! Au lit, maintenant.

Tous deux disparaissent par la porte de la prétendue chambre de Margot. Le silence revenu, enfin presque, parce que la radio passe une daube des Yellow Men que je m'empresse d'éteindre, je retire mon blouson et lorgne le canapé. Dans ma poitrine, je sens mon cœur s'effriter. Elle dort sur un

putain de canapé-lit ! Les loyers et le coût de la vie sont devenus tellement chers qu'elle n'a même pas pu louer un appart avec deux chambres ! Et ça ne fera qu'empirer. Rien ne s'arrange jamais dans ce monde de tarés.

À côté et sous la radio, deux cadres sont abaissés. Curieux, je les soulève. Dans le premier, Arthur à différents âges, de sa naissance à aujourd'hui, et dans le second, Arthur et Yamini, la mère de Margot, quelques cheveux blancs en plus qu'il y a neuf ans, mais des yeux toujours lumineux et un sourire de grand-mère comblée. J'ai une pensée pour la mienne, de mère, elle qui rêverait de tenir aussi un petit-fils ou une petite-fille entre ses bras.

« Chéri, entre Abby et toi, ce sera forcément le bébé le plus magnifique du monde ! »

Ah, les mamans ! Toutes les mêmes ! Mais, comment dire ? Rien qu'à l'idée, j'ai de l'urticaire, au moins autant que Luc. Être parrain, c'est déjà beaucoup, et ma mère adore Eva. Alors, pourquoi en vouloir davantage ? En plus, avec Abby, on est bien comme ça. On a trouvé notre rythme, notre équilibre. Plusieurs fois par an, elle s'installe chez moi quelque temps, car, mandatée par la chaîne d'hôtels de luxe pour laquelle elle bosse, elle manage la *team* parisienne. Eh oui ! Elle a pris du galon, ma jolie rousse. Je suis fier. Ensuite, elle repart pour New York, avant de revenir. Et entre-deux, on fait des allers-retours dès qu'on peut. Pour beaucoup, ce serait intenable. Pas pour nous. Nous, c'est ainsi qu'on s'aime et qu'on entretient la flamme, la routine nous tuerait.

— Hum hum...

Je sursaute et manque de lâcher le cadre. Merde ! Je l'ai pas entendue revenir.

— Désolé, je suis encore là.

— Je vois ça, et ce n'est pas maintenant que je vais réussir à me débarrasser de toi, n'est-ce pas ?

— C'est certain, ma jolie. Tu vois ? La vie voulait qu'on se retrouve. Tu sais à quoi ça me fait penser ?

— Dis-moi.

Avec mille précautions, je pose le cadre avec Arthur et Yamini, et rejoins son coin cuisine pour ouvrir enfin le sachet de nouilles, heureusement toujours chaudes a priori.

— Les assiettes ?

Elle ne peut s'empêcher de sourire en secouant la tête, puis me désigne un placard. Pendant que je verse la nourriture au délicieux arôme dans deux assiettes creuses, je reprends :

— Après votre séparation, Luc m'a dit : « C'est pas un adieu, c'est un au revoir. Si on doit se retrouver un jour, on se retrouvera. » Et tu vois ? Il avait raison. Lui aussi est un peu magicien, non ?

Je relève les yeux sur elle, prêt à débiter une connerie pour casser ce moment un brin trop solennel à mon goût, mais elle reste coincée dans ma gorge. Margot ne sourit plus. Ou plutôt son joli sourire est devenu triste, autant que ses grands yeux noirs. Un hoquet s'échappe de sa bouche et, sans crier gare, un torrent de larmes se déverse sur ses joues soudain trop pâles.

— Hé ! Ma jolie !

En moins de deux, mes bras se referment sur elle, et à son tour elle me serre fort, comme si elle redoutait que je disparaisse. La blague !

— Je suis désolée, Dam, tellement désolée...

— Ma jolie, ma p'tite reine à moi, rien qu'à moi... Chut ! J'suis là, j'suis de nouveau là...

Avec douceur, je défais la pince dans ses cheveux, puis les caresse avec tendresse. Longs, soyeux... comme quand on était mômes.

— C'est... je...

— Chuuut...

Un peu déphasé par ses sanglots qui ne cessent d'augmenter, comme un énorme trop-plein qu'il était temps qu'elle évacue, je l'entraîne vers son canapé. On s'allonge, sans se lâcher, et je la berce lentement en fredonnant *Love of My Life*, la ballade de Queen, notre chanson à nous. Petit à petit, elle finit par s'apaiser, le corps soulevé de temps en temps par un nouveau hoquet.

— Tu m'as tellement manqué, Dam. Vous... tous... vous me manquez tellement...

Même après tant d'années ? Moi, oui, rien de plus normal, je suis un modèle unique dont on ne peut pas se passer, mais... les autres aussi ?

— Raconte-moi, Margot. S'il te plaît, j'ai besoin de comprendre...

Contre la mienne, sa poitrine frémit et un soupir nerveux vient caresser mon cou. Son corps remonte un peu, juste assez pour que nos regards se noient l'un dans l'autre. Comme autrefois.

— D'accord. Mais... tu dois me jurer sur ta guitare la plus précieuse que tu n'en parleras à personne. Ni au groupe ni à ta mère, et surtout pas à Luc.

— Euh... ma plus précieuse ? T'es rude !

Une lueur impérieuse vient éclairer ses iris d'encre.

— Jure-le.

Ne rien dire ? À personne ? Quelle cruauté !

— Je le jure.

Alors, quelques minutes plus tard, sous les ombres extérieures de la nuit, pelotonnée contre moi et son assiette de nouilles en main, Margot commence à me raconter son histoire.

15

Luc

La Suisse, foutu pays !

Plus on avance sur l'autoroute à bord de notre vieux minibus VW – un achat coup de tête après un coup de foudre de Dam trois ans plus tôt –, tagué par mes soins et équipé de pneus d'hiver flambant neufs, plus la grosseur des flocons s'intensifie, mais cela ne semble pas perturber mon pote, les yeux hautement concentrés sur l'asphalte. C'est bien, ça canalise son esprit, même si je le trouve étrangement silencieux depuis qu'on a quitté Paname hier soir. Pour les autres, il serait presque passé pour un type ordinaire. Dans l'avion, il a branché ses écouteurs et personne n'a entendu sa voix durant la courte heure de vol ; quant à ce matin, au petit déj, on a juste parlé boulot. En fait, non, c'est pas *bien*, c'est carrément inquiétant.

Après réflexion, je me demande s'il n'a pas réussi à retrouver Margot, qui a dû l'envoyer bouler. Cela expliquerait l'étrange humeur. Ou alors, un imprévu avec Abby... Mais il réfute les deux hypothèses d'un geste agacé, et nous retombons dans le mutisme, les oreilles pleines du metal symphonique du groupe finlandais Nightwish.

Enfin, après être restés coincés un sacré bout de temps derrière deux putains de chasse-neige, on quitte l'A9 pour Vevey. Ici, la chaussée semble tout de suite un peu plus glissante. Elle avait certifié quoi, Alice, déjà ? Que la neige à basse altitude en Suisse se faisait de plus en plus rare, surtout en janvier ? Je la retiens, celle-là !

Finalement, on arrive entiers devant chez Fred (et Alice), et, après avoir sorti tout notre merdier de l'arrière du VW, on sonne et on entre direct. Aussitôt, une bonne odeur de tarte en train de dorer au four vient régaler nos narines.

— Tiens... Vous ici ? On ne vous attendait plus, nous accueille Alice, debout près de l'escalier, sourire chaleureux en bouche et le petit Danny dans les bras, tout réveillé.

Après une bise, Dam le prend dans les siens pour un minigrocâlin. Son nez se fronce et il hausse un sourcil.

— Pouah ! Il a le parfum crotte de bouc, ton fils.

Le rire franc d'Alice s'envole contre les murs.

— J'étais partie pour le changer mais, si tu veux y aller à ma place, je te la cède volontiers.

— Désolé, ma jolie, répond-il en lui rendant le paquet fleuri, moi, je suis livré qu'avec l'option jeux et groscâlin.

— Trop facile la vie de tontons. Ils sont déjà en bas et vos chambres sont prêtes. Vu le temps, je pense que vous allez éviter les allers-retours inutiles.

— *Gracias*, ma jolie, t'es la meilleure !

Il lui offre un clin d'œil et part devant. Moi, je me penche à mon tour pour la saluer, puis pose un baiser sur la touffe de cheveux de Danny, aussi noire que celle de son père.

— C'est vrai que tu pues, petit gars.

En réponse, j'ai droit à un hoquet suivi d'une bulle.

— Laisse-moi deviner, me sourit Alice. Toi aussi, tu n'es livré qu'avec l'option jeux et groscâlin ?

— Seulement jeux, sinon t'imagines bien qu'il y aurait du scandale dans l'air. Mais... j'ai une option spéciale.

— Laquelle ?

J'ouvre ma sacoche et en tire un cadre que j'ai oublié d'emballer.

— Tiens. Que pour toi.

D'une main, la mine curieuse, elle le dresse devant elle.

— Oh ! Luc, c'est... Mon Dieu ! Merci.

Un croquis au fusain d'elle et de son fils, joue contre joue. Elle embrasse la mienne d'un baiser appuyé, les yeux soudain brillants.

— Il est merveilleux. Merci, sincèrement.

Comme y a rien à ajouter, je hoche juste la tête, avant de ramasser mes affaires et de rejoindre le sous-sol, où Dam est déjà en train d'accorder l'une de ses grattes. Mike s'amuse à jongler avec ses baguettes derrière Betty, son indécrottable batterie, et Fred sort quatre bières d'un frigo.

Apparemment, on ne va pas s'y mettre tout de suite. Après un salut général de ma part, il les décapsule et on trinque à la reprise.

— Bon... Avant de commencer, lance-t-il, le cul posé sur l'accoudoir de Wilson, son vieux canapé à moitié délabré dont on ne parvient pas à se séparer, je crois qu'on doit d'abord tout poser à plat et prendre des décisions.

Tout en parlant, il nous toise chacun notre tour, mais c'est sur moi qu'il s'attarde le plus. *Évidemment...* Dans ma tête, je me repasse la scène du resto, me disant que c'est peut-être le bon moment pour leur raconter, mais une partie de ma conscience, celle du côté obscur, me rappelle que, pour l'instant, il ne s'agit que des mots et des délires de Vivian. Punk Destruction ne m'a encore rien proposé.

Alors, ferme ta gueule.

— Je le reconnais, continue Fred, je me suis emporté un peu vite l'autre jour, et j'aurais pas dû te parler comme ça.

— Ouais, marmonné-je. T'aurais pas dû.

Un raclement de gorge, puis Dam m'envoie un coup de menton expressif, les sourcils en V.

— Mais... j'accepte tes excuses.

Fred acquiesce en silence et lève sa bière vers moi. On les cogne l'une contre l'autre pendant que le second côté de ma conscience me hurle au contraire de balancer toute l'histoire.

C'est maintenant ! Allez, vas-y !

Mais Fred reprend déjà la parole, alors je me contente de porter la blonde à mes lèvres.

— J'ai bien réfléchi à la proposition de Serge. Ce qui m'a gonflé, c'est surtout la manière dont il nous en a parlé, comme si l'on n'avait pas le choix. Dark Moon devient une grosse machine, seulement je ne veux perdre ni notre identité ni notre liberté. Pour continuer notre progression, on a besoin de nouveaux défis. Alors, avant de vous dire ce que j'en pense et de prendre le risque de vous influencer, je veux d'abord entendre vos avis. Dam ?

— Quel honneur d'ouvrir le bal, boss ! s'enthousiasme mon pote sous un son électrique de flamenco, avant de reprendre son sérieux et de faire taire ses cordes. Bon, ce sera pas une surprise mais, pour une fois, je suis d'accord avec Serge. On a ouvert une brèche et l'on ne doit pas la laisser se

refermer, surtout que ça fait déjà quasi un an. Tout commence à aller trop vite de nos jours, le milieu de la musique est en train de changer et, à mon avis, c'est que le début ; donc, on doit pas manquer le train. Si l'Amérique du Nord n'est pas capable de s'adapter à notre français, alors adaptons notre français à l'Amérique du Nord. C'est pas vendre son âme au diable, boss, c'est faire preuve d'intelligence et d'adaptation. Les Stones ou Queen chantant en français, je pense pas qu'ils auraient eu le même succès outre-Atlantique.

— Et toi, Mike ?

— Même avis que Damien. Faut pas faire traîner les choses, même si je t'avais dit qu'on pouvait repousser. C'était surtout pour te calmer. Par contre, rien ne nous empêche de proposer deux disques avec deux sauces un peu différentes, et de nous amuser.

Fred hoche la tête, le visage indéchiffrable, puis se tourne vers moi.

— Je vote aussi Damien et Serge, annoncé-je. Et je rejoins Mike. On va enregistrer le premier, et on aura de nouvelles idées rien qu'en l'écoutant. Faut partir sur une base commune pour les deux albums, et après on s'amuse. Ce sera davantage de job mais, au moins, ça nous ressemblera.

— Alors ? Conclusion ? interroge Mike après un roulement de tambour sur Betty.

Fred décroche enfin un sourire.

— Conclusion... je vous rejoins. Faut pas attendre davantage si on veut semer une nouvelle graine. Je dirai t'à l'heure à Serge de maintenir le studio pour février.

— Qu'on soit si facilement d'accord avec lui, il va jamais s'en remettre, s'esclaffe Dam, sa bouteille en l'air. Yeapah ! À la nôtre !

On trinque une nouvelle fois et, avec discrétion, je les dévisage chacun leur tour, un doux frisson animant les poils de ma peau. Cette communion, cette sensation d'avoir chacun notre place et notre rôle est vitale, et c'est aussi pour ça que cela fonctionne si bien. D'un regard, d'un simple clignement de cils même, on se comprend automatiquement et, sur scène, rien n'est plus primordial. Pourtant, en cet instant, j'ai comme un goût d'inachevé au fond de la gorge. J'aimerais cracher le morceau, mais j'y arrive toujours pas. Et puis, avec Fred, tout n'est pas encore réglé ; je sais très bien pourquoi il n'est pas revenu sur nos problèmes. Pour ce genre de discussion, pas besoin d'avoir de témoins.

Juste lui. Juste moi.

OceanofPDF.com

16

Luc

— Je peux savoir pourquoi il manque un bout à ma tarte aux pommes ?
gronde Alice en posant le dessert sur la table.

Ses yeux plissés, soupçonneux, n'observent que Damien.

— Oh ? Tu m'accuses direct, ma jolie ?

Elle croise les bras, le cou penché sur le côté, l'air de s'écrier « Évidemment ! ». Nullement intimidé, Dam continue à lui offrir un sourire de même espiègle et presque... innocent.

— Je voulais juste vérifier qu'elle avait aussi bon goût qu'elle sentait bon.

— Et ?

— Et t'as eu de la chance que mon âme généreuse ne coupe que ce p'tit bout.

— *Petit ?* s'étrangle-t-elle, son couteau pointé vers le bout manquant.

— Ben, pour mon estomac, ouais, c'est p'tit, et posez ce couteau avant de faire une connerie, mademoiselle Lagardère.

Dans un profond soupir, Alice secoue la tête, puis commence à découper le reste.

— Bien. Damien ayant déjà eu sa part, qui d'autre en veut ?

— Hé ! s'offusque mon pote, son sourire charmeur soudain évaporé.

— Moi aussi, je t'aime, réplique Alice avec un baiser volant. Estime-toi heureux s'ils t'en laissent une tranche.

Mais, après avoir distribué la tarte à toute la troupe, Malone et Flavia en sus, Dam a de la chance, il en reste un bout... tout petit. On n'a pas fini de l'entendre râler ce soir...

Après le café, Mike et sa famille ne traînent pas. Ils ont déménagé peu avant la naissance d'Eva pour se rapprocher de chez Fred et Alice, cependant, avec cette neige qui n'a cessé de tomber et qui tombe encore,

même deux kilomètres peuvent s'avérer problématiques. Dam et moi, encore et toujours, vivons à Genève parce que, question aéroport, TGV et autoroute, tout est plus pratique. En revanche, ça l'est nettement moins quand il faut rejoindre Vevey, surtout avec un temps de merde pareil.

— Les Parisiens sont des râleurs, souffle Alice à mon oreille, un bras autour de mon cou. Viens plutôt par là, l'artiste, et admire...

Elle m'entraîne vers le salon où brûle un feu de cheminée chaleureux. Une seule lampe tamise la pièce et un trente-trois tours, best of du rock des années cinquante, grésille sur la platine. D'une main, elle me désigne l'extérieur à travers la grande baie vitrée où, malgré la nuit déjà tombée, de gros flocons ressemblant à de délicieux morceaux de barbe à papa sont en train de recouvrir un duvet immaculé.

— C'est pas magique, ça, peut-être ? murmure-t-elle, accrochée à mon bras.

Alice est une indéniable et indécrottable romantique, toutefois, vu sous cet angle, force est d'admettre que l'atmosphère hivernale ne manque pas de charme.

— Ce paysage pourrait m'inspirer, je te l'accorde, finis-je par reconnaître. Mais, sur la route, la neige, ça reste de la merde.

— J'aurai essayé, rigole-t-elle tandis que son téléphone sonne. Excuse-moi... Allô ? Jo ! Oui, je sais, je devais te rappeler...

Elle me lance un coup d'œil nerveux et s'éloigne, les joues un peu rouges. Je secoue la tête. Sa copine Johanna, cela fait un bail que j'ai tourné la page, pourtant cette histoire paraît chaque fois encore traumatiser Alice, alors que beaucoup d'eau à couler sous les ponts depuis. J'en ai jamais douté : si elle semble toujours aussi mal à l'aise, c'est parce que sa copine lui a donné les détails de notre nuit. Nuit qui, dans ma tête, se confond aujourd'hui avec bien tant d'autres.

Je vérifie également mon téléphone – un e-mail de mon frère, un appel manqué de ma sœur, quelques conneries de potes du milieu et des messages de fans sur les réseaux –, puis je récupère mon blouson et vais m'installer dehors, sous le couvert de la terrasse, une clope en bouche. En plus de neiger, ça caille sec. À l'inverse de Dam, j'ai dû mal dès que les températures passent sous les dix degrés. Franchement, quitte à fuir Paris, on aurait au moins pu déménager aux Caraïbes.

— Je peux ?

— Bien sûr.

Dans mon dos, Fred referme la porte-fenêtre avant de s'asseoir près de moi, sur une des chaises pliantes à moitié gelées.

— Je t'en offre toujours pas une ?

Comme d'hab, il décline ma proposition de cigarette, puis perd ses yeux verts sur l'horizon. Au fond du jardin, avalé par la nuit derrière une barrière de gros rochers, le Léman sommeille. En plein jour et par temps ensoleillé, faut admettre que le paysage carte postale vaut vraiment le coup. Un autre genre de Caraïbes...

— T'as abandonné ton fils et Dam ?

— Le petit s'est endormi et le grand tente de négocier un deuxième dessert avec Alice.

Mon éclat de rire se répand aussitôt dans l'air, réchauffant quelque peu les ombres glaciales nocturnes.

— Elle a l'air coriace sur les desserts. Il y arrivera, tu crois ?

— Ce qui me tue avec ce mec, c'est qu'il y arrive toujours. Un sourire, un groscâlin, et elles tombent comme des mouches.

Même Margot ?

Soudain nerveux, je me tourne vers la maison, mais Dam et Alice sont invisibles depuis ici. Il m'a tellement fait chier pour avoir cette putain d'adresse y a deux jours que j'ai franchement peine à croire qu'il n'a pas tenté d'y aller. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé, lui qui me parle toujours de tout ?

Sauf lorsqu'il n'en sort pas glorieux...

Mais pas le temps d'approfondir, Fred me tire de nouveau de mes pensées.

— Pour l'autre jour, sincèrement, je suis très content pour tes projets.

— Mais ?

— Mais, forcément, je me pose des questions. Faire quelques remplacements pour des concerts parce que le mec peut pas assurer, c'est une chose. Mais s'investir dans un enregistrement, c'en est quand même une autre.

Sans un mot, j'écrase mon mégot dans le cendrier toujours à dispo. Dans mon ventre, un mauvais nœud commence à se former.

— Dis-toi que c'est juste en *guest*, pas de quoi paniquer.

La belle gueule de Fred se tourne vers moi. Si son visage reste neutre, ses yeux, eux, fulminent.

— En *quest*, ça signifie un titre, deux éventuellement. Là, putain, on parle de tout un album ! Et pourquoi tu nous as rien dit ? Si Damien l'avait pas ouverte, t'aurais gardé ça pour toi ?

— Bien sûr que non, mais t'as vu dans quel état t'étais ? T'es gentil, mais je suis pas totalement suicidaire.

Ni totalement honnête. Encore une fois, ma bonne conscience me crie de jouer la transparence avant que cette histoire ne me retombe sur la gueule, avec les intérêts.

— Et qui dit album, dit tournée, remarque Fred avec logique. Même s'ils font pas encore le tour du monde, je pense qu'ils ont un joli calendrier au programme, non ?

— J'en sais rien. Pour l'instant, j'ai rien signé et je connais pas leur agenda.

Ça, en revanche, c'est la vérité. Je connais déjà pas le mien, alors...

Fred se passe une main lasse sur le visage.

— OK, on en reparlera en temps voulu, dans ce cas. Quoi que tu décides, réfléchis bien. Si un jour tu veux partir, sens-toi libre mais, je t'avoue, ça me fera mal.

— De bons bassistes, c'est pas ce qui manque.

Il secoue la tête.

— Toi, t'es pas un bon bassiste. T'es *THE* bassiste. Luc, merde, t'es le meilleur ! Regarde ! Même les Irlandais viennent te chercher. Et surtout, t'es pas juste un bassiste. Avant tout, t'es mon ami, et bien plus que ça : t'es mon frère. Dark Moon, c'est notre famille, on l'a construit ensemble. Si l'un de nous s'en va, ce sera plus le même groupe, il perdra sa magie.

Mes paupières se ferment, j'inspire profondément. C'est la première fois, je crois, qu'il me parle ainsi, à cœur ouvert. Le nœud au creux de mon bide se détend un peu tandis que ses mots s'enfoncent dans mon cœur.

— Fais tes expériences, ajoute-t-il, mais, s'il y a quelque chose qui te convient pas, qui te convient plus avec nous, je veux que tu me le dises. J'ai besoin de comprendre ce que je fais pas bien. Être ici, par exemple, ça te pèse à ce point-là ?

Je savais qu'il finirait par revenir dessus. On peut reprocher à ce mec son caractère particulier souvent difficile, exigeant, mais sa force intérieure, son

engagement pour le groupe et ses nombreuses remises en question, je les ai toujours admirés. Lui, il était fait pour être leader.

Lorsqu'il nous avait proposé de venir nous installer en Suisse, j'avais été le moins enthousiaste, l'esprit débordant de préjugés. Au final, j'avais pas totalement tort ni entièrement raison. La Suisse est un pays carte postale où tout semble tranquille au premier abord. Très verte avec ses collines boisées, ses montagnes et ses vignobles, très bleue avec tous ses lacs et ses rivières, des villes ni grandes ni petites, de nombreux villages sans histoires, de belles salles d'expo, une capitale que personne dans le monde n'est capable de citer (eh ouais ! Ni Zurich ni Genève), du chocolat en veux-tu en voilà, des voitures toujours nickel paraissant sorties tout droit des usines, des montres à foison et des banques. Mais cela n'est que la pointe de l'iceberg. Quand on creuse, on comprend vite que ce pays n'est un paradis fiscal que pour les grosses fortunes étrangères ; les Suisses, eux, triment comme ils peuvent, face à un coût de la vie exorbitant.

Ici, tu paies pour tout, tout le temps ; et tout le monde, loin de là, n'a clairement pas un salaire de luxe. Le SMIC ? Il n'existe pas dans tous les cantons, à peine cinq sur vingt-six, la blague. La moindre paperasse, le moindre changement, la plus petite place de parking, tu es taxé. Les aides aux familles sont ridicules ; les assurances maladie, outrancières ; le prix des restos, pareil ; et je ne parle pas des places de cinéma. Quant aux billets de concert, pour une bonne partie de la population, il faut soit se couper un bras, soit renoncer à d'autres sorties durant le mois – ou l'année, même. Avec Dark Moon, on a toujours voulu que le prix de nos billets soit accessible à tous, dans tous les pays. Mais ici, même s'ils sont bien moins chers que ceux d'autres groupes, ils restent aberrants.

J'allume une nouvelle clope, prends le temps de souffler un nuage de nicotine avant de répondre :

— C'est juste que j'ai jamais vraiment réussi à me sentir chez moi. J'ai beau avoir mes habitudes, m'être fait des connaissances, Genève reste simplement une sorte de pied-à-terre. Pourtant, c'est ici que je vis le plus dans l'année, mais, dès que je remonte sur Paris... On est d'accord, c'est une ville à la con qui schlingue, mais... c'est chez moi. J'ai un gros vécu là-bas, une enfance, des lieux qui comptent, qui me racontent des histoires, qui me renvoient des souvenirs. Pareil à Dublin ou dans le Finistère. Y a une âme, une aura...

— Ta grand-mère.

Boule dans la gorge. Je retroussé le bas de ma manche gauche et, d'un doigt, caresse le trèfle tatoué sur l'intérieur de mon bras.

— Ouais. Ça fait neuf ans qu'elle est partie, mais... C'est pas normal, ce manque, après tout ce temps, si ?

Fred me choue ma clope, avale une taffe, puis me la rend. Ben, ça !

— Moi, j'ai pas de vrais souvenirs de mes parents mais, même après vingt-neuf ans, je continue de voir ma mère, elle vient me parler dans mes songes. Je me dis que c'est la magie de l'amour. Elle m'a aimé et, dans mes veines, dans mon cœur, il reste une trace indélébile.

Ses parents sont morts dans un accident de voiture, il avait trois ans. D'un geste, il chasse le passé et tourne de nouveau sa tête vers moi. Ses billes d'émeraude me détaillent avec attention, comme si elles cherchaient à décortiquer mes secrets les plus enfouis.

— Tu veux faire quoi, alors ?

Un profond soupir m'échappe. Si je le savais moi-même... Dans mon esprit, au fond de ma poitrine, tout n'est juste qu'un gros foutoir.

— Me partager plus équitablement pour me donner une réelle chance avec mes dessins. C'est comme pour un album, faut prendre le temps de bien faire les choses.

— Je suis d'accord. On enregistre le double et on en reparle ?

— Ouais.

Une tape sur mon épaule.

— Si t'as besoin de temps pour trier le bordel dans ta cervelle, pense présent et futur. Demande-toi ce qui te rend et te rendra heureux. Putain ! Tu m'entends ? Je parle comme un vieux. Pierre, sors de ma tête !

On rigole en chœur, cela soulage. Enfin, presque, parce que sa remarque me fait l'effet d'un coup de poing.

— C'est marrant... Tu me parles présent et futur, mais... c'est mon passé qui vient de me revenir en pleine gueule.

Je lui raconte alors Margot.

— Attends... Margot... *Ta* Margot ? Celle qui devait se barrer en Afrique pour bosser dans l'humanitaire et qui n'a plus jamais donné de nouvelles ?

« *Ta* Margot ». Cela me fait bizarre d'entendre ça. Pas celle de Damien, non. *La mienne*.

J'acquiesce, Fred prend un air sérieux.

— Je vais encore débiter une connerie de vieux, ou de gonzesse, mais... T'es en pleine crise existentielle, tu te poses plein de questions, tu ignores quel chemin suivre, et ton passé revient te faire coucou. Et si, pour avancer, t'avais d'abord besoin de régler certaines choses ? Tu sais, le hasard dans la vie, j'y ai jamais cru.

Ma bouche s'ouvre, se referme.

— Enfin, je dis ça... J'en sais rien. Tu devrais demander à la meuf d'Elsa. J'écarquille les yeux.

— Quelle meuf ? Elle a une nouvelle copine ?

Un sourire vient étirer ses lèvres.

— Depuis que tu baises Vivian, t'es vraiment déconnecté, vieux. Reviens-nous. Ça fait quelques semaines qu'elle sort avec une pilote de ligne chamanique.

— Hein ?

Devant mon air ahuri, il s'esclaffe.

— La fille pilote des avions, elle est complètement perchée. Elle croit aux vies multiples, aux voyages astraux, tout ça. Et elle tire les cartes. Demande à Alice. Dam t'a pas parlé d'elle ?

Mes yeux se froncent.

— Dam est au courant ?

— Dam est toujours au courant de tout. Après, tu connais Elsa. Comme toi, elle aime butiner. Mais, si t'as l'occasion de croiser cette fille, je suis sûr que tes problèmes lui parleront.

Putain ! Faut vraiment que je me reprenne ! Et pourquoi Dam ne m'a-t-il rien dit ? Les plans cul d'Elsa ont toujours alimenté nos conversations d'ados attardés, et nos fantasmes. Ou il a pensé que cette nouvelle histoire ne durerait pas et que ce n'était donc pas la peine de perdre de la salive sur le sujet.

Fred fait grincer sa chaise et se remet debout.

— Rebranche le bon ampli, Luc, et reviens-nous. Tu nous manques. Et...

— Ce qui a été dit sur cette terrasse reste sur cette terrasse, complété-je avec un clin d'œil. T'inquiète...

Il dresse son pouce, puis disparaît à l'intérieur. Ne reste de nouveau plus que moi et mes trop nombreuses interrogations. Régler le passé ? Mettre des mots sur une histoire qui n'a jamais réellement connu une vraie fin ? Cela me paraît trop simple.

Avec l'impression d'être encore plus perdu qu'avant, je lève les yeux vers le ciel trop sombre.

— Babou, tu veux pas m'aider ? S'il te plaît...

Bien sûr, seul le silence me répond. Mais, dans le jardin, les flocons ont brusquement cessé de tomber.

OceanofPDF.com

Margot

Mes journées passent et se ressemblent, même si, dans mon travail, chaque jour apporte son lot de situations complexes et particulières. J'ai toujours aimé m'occuper des autres, instruire, aider, partager, écouter. L'humain et le social étaient faits pour moi, et mes quelques années en tant qu'enseignante m'aident aujourd'hui à garder ma patience et à savoir improviser. Et de la patience, il en faut quand on bosse dans un centre d'insertion sociale et professionnelle pour femmes d'origine étrangère.

J'aime la richesse que cela me procure, la découverte de nombreuses cultures, mais il faut également être prêt à se farcir l'humeur des collègues, le tempérament des femmes que l'on accompagne, de leurs maris engoncés dans de vieux schémas patriarcaux ou culturels – ou les deux en même temps –, ainsi que tous les problèmes et retards liés à la bureaucratie. On peut dire que je suis à la fois accompagnatrice, éducatrice et assistante sociale.

Avantage numéro un : je ne suis qu'une anonyme s'occupant des anonymes de la société. Rares sont ceux qui pensent ou osent me poser des questions personnelles. Pour ces femmes et leur famille, je vis, mange et dors dans mon bureau.

Avantage numéro deux : mon taux de présence dans ledit bureau est demandé à quatre-vingts pour cent, les vingt pour cent restants pouvant être gérés d'où je le souhaite. Autrement dit, en général, depuis mon appartement, pendant qu'Arthur dort. Cela me laisse donc des heures de liberté en semaine où je peux profiter de lui. Les enfants grandissent si vite... À la rentrée prochaine, il commencera déjà la maternelle, et assurément je ne suis pas prête. Rendez-moi mon bébé !

Après l'avoir récupéré à la crèche, nous filons un court moment au parc, histoire qu'il se défoule encore un peu, puis au petit centre commercial près de chez moi, avant qu'il ne fasse totalement nuit. Mon frigo commence à se faire vide et les yaourts préférés d'Arthur ont tous été mangés. Des fois, j'envie ces mères si parfaites qui ne courent jamais après le temps, qui ont toujours des glaces au congélateur et qui, en plus, sont toujours sur leur trente-et-un. Je ne sais même plus la dernière fois que j'ai pris le temps d'aller chez le coiffeur. Mais, dès qu'Arthur me sourit, tous ces petits tracasseries stupides s'envolent aussitôt et mon cœur se gonfle d'amour.

— Des envies pour ce soir ? Tu aimerais manger quoi ? demandé-je en promenant le chariot entre les rayons, aussi inspirée pour le dîner à venir qu'un gouffre plein de vide.

— Ze sais pas.

Sa réponse préférée à mes questions existentielles. Plusieurs de mes collègues m'ont conseillé de faire un plan repas pour la semaine, j'ai tenu à peine dix jours. Je n'aime pas devoir tout planifier ni me tenir à ce que j'ai noté pour tel ou tel jour.

— Maman ?

Je repose le plat surgelé dans le grand congélateur. Non, ce soir, je cuisine ! On est vendredi, on fête le week-end et on se fait plaisir.

— Oui, trésor ?

— C'est quand il revient le mazicien ?

Subit coup de chaud. Qui a dit que les enfants oublièrent vite ? Cela m'étonnait aussi qu'il n'en ait pas encore parlé de la semaine.

— Je... Il... J'en sais rien.

— C'est un copain d'à toi ?

— Oui. Que je n'avais pas revu depuis longtemps. Alors... je ne sais pas si on le reverra.

— Moi, ze veux. Il est rigolo.

Damien et son charme naturel... Mon fils l'a vu à peine cinq minutes et déjà il le réclame. Si ce n'est pas un don, ça ! Je les revois tous les deux dans le salon, lui, si attentif, et Damien, si doux... D'habitude, Arthur est plutôt méfiant avec les inconnus, surtout les hommes, mais, là, tout s'est fait naturellement. J'étais bluffée.

— Il est surtout très gentil, affirmé-je avec un sourire en caressant ses cheveux. Bon... et si finalement on faisait des nuggets ?

Ma proposition est suivie par un grand cri d'enthousiasme qui me redonne un coup de fouet. *Nuggets*, le mot magique ! Heureusement, dans l'ensemble, Arthur n'est pas très compliqué et mange à peu près de tout pour le moment. Bien sûr, il rechigne devant les légumes, surtout les courgettes, sauf les haricots verts. Donc, ce soir, ce sera nuggets de poulet, frites maison et haricots. J'ajoute au panier d'autres aliments pour le week-end et enfin, soulagée, je prends la direction des caisses, où la foule du vendredi soir fait déjà la queue. Eh mince !

Mais, alors que nous ne sommes plus qu'à deux chariots du tapis roulant, mon fourre-tout se met à jouer *La Marche impériale*. Triple saut de mon cœur et mes mains qui se mettent à trembler. Cette sonnerie est rare et, chaque fois qu'elle résonne, je manque défaillir. J'ouvre mon grand sac, trifouille dans le merdier qu'il contient et enfin trouve le téléphone relié à deux seuls numéros. Celui de ma mère et celui de Romy.

— A... allô ?

— Code.

— Retour sur Terre.

Un petit bip, puis la voix de Romy, trop posée pour annoncer une éventuelle catastrophe, calme immédiatement mes angoisses.

— Marguerite ?

Une pensée pour Damien. Un prénom de vache ou de grand-mère, n'importe quoi ! C'est très joli, Marguerite. Non seulement c'était le vrai prénom d'une reine de France, mais en plus cela fait... *Champêtre, ma jolie, comme les vaches !*

— Marguerite !

— Oui, excuse-moi. Je... Oui ?

— C'est qui, maman ?

Je pose un doigt sur ses lèvres et souffle « Tatie Romy », même si, en vérité, elle n'est ni sa tante ni même de la famille.

— Je peux rappeler plus tard, annonce-t-elle de son habituel ton abrupt.

— Non. C'est bon. Je t'écoute.

Un bruit de feuilles qu'on trifouille, puis de nouveau la voix de Romy, qui me paraît si lointaine...

— Une bonne nouvelle, si on n'est pas trop exigeant, bien sûr.

— Oui ?

Ma main resserre le combiné, alors que mon cœur commence déjà à battre trop fort.

— Les collègues de la SE¹ me l'ont confirmé : Dabo Salaou a enfin été repéré.

Là, mon pouls vient de s'arrêter, tout comme ma respiration.

— Où ?

— Dans la zone est du Sahel, pas loin du Tchad. Cette partie du Niger est sous haute surveillance depuis quelques mois. Plusieurs troupes des Fils de la Lumière ont installé leurs camps là-bas.

— C'est... certain ?

Mes jambes ne sont plus que coton, tout mon corps transpire. Si Romy appelle ça une *bonne* nouvelle, moi, j'ignore comment la prendre. Ce taré a donc définitivement intégré ces troupes de dégénérés ? Ah bah, oui, elle a raison : question bonne nouvelle, il ne faut pas être trop exigeant.

— Marguerite ?

— Oui, je suis toujours là.

— Je sais ce que tu penses, mais on l'a enfin repéré. Il est de nouveau sur nos radars et, fais-moi confiance, je ne vais plus le lâcher.

J'aimerais tellement y croire.

Crois-le. Dabo est à plus de cinq mille kilomètres. Respire. Vis !

Et Romy semble d'accord avec cette stupide voix dans ma tête.

— Cela ne garantit rien, mais tu peux respirer. Sans oublier les règles ! Je t'écoute.

Le souffle un peu agacé, je soulève Arthur pour le mettre debout dans le chariot et lui fais comprendre de poser les courses sur le tapis roulant. Puis j'énumère à voix basse :

— Ne pas donner à ma mère ma position, ne pas créer de fortes relations amicales afin d'éviter de m'empêtrer dans les mensonges et...

Je me mords la lèvre.

— Et ?

— Ne jamais donner mon... vrai nom.

— Oui. Il n'existe plus. Sauf si, un jour, je ramène Margot Chevallier à la vie. Depuis la dernière fois ?

Il s'agit toujours de sa dernière question. Je ferme les paupières. Depuis la dernière fois... *Si tu savais, Romy...*

— RAS.

— Parfait. Arthur ?

— RAS.

— Alors, à la prochaine.

Et elle raccroche, aussi froidement que d'habitude, me laissant seule avec ma mauvaise conscience, mon mensonge et le sourire fier de mon fils pour tout pansement.

¹ Sécurité extérieure

Luc

Jamais je n'aurais dû parler de la nouvelle copine d'Elsa à Damien. Maintenant, me voilà attablé devant elle, un pendule et deux jeux de cartes étalés sous les yeux – quand ces derniers ne remontent pas sur le décolleté plongeant d'Anat.

En ce qui concerne ses petites amies ou ses coups d'un soir, Elsa a toujours eu un goût certain, mais là... elle a tapé fort avec son Égyptienne aux courbes parfaites volées à Jennifer Lopez. Sans parler de son regard vairon, aussi lumineux qu'hypnotisant, souligné d'un simple trait de khôl.

— En toi, Luc. Concentre-toi sur toi-même.

— Hein ? Ah... ouais...

Sa voix veloutée, légèrement rauque, finit de parachever cette sublime créature issue d'un autre monde.

Mes yeux reviennent sur le dos des cartes et tentent d'ignorer Dam et Elsa en train de blablater dehors devant un café, profitant des derniers rayons d'un très pâle soleil parisien. J'en reprendrais bien aussi, du café, arrosé d'une clope et d'un bon morceau d'Iron Maiden.

— Tu n'es pas avec moi, me houspille gentiment Anat. Je dois pouvoir me connecter à toi, et pour ça, tu dois te concentrer sur toi, tes ressentis. Fais le vide et ne songe qu'à la question que tu souhaites me poser.

Ben, oui... Facile !

— Désolé, je repensais à la journée. On a eu un shooting qui a un peu duré.

— Oui, Elsa me l'a dit. Elle me parle beaucoup de vous. En fait, je crois qu'il ne se passe pas un jour sans que l'un de vous soit mentionné. Bien sûr, je vous connaissais déjà, enfin, votre musique, même si je suis plus branchée hip-hop et électro.

Je retiens un grincement. Bon, finalement, elle est loin d'être parfaite, miss Égypte, et cela m'aide à sortir de mes fantasmes et à poser mon esprit sur ces putains de cartes.

Quelle connerie !

Une question ? Mais j'en ai des tas, des questions, seulement je ne sais pas les formuler. Et comment des cartes pourraient-elles me répondre ?

— Voyons... On va faire autrement. Ferme les yeux.

Regard sceptique de ma part, mais elle m'encourage d'un coup de tête, alors j'obéis. Je l'entends ensuite ramasser les cartes, les mélanger. Ses trois bracelets d'or tintent sur ses poignets, comme des clochettes soudainement animées.

— Bien. Maintenant, imagine un lieu où tu te sens bien, en sécurité. Qu'il existe ou pas, peu importe.

La maison du Finistère... le salon... un feu de cheminée... ma basse qui résonne entre mes doigts.

— Tu y es ? Parfait. Maintenant, laisse l'atmosphère autour de toi t'envelopper. Tu es dans un cocon, à l'abri.

Sa belle voix calme devient envoûtante, elle lèche mes cordes, se mêle agréablement à mon son, un rythme doux parfait pour les soirées d'hiver.

— Tu penses au présent. À ce que tu as, ce qui te rend heureux.

Autour de moi, des toiles apparaissent. Des dessins achevés ou en cours. Les silhouettes de mes potes aussi. Et le reste de mes instruments. Dans mes oreilles, j'entends mon poulx, étrangement calme et régulier. Mes doigts suivent son rythme sur mes cuisses pendant que, dans ma tête, ma basse invente un riff à hauteur de mes battements de cœur.

— Pose ta question. Celle qui te vient.

Le mélange des cartes, encore, plus vif.

— Est-ce que... est-ce que ça vaut le coup de vouloir m'investir davantage dans le dessin, ou s'agit-il juste d'une perte de temps ?

— Tu es un artiste, Luc, sensible au monde dans lequel tu évolues...

Elle se fout de moi ? Moi aussi, ça, j'aurais pu le dire.

— ... mais pas uniquement à ce monde. Seulement, tu refuses ce don qui t'a été offert, parce que tu ne t'en crois pas digne. Un don de clairvoyance. Tu sais voir ce que les autres ne voient pas. La beauté dans la laideur, la cruauté dans un sourire, la bienveillance dans une larme. Et tu sais les reproduire, tu sais toucher les âmes et leurs émotions. Tu dois apprendre à

croire en tes qualités et en tes talents. Fais-toi confiance, et tu auras le succès mérité.

Les cartes continuent à faire du bruit, aussi fort qu'une tong sur du carrelage.

— Quelqu'un veille sur toi en permanence. Elle te guide et te guidera, quelles que soient tes décisions. Ta grand-mère.

Mon pouls s'accélère, un voile froid tombe sur mes épaules.

— Elle est partie, n'est-ce pas ? Il y a plusieurs années déjà.

— Oui.

Je ne reconnais pas ma voix dans ce faible filet. Pourquoi, dès qu'on parle de Babou, je me retrouve aussi désarçonné qu'un môme ?

— Partie, mais toujours là, près de toi. Elle aime que tu lui parles, elle est constamment à ton écoute...

Le voile me brûle à présent. Chaque mot supplémentaire d'Anat s'infiltre dans mon cœur comme une pince en fer chauffée à blanc. Elle les greffe, les enfonce, les maintient.

— ... et elle te dit « merci » pour tout ce que tu as fait pour elle de son vivant. Elle s'excuse de ne pas avoir toujours été réceptive et présente, mais sache que tu as toute sa gratitude. Elle...

— Ça suffit ! STOP !

Je rouvre les yeux. Sur mes cuisses, mes mains tremblent. Dans mon dos, une ligne de sueur s'écoule le long de ma colonne vertébrale, et, entre Anat et moi, plusieurs cartes sont alignées, leur face dévoilée.

— Ce sont celles qui sont sorties. Les trois, là, les mots de ta grand-mère. Et celle-ci, celle que tu n'as pas voulu entendre.

Elle la pose devant moi, face cachée. Dans mes oreilles à présent, cela bourdonne trop fort, comme un mauvais acouphène. Incapable de détacher mes yeux de la carte, je laisse mes doigts fébriles glisser dessus et la retourner.

— Elle a dit encore que le passé était ta réponse au présent.

L'index d'Anat effleure l'image sur la carte : la main d'un enfant, paume ouverte.

— Tu veux quand même entendre son ultime conseil ?

Sur moi, je sens la chaleur ardente de ses prunelles félines. Je n'ai pas besoin de les voir pour deviner la flamme vivace qui danse en leur centre. D'Anat se dégage une aura qui n'existait pas encore avant ce tirage délirant.

Je perçois une puissance nous envelopper, nous lier malgré moi. Une force mystérieuse vient me murmurer des mots indistincts, ne faisant qu'accroître la musique trop vibrante dans ma poitrine.

Le regard irrémédiablement attiré par cette fichue carte, j'aimerais juste fermer mes oreilles, me lever, me barrer. Mais la force me retient, cloué par terre sur ce foutu coussin. Alors, vaincu par cette énergie flippante venue d'ailleurs, je hoche la tête.

Lentement, Anat pousse un peu plus la carte vers moi et sa voix impérieuse fond bientôt dans mes entrailles, presque comme un avertissement implacable.

— Protège l'enfant, et ton cœur connaîtra la seule réponse qui compte vraiment.

19

Luc

— Toi et tes idées à la con, putain !

— Hé ! C'est toi qui m'as parlé d'elle. J'y suis pour rien, moi. Elle t'a dit quoi ?

— Que tu parles trop !

— Pfff, même pas vrai ! Allez, dis-moi ! T'as vu dans quel état ça te met ?

Mais, pendant une bonne partie de la rue Rambuteau, je me tais, ruminant juste pour moi cette étrange séance. Damien et Elsa n'habitent qu'à une quinzaine de minutes à pied l'un de l'autre et, après le shooting dans un hangar perdu à Issy-les-Moulineaux, on avait laissé nos motos chez lui.

— Elle... elle m'a parlé de Babou, finis-je par avouer alors que son immeuble se profile au loin.

— Et ? Elle a dit quoi ?

— Elle m'a... transmis des messages. Et...

Et j'aimerais croire qu'il ne s'agissait que de grosses conneries, qu'elle s'était juste inspirée de ce qu'Elsa avait pu lui raconter sur moi, mais...

— Et ça m'a paru tellement... réel. Quand elle parlait, c'était comme si... comme si j'entendais vraiment Babou.

Perturbant à souhait.

On entre dans son immeuble, on grimpe les étages jusqu'au dernier – pas d'ascenseur dans ce vieux bâtiment au charme typiquement haussmannien –, et, après avoir mis en route le jukebox vintage plein de couleurs qu'on lui a offert pour ses trente ans, il sort deux bières fraîches du frigo.

— Elle a aussi parlé d'un... Putain, c'était trop bizarre.

— Oui ?

Je lui annonce les derniers mots emplis de mystère d'Anat. Après une gorgée de sa brune, Dam prend le temps de la réflexion.

— Peut-être qu'elle faisait référence à ton Enfant intérieur.

— Hein ? Mon quoi ?

Il sourit. Jouer les profs, il adore ça.

— Alors, petite leçon de psychologie humaniste pour les nuls. Selon certains pys, notre p'tit monde intérieur très complexe est habité par ce qu'ils nomment les « États du Moi ». Numéro un : le Parent, qui établit les règles. Numéro deux : l'Adulte, qui pense, décide et résout les problèmes. Numéro trois : l'Enfant, qui ressent et réagit. Tu suis ?

— Ouais. Enchaîne.

— Eh bien, il se peut que parfois nous ayons en nous un enfant abandonné, malmené ou réduit au silence par l'adulte que nous sommes. Comme nous au fil de la vie, cet Enfant intérieur évolue et traverse des étapes, et si on le maltraite ou qu'on essaie de le supprimer, ça nous retombe sur la gueule d'une manière ou d'une autre et on crée un déséquilibre émotionnel.

Je hausse un sourcil.

— Comment tu connais tout ça ?

— Ben, je l'ai lu dans un magazine d'Abby.

— Et t'as tout retenu ?

— Ben... ouais.

Ce mec m'épatera toujours.

— Je termine ?

— Je t'en prie, fais-toi plaisir, raillé-je avant d'avaler une grosse lampée.

— Donc, pour éviter ce déséquilibre et avoir des fêlures plus ou moins profondes, il faut reconnaître et libérer cet enfant, ce qui libérera également ton essence intérieure, ton potentiel créatif et ta spontanéité.

— Ah...

— Alors, peut-être que ce qu'elle a voulu dire, c'est que tu dois prendre soin de cet Enfant intérieur et le laisser te guider sur le chemin de la création sans te freiner à cause de ta mère.

Ma gorgée passe de travers. À moitié étouffé et entre deux quintes de toux, je répète :

— Ma... ma mère ? Qu'est-ce qu'elle vient foutre là-dedans, ma mère ?

— Oh, je t'en prie, p'tit cœur, fais pas celui qui ne comprend pas. À n'importe qui, mais pas à moi. Depuis le temps, tu sais très bien que tes créations valent de l'or. Déjà, t'as dessiné toutes nos pochettes d'album, et d'autres groupes ont voulu te démarcher. Ensuite, contemple cette œuvre d'art...

Il se lève et sous le glam metal de Twisted Sister, il m'offre un strip-tease quasi intégral.

— Œuvre d'art, vraiment ? Rien que ça ? ricané-je sans réellement regarder son corps presque nu que je connais par cœur.

— Parfaitement ! Chacun de ces tatouages, ou pratiquement, c'est toi qui les as dessinés. Comme les tiens. Comme les derniers de Fred, ceux de Mike, d'Elsa, les deux derniers de Flavia. Et je te parle de John, de Mark, de Stacy, de Gwen et tous les autres qui t'écrivent pour te demander un croquis ?

— Ce sont juste des tatouages.

— Et le reste ? Ces dessins, ces peintures que tu nous offres au fil de l'année ? Tu sais pourquoi t'as toujours pas sauté le pas ? C'est pas la peur d'être rejeté par les galeristes ni celle du jugement des critiques d'art. Les avis des autres, on en a l'habitude, non ? Et on s'en fout. Non, la seule et unique raison qui vaut, c'est que t'as peur du retour qu'en fera ta mère. Tout ce que tu veux, c'est qu'une fois, une seule fois dans ta vie, elle approuve et montre qu'elle est fière de toi.

Visage fermé, agacé, je me renfrogne. Par moments, je hais Damien autant que je l'aime. Entendre à voix haute cette vérité prononcée par un autre est aussi fort et violent que de se faire écraser la gueule par une basse.

— Et toi ? riposté-je plutôt. C'est quoi en ce moment les problèmes de ton Enfant intérieur ?

Il renfile son jean et se réinstalle sur son canapé, le sourire carnassier et une lueur de triomphe au fond des pupilles. Ne pas chercher à me défendre est la preuve qu'il a raison, et il adore plus que tout avoir raison.

— Moi ? Ah, non, chez moi, il se porte très bien, je te remercie.

À mon tour de sortir les griffes.

— Vraiment ? C'est pour ça que depuis une semaine t'es aussi calme qu'un kangourou neurasthénique ?

J'espérais l'ébranler mais, après un court instant à m'observer sans réelle émotion, il finit par sourire. Un sourire presque... soulagé.

— N'importe quoi. D'abord, j'suis pas neurasthénique, mais protecteur.

— Protecteur ? Par rapport à ?

Sans un mot, il se remet debout et file dans sa pièce assurée pour un sacré paquet de blé. C'est là que sont rangés tous ses instruments, de sa flûte de pan à un dollar à la Black Strat de David Gilmour, une folie à plusieurs zéros. Mais c'est avec sa précieuse Martin D-18, guitare acoustique datant de 1942, qu'il revient. Dessus, on peut encore voir les lettres métalliques adhésives collées par le King lui-même pour marquer son prénom, bien qu'il ne reste plus que les quatre premières. Cette gratte à elle seule vaut plusieurs millions. Dam la range sous alarme et ne la sort que très exceptionnellement et sous très haute surveillance. Autant dire que, à part lui, personne n'a le droit d'y toucher.

— Par rapport à cette beauté !

Alors là, clairement, je ne m'attendais pas à ça. Il m'a perdu.

— C'est quoi, ton nouveau délire ?

— J'ai fait une putain de promesse sur ma guitare la plus précieuse et je refuse qu'elle prenne feu !

— Quelle promesse ?

Ses yeux s'ouvrent en grand et il me toise comme si je venais de sortir la plus grosse absurdité du monde.

— Tu m'écoutes quand je parle ? J'ai pas le droit de le raconter ! Je l'ai juré sur la gratte d'Elvis ! Putain ! T'imagines même pas comme je me retiens depuis une semaine. C'est une torture. J'ai l'impression de... de te trahir. Mais, si j'ouvre ma gueule, c'est elle que je trahis.

— Ta gratte ?

— Mais non ! Margot !

Une bouffée trop chaude m'envahit. Putain ! Je le savais ! Il l'a revue !

— Tu réalises pas, continue-t-il en commençant à faire les cent pas, sa précieuse en main.

Chaque fois qu'il frôle sa table basse, j'ai peur qu'il la cogne avec, mais il n'a pas l'air de s'en rendre compte.

— Elle... Bordel ! C'est juste un pur délire ! Un truc digne d'un roman de Ken Follett !

— De qui ?

Il s'arrête pour de me dévisager à nouveau dans un clignement de cils étonné.

— Faut vraiment que je prenne le temps de te traîner en librairie. Ken Follett, il écrit, entre autres, des romans d'espionnage. Bon, ce serait pas ton trip, parce que tous ses bouquins sont des pavés, mais j'ai bien aimé sa trilogie *Le Siècle*, presque même que ça pourrait te plaire, si tu flippes pas à cause des milliers de pages. Mon préféré, c'est le tome II, pourtant le tome III parlait d'un groupe de rock, mais c'était trop...

— Dam, je m'en branle complet. Reviens à Margot.

— Hein ? Ah, ouais... Margot... Non mais, en fait, je peux rien te dire. J'ai juré. Mais... putain, je peux pas garder ça pour moi ! C'est trop... Et si je te le mime, ça compte ?

Je soupire et me laisse partir en arrière. Clairement, ce mec me fatigue.

— Bon, accouche ou ferme ta gueule, mais décide-toi. Hé ! Tu vas où encore ?

Il part dans sa cuisine, revient avec un bloc-notes, sans avoir lâché sa guitare pour autant, et le fait tomber devant moi dans un « oups ». Front plissé, je me penche pour lire ce qu'il a écrit sur la première page. Bordel de merde !

— Elle a un... elle a un môme de deux ans et demi ?

Il secoue la tête, affirmatif.

— Et elle a laissé complètement tomber l'enseignement ?

Nouveau hochement de tête.

— Pourquoi ?

Cette fois, il mime une fermeture Éclair sur ses lèvres.

— Je t'en ai déjà trop dit. Rien que pour ça, elle me tuerait.

— Pourquoi ? Et...

Mon regard revient sur le bloc-notes. Les mots manuscrits me sautent au visage comme une mauvaise farce. Depuis toutes ces années, bien sûr que j'ai parfois pensé à elle, mais jamais, JAMAIS, je ne l'avais imaginée maman. Même là, l'idée me paraît être de la science-fiction.

— Oui ? Tu voulais dire ?

Je me tourne vers Damien, sans savoir comment formuler cette question pourtant toute simple.

— Où est le père du gosse ? demande Dam à ma place.

Des fois, je le bénis de parvenir si facilement à lire en moi, surtout lorsque les mots m'échappent.

À mon tour d'acquiescer en silence.

— Il est mort, problèmes de cœur. Comme celui de Margot d'ailleurs.

La nouvelle me pique.

— Franck est mort ?

— Yeap, y a presque cinq ans, mais ils s'étaient déjà perdus de vue depuis un bail.

Le divorce de ses parents lui avait toujours laissé un certain arrière-goût en bouche et sa relation avec son père, Franck Chevallier, n'avait fait que se dégrader depuis. Autre point commun entre elle et moi.

— Ben, merde. Son père, plus celui du gamin, ça fait beaucoup. C'était... qui ?

— Elle l'a connu au Niger, et t'arrêtes de me poser des questions, parce que, putain ! j'ai juré. Écoute ce son... (Il fait frémir les cordes.) Tu te rends compte qu'Elvis l'a gardée que deux petites années, mais qu'il a enregistré de grands tubes avec ? C'est grâce à elle qu'il a signé chez Sun.

— Je sais !

Mais il se contrefout de l'impatience frémissant dans ma voix et se met à jouer et chanter *That's All Right (Mama)* comme si je n'existais plus. Des fois, je peux comprendre qu'il en agace certains. Avec Damien, on apprend vite la vraie signification du mot patience. Heureusement pour lui, je l'aime. Même quand je comprends que, définitivement, je ne parviendrai pas à lui en soutirer davantage. Oui, il a fait une véritable promesse, et Margot compte trop pour lui pour qu'il la trahisse – sans parler de sa guitare, évidemment... Mais force est d'avouer qu'il a lâché une sacrée bombe. Et plus que cela, j'ai compris à travers ses silences que le gamin n'est qu'une petite partie de l'iceberg.

Merde, Margot... que s'est-il passé ?

Cette fichue question me taraude encore lorsque je quitte Damien vers minuit. J'ai bien tenté une ou deux feintes pour en apprendre davantage, mais rien à faire pour le berner.

J'enfourche ma moto, toutes mes pensées concentrées sur mon ex. Pourquoi elle me hante comme ça ? Elle n'a rien voulu me raconter, elle m'a tourné le dos comme si elle avait eu le diable aux fesses. J'ai même à peine eu droit à un vrai sourire.

Alors, oublie-la, putain ! Oublie ce même, oublie ce que Damien t'a dit !

Ouais. Et, pour oublier, je connais de très bonnes méthodes : me perdre sur mes cordes ou dans mes dessins. Mais, cette nuit, c'est une autre envie qui me titille, tout aussi efficace en général. Alors, j'allume le moteur, mets les gaz et, sans attendre, m'enfonce dans le ventre glacé de Paname, loin d'être encore endormi.

OceanofPDF.com

20

Luc

Caché tel un joyau dans son écrin au sein du triangle d'or, quartier ultrachic et haut de gamme de la capitale, l'appartement de luxe de Vivian domine l'avenue Montaigne, soi-disant l'une des plus belles du monde avec les Champs. Tellement luxueux d'ailleurs que, dans cet immeuble aux appartements hors norme, point d'Interphone en guise de sonnette, mais un Digicode d'abord, suivi d'un gardien habillé comme le voiturier d'un palace. Par chance, celui de ce soir me connaît et ne se formalise pas de ma présence à cette heure déjà tardive. C'est donc sans un mot inutile que je prends l'ascenseur, dont les portes dorées s'ouvrent dans le salon de Vivian.

Vêtue d'un ensemble de nuit diablement sexy en soie et dentelle couleur rubis, celle-ci m'accueille depuis son canapé, l'air ravi.

— Quelle appétissante vision ! Toi ici...

Je savais qu'elle ne dormait pas. Depuis la cour, j'avais repéré la lumière feutrée. Sur sa table basse gigogne parfaitement ronde, avec dorures et verre trempé, j'aperçois le prochain numéro de *Soul*, un échantillon test avant la mise sous presse définitive. Des Post-it arc-en-ciel ressortent de partout et je devine qu'à l'intérieur Vivian a annoté quasiment chaque page.

Dans son métier, cette femme est comme moi : exigeante et pointilleuse à l'extrême. La différence, c'est qu'elle ne l'est pas uniquement avec le magazine et ses collaborateurs. Vivian connaît sa valeur et ne se formalise pas avec ceux qu'elle estime indignes d'elle. Son perpétuel sang-froid – que seul Damien parvient à fendre bien plus que la moyenne – et ses allures de reine, elle les travaille depuis des années, ils sont aujourd'hui comme une seconde peau qu'elle a beaucoup de mal à retirer. Mais cela lui arrive quand toutes les lumières s'éteignent et qu'il ne reste plus qu'elle et moi. Elle me permet alors de franchir l'ultime barrière interdite pour tous les autres, où je

la découvre sans fard, tel qu'elle est vraiment. Une femme cultivée, amoureuse de la beauté, des arts et du vieux blues. Son image de connasse prétentieuse aux dents longues, celle que mes potes lui connaissent et dont elle ne parvient pas à se départir en leur présence, n'est pas celle que j'avais aperçue en premier. Certes, son maquillage stylé et ses fringues sans pli juraient dans le décor du pub irlandais, mais au diable ses habituelles bonnes manières et son air arrogant. Elle s'était montrée tout de suite ouverte, joueuse, blagueuse, sachant me draguer avec une subtilité follement attirante.

On peut lui reprocher beaucoup de choses, et sûrement est-ce sa faute. Si elle faisait plus souvent tomber le masque, les gens verraient qui elle est vraiment, mais elle ne peut se le permettre. Jamais. Car, dans ce milieu de requins où la moindre erreur peut faire chuter les plus grands, un seul faux pas de sa part, et personne lui accorderait une seconde chance.

Accro à la mode depuis son enfance, fille d'un dentiste de quartier et d'une petite secrétaire de l'hôtel de ville de Dublin, Vivian s'est hissée seule jusqu'au sommet, sans rien devoir à personne. Ses pions, elle a toujours su les placer avec stratégie et elle sélectionne avec soin ses fréquentations. D'ailleurs, elle est connue pour n'être sortie qu'avec des hommes plus âgés, des hommes de pouvoir, bien sûr, qui lui assuraient une bonne place au sein des dîners mondains et autres soirées branchées de la jet-set. Moi, plus jeune de douze ans, je reste l'exception, et notre duo étrangement assorti a souvent droit à sa une sur Internet ou dans la presse people.

Ce que les nombreux détracteurs de Vivian ont tendance à oublier, c'est que, si elle avait été un homme, ils seraient sans doute les premiers à applaudir son ambition et son implacable réussite. Prédatrice, elle domine son monde avec férocité mais, une fois la porte d'entrée fermée à double tour, dans l'intimité de ses draps en satin, c'est moi qui la domine. Si les gens savaient à quel point elle aime se montrer soumise et à quel point elle mouille dès que je lui ordonne de me sucer, cela ferait longtemps qu'ils cesseraient de trembler dès qu'elle apparaît.

« Peut-être qu'elle te baise comme une déesse, mais n'oublie jamais qu'aucun de ses gestes, aucun de ses mots, aucun de ses compliments n'est gratuit. Elle place ses pions et tu es son roi, mais dans une partie d'échecs,

p'tit cœur, l'unique pièce maîtresse du jeu reste la dame. », m'avait averti Damien lors de notre dernier week-end dans le Finistère.

Je le sais, oui. Et non, je n'oublie pas.

J'avance dans le salon, tandis qu'elle se lève pour venir à ma rencontre. Depuis notre altercation au resto, c'est la première fois qu'on se revoit et, putain ! rien qu'à la regarder se déhancher dans sa nuisette, la manche de son peignoir à moitié sous son épaule, la chaleur se répand direct dans mon boxer. Les filles de la bande ont raison : on ne réfléchit vraiment qu'avec notre queue !

— Salut. J'ai vu de la lumière, alors...

— Alors, tu es monté.

Elle s'empare de mon casque, le pose sur une commode, puis, lentement, yeux noyés dans les miens, elle dégrafe mon cuir et fait glisser sa main en toute innocence jusqu'aux boutons de mon jean. La pression adroite de sa paume ne fait qu'augmenter mon excitation mais, avant de me laisser aller à mes fantasmes, faut d'abord qu'on remette les pendules à l'heure.

— T'es sûre que je dérange pas ? demandé-je en jetant un œil vers les tables gigognes.

Sa main remonte et elle finit de retirer mon blouson qu'elle va poser sur le bord de son canapé en cuir sombre.

— Non, au contraire, c'est drôle, car j'étais justement en train de penser à toi.

Je me rapproche, me penche dans son dos et dépose un baiser dans le creux de son oreille, un point qui l'excite toujours terriblement. D'ailleurs, sous la soie, je devine son frémissement et vois par-dessus son épaule ses tétons se mettre à pointer.

— Vraiment ?

Je ne peux retenir mon envie de les pincer et laisse mes doigts se faufiler sous le tissu. Ses seins sont lourds et fermes, j'aime les prendre pleinement, les presser, les malaxer, tout en jouant de mes pouces sur ses pointes dures qui n'attendent plus que d'être aspirées entre mes lèvres.

Son souffle devient tout de suite plus haletant tandis que son corps, déjà sous mon emprise, s'adosse contre le mien.

— Oui... J'ai une... proposition à te faire...

Ma bouche contre son cou, je mordille sa chair tendre en même temps que je retire ma main droite de son sein. Sans perdre une seconde, celle-ci va

caresser ses courbes par-dessus la soie, puis s'attarde sur ses cuisses, avant de dévier légèrement pour remonter vers son sexe déjà bouillant et humide. Je souris. Pas de sous-vêtement...

— Mmm... Luc...

Mon index se perd sur son clitoris gonflé alors que mon autre main pince et tire sur son téton gauche, à lui arracher un nouveau petit gémissement sensuel.

— Tu disais ? Quelle proposition ?

La voix entrecoupée de gloussements de plaisir, ses doigts posés contre mon jean, elle tente de m'expliquer que le mannequin masculin prévu des pages trente à trente-quatre de la collection Dolce et Gabbana pour le numéro de septembre ne lui convient pas du tout.

— Trop gamin... il manque de charisme. Il faut... *oh, my God...* mmmm... refaire la séance photo. Moi, dans ces vêtements... mmm... continue... c'est toi que je vois. Que toi. Tu leur apporterais... charme et rock...

Mon majeur s'introduit en elle. Elle pousse un petit cri.

— Tu referais entièrement la séance ? m'étonné-je.

— On a encore le temps... et le budget... Ils doivent déjà... revoir tellement de... Oh oui, Luc... comme ça... encore... tellement de choses...

J'enfonce deux autres doigts dans sa chatte qui n'en peut plus alors que, sous mon boxer, ma queue commence à être bien trop comprimée. Mais, avant que Vivian ne jouisse, un brin pervers, je retire mes doigts, les porte à ma bouche et recule d'un pas. Mmmm... odeur forte et savoureuse, quant au goût... absolument divin.

— Appelle Serge, vois avec lui.

Déphasée, au bord du supplice, Vivian pivote vers moi et me contemple avec une fureur à la hauteur de son excitation.

— Espèce de salopard, me laisse pas comme ça ! Tu n'as pas le droit !

Tout son corps embrasé m'appelle avec vigueur, sa peau s'est couverte d'une fine couche de sueur, et, dans mon jean, ma queue gorgée de sang pulse aussi fort que les battements dans ma poitrine.

— Tu m'as fait mal, Vivian. Vraiment. Je pensais que tu me connaissais mieux que ça.

— Je t'ai demandé pardon. J'ai été trop loin, je le sais, j'ai compris. Mais c'est parce que je crois en ton talent et que l'occasion était trop belle.

L'air sévère, je hoche la tête.

— N'essaie plus de gérer mes affaires. Jamais.

Dans un petit mouvement fier du menton, histoire de ne pas perdre la face, elle redresse le buste mais, au fond de ses billes d'ambre plongées dans les miennes, c'est bien le repentir que je lis.

— Jamais, promis.

Alors, d'un pas, je reviens vers elle pour faire tomber au sol son peignoir et sa nuisette d'un geste expert de la main. Nu devant mes yeux qui le dégustent, le corps sculpté de Vivian se pare de chair de poule, faisant de nouveau se dresser ses onctueux tétons. Mais, avant de les prendre en bouche pour finir ce que j'avais si bien commencé, je me déshabille à mon tour et referme mes doigts sur mon sexe tendu, trop heureux d'être enfin libéré de sa prison de tissu.

— Tu veux te faire pardonner ?

Elle acquiesce en silence. Ce silence dans lequel pèse déjà toute sa soumission. Cette nuit, pour m'aider à oublier, elle exaucera tous mes vœux et c'est le corps vidé, au propre comme au figuré, que je m'endormirai, l'esprit apaisé.

Avec un léger ricanement, je me penche vers elle et, d'un coup de langue sensuel, lèche ses lèvres tendres qui, bientôt, m'enverront au septième ciel.

— Alors, suce-moi fort, Vivian, et sans en perdre une goutte.

21

Margot

« Le temps passe et passe et passe et beaucoup de choses ont changé
Qui aurait pu s'imaginer que le temps se serait si vite écoulé¹... »

Dans ma tête, je fredonne avec les Nèg' Marrons pendant que mes yeux, perdus sur la fenêtre, contemplent le gris triste de l'immeuble d'en face, aussi froid que cette fin janvier. Oui, le temps passe définitivement trop vite, encore plus depuis qu'Arthur est sorti de mon ventre. Je savais qu'il bouleversait mon existence mais, tant qu'on ne le vit pas, on ne peut comprendre à quel point un enfant chamboule tout. Il devient la quintessence, la seule chose qui compte et qui fait tourner notre monde. En une fraction de seconde, avant même son premier cri, peut-être même déjà lorsque l'on entend son premier battement de cœur à l'échographie, le nôtre se remplit d'un amour surpuissant, inconditionnel, irrationnel même, qui nous fait monter les larmes aux yeux dès qu'on y songe. Pour lui, je donnerais ma vie.

Rire nerveux à cette pensée.

Quelque part, après tout, je l'ai déjà fait. Margot Chevallier est morte un matin de juillet, un jour d'été pluvieux.

— Maman ! Z'ai encore faim, moi.

Un clignement de cils, et je reviens à Arthur, assis sur sa chaise évolutive d'occasion. Devant sa mine un peu boudeuse, je comprends qu'il a dû m'interpeller plusieurs fois, et m'empresse de lui préparer une seconde tartine.

— Merci !

Il me fait sourire. Le sien est si lumineux ! Un vrai rayon de soleil qui sait conquérir les cœurs, même les plus froids. Son père était doté du même,

bonté et générosité de l'âme. Sûrement que nous aurions pu être heureux, tous les trois.

Ce n'est pas parce que je suis sa mère, mais j'ai objectivement conscience qu'Arthur est quelque peu avancé par rapport à certains enfants de son âge. Son vocabulaire, sa réflexion... J'ai beau tenter de le préserver un maximum, sans doute que, quelque part, tout ce que nous avons déjà vécu l'a fait grandir un peu plus vite. *Trop vite*. Heureusement, son petit zozotement me rappelle encore qu'il n'a que deux ans et demi.

— Tu veux faire quoi aujourd'hui, mon cœur ?

Samedi, jour de repos bien mérité.

— Ze sais pas.

— Même pas une petite idée ? Le Jardin des plantes ?

Rien que de penser à mettre le nez dehors me glace déjà le sang, mais Arthur adore découvrir. Même quand il connaît, il parvient toujours à voir de la nouveauté, et il a bien besoin de se dépenser dans la journée. Et puis, le Jardin des plantes reste un cadre agréable, rempli de souvenirs. Encore des souvenirs... *De beaux souvenirs...*

— Ouiiii ! Avec le mazicien ?

J'avale la fin de mon thé de travers. Il plaisante, là ? Mon regard dérive vers le frigo où est suspendu le numéro de Damien. Peut-être que je devrais le jeter, cela exorciserait en même temps l'image du rockeur dans la tête de mon fils.

— Non, juste nous deux.

— Mais, maman, c'est ton copain. Z'ai vu la photo...

Coup de tournevis dans mon estomac.

— Quelle photo ?

Il tend un index innocent vers le canapé.

— Dans le carton. Mais tu l'as ranzé.

Mon corps se glace. Le carton... Celui dont je n'ai jamais réussi à me débarrasser. Pendant plusieurs années, il était resté chez ma mère et j'aurais dû l'y laisser, ou le brûler avant de revenir en Île-de-France, mais impossible de m'y résoudre. Quelques vieilles photos, des CD, un tee-shirt, une clé USB...

Hier soir, prise d'une étrange nostalgie, je l'avais sorti de sa cachette, me disant que, cette fois, je devais tout jeter. Rien à faire. À la place, j'ai inséré

le deuxième album de Dark Moon dans mon lecteur et me suis endormie comme une souche, bercée par la voix de Fred et la basse de Luc.

Idiote !

Et ce matin, après ma douche, je me suis empressée d'aller le remettre en place, avant qu'Arthur ne me pose des questions.

Double idiotie !

— Tu as fouillé dedans ?

Il hoche sa petite tête.

— Z'ai vu le mazicien avec toi. Et les autres... Le grand, c'est qui ?

Je grimace en silence. *Bien trop en avance pour son âge*. En même temps, ma vie sociale étant réduite à rien, Arthur ne m'a jamais vue avec des amis. De vrais amis. Ceux avec qui on rit pour un rien, ceux avec qui on passe des soirées jeux de société en refaisant les règles, ceux avec qui on écoute de la musique en chantant à tue-tête comme une casserole, ceux à qui on peut tout confier sans peur d'être jugés et qui nous prennent dans leurs bras parce qu'ils comprennent d'un seul regard qu'on a besoin d'un câlin. Un *gros* câlin.

— Maman ! C'est qui, le grand ?

Je dévisage mon fils sans réellement le voir. À la place, l'image de Luc et moi devant l'océan, un jour affreusement venteux, mais plein de soleil. On avait longé la côte sur sa moto, de la Normandie au Finistère. Un petit voyage de quelques jours à deux, loin des autres et du quotidien. C'est sa grand-mère qui avait pris la photo, quelques mois avant que son état de santé ne s'aggrave définitivement.

— C'est... une autre vie. Bon, on va se préparer ?

On a traîné ce matin et j'avoue que cela fait du bien. Arthur est un excellent dormeur, j'ai de la chance, surtout lorsqu'il me rejoint, aussi silencieux qu'une petite souris, et se glisse contre moi aux aurores. On se rendort alors tous les deux, apaisés par le souffle de l'autre, et si je ne prévois pas de réveil, on profite facilement d'une grasse matinée.

Mon fils acquiesce d'un hochement de tête, mais pas le temps du moindre geste. Mon autre téléphone, le professionnel, se met à chanter et me tire une nouvelle grimace – bien visible cette fois. N'étant pas d'astreinte ce week-end, je pourrais parfaitement l'ignorer si je n'avais pas une fichue conscience à la noix.

— Oui ?

— Marguerite ? C'est Selma. Navrée de te déranger ce matin, mais...

D'une voix tendue, ma collègue me fait rapidement le topo. Il s'agit bien d'une urgence, une vraie. Un mari qui a pété les plombs, une femme – dont je gère le dossier – qui s'est enfermée dans la salle de bains pour nous appeler sans qu'il lui arrache son téléphone des mains, et Selma, arrivée depuis trente minutes sur les lieux, qui tente d'expliquer en long en large et en travers à monsieur l'importance pour son épouse de se créer un réseau ici, dans leur nouvelle vie, et d'acquérir un peu d'indépendance.

— J'ai réussi à le calmer, mais ils veulent parler avec toi. Uniquement toi. Je leur ai bien dit d'attendre lundi, mais...

Mais monsieur ne semble pas très patient et elle redoute de les laisser seuls. L'esprit torturé entre ma conscience professionnelle et ma conscience de mère, je jette un œil à Arthur, resté attentif tout du long. À son regard sérieux, je sais qu'il a déjà compris.

— Dis-leur que... je fais au mieux.

Je déglutis et raccroche, la gorge serrée.

— Mon cœur, je suis désolée. Le Jardin des plantes sera pour plus tard.

Cela ne devrait pas me prendre toute la journée non plus. Avec un peu de chance, on pourra y aller cet après-midi. Le problème pour l'heure est de trouver une garde pour Arthur. Premier coup de fil à une des deux baby-sitters, une ado de seize ans qu'Arthur aime beaucoup, mais le téléphone sonne dans le vide. Idem pour la seconde. Ça commence à sentir la poisse !

Nerveuse, j'enfile un peignoir et sors dans le couloir pour aller toquer deux portes plus loin. Des fois, Leila, ma voisine, me file un petit coup de main en urgence mais, ce matin, forcément, personne ne répond. Et merde ! Il ne me reste qu'une option...

— Ze veux pas aller chez Zasmine, moi ! Z'aime pas !

Jasmine habite au rez-de-chaussée avec son mari, le concierge de l'immeuble. Elle est nounou et a des jumeaux assez terribles avec lesquels Arthur ne s'entend pas. Quand je suis dans la panade, elle peut en général toujours me dépanner, mais je ne supporte plus de lui laisser Arthur en sachant qu'il ne va pas du tout s'amuser.

— Peut-être que Tom et Noé ne sont pas là ce matin, dis-je avec un peu d'espoir.

— Non ! Ze veux pas !

Devant ses yeux bordés subitement de larmes, je capitule direct.

— D'accord, pas Jasmine. Je vais retenter tes baby-sitters...

Mais de nouveau le vide, puis les répondeurs. Là, c'est moi qui vais commencer à pleurer. Une pensée pour ma mère à Lyon. Elle, elle aurait été présente pour nous.

— Maman ?

Je secoue la tête, me reprends dans une grande respiration.

— Oui, trésor ?

Il tend son index vers le frigo. Frissons et chaleur me submergent aussitôt.

— Non, je ne peux pas...

Mais le numéro sous l'aimant m'hypnotise et m'attire à lui sans que je m'en rende compte. Déjà, je l'ai décroché et contemple les dix chiffres, le cœur battant, les joues échauffées. Le numéro personnel de Damien Laury. Il doit valoir cher...

Je relève mes yeux sur Arthur. Plus de sanglots dans les siens, mais une véritable lueur d'espoir. Non ! Je ne peux pas faire ça ! Raconter ma vie à Damien, rouvrir ce foutu carton, voir des signes de Luc partout... Stop ! Tout part en vrille depuis cette histoire de scooter, je ne gère plus rien, je dois me reprendre.

Nouveau coup d'œil vers le numéro, pulsations trop fortes dans mes tympans. Ai-je vraiment le choix ?

— Très bien. J'appelle Damien, mais ! Tu dois me promettre d'être très sage.

— Oui !

Mes doigts tremblotent alors que je tape sur les chiffres. Cinq sonneries. Je lui laisse le temps de cinq sonneries, puis je trouverai une autre solution. Laquelle ? Je n'en sais rien, mais je me débrouillerai, comme toujours.

Une sonnerie... Deux... Trois... Quatre...

¹ *Le Bilan*, Nèg' Marrons, *Le Bilan*, Sony Music, 2000.

OceanofPDF.com

22

Luc

DRING ! DRING !

J'émerge dans un râle, cherche mon téléphone d'une main molle. Putain ! On peut jamais me laisser pioncer tranquille ?

Bientôt midi, d'accord, mais j'ai bossé jusqu'à trois heures du mat. Demain, on repart en Suisse, une semaine de répétitions intensives prévue avant de rejoindre le studio d'enregistrement de Montreuil, et, sans se mentir, on n'est pas prêts du tout. Le problème : plus on débarque en studio sans savoir clairement où l'on va, plus les séances d'enregistrement demandent du temps, et plus Serge gueule. Bon, ce dernier point, on a l'habitude, c'est même l'un de nos credo de vie ; à force, cependant, ça devient épuisant. Et puis, surtout, nul besoin d'ajouter des tensions.

DRING ! DRING !

Ouais, ouais ! Ta gueule, la sonnette ! J'arrive !

Toujours en jurant, je me force à me lever, enfile un boxer et descends sans me presser. S'il s'agit d'un voisin, il va être bien reçu. Mais c'est pas un voisin.

— Dam ? Qu'est-ce que tu...

— Ah ! Quand même ! Tiens-moi ça. Bordel, où j'ai mis mes clés ? Heureusement, j'ai croisé un type en bas...

Il me file un grand sac bien rempli, puis fouille ses poches avec frénésie.

— Ah ! Les voilà ! P'tain, je me suis fait peur. Bon, p'tit cœur, l'heure est grave. Tu peux me rendre un service ? T'es tout seul, hein ?

Ce mec me tuera. J'ai même pas encore bu mon premier café que lui est déjà plus chargé qu'une pile.

— Ouais, je suis seul, pourquoi ? Tu veux pas ent... Putain, c'est quoi, ça ?

Il s'est décalé. Derrière lui, je découvre un même pas plus haut que mes jambes avec une peluche dans les bras. Au vu de ses grands yeux semblables à ceux de sa mère, je capte direct. Non mais... il se fout de ma gueule, là ?

— Arthur, Luc. Luc, Arthur. Je te la fais courte : Margot était dans la merde, une urgence à son boulot. Elle est partie pour Nanterre.

— Elle bosse à Nanterre ?

— Nan, c'est... On s'en branle. Bref, elle m'a appelé et, moi, j'ai pas pu lui dire non. Elle m'a dit qu'elle essaierait de régler le problème au plus vite, juste quelques heures, mais, moi, je dois aller récupérer Abby à l'aéroport, alors... Tu peux le garder un peu ? Je passe le reprendre après.

J'ouvre la bouche, la referme, fais aller mes yeux de l'un à l'autre sans savoir quoi dire. Bordel ! Il fait chier avant même que mon sang ne soit rempli de caféine !

Le petit, lui, reste de marbre, ses opales d'onyx irrémédiablement fixées sur moi.

— Tu te fous vraiment de ma gueule, finis-je par grincer. Depuis le temps, elle peut pas se démerder toute seule, ta gonze ? Elle connaît le chemin, non ? Et puis, même... Pourquoi tu peux pas l'emmener ?

— À l'aéroport un samedi ? Pour qu'un fouille-merde traîne dans les couloirs et que les ragots sur la Toile se déchaînent d'ici la fin de journée ? « Le fils caché de Damien Laury ! » Non mais, t'imagines ? Margot me tuerait... Il sera plus tranquille ici.

Mon front se plisse sous l'effet du doute en train de m'envahir.

— Elle est au courant au moins que tu viens me voir ?

— Ça va pas ? Elle me tuerait aussi. Mais Arthur est d'accord, on a beaucoup discuté. N'est-ce pas ?

Le même hoche la tête et lui décoche un sourire complice.

— Un gamin, si tu le sais pas, ça parle, grogné-je.

Enfin, normalement, parce que celui-là semble avoir perdu sa langue.

— Mais t'inquiète pas, assure Dam, je gère. Je vais chercher Abby et je reviens le chercher, lui. Ni vu ni connu, je t'embrouille. Dans le sac, t'as des affaires de rechange si besoin, des couches et...

— Des *couches* ?

Nouveau regard oblique vers le gamin. Sérieux ? C'est pas encore propre à cet âge ?

— Ben, quoi ? On a déjà changé Eva, non ? Et c'est vraiment si besoin, s'il est pas à l'aise, elle a dit.

Vu les crottes d'un bébé de cinq mois, je veux même pas imaginer ce qu'un mioche de deux ans et demi est capable de pondre. Putain !

— Et s'il a faim, elle a préparé un repas que t'as qu'à faire réchauffer et mettre au frigo en attendant. Elle s'est sûrement souvenue de mes grands talents de cuisinier.

Il part dans un rire. Même des pâtes, il sait toujours pas les faire cuire correctement.

— Tu verras, il est super, m'assure-t-il encore avant de lui faire un *check*. T'es sage, p'tit gars ? Je reviens bientôt. Mon p'tit cœur, merci, je t'aime !

Il pose un baiser furtif sur mes lèvres et fiche le camp. Quand il revient, sans déconner, je le tue ! Sans un mot, comme si j'avais buggé, je l'observe filer par l'escalier – même s'il aurait pu prendre l'ascenseur –, puis me donne un coup de pied au cul. Après tout, ce môme n'y est pour rien dans sa connerie.

— Bon, ben... entre...

Son âne bien serré contre lui, il passe devant moi pour gagner le salon. Je pose le sac dans un coin, claque la porte et le rejoins.

— Tu veux enlever ton blouson ?

Il s'exécute. Blouson, gants, bonnet, écharpe, je ramasse le tout, vais le ranger à l'entrée, puis retourne près de lui. Il n'a pas bougé. Il observe avec curiosité.

— Je vais enfiler un pantalon et...

Je remonte dans ma chambre sans avoir fini ma phrase, m'habille, redescends. Toujours au même endroit, toujours muet. Au moins, il est pas chiant. Si ça se trouve, il saura s'occuper tout seul et je pourrai bosser en paix. Et puis, Dam va vite revenir, il s'agit juste d'une minituite dans ce début de journée.

Mon café enfin en main, agrémenté d'une clope bienfaitrice, je m'assois sur le rebord de ma fenêtre. L'air froid de Paname s'engouffre sans tarder dans ma cuisine. Encore une belle journée d'hiver. De l'autre côté de la rue, les marronniers dénudés qui longent le canal Saint-Martin me paraissent plus tristes que jamais sans leurs feuilles. Les badauds, eux, ont l'air de se contenter de ce paysage morne. Ils se promènent main dans la main, prennent des photos, font leur jogging pour certains, marchent vite pour

d'autres, le nez résolument collé à leur téléphone. La vie d'aujourd'hui, quoi ! Tout évolue si vite... Bientôt trente et un balais et j'ai parfois l'impression d'être déjà trop vieux.

Combien de vies ai-je déjà vécues depuis les débuts de Dark Moon ? Combien vais-je encore en vivre ?

Une pensée pour Prince, parti trop tôt lui aussi, surdose accidentelle d'un analgésique opioïde ; les artistes savent rarement mourir de vieillesse. En même temps, c'est beaucoup moins rock'n'roll. La vie comme la mort doivent claquer et faire parler de nous. Prince disait qu'il fallait danser sa vie, et c'est exactement ce que je fais.

— C'est grand chez toi. Toi aussi, t'es grand.

Je sursaute, me retourne. Merde ! Je l'avais presque oublié, le mioche.

— Euh... ouais... possible.

— Chez le mazicien aussi c'est grand, mais tout en fourbi.

— Le magicien ?

Il sourit.

— Ben, oui. Il fait la mazie avec ça.

Sa petite main trifouille dans sa poche, d'où il tire un médiateur. D'accord. C'est le surnom de Damien, évidemment...

— Toi aussi, tu fais la mazie ? Ma maman, elle te connaît. Ze t'ai vu en photo.

En fait, il parle très bien, peut-être même trop bien, et tout à coup cela me donne chaud.

— Une photo de... moi ?

— Oui. Avec ma maman. Alors, tu fais la mazie ?

Nouveau bug. Y a pas que l'évolution du monde qui va trop vite. Là, je suis totalement largué. Margot lui a parlé de nous ?

— Je... Non, je fais pas de... Il t'a dit à quoi ça servait ce que tu tiens ?

Il hoche la tête, s'approche de moi. J'écrase mon mégot, prends une pastille à la menthe, me mets à sa hauteur et scrute le plectre.

— Et ?

— C'est pour faire la musique. Toi aussi, tu fais ?

— Oui, mais moi... (À mon tour de triturer ma poche et d'en sortir un médiateur, plus épais.) Moi, je joue d'un instrument *vraiment* indispensable.

Si Damien et Fred étaient là, ils s'étoufferaient. L'image me fait sourire.

— Pourquoi ?

— Parce qu’une basse propulse la musique. Elle est à la fois l’harmonie, le rythme et le style d’un morceau.

Il ne doit absolument rien capter, pourtant il continue à me dévisager avec intérêt.

— En concert, quand ça vibre dans le ventre des gens (je pose ma main sur le sien), juste là, c’est la basse qu’ils perçoivent.

— Le mazicien, il dit la guitare c’est mieux.

J’éclate de rire.

— Les guitaristes sont des égocentriques et des flemmards. La rythmique, ils la font passer au second plan, alors qu’elle est aussi essentielle que les notes. On va dire que c’est cinquante-cinquante. Assimiler le rythme, c’est avoir une excellente oreille, et on ne peut pas dire que ce soit donné à tout le monde. Un guitariste peut faire une fausse note, ça ne changera rien. Mais, si un bassiste se plante, cela peut créer un vrai déséquilibre et faire s’effondrer toute l’harmonie du morceau. T’as déjà vu une basse ?

Hochement négatif du menton.

— Viens, je vais te montrer.

À ma grande surprise, il attrape ma main qu’il ne se décide à lâcher qu’une fois dans mon antre. Une grande pièce aux murs capitonnés, emplit d’une trentaine de basses – et trois guitares, je l’avoue, mais deux appartiennent à Damien –, d’une batterie, quelques *drums*, djembés et autres instruments de percussion, ordinateurs pour enregistrement et mixage, des amplis, des câbles, des flight cases, des étuis, des partitions, des métronomes... Bref, mon fourbi à moi, c’est ici qu’il se trouve, et dans mon atelier d’art au bout du couloir.

Le gamin a raison, c’est grand chez moi. Un duplex que j’aime et que je n’ai jamais songé à quitter depuis que je l’ai acheté. Mes potes me chambrent souvent, parce que j’ai un côté un peu maniaque en ce qui concerne le reste de l’appartement. J’aime pas quand les choses traînent partout. Ma déco est épurée, lumineuse, contemporaine. D’après Elsa, on se croirait presque dans une page de catalogue, genre *Art & Décoration*.

« T’es une vraie petite fée du logis, en fait ! » m’avait-elle charrié un jour.

De ses grands yeux ronds, Arthur lorgne chaque recoin. Je me doute bien que Damien lui a également fait étalage de sa collection – plus impressionnante, c’est certain –, mais il ne fait aucune remarque désobligeante.

J'attrape la plus proche, une Fender Sunburst, la branche à son ampli et m'assois sur un tabouret.

— Chez Damien, le... hum... *magicien*... t'as peut-être noté qu'il y avait six cordes sur l'instrument. Une basse en a quatre, plus épaisses. Il existe aussi des basses à cinq, six, sept cordes (j'en désigne sur leur socle), mais c'est pas celles dont je me sers le plus souvent. Quatre cordes suffisent largement.

Je fais glisser mes doigts. Aussitôt, *mi, la, ré, sol* vibrent et leur son délicieusement grave résonne autour de nous.

— Tu vois les cordes ? Elles sont disposées à égale distance les unes des autres, ce qui fait que le maniement est plus simple que celui d'une guitare. Elles sont accordées en quarts, autrement dit quatre notes de distance entre chaque corde. Si tu regardes bien, tout est parfaitement symétrique, et donc beaucoup plus facile aussi pour le doigté et trouver les gammes.

Mais je lui raconte quoi ? Il a deux ans et des brouettes ! Je ferais mieux de lui filer une feuille et des crayons.

— Ze peux essayer, moi ?

— Euh...

Bien sûr que non. Personne jamais non plus ne touche à mes instruments. D'autant plus quand on ignore où ont été traînés les doigts, et ceux d'un gosse, je veux même pas l'imaginer. Pourtant, je décale la Fend et tends ma main. Sérieux, il m'a fait quoi, ce même ?

Tranquille, il vient prendre place sur mes genoux. Je cale correctement la basse, la petite main d'Arthur sur le manche bien trop large et trop long pour lui, près d'une frette, puis l'autre au niveau du corps. Avec douceur, je presse ses doigts. Ça vibre et le fait rigoler.

— C'est zoli.

Euh... ouais. Je vais éviter de le contredire.

On tente quelques accords, ça me renvoie à des années en arrière lorsque j'en avais touché une pour la première fois. J'étais déjà nettement plus grand que lui mais, après tout, s'il en garde une réminiscence quelque part, pourquoi pas ? Surtout si cela lui évite de finir du côté obscur des six cordes...

Ensuite, on s'amuse sur la batterie et les djembés, et je dois lui reconnaître un petit don pour le rythme. L'encre de ses yeux s'illumine davantage à chaque découverte ; plus les minutes défilent, plus sa

ressemblance avec sa mère me frappe. La même fossette sur le côté droit, le même petit sourire en coin, le même enthousiasme, les mêmes types d'expressions faciales. Je recule, m'assois par terre en tailleur, le regarde profiter et s'égosiller sur un bongo, tandis que les souvenirs et les questions affluent en masse. Damien sait des choses que je ne connais pas, mais je n'ai pas voulu insister. Cependant, je dois l'avouer, ce gamin m'intrigue. Cette vie de Margot, soi-disant compliquée, m'intrigue.

Pourquoi tant de mystères ?

Dans ma poche, mon téléphone vibre. Un message, mais pas de Damien.

Aujourd'hui 13 h 09

Salut, beau mâle. Aucune nouvelle depuis l'autre jour, tu vas devenir vexant. Tu me rejoins ce soir ? Je commanderai libanais.

Un soupir. Vivian a raison, après notre dernière partie de jambes en l'air, je me suis barré au matin sans laisser de message. Trop accaparé par ma musique et mes dessins, j'ai pas cherché à la contacter.

Aujourd'hui 13 h 10

Non. Trop de boulot et, demain, départ en Suisse.

Aujourd'hui 13 h 10

Dommage pour toi...

Une photo d'elle en pièce jointe. Ou plutôt, de sa chatte parfaitement taillée, sûrement ce matin chez son esthéticienne. Dans mon jean, ma queue se met à pulser.

Aujourd'hui 13 h 11

Si je trouve le temps... peut-être...

Aujourd'hui 13 h 12

Alors, à ce soir, beau mâle... En attendant, je vais profiter toute seule...

Putain ! Elle aussi, je sais pas ce qu'elle m'a fait, mais cette addiction à son corps commence à m'effrayer.

Je ferme mon téléphone, maudissant cette foutue queue trop à l'étroit maintenant dans mon boxer, et attrape une bouteille d'eau qui traîne. La longue gorgée me fait du bien, je songe au boulot, à Fred, à ma mère. Et hop ! Débandage direct ! Radical !

Mes yeux se reposent sur Arthur, un sourire vient éclairer mon visage, et Vivian dégage définitivement de mes pensées. Il s'éclate comme un fou, alors je me rapproche pour l'accompagner. Il m'imité, tente de me suivre quand j'accélère, essaie de me faire deviner des comptines impossibles que lui chante sa mère ou qu'il apprend à la crèche. Bref, on se marre en oubliant le temps, et, lorsque je lui propose enfin d'aller manger, il est tout aussi enthousiaste.

Dans la boîte laissée par Margot, que j'ai zappé de mettre au frais, je découvre des spaghettis bolo qui font un peu la gueule. Eh merde !

J'ouvre mon frigo. Double merde ! Fallait que j'aille faire des courses hier.

— Bon... euh... t'aimes les omelettes ?

— Non.

Putain, les gosses !

Nouveau coup d'œil sceptique aux pâtes. Je vais quand même pas les lui faire réchauffer et prendre le risque d'une intoxication alimentaire ? Je me tourne vers lui, détaille sa peluche qui a retrouvé ses bras.

— Comment il s'appelle déjà, celui-là ?

— Bourriquet.

— Ah, ouais... L'ami de Tigrou, c'est ça ? Eh bien, moi, je suis sûr que Bourriquet, il aime les omelettes.

— Ze sais pas.

— Surtout les miennes et surtout si tu m'aides. Tu veux bien ?

Trente secondes plus tard, le voilà installé debout sur une chaise, près de moi. Je lui apprends à casser les œufs, à les battre, à ajouter doucement du lait, à assaisonner, je le fais sourire quand il tire la ficelle de mon coupe-oignon, lui montre comment faire sauter des pommes de terre avec un reste de courgettes, puis, enfin, le fait saliver avec les bonnes odeurs durant la cuisson.

Une fois l'omelette parfaitement dorée, je la partage dans deux assiettes. Dans la sienne, j'agrémenté avec deux tomates cerises pour les yeux, une

ligne de ketchup pour la bouche et habille le tout de quelques herbes aromatiques.

— Et voilà... Bon appétit.

Un verre d'eau pour lui, une bière pour moi et on se régale d'un même bon coup de fourchette. D'abord silencieux, et sûrement très affamé vu l'heure tardive (*Dam, nom d'une corde, tu fous quoi ?*), il finit de lui-même par me parler de ses copains de la crèche, de sa trottinette à trois roues, de T'choupi, Petit Ours Brun, Bourriquet et ses potes de la Forêt des rêves bleus, et Didou qui lui apprend à dessiner (heureusement que Malone est passé par là avant lui, sinon j'aurais rien capté).

— Mais c'est pas facile ! précise-t-il avec un grand sérieux. Moi, ze veux faire un dinosaure, mais z'arrive pas.

— Quel dinosaure ?

— Un avec plein de dents ! Grrrrr...

Alors, après la musique, le dessin. Je range la cuisine, lance un disque de Motörhead, puis vais chercher de quoi faire. Ensemble, on dessine un terrible dinosaure sorti tout droit de notre imagination, je fais le contour, il ajoute les dents, les piquants, les couleurs.

— Ze peux faire un dessin pour ma maman ?

— Bien sûr.

Pendant qu'il s'applique, je vérifie mes messages. Aucune nouvelle de Damien mais, finalement, je ne suis plus si pressé qu'il rapplique. Finn de Punk Destruction m'a laissé un texto, tout comme Mike. Deux batteurs, deux styles différents. Finn est un nerveux. Doué, très doué, mais loin de posséder la classe et le talent de Mickaël. Quand on joue ensemble, on n'est pas encore totalement en harmonie, et la complicité musicale entre bassiste et batteur est essentielle. Sûrement est-ce pour cela aussi que je ne plonge pas tête la première avec les Irlandais.

Mike et moi, c'est plus qu'une connexion, et ce, depuis le premier jour. On était faits tout simplement pour se rencontrer, une symbiose parfaite, dès mon premier accord.

— Z'ai fini !

Je relève mon visage, me penche vers la table basse. Dans ma poitrine, ça bat soudainement plus fort.

— Euh... c'est...

— Moi, ma maman, toi et le mazicien.

Il avait dit quoi, Damien ? « Ni vu ni connu, je t'embrouille » ? Mon cul, oui ! Margot va le dérouiller ! Quant à moi... Je déglutis, fixe les deux personnages du milieu. Je reconnais Margot à ses cheveux noirs et moi, à ma taille.

— On se tient la main ?

— Oui. Ze voulais faire la photo, mais z'arrive pas.

— Elle ressemblait à quoi, cette photo ?

— Y a la mer. Et ma maman, elle est dans tes bras à toi.

Le trip à moto dans le Finistère. Babou avait fait deux photos de nous avec son Polaroid. Une pour Margot, une pour moi, réduite en charpie quelques jours plus tôt et recollée par Damien. Elle l'a donc gardée, elle aussi ?

— Mais elle a ranzé le carton, continue Arthur en ajoutant quelques couleurs. Tu sais, des fois, elle pleure. Ze l'entends moi et ze suis triste aussi. Tu trouves zoli ?

Je contemple l'enfant quelques instants, l'esprit plein de nouvelles interrogations que je ne peux pas lui poser. Entendre sa confidence me remue. Me bouleverse même. Cette femme, je l'ai aimée, vraiment aimée, ma plus belle histoire, la seule histoire d'amour de ma vie, en fait. Si je ne compte pas Damien, bien sûr. Mais Damien est à part de tout. Et même si cela devait se finir à l'époque, entre Margot et moi, parce que je n'étais pas prêt à m'engager davantage et que je voulais vivre ma vie sans attaches, je n'ai jamais réussi à l'oublier. Elle a toujours été là, quelque part, au fond de mon crâne, et comprendre à demi-mot qu'elle n'est sûrement pas heureuse aujourd'hui, ouais, ça me fait chier pour elle et ça me fait mal.

— Oui, il est très joli, parviens-je à sourire. Damien va adorer les cheveux que tu lui as faits. (Une grosse choucroute brouillonne oscillant entre Slash et Marge Simpson.) D'ailleurs, tu crois qu'il va finir par arriver un jour ?

— Ze sais pas. Mais t'es zentil aussi, toi. Hein, Bourriquet ? Ze suis bien ici, moi. Tu me fais un autre dinosaure ?

Dessine-moi un mouton...

De bonne grâce, je prends un crayon et me mets à la tâche, une vague pensée pour Dam. Ouais, plus aucun doute : Margot va le tuer.

23

Margot

Jamais plus ! Jamais plus je ne répondrai au téléphone un week-end où je ne suis pas d'astreinte !

Mon Dieu, j'ai cru qu'on y passerait la journée – ce qui, vu l'heure bien avancée, n'est pas entièrement faux. Avant de me rendre chez le couple à Nanterre, j'ai dû faire un détour par l'association afin de récupérer le dossier et quelques papiers explicatifs, puis, une fois là-bas, la conversation a été longue, tendue, compliquée. Finalement, après un véritable dialogue de sourds, je suis parvenue à me faire comprendre – et entendre. C'est donc plus sereines que Selma et moi avons quitté l'appartement pour retourner au bureau. J'ai rapidement rédigé un petit rapport, histoire d'en garder une trace, et maintenant j'ai les poumons en feu tant j'ai marché vite depuis le métro pour rejoindre le quartier de Damien. Dès qu'Arthur sera dans mes bras, tout ira tout de suite mieux, et demain je me fais la promesse de rattraper cette journée merdique.

Malgré mon souffle erratique qui me convainc qu'un jour il faudra peut-être songer à me remettre au sport, je grimpe les premières marches de l'immeuble de six étages deux par deux. Toujours pas d'ascenseur et mes cuisses en feu me demandent de ralentir le rythme à partir du deuxième palier. L'appart de Damien est tellement atypique – à son image – qu'à mon avis l'idée de déménager ne l'a jamais effleuré. Je vérifie une dernière fois s'il a répondu à mon SMS lui annonçant que j'arrivais enfin, mais rien. Pas même un signe me confirmant qu'il a été lu. Un peu inquiète, je force sur mes jambes pour un ultime effort, et finis par sonner à la porte. De l'autre côté du battant, je n'entends rien. Pas un son, pas une musique. Seraient-ils allés prendre l'air ?

Nouveau coup de sonnette, légèrement plus virulent, puis je tente un coup de fil. Une sonnerie se fait aussitôt entendre à travers le bois. C'est quoi, ce bordel ?

— Damien ! DAMIEN !

Je frappe contre la porte à grands coups, tout en réitérant mes appels. Quand elle s'ouvre après plus d'une longue minute, je reste estomaquée, la bouche en manque d'oxygène, les yeux courant du torse nu couvert de tatouages de Damien aux boutons de son jean grands ouverts.

— Oh... c'est toi... déjà... Holà !

— Déjà ? m'étranglé-je. Il est plus de seize heures ! J'ai essayé de te joindre par message. Qu'est-ce que... Où est Arthur ?

Je tente de jeter un œil par-dessus son épaule, il passe une main ennuyée dans ses beaux cheveux bouclés.

— Arthur... euh... ouais... Tu promets de pas t'énervé ?

S'il est possible, mes prunelles s'écarchillent davantage et, avec une force de lionne que je me connais peu, je le pousse pour entrer.

— Arthur ! C'est maman !

— Ma jolie, il est... pas là. J'allais justement partir le récupérer...

Quoi ?!!! Comment ça, « pas là » ?!!!

Le cœur au bord de la fracture, le corps frémissant d'une rage folle, je dévisage Damien avec la furieuse envie de le secouer comme un prunier pour qu'il s'explique encore plus vite – bien que son débit de paroles, en général, soit déjà hors norme.

— Où. Est. Mon. Fils ?

Il ferme sa braguette, repasse une main dans ses boucles.

— Il est...

— Margot ? *It's you* ?

Surprise par cette voix surgie du passé, je lève les yeux vers la mezzanine, là où se trouve le coin chambre. Sur les premières marches en hauteur, une magnifique rouquine me contemple d'un air ahuri, aussi choquée que moi visiblement. Elle porte un tee-shirt trop grand pour elle, celui de Damien, sans aucun doute.

Ma gorge se serre.

— Salut, Abby.

— *My... God...*

Elle se précipite en bas de l'escalier et ses bras se referment bientôt sur moi.

— *My God*, répète-t-elle. Je suis tellement heureuse de te revoir. Comment c'est... comment tu... Damien ? Tu le savais ?

Ses yeux lumineux emplis de questions passent des miens à ceux de son homme, qui sautille d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Il a raison d'être nerveux. Lui, je vais l'étriper !

Ma voix se couvre de glace.

— Où est Arthur, Dam ?

— Qui est Arthur ? interroge Abby, les sourcils froncés et les bras à présent croisés dans une posture fermée.

— C'est mon fils. Alors ? C'est quoi, ce bordel ?

Acculé, Damien nous détaille l'une après l'autre avec une grimace, se demandant sûrement laquelle des deux risque d'être le plus en pétard, même si la réponse paraît assez évidente. Le geste lent, il récupère son téléphone posé sur le canapé.

— D'abord, il va bien, répond-il enfin en prenant le temps de consulter sa messagerie. Ah, ouais... t'as essayé de me joindre...

— Évidemment ! Je t'ai dit que je t'enverrais un message dès que je partirais de Nanterre !

— Euh... ouais... Bon, tu promets de pas t'énerver ?

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu as fait de mon fils ?

— Tu devais t'occuper de lui ? ajoute Abby, de plus en plus déconcertée.

De nouveau, le regard électrique de Damien court entre nous deux. Ses épaules finissent par s'affaïsser et il baisse le menton, penaud.

— Quand tu m'as appelé, ma jolie, t'avais l'air tellement au bout de ta vie que j'ai pas pu te dire non. Mais je devais aller récupérer Abby à l'aéroport et...

— Pourquoi tu ne m'as pas laissé de message ? s'offusque cette dernière. Si tu me l'avais dit, je me serais débrouillée ! (Elle se tourne vers moi.) Il a quel âge ?

— Deux ans et demi.

— Oh... Damien !

Elle aussi lui envoie un regard de tueuse. Je pense surtout qu'elle doit être en colère de ne pas avoir été mise au courant de nos *retrouvailles*. Ce n'est

jamais agréable de découvrir un secret que l'on nous cache, surtout lorsqu'il est tu par l'homme que l'on aime.

— Bon, ça va ! J'ai rien fait de mal ! se défend-il gauchement. D'accord, ma jolie, j'aurais dû te prévenir que je comptais partir pour l'aéroport, mais il est entre de bonnes mains, je te le jure ! Je voulais juste pas l'emmener là-bas, ça peut être le bordel. Et on est rentrés ici et on a... enfin... on... a... fini par s'endormir...

Il se fout de moi ? Il a préféré faire l'amour à sa copine plutôt que d'aller rechercher mon fils !

Je m'approche. La gifle part toute seule. Aussitôt, il porte la main à sa joue meurtrie, les traits vaincus.

— Ouais... je pense que... je l'ai méritée.

— Plus jamais je ne te confierai mon fils et plus jamais je ne veux avoir affaire à toi ! m'écrié-je, le corps fulminant. Ta mère habite toujours au même endroit ?

Il relève un visage surpris.

— Ma... ma mère ? Pourquoi ma mère ?

Au bord de la rupture mentale, j'ouvre les bras d'exaspération.

— Pour aller récupérer Arthur !

Il blêmit et, dans ma poitrine, mon rythme cardiaque s'affole davantage.

— Je... Merde, c'est vrai, j'aurais pu lui demander, mais... j'y ai même pas pensé parce qu'elle était pas au courant pour toi.

— Comment ça, pas au courant ? Tu as parlé de moi ? Tu m'avais promis de garder tout cela pour toi ! Et... nom de Dieu, Damien ! T'as confié mon fils à qui ?

Au fond de mon cœur enragé, j'ai peur de connaître la réponse. Sérieusement, il n'a pas osé faire ça ? Mais ses yeux trop expressifs le trahissent.

— Tu as... Je t'avais dit de ne pas en parler à Luc !

— Mais je lui en ai pas parlé, d'abord ! Va voir ma gratte, elle est entière ! J'ai juste... Il a... Merde, Margot, vous avez vécu des trucs, tous les deux, pourquoi il aurait pas eu le droit de savoir pour Arthur ? Mais je te jure que je lui ai rien dit d'autre !

Ma main tremble, prête à dire bonjour à son autre joue. Comment ai-je pu lui faire confiance ? C'était stupide et irresponsable !

— Va te faire foutre, Dam ! Efface mon numéro et n'essaie jamais de me revoir !

Les yeux pleins de larmes, je tourne les talons et cours vers l'entrée.

— Tu vas où ?

— Chez Luc !

— Tu sais où il habite ?

Mes doigts se posent sur la poignée. Si j'étais une super-héroïne, elle aurait fondu aussitôt rien qu'avec la force de ma colère. Je pousse un râle horripilé et lance un œil meurtrier à Damien. Plus aucune peine sur son visage ; à la place, une lueur presque... amusée. Ce mec est insupportable !

— Il a déménagé ?

— Peut-être bien. Et je te donnerai pas l'adresse, Abby non plus. Tu vas devoir accepter que je t'accompagne.

— Pas question ! Et tu as une *sieste* à finir. Ça m'ennuierait de t'empêcher de *dormir*. Donne-moi son adresse !

Il hoche négativement la tête et récupère un tee-shirt noir au pied du canapé, estampillé d'une guitare et de la mention « *Power of rock never dies¹* ».

— Je t'accompagne, t'es trop énervée, c'est mauvais pour la tension. Et à moto, on ira plus vite.

Déjà, il a enfilé son blouson, attrapé deux casques et ses clés.

— Je me dépêche, *my Sweet*.

Mais Abby détourne le menton, refusant son baiser. À la place, elle me serre de nouveau contre elle.

— Je n'ai pas tout compris, souffle-t-elle à mon oreille, mais je suis heureuse de voir que tu es de retour.

Je m'abstiens de lui préciser qu'elle aussi je ne la reverrai plus. Cette pensée me fait trop mal.

— Et moi, je suis toujours aussi envieuse de tes cheveux, murmuré-je plutôt.

Elle rit. Un rire clair comme du cristal qui ne fait que fissurer mon cœur davantage. Je pose un baiser furtif sur sa joue, puis rejoins Damien sans le regarder. En silence, nous descendons jusqu'au garage. Comme Luc, je constate qu'il a changé de moto. Celle-ci est bien plus grosse, et sûrement

bien plus puissante. Avant de monter dessus, il m'observe quelques secondes, triste et sérieux.

— Écoute, je suis désolé. Sincèrement. J'aurais dû te le dire et...

Je le coupe d'un geste impatient.

— Emmène-moi chez Luc, c'est tout ce que je veux.

Il acquiesce sans un mot de plus, la mine défaite. Il met son casque, je l'imites, puis m'installe derrière lui une fois qu'il a allumé le moteur. Planquée ainsi dans son dos, je peux enfin laisser mes larmes couler. Des larmes chaudes, salées, amères. Des larmes de déception. Contre Dam ? Contre moi ? Je ne sais même plus à qui j'en veux vraiment. Oui, il a merdé grave. Oui, je ne suis pas près de lui pardonner. Mais je l'ai pris au dépourvu. C'est même à peine si je lui ai offert le temps de s'exprimer quand je l'ai appelé ce matin.

Il a parlé à Luc ! Il lui a confié Arthur ! Il t'a trahie sur toute la ligne !

Mais il n'a rien dit à Abby. Ni à sa mère. Et il a juré de ne rien avoir raconté d'autre à Luc. C'est moi qui l'ai mis dans une situation impossible. Damien n'a jamais aimé les mensonges, jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi franc et transparent que lui. Il a merdé, certes, mais j'ai merdé bien avant lui.

Perdue dans un tourbillon d'émotions indéfinissables, je me surprends à passer mes bras autour de la taille du rockeur et à me laisser aller contre son dos. En cet instant, c'est un groscâlin dont j'aurais besoin, et je ne connais qu'un spécialiste – hormis Arthur, bien sûr. Sous son casque noir, j' imagine Damien sourire. Me tenir ainsi, contre lui, me paraît aller de soi. Avec Luc, l'autre soir, j'ai ressenti de la gêne mais, avec Dam, tout est si naturel... Même cette dispute virulente prend soudain une autre tournure dans mon esprit tourmenté. Elle était si pleine de... *vie*. Et des disputes, nous en avons vécu déjà tant d'autres... Ce coup de sang, cette peur de ne pas voir Arthur, cette giflette, ces mots, cette colère... Oui, je me suis sentie *vivante*. Un moment de... renaissance. Et durant quelques minutes, je me rends compte que j'ai beau lui en vouloir à mort, je sais pertinemment que, malgré tout, je finirai par lui pardonner un jour. Je n'oublierai jamais, mais je pardonnerai.

Parce qu'il est *lui*, parce que c'est *nous*.

Néanmoins, cette pensée positive s'efface dès qu'il coupe le moteur au bord du canal Saint-Martin. Je me redresse et contemple l'immeuble blanc

devant lequel nous nous sommes arrêtés. Dans mon ventre, la colère revient se nicher en force.

Damien, je te hais !

¹ Note de Damien : Le pouvoir du rock ne meurt jamais. Yeapah !

OceanofPDF.com

Damien

Bon, d'accord, je l'avoue, c'était pas très malin. La colère de Margot est légitime, mais aussi... Comment je pouvais deviner que je finirais par m'endormir contre le corps chaud d'Abby ? Elle m'a épuisé, j'y peux rien. Quand on se retrouve, j'oublie tout chaque fois. La distance qu'on s'impose ne fait qu'augmenter la force de nos sentiments, et nos retrouvailles sont toujours très... passionnelles.

Ouais, c'est le bon mot. Mais la passion, c'est dangereux.

Pour qu'elle dure, faut savoir l'entretenir. C'est ce que j'arrête pas de dire à Serge lorsqu'il râle parce que j'ai prévu un nouveau voyage à New York. Notre relation l'a toujours dépassé. Il est pas le seul, d'ailleurs. Beaucoup me prennent pour un fou mais, ça, j'en ai l'habitude depuis que je suis petit. Et puis, j'étais sûr que mon p'tit cœur saurait bien s'occuper du même. Sûrement qu'il m'a détesté sur le moment mais, vu qu'il ne m'a pas appelé en hurlant au secours, tout a dû bien se passer. En tout cas, son immeuble n'a pas pris feu.

Margot descend de ma bécane quasi neuve, une Ducati 1299 Panigale S rouge flamboyant dont je ne suis pas peu fier, retire son casque, et ses yeux ulcérés me transpercent aussi fort qu'une volée de flèches. *Ouch !*

— Tu te fous complètement de moi aujourd'hui !

Elle a crié si fort que certains passants nous jettent des regards intrigués. Ouais, je l'ai vraiment mise en rogne.

— Ben quoi ? Il aurait très bien pu déménager. Et puis, reconnais qu'on a été plus vite que si t'avais dû prendre les transports. Je t'ai fait gagner au moins...

— La ferme !

Je soupire. Ça promet d'être plus compliqué que prévu. J'aime pas les conflits, ça rend tout le monde triste. Surtout, j'ai pas envie que Margot débarque chez Luc pleine de ressentiments et aussi tendue qu'un string sur une chips. Ensuite, la chips, elle éclate, cela fait des miettes et on râle encore plus. Après tout, il n'y est pour rien, lui.

— Ma jolie, sur le moment, j'ai cru que c'était mieux pour Arthur. Tu sais comment sont les aéroports... Et je te promets, je voulais revenir le chercher avant que tu rentres.

Ses lèvres tremblent.

— Je... Tout n'est pas entièrement ta faute. Je ne t'ai pas réellement... laissé le choix, reconnaît-elle dans un murmure qui semble lui faire mal. Ce type d'imprévu est rare et c'est la première fois que je n'ai trouvé personne d'autre. Je... Putain, j'ai vraiment un réseau de merde !

Sur ses joues, je distingue des traces de larmes, et de nouvelles brillent déjà au bord de ses yeux. Je fais un pas vers elle.

— Groscâlin ?

Même pas besoin d'insister. Elle tombe direct dans mes bras, m'étreint fort.

— Tout ne se résout pas toujours avec des groscâlins, tu sais ? hoquette-t-elle tout bas.

— Je sais, ma jolie. Mais ils savent au moins apaiser un peu nos âmes. Pardonne-moi. Si tu peux, un jour, pardonne-moi.

— Je te déteste.

Je souris en coin.

— Je le sais aussi. Moi, j't'aime. Ça compense.

Elle ressert ses bras autour de moi, respire profondément. Une caresse dans ses cheveux, suivie d'un baiser, puis je glisse ma main dans la sienne.

— Allez, viens. Il t'attend sûrement.

Je l'entraîne vers le bâtiment ; dans l'ascenseur, elle recoiffe comme elle peut ses cheveux devant le miroir, puis je sonne chez Luc, avant de faire tourner ma clé dans la serrure.

— Holà ! C'est moi !

La voix de Robert Plant me répond et la guitare de Jimmy Page vient me donner des frissons. Cependant, si Luc a mis Led Zeppelin sur la platine, ce n'est certainement pas pour leur guitariste de génie, mais pour John Paul Jones, considéré par beaucoup comme le meilleur musicien en « lignes de

basse », c'est-à-dire une mélodie jouée tout au long d'un morceau. Mais bon, ce détail, Luc l'a peut-être déjà expliqué, et après on va râler que je radote.

Il est assis sur son canapé, une bière devant lui avec du papier et des crayons. Comme prévu, il me jette lui aussi un drôle de regard que je ne parviens pas à définir. Je m'attendais à une lueur de reproche, mais c'est pas ça que je lis.

— T'avais éteint ton portable ? me demande-t-il avec calme.

C'est vrai, il a également essayé de me joindre une fois, j'ai vu, après le SMS de Margot.

— Nan, je me suis endormi, et disons que... Tadaaam ! Un peu grillés...

Je me décale pour laisser apparaître Margot. Aussitôt, mon p'tit cœur perd légèrement des couleurs.

— Euh... Salut... toi...

— Salut. Où est Arthur ?

Pouah ! Plus glacial que sa voix, j'appelle ça un iceberg. Mais Luc ne se laisse pas décontenancer par cette entrée en matière quelque peu frigorifique. Tout aussi froidement, il réplique :

— Là-haut. Chambre d'amis. Il dort.

Un petit rire nerveux s'échappe de Margot.

— Il dort ? Bien sûr, fiche-toi de moi, toi aussi.

Mon pote fronce les yeux, mouvement typique de quand il dit la vérité et qu'on ne le croit pas.

— Pourquoi je me ficherais de toi ? Si tu me crois pas, va voir.

Pas la peine de le lui répéter. Elle file à l'étage pour en redescendre seulement quelques secondes plus tard, des couleurs en moins.

— Comment tu as fait ? interroge-t-elle, estomaquée.

Luc hausse les épaules.

— J'ai rien fait. Il était fatigué, alors je lui ai proposé de se reposer un peu.

— Il ne parvient jamais à s'endormir ailleurs que dans son lit. Même à la crèche, il ne lâche jamais rien, même lorsqu'il est épuisé.

— Tu vois ? souris-je. L'assistant du magicien sait y faire aussi. Je t'avais dit que ça craignait rien.

Aux éclairs qui me foudroient, je comprends qu'il vaut mieux ne pas en rajouter une couche. Même pas une toute fine.

— Bon, ben, si tout va bien, j’ose vous laisser ? Non, parce que j’en connais une autre qui doit être en train de ruminer...

Sans déc ! En fait, je suis pas sûr d’avoir envie de rentrer tout de suite. Abby va probablement me faire la gueule, et pas dit que Gérard ait droit à un troisième round. Va falloir ramer un peu. Ou, si je lui rapporte un café caramel du Bucks avec de la chantilly, peut-être qu’elle consentira à m’écouter sans me fusiller de ses belles opales. Ouais, je vais faire ça. Mais avant...

— Promis, je lui dirai rien, m’exclamé-je à l’attention de Margot. Pas plus que Luc n’en sait !

Son front se plisse.

— Tu m’as dit que tu ne lui avais parlé que d’Arthur.

— Et c’est vrai ! Hein, p’tit cœur ? J’ai peut-être juste ajouté que... le père était... décédé et que... t’étais plus maîtresse d’école, mais je te jure que c’est tout !

Ses yeux partent vers le plafond dans un énorme soupir exaspéré. Ouais, je sais, on ne me refera pas. Pourtant, même si sa colère dépasse sûrement la hauteur de la tour Eiffel, elle ne refuse pas mon groscâlin.

— Je te déteste vraiment, gronde-t-elle contre mon cou.

— Je sais, ma jolie. J’ai le droit de garder ton numéro ?

— Tu ne l’effaceras jamais, de toute manière.

— Évidemment. Tu m’aimes quand même un peu ?

Elle recule le buste pour mieux plonger dans mon regard.

— Excuse-moi auprès d’Abby. Ce n’était pas terrible non plus comme retrouvailles. Et je t’en veux. Beaucoup. Mais... (Nouveau soupir.) Allez, fiche le camp.

Mon cœur se réchauffe. Elle est trop en rogne pour l’avouer mais, oui, elle m’aime. Un peu.

Un ultime groscâlin pour la route, un autre à Luc qui, malgré son silence, n’a pas manqué une miette de cet échange, puis je ferme la porte de l’appart en me demandant tout de même si j’ai bien fait de les laisser seuls. Non, parce que la dernière fois qu’ils ont été ici ensemble, cela c’est particulièrement mal fini.

J’hésite, prêt à coller mon oreille contre le battant, mais mon téléphone en décide autrement. Et comme j’ai déjà aussi manqué un appel de ma mère cet après-midi, je ne peux que lui répondre, sinon elle s’inquiétera. Alors,

après un dernier regard vers la porte, je prends le chemin des escaliers, mon portable contre mon oreille et ma tête fredonnant pour elle-même *Whole Lotta Love*, l'un des meilleurs morceaux de Led Zeppelin, de ceux qui donnent juste envie de faire l'amour.

OceanofPDF.com

25

Margot

Dans le genre instant de gêne puissance mille, Luc et moi nous posons là. Finalement, Damien aurait peut-être dû rester encore un peu.

Il se racle la gorge.

— Ça fait un moment qu'il dort. Tu veux peut-être le réveiller ?

Je tente un sourire maladroit.

— Non, s'il dort, c'est qu'il en a besoin. Je vais attendre un peu si... ça ne te dérange pas.

— Bien sûr que non. Pose tes affaires. Tu veux boire un truc ?

La bière sur la table basse me fait de l'œil, mais je n'ai tellement plus l'habitude de boire de l'alcool qu'un café me paraît bien plus raisonnable. Luc disparaît dans la cuisine, sûrement heureux de pouvoir échapper une minute ou deux à une conversation bancale.

J'en profite pour examiner le décor, toujours aussi grand, toujours aussi épuré, néanmoins la déco a quelque peu changé : autres fauteuils et canapé, une nouvelle table basse, des luminaires design, des étagères en plus, remplies notamment de disques et de BD, et surtout des cadres aux murs, que je ne connaissais pas, hormis le grand tétraptyque accroché au fond de la pièce, qui attire immédiatement le regard. Il est signé Lucie Barthelemy, la grand-mère de Luc. Elle était connue dans le milieu des arts visuels, traversant une période faste des années cinquante à quatre-vingt. À la naissance de ses petits-enfants, elle a commencé à s'éloigner un peu du devant de la scène, sans jamais lâcher ses crayons et ses pinceaux pour autant. Elle aimait le style « dessin photo sur le vif », ces instants réels empreints d'une beauté propre que l'on aime graver pour l'éternité : des attitudes, des couleurs, des larmes, des sourires... Et dans ce tétraptyque si bien conservé, le dernier qu'elle a réalisé avant que la maladie ne l'emporte,

c'est tout son art qui explose à travers un jeu d'ombres qui donne vie à quatre musiciens de génie. Elle l'avait offert à Luc pour ses vingt ans.

Nostalgique, je balaie la pièce déjà nimbée de la lumière douce des lampes sur pied – en hiver, la nuit tombe vite –, puis vais tourner le disque sur la platine. Je connais ce duplex par cœur, même si les nouveaux meubles me font me sentir étrangère. Il est à l'image de Luc : classe, contemporain et froid au premier abord, mais rempli de trésors cachés qu'il faut apprendre à découvrir pour pleinement l'apprécier.

— Je te la mets là ?

Sans attendre ma réponse, il pose une tasse à côté de sa bouteille de Kilkenny, une bière rousse irlandaise. Cela me fait sourire. Certains détails ne changent pas...

— Merci. J'ai mis la face B, ça ne te dérange pas ? Tu voulais peut-être écouter un autre disque ?

— Non, t'as bien fait.

Il s'empare de sa bouteille et prend place dans un fauteuil pendant que je m'installe un peu gauchement sur le canapé blanc. D'un coup d'œil avisé, je vérifie qu'Arthur n'y a pas laissé de traces de crayon, puis discrètement je louche vers Luc.

Grâce aux manches courtes de son tee-shirt, j'aperçois sur sa peau claire de nouveaux tatouages. Je ne doute pas un instant qu'il a conçu lui-même les croquis emplis de petits détails, tout comme les autres. Près de son bracelet de force sur son poignet gauche, une date entourant un trèfle stylisé irlandais. 4 avril 1930, jour de naissance de Lucie. Un peu plus haut, une *calavera* ornée d'un casque de musique avec, sur son front, une clé de *fa*. Elle est encerclée d'une ligne de partition, comme un ruban mélodique.

Sous la manche droite, je devine l'autre tête de mort qu'il avait déjà à l'époque. Plus réelle, plus horifique, elle se mélange à une grande croix celtique agrémentée d'une triquetra à chacune de ses branches. Le tatoueur avait fait un travail remarquable sur celui-là, rendant vraiment hommage au dessin d'origine. La croix et le crâne donnent l'impression d'être en métal avec une sorte de halo réaliste tout autour. Plus bas, je découvre un pinceau en train de dessiner une clé de *fa*, et plusieurs notes de musique sont encrées ici et là. De vraies œuvres d'art dont Luc peut être fier. Le talent de Lucie se retrouve clairement en lui.

— Oui ?

Je tressaille, croise ses yeux amusés. Sûrement que je rougis un peu.

— Je... Nouveaux tatoos ? Toujours aussi magnifiques.

— Merci.

Pour ma part, je n'ai jamais osé sauter le pas. La peur des aiguilles, et je déteste avoir mal.

— Ça me fait bizarre de revenir ici, avoué-je. Le même appart, mais différent. C'est Damien qui a pris ces photos ?

Du menton, je désigne les quelques cadres aux murs. Des clichés en noir et blanc de différentes villes. Je reconnais Paris, New York, Londres ; pour les autres, je donne ma langue au chat.

— Ouais, il aime toujours se perdre dans les rues. Enfin, si notre planning de tournée lui en laisse le temps.

— Comment il va ? Vraiment, je veux dire. J'ai entendu il y a plusieurs mois que Fontenoy¹ avait été relâché... Je n'ai pas osé lui en parler.

Il m'envoie un sourire rassurant.

— Il va. La libération anticipée de Fontenoy a été un choc, mais c'était à prévoir. Au moins, ce connard a eu l'intelligence de quitter le pays. Je crois qu'il refait sa vie au Mexique, ou un autre bled en Amérique du Sud. Bref, loin d'ici, loin de Dam et de Clarisse.

Je hoche la tête, prête à poser une autre question, mais il me devance.

— Toutes mes condoléances, au fait.

— Pour ?

— Ton père.

— Oh... euh... merci.

Mes doigts se crispent sur mes cuisses. *Damien, Damien...* « Rien dit de plus », *ben voyons !* Mais Luc n'y est pour rien, alors je fais bonne figure et chasse de mon esprit l'image incongrue de la pierre tombale de mon père, enterré à Londres. Je ne suis jamais retournée au cimetière depuis les obsèques, et je ne compte pas le faire prochainement.

— La radio a annoncé votre retour imminent en studio. C'est vrai ? Ici ou ailleurs ?

Il secoue la tête et lâche un soupir.

— Décidément, on peut jamais rien leur cacher. Je me demande qui a vendu la mèche. Ouais, on retourne à Montreuil, ils font du bon taf là-bas, mais ça risque d'être un peu... rock'n'roll. On n'est pas vraiment au point.

Il disait déjà ça pour leurs deux premiers albums. En fin de compte, des disques originaux avec des sons typiques de Dark Moon reconnaissables entre mille, et des cartons incroyables dans les classements musicaux.

— D’ailleurs... ton fils a bien accroché avec mes basses.

Dois-je en rire ou m’inquiéter ? Après la fixette sur Damien, va-t-il avoir une obsession pour Luc ? Il ne manquerait plus que ça !

— Ah, oui ? Il ne t’a pas trop embêté ? Je suis vraiment désolée, tu n’aurais jamais dû...

— C’est rien, me coupe-t-il. Je t’assure, te prends pas la tête. C’était... inattendu, mais... il est chouette, ce même.

Surprise par cette remarque emplie d’une étonnante douceur, je le contemple sans savoir quoi dire. Dans mes souvenirs, Luc n’aimait pas les enfants. Enfin, disons plutôt qu’ils avaient tendance à lui taper rapidement sur le système. Mais ceux de Mike sont passés par là et, depuis peu, le fils de Fred aussi. Et, surtout, Luc a mûri. Sûrement.

— Ce que Damien a dit... ce qu’il t’a raconté...

— C’est la vérité, assure-t-il. Il n’a pas voulu m’en dire plus, juste que... c’était compliqué.

Je baisse le menton sur ma tasse vide. Oui, compliqué, c’est le bon mot.

J’attends qu’il ajoute quelque chose, une question, n’importe quoi, mais il préfère se murer dans un nouveau silence. Sur la fin de notre histoire, j’ai commencé à les détester, ces silences, pourtant remplis d’interrogations. Luc ne pose jamais de questions, ou si rarement. On pourrait croire qu’il s’en fout, que la vie des autres ne l’intéresse pas, ne le touche jamais, mais ce n’est qu’une façade, une protection. Ces fichus silences ne sont pas un manque d’intérêt, il a simplement été éduqué ainsi. Chez les Gauthier, on ne montre pas ses sentiments, car ils dévoilent nos faiblesses. On ne pose pas de questions, car on évite de gêner les autres avec notre curiosité humaine mal placée.

Autant dire que l’arrivée de Damien dans l’existence de Luc a souvent semé la zizanie dans celle si carrée de la glaciale Aude Gauthier, et jamais je n’ai assisté à des échanges téléphoniques aussi brefs que ceux de Luc et de son frangin. Dans son genre, Grégoire est aussi taciturne que son petit frère. Enfin... *petit* n’est peut-être pas le mot adéquat, vu que le benjamin est plus grand en taille que le cadet. Pour ma part, je ne suis pas spécialement petite mais, quand j’ai commencé à ressentir des sentiments

pour lui, j'ai eu peur que nos vingt-cinq centimètres de différence le rebutent. Certains grands préfèrent sortir avec des filles de leur taille, ça casse moins la nuque durant les baisers, mais je crois que Luc ne s'est jamais posé la question, même si, depuis moi, je l'ai surtout aperçu au bras de top models et autres grandes échasses à la beauté insolente.

Pourquoi cette pensée me file-t-elle soudain un goût amer ? Il en devient même acide lorsque l'image de Vivian O'Connor s'invite dans mon esprit. Non seulement cette quadra sexy possède des atouts au charme indéniable, mais en plus elle est LA référence mode incontestable et incontestée. Si elle me voyait en cet instant, sûr que sa bouche grimacerait d'un sourire railleur : jean taché de la veille enfilé à la va-vite, pull trop large sans forme, bottines moches mais confortables – même si, pour l'heure, je suis en chaussettes –, et je n'ai même pas pris le temps ce matin d'une touche de mascara. En résumé, l'antithèse absolue de l'article « Les dix conseils pour que votre ex vous regrette au premier regard ». VDM².

— Elle est jolie.

C'est ça, ma grande, enfonce-toi toute seule !

— Hein ? Qui ?

— Vivian O'Connor. Je vous ai vus dans tous ces magazines à la con. Cela fait un petit moment que ça dure, non ?

Son visage se ferme brusquement.

— C'est pas... elle et moi, c'est pas... Enfin, y a rien de sérieux, c'est juste...

Il hausse les épaules et je prie pour que, comme dans mes souvenirs, il ne termine pas sa phrase. S'il prononce le mot *sexe*, je refuse que des images d'eux viennent inonder mon esprit tordu.

— Mamaaannn !

Sauvée par le gong !

Un sourire d'amour fond aussitôt sur ma bouche tandis que je me tourne vers l'escalier.

— Hé ! Coucou, mon cœur ! Fais attention...

Arthur descend les marches avec prudence, en tee-shirt et couche-culotte, son inséparable Bourriquet traînant fidèlement derrière lui. Je le rejoins, il saute dans mes bras et on se serre fort.

— Alors, ma marmotte, ça t'a fait du bien ?

— Oui. Tu sais, il est zentil et on a beaucoup travaillé.

— Travaillé ?

Il lève sa main et commence à compter sur ses petits doigts.

— Oui, z'ai fait du dessin, de la musique et une olmette ! Miam !

Je manque de m'étouffer.

— Une... omelette ?

Dans mon dos, Luc se lève à son tour.

— Ah, ouais, j'ai oublié de mettre tes pâtes au frais, alors j'ai préféré lui faire autre chose avec ce qui restait au frigo.

— Une... omelette ? répété-je, purement interloquée. Mais, Arthur, tu détestes les omelettes !

Il me sourit de toutes ses dents de lait.

— Mais elle était bonne, maman ! Miam ! Avec les petites patates et la courzette.

— La...

Cet enfant se moque de moi ! Luc a un talent certain pour la cuisine, je m'en souviens, mais de là à lui faire avaler des courgettes ! Dois-je rire ou pleurer ?

— Il n'aime pas les courgettes, comment tu as... Faites attention, monsieur Gauthier, je risque de vous engager comme baby-sitter.

Ses lèvres s'étirent en un mystérieux sourire.

— Tu serais bien emmerdée si je te répondais « pas de problème », non ?

Il s'est rapproché de nous, suffisamment pour que ses yeux plongent dans les miens et m'aspirent en leur sein. Je déglutis, soudain noyée dans le bleu-vert si singulier de ses iris étrangement parlants. Dans le fond, il ne plaisante pas, et je trouve ça encore plus dingue que le fait d'imaginer Arthur manger une omelette à la courgette.

— Je...

J'ai chaud, trop chaud tout à coup, et ma poitrine est prise de palpitations inhabituelles qui résonnent jusque dans mes tympanes. Peut-il les entendre ? Un son grave, rythmé, qui peu à peu descend même jusqu'à mon ventre. Un riff de basse...

Il me faut reculer, sortir de ce lac miroitant si tentateur, m'enfuir et ne jamais me retourner. Mais il s'avance encore et je plonge davantage. À une autre époque, combien ai-je aimé me perdre ainsi ? Me sentir belle et désirée dans le regard hypnotisant de cet homme ?

— Je suis sérieux, Margot. Vraiment, si t'as besoin...

C'est moche, la nostalgie, cela te perdra. Au lieu de te rappeler le bon, pense plutôt au mal qu'il t'a fait.

Douche froide instantanée et diaporama rapide de toutes ses dernières conquêtes – en tout cas, celles aperçues sur le papier glacé. Cela me remet aussitôt les idées en place et je me contente d'un vague sourire poli.

— C'est gentil, mais c'était vraiment exceptionnel. Je me débrouille toujours avec mes voisines, d'habitude.

— Moi, z'aime pas cez Zasmine !

Avant qu'Arthur ne s'étende sur le sujet, je file avec lui à l'étage chercher ses vêtements. Luc a pensé à lui mettre une couche pour la sieste et je le bénis. Je l'ai connu un peu maniaque et ça m'aurait embêté de devoir lui payer un nouveau matelas. Arthur est propre en journée, mais cela reste très aléatoire durant les moments de sommeil.

— Vraiment épatant, m'extasié-je en revenant vers lui. Dam avait raison. Influence de Mike et Fred ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Ouais... sûrement. Et puis, je te l'ai dit, il est cool. Curieux, intéressé, sage... C'était sympa. Tiens, bonhomme, c'est pour toi, pour ton début de collection.

À la vue du médiateur, le regard de mon fils s'illumine d'une joie indescriptible.

— Merci ! Moi, z'ai un dessin pour toi, maman, même plein !

Luc les a déjà rangés dans un plastique et précise en avoir ajouté. Des modèles de dinosaures qu'Arthur n'aura plus qu'à colorier. Inutile de dire qu'il est aux anges. Je l'aide à enfiler son blouson d'hiver, son écharpe et son bonnet, puis arrive ce moment d'embarras ultime : celui de l'au revoir qu'on ne sait pas comment faire. Un simple salut ? Une bise ?

Avec Damien, encore une fois, c'est facile, mais avec Luc...

— Maman ! Ze veux pas rentrer ! Ze veux encore faire la musique.

— Il est tard, mon cœur, et on a suffisamment abusé. Regarde, il fait déjà nuit et je dois encore faire à manger.

— Une olmette ?

Je le dévisage avec des yeux ronds. À tous les coups, si je lui en cuisine une un jour, il aura le culot de me dire qu'elle n'est pas aussi bonne que

celle de Luc. Cette omelette, je sens que je vais en entendre parler jusqu'à la Saint-Glinglin.

Un soupir, mélange de dépit et de fatigue, puis, de nouveau confuse, je me tourne vers Luc.

— Merci encore, je ne sais pas comment te revaloir ça un jour.

Il sourit à Arthur, avant que ce sourire sincère ne remonte sur moi, m'inondant d'une nouvelle vague de chaleur impromptue.

— T'inquiète pas, tu me dois absolument rien. C'était juste... du plaisir.

J'acquiesce, la gorge serrée quand même, sans savoir quoi faire.

— Bon, alors... bonne soirée.

— Ouais, souffle-t-il. Prends soin de toi... de vous. Fais attention en rentrant.

— Toujours.

Nos regards s'accrochent une brève seconde. Dans le sien, un éclat trouble qui me perturbe encore un peu plus, car je ne parviens pas à le déchiffrer. Se pose-t-il lui aussi en ce moment mille questions stupides ?

— Ze peux te faire un bisou ?

— Bien sûr.

Il s'accroupit face à Arthur pour l'étreindre un instant pendant lequel mon fils lui offre ledit bisou, un peu baveux. Il se redresse ensuite et, sans crier gare, pose à son tour un baiser de plume sur le bas de ma joue, juste là, près de mes lèvres. Les siennes sont chaudes, duveteuses, électrisantes. Un doux frisson se répand sur ma pommette, bifurque vers mon cou, longe mes épaules, avant de plonger le long de ma colonne vertébrale. Puis, soudain, le froid, alors que Luc recule déjà d'un pas.

— Rentrez bien.

Sans savoir comment, je me retrouve dehors, ma main gantée dans celle d'Arthur, l'esprit sens dessus dessous.

*Nom de Dieu, Margot, reprends-toi ! Et arrête de t'appeler Margot !
MAR-GUE-RITE ! Tu te prénommes MAR-GUE-RITE !*

« Un prénom de vache. »

Damien, sors de ma tête ! Vous tous, sortez de ma tête !

— Maman, y a quoi ?

— Rien, mon cœur. Ç'a été juste une grosse journée. Tu t'es bien amusé, toi ?

— Oui. On va venir encore ?

Que répondre face à ces deux billes éclatantes d'espoir ?

— Je ne sais pas. Bon, et alors, demain ? On tente ce Jardin des plantes ?

Motivé, Arthur crie un grand « oui », et une fois de plus mon cœur de maman fond comme une guimauve au soleil, à en avoir mal.

Pourquoi se prendre la tête avec le passé ? Avec l'avenir ? Mon présent, il se trouve ici, sa petite main dans la mienne, et c'est bien tout ce qui compte.

Alors, l'esprit un peu rasséréné par cette pensée rationnelle, je prends Arthur dans mes bras et disparaîs sans me retourner, dans la puanteur poisseuse de la bouche du métro de la gare de l'Est.

¹ Note de Damien : Si ce nom ne te parle pas, faut lire mon histoire.

² Note de Damien : tu connais pas ce sigle ? Il signifie « Vie de merde ».

Luc

Tenir le groove, encore, encore, accélérer le rythme, rester parfaitement calé avec la grosse caisse, accentuer la puissance du jeu, ne plus étouffer les notes, au contraire, les faire exploser, tout donner.

— Et là, Dam lâchera les chevaux avec la gratte ! s'exclame Mike. Bam... Bam... Bam... Ma poule, cette intro va être d'anthologie !

— Ouais, je trouve déjà ça mythique, les gars, bravo ! nous annonce la voix de Donovan Béranger, ingé son de génie de Do Records avec qui on a déjà collaboré plusieurs fois. C'est enregistré pour le faire écouter aux autres dès qu'ils reviennent.

Mike et moi levons un pouce en direction de la vitre de la régie derrière laquelle se tiennent Donovan et son assistant.

— On refait ? me demande mon pote.

Dans un sourire complice, on recommence. On sait très bien qu'on peut être encore meilleurs. Pendant qu'on peaufine de notre côté, Damien et Fred se sont éclipsés dans une autre salle pour écrire des paroles qu'ils testeront ensuite avec un piano. Depuis plusieurs mois, Dam a commencé à prendre goût à l'exercice, et faut avouer qu'il se démerde pas mal.

Déjà deux semaines de studio, des mètres de bandes enregistrés, mais pas encore grand-chose de validé. Par nous quatre, j'entends, parce que, pour Donovan et Serge, la moitié du futur album pourrait déjà être dans la boîte. Seulement, les idées fusent un peu plus chaque jour et la connexion entre nous, que je redoutais difficile, s'avère en réalité d'une intensité surprenante et presque magique.

« Votre complicité à toute épreuve, c'est votre force », m'a sorti Elsa l'autre jour, après être passée dans les locaux un petit moment en compagnie de sa Miss Égypte. J'étais pas très à l'aise de la revoir, mais

Anat n'a fait aucun commentaire sur notre séance de tirage de cartes. Faut dire qu'elle était plus attirée par les risettes de Danny et d'Eva que par notre travail. Même moi, je me suis surpris à faire plus attention à eux que d'habitude. Les enfants de mes potes, je les ai toujours considérés comme différents des autres. Les mioches me gonflent à vitesse grand V, mais, eux, avant même qu'ils ne naissent, je les aimais déjà, sans être en confiance pour autant lorsqu'ils terminaient dans mes bras. Ils sont nos mascottes, nos petits soleils. Mais, aujourd'hui, quand je les regarde, c'est un autre petit bonhomme qui vient me hanter. Je me demande s'il va bien, si Margot va bien.

C'était vraiment trop bizarre de la voir chez moi. Différente, et pourtant la même. Je ne sais comment l'expliquer avec des mots. Alors, je l'ai dessinée, et croquer ses traits m'est revenu aussi facilement qu'autrefois. Physiquement, à part ses quelques cernes et ses cheveux plus longs, redevenus noir intense, elle n'a pas du tout changé. Non, le changement chez elle est plus profond, invisible à l'œil nu.

Aurais-je dû en profiter pour lui parler de nous ? M'excuser de l'avoir traitée comme je l'ai fait ?

Elle m'a tellement perturbé qu'après son départ je me suis enfermé dans ma musique pour ne plus penser. J'en ai oublié le rendez-vous avec Vivian et, depuis, cette dernière me fait la gueule. Bon, je ne le ressens pas vraiment vu qu'elle est partie pour son périple traditionnel. Deux fois dans l'année, elle se frappe les quatre semaines consécutives de la Fashion Week. New York, Londres, Milan et Paris. Grand bien lui fasse.

— Hé, ma poule ! T'es encore avec moi ?

Mes paupières cillent. La batterie s'est tue et Mickaël m'observe d'un œil de faucon.

— Euh... scuse...

Il lève une main vers la régie.

— On prend une pause, les mecs ! Allez, viens, on va s'en griller une.

On pose les instruments, on récupère blousons, clopes et sodas, et je le suis jusqu'à la terrasse extérieure, sur le toit du bâtiment. Devant nous, le gris de Montreuil s'étale, indifférent à nos tracas.

— Alors, ta tête est partie où cette fois ? En Irlande ? D'ailleurs, t'as des nouvelles ?

Avant de répondre, j'allume nos cigarettes et tire une taffe.

— Ouais. Pour le moment, entre eux, c'est la merde. Ils ont mis les choses à plat avec Clive, et autant dire que c'est parti en couille. Je me suis engueulé avec lui aussi, bref... Ils ont repoussé un peu leurs projets et je les rejoins pour la Saint-Patrick. On fera la teuf d'abord, on discutera ensuite sérieusement. Et là-dessus, ma mère m'a également téléphoné, elle s'inquiète pour ma sœur, pour mon frère, « et veille sur eux s'il te plaît, je compte sur toi », bla-bla-bla. Même pas qu'elle m'a demandé si, moi, j'allais bien. Veiller sur Greg, qui est à plus de dix-huit heures d'avion et qui se porte comme un charme ? Quelle blague !

Nouvelle bouffée que je savoure, puis j'ouvre la canette, à deux doigts de m'échapper des mains lorsque Mike demande :

— Et Margot ? Des nouvelles aussi ?

Putain ! Il va pas s'y mettre ? Déjà que les filles nous font chier avec elle depuis qu'elles savent !

Avec Damien, on s'est posé la question plusieurs jours. Devait-on en parler aux autres ou pas ? Abby l'avait vue, et ils nous connaissent suffisamment pour vite comprendre qu'un truc nous tourmentait. Alors, on a craché le morceau, mais Damien n'a rien avoué de plus que je ne savais déjà. D'ailleurs, on a refusé de préciser où elle vivait. Elsa peut être aussi fouineuse que Dam quand elle s'y met, et j'ai bien compris que Margot ne souhaitait vraiment pas renouer les liens.

— Non. Je sais même pas si Dam lui envoie des messages. Quand je tente d'aborder le sujet, il devient pire qu'une tombe. Putain, ça fait même peur.

Un éclair fugace traverse le regard azuré de Mike.

— Quand tu tentes d'aborder le sujet ? répète-t-il, sourire vainqueur au bord des lèvres. Donc, elle te hante ?

Je secoue la tête.

— Pas du tout. C'est toi qui tires les conclusions. Je m'en fous, moi. Au moins autant qu'elle s'en fout. Elle m'a ni demandé mon numéro ni donné le sien. Ça veut tout dire.

Il sourit plus fort, me tape sur l'épaule.

— Ouais, bien sûr, ma poule, tu t'en fous. Je vais faire semblant de te croire, si ça te fait plaisir. Mais tu veux mon avis ? En fait, même si tu le veux pas, je te le donne. T'es en plein marasme depuis quelque temps, on le voit tous. Tes projets dans le dessin font ressortir en force le souvenir de Lucie, et maintenant Margot refait surface...

Je soupire.

— T'as parlé avec Fred ? Toi aussi, tu vas me dire de régler le passé pour pouvoir avancer dans le présent ?

— Oh ? Tu t'es confié à Fred ? Ben merde, alors ! Je sers plus à rien dans ce groupe ! s'esclaffe-t-il avec bonne humeur. Mais si c'est ce qu'il t'a dit, ouais, je pense pareil. T'as jamais rien laissé transparaître après cette rupture. Le lendemain, t'as repris ta basse et t'as fait comme si la vie continuait comme avant. Mais on est pas aveugles et on te connaît bien mieux que tu le penses. On a vu que, non, c'était pas comme avant. Alors, oui : règle le passé une fois pour toutes, finis ton deuil, chasse les fantômes, et ton esprit sera enfin libre pour avancer et savoir où il va.

— Merci, *papa*.

Nouveau rire tonitruant qui résonne sûrement jusque dans la rue en contrebass, puis on termine nos sodas en silence, ou presque. Nos doigts tapent un même rythme sur les canettes, et bientôt on improvise une mélodie au bruit d'aluminium. Comme attirés par notre délire, Fred et Damien finissent par nous rejoindre.

On reparle de l'album, ils nous montrent les paroles toutes fraîches et on se lance dans un énième débat autour de la mélodie et du rythme du futur morceau. C'est Serge qui doit venir nous chercher pour nous ramener en bas. Il a pas l'air content, faut dire que chaque heure passée dans le studio s'ajoute à la facture finale et, avec nous et notre fichue manie de la perfection, les factures doivent toujours être sacrément salées.

Pendant qu'on descend les marches, j'attrape Damien par le poignet et le fais ralentir, laissant passer les autres devant.

— Yeap ? Un souci ?

— Non, je me demandais juste... Si je veux régler définitivement le passé, j'ai besoin d'un numéro de téléphone.

Goguenard, il s'appuie contre le mur et me toise avec amusement, les bras croisés.

— Il vaut très cher, p'tit cœur.

Je lève les yeux au ciel.

— Commence pas, merde ! Je sais que tu lui as promis, mais... je veux juste savoir si elle et le petit vont bien et... régler quelques trucs.

— Il t'a marqué, hein ? T'es plus le même depuis.

Ma mâchoire grince tandis que son regard pénètre intensément dans le mien à la recherche d'une vérité qu'il a déjà devinée.

— N'importe quoi, grogné-je de mauvaise foi. Et puis, c'est qu'un numéro. Si elle veut pas me répondre ou si elle veut me bloquer, elle le fera, et j'aurai ma réponse.

Un ange passe. Aucun de nous ne baisse les yeux, comme si chacun tentait d'entrer dans la tête de l'autre pour savoir exactement ce qui s'y trame. Il tire finalement son portable de sa poche arrière, qu'il fait miroiter devant moi comme le Saint Graal en me lançant un sourire carnassier, quasi jubilatoire.

— T'as de la chance que j't'aime, mon p'tit cœur. Tu me donnes quoi en échange ?

Margot

Non... Non... Non... Pfff !

Dépitée, je regarde les quelques fringues posées sur le lit d'Arthur. Je ne croule pas sous les vêtements et, ce soir, je regrette presque de ne pas avoir pris le temps de faire une heure de shopping avant d'aller récupérer mon fils à la crèche.

Pourquoi me prendre la tête ? Ce n'est PAS un rencard ! Seulement, cette fois, je refuse de passer pour la nana ayant l'air au bout de sa vie, débordée et à côté de ses pompes.

Si tu l'avais simplement envoyé bouler comme tu aurais dû le faire, tu ne te poserais pas autant de questions et tu n'aurais pas eu à mentir une fois encore à Romy !

Deuxième profond soupir et nœud à l'estomac. D'un coup de tête, je chasse Romy de mon esprit trop inquisiteur, puis tire de l'armoire une robe-pull couleur lie-de-vin. Avec son col bateau et sa taille mi-cuisse, ne serait-elle pas parfaite ? Ni trop ni pas assez. Et cette teinte m'a toujours mise en valeur.

Allez... Vendu !

Robe et sous-vêtements sous le bras, je retourne en vitesse dans la salle d'eau, non sans jeter au passage un œil à Arthur et Jenny, sa baby-sitter, en pleine lecture d'un livre sur les dinosaures. J'ai déjà laissé mon fils le soir en raison de réunions de travail, mais c'est bien la première fois depuis sa naissance que je sors à cause d'un homme. Et même s'il ne s'agit *pas* d'un rencard, je n'en ressens pas moins une certaine nervosité.

Quand j'ai vu le message de Luc trois jours plus tôt, je suis restée tout ébahie devant l'écran de mon téléphone. Mon premier réflexe a été de

vouloir l'effacer, bloquer Luc et engueuler Damien avant de lui réserver le même sort, mais le cœur, ce fichu cœur, a eu l'ascendant sur la raison.

Et ma curiosité aussi.

Léger fond de teint, un trait de khôl, du mascara, un peu de blush, puis je me concentre pour dessiner le contour de mes lèvres et poser un joli rouge mat. Enfin, j'enfile ma tenue, assortie de collants noirs et d'une paire de bottes, avant d'aller vérifier le tout dans le miroir en pied à côté de la porte d'entrée. Plutôt satisfaite du résultat, je glisse une pince dans mon sac à main, histoire de pouvoir m'attacher les cheveux une fois arrivée au restaurant.

— T'es zolie, maman !

Je souris à Arthur, avant de demander d'un coup d'œil son avis à Jenny. La jeune femme de dix-huit ans, adepte des joggings confortables en toute occasion, lève son pouce.

— Très classe ! Je *like* !

Après des bisous, des câlins et les recommandations d'usage – plus pour mon fils que pour Jenny –, je m'emmitoufle pour ne pas avoir froid dehors et rejoins mon scooter sur le parking devant l'immeuble.

Luc m'a donné rendez-vous dans un resto du XIX^e, à quelques rues de la Villette, au nom très parlant qui m'a fait sourire : Les Saveurs du Liban. Il a toujours eu un grand faible pour la cuisine libanaise, surtout leurs desserts. Avec lui, j'ai appris à découvrir les délicieux fumets de cette cuisine qu'il préparait lui-même parfois, et, après notre rupture, je n'ai plus jamais mangé de *kibbehs*, de feuilles de vigne farcies ou autres *sambouseks*. Rien que la vue d'un baklava suffit encore à me troubler et à me renvoyer immédiatement à lui et à nos souvenirs.

Pourquoi ce rendez-vous ce soir ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il m'a simplement dit vouloir discuter et, après l'énorme service qu'il m'a rendu malgré lui en s'occupant d'Arthur, je ne pouvais refuser.

J'aurais préféré ne rien ressentir, prendre cette soirée pour ce qu'elle semble être : une façon peut-être de clore une histoire qui n'a jamais connu le vrai mot « fin ». Humiliée, trahie, déçue, je m'étais enfuie de son appartement neuf ans plus tôt après une terrible dispute sur laquelle aucun de nous n'est jamais revenu. J'avais simplement claqué la porte, espérant comme une idiote qu'il me courrait après dans la rue, comme dans ces films

romantiques ridicules que j'exècre tant depuis. Mais le baiser passionné sous la pluie, fait de pardons et de belles déclarations d'amour, n'avait pas eu lieu. À la place, le silence, la douleur et la rancune. Pour la première fois de ma vie, j'avais compris à quel point l'amour était un traître machiavélique pouvant offrir le plus beau et le reprendre sans crier gare, du jour au lendemain.

Alors, oui, ce soir, ces derniers jours, j'aurais voulu ne rien ressentir. Tout cela remonte à si longtemps... Tant d'eau a coulé sous les ponts depuis... Et c'est bien cela le plus terrible : le temps apaise la souffrance et finit par tromper notre mémoire. Il la soigne, la rassérène, l'enjolive, et elle se met à nous jouer des tours en ne nous remémorant que les bons souvenirs à coups de « et si... ».

Soudainement anxieuse, je gare le scooter à quelques pas du restaurant que je rejoins sans me presser après avoir noué mes cheveux avec la pince, me demandant quand même si cette soirée est une bonne idée.

Bien sûr que non !

Devanture du bâtiment un peu miteuse et défraîchie, comme Luc me l'avait dit.

Rien ne t'empêche de faire demi-tour. Reprends ton scoot et fuis avant qu'il soit trop tard.

Trop tard ? Pourquoi trop tard ?

Parce que... c'est Luc.

Ma main tremble légèrement lorsque je pousse la porte d'entrée, puis un rideau de velours mordoré. Et là... envol direct dans un autre monde. Les effluves appétissants prennent d'assaut mes narines tandis que mes yeux s'en ramassent plein les mirettes. Si l'extérieur ressemble à une sinistre mesure, l'intérieur est un total contraste et d'une beauté absolue, digne d'un conte des *Mille et Une Nuits* : décoration ultrabranchée aux tons noirs, rouges et or, lumière chaude et tamisée provenant de nombreuses lampes sur pied, plafonniers stylés et autres luminaires de différentes tailles et différentes formes, de grandes tentures aux lisérés raffinés, des canapés et fauteuils surmontés de cuir ou de velours, de la vaisselle orientale finement travaillée, des plantes, des fleurs, un large bar au bois sombre élégant et une cuisine semi-ouverte dévoilant en partie la brigade affairée. Dans l'air s'élève une mélodie presque incongrue dans ce lieu, un son de blues discret s'échappant d'enceintes au mur.

— Madame ?

Encore soufflée par la magnificence de l'endroit, je donne le nom de Luc au serveur qui m'annonce, sans surprise, que je suis la première.

Cela aussi, ça n'a pas changé...

À l'écoute d'un nouveau morceau, James Brown et sa voix éraillée sur *It's a Man's Man's Man's World*, je le suis jusqu'à une alcôve, où je prends place, presque intimidée devant tant d'intimité. Ici, sans aucun doute, nous serons à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes. J'en ressens une bouffée de chaleur inopportune et commande déjà une bouteille d'eau fraîche, histoire de ne pas finir liquéfiée avant qu'il n'arrive. Le serveur revient rapidement avec ma boisson, la carte des vins et celle des plats.

Tout en me délectant de la fraîcheur de l'eau, je jette un coup d'œil nerveux à mon téléphone d'abord, puis à la salle déjà bien remplie. Finalement, de plus en plus agitée, je décide d'ouvrir la carte des mets, que je contemple sans la voir.

Sérieusement, que va-t-on bien pouvoir se raconter ? Et pourquoi m'avoir invitée ? À l'inverse de Damien, il n'a sans doute jamais cherché à me retrouver. Je ne suis même pas sûre que notre rupture l'ait vraiment ébranlé, même si, à l'époque, Dam et les filles ont tenté de me prouver le contraire. Après tout, je ne lui suffisais pas. Quand on aime quelqu'un, pourquoi vouloir fourrer son biscuit ailleurs ?

— Salut, toi...

Je sors de mes pensées dans un sursaut et lève les yeux pour me noyer directement dans le bleu-vert des siens.

— Sa... salut... toi...

Moment de flottement. Dois-je me redresser ? Va-t-il se pencher ? Me faire la bise ? Il hésite, je le vois, tout comme je surprends son sublime regard se perdre un instant sur le dessin de mon décolleté. Finalement, il se décide et, une seconde plus tard, ma joue droite s'échauffe sous la douceur de ses lèvres encore froides. Un unique baiser chaste, qui a lui seul contient beaucoup.

Il pose son casque de moto au pied de la chaise, passe une main dans ses cheveux détachés, retire son blouson et s'assoit face à moi. Mon Dieu ! Ce mec a bien des défauts, mais pas celui du mauvais goût vestimentaire. Gilet foncé sans manches sur chemise blanc crème légèrement entrouverte, manches retroussées, il porte le look bohème avec une classe folle, à la fois

dandy et grunge, le tout renforcé par ses nombreux bijoux qui ne le quittent presque jamais. Colliers, bracelets, quelques bagues... Il en a des nouveaux, mais j'en reconnais quelques-uns et je sens une infime piquûre dans ma poitrine face à une chaîne en argent agrémentée d'une tête de mort design au crâne fracturé.

— Tu l'as toujours...

Ses yeux surpris suivent les miens vers le haut de son torse et ses longs doigts caressent le pendentif.

— Ouais, bien sûr. Pourquoi j'aurais jeté un de mes préférés ?

L'arrivée du serveur m'évite de répondre et de me concentrer sur le reflet scintillant, perturbant, sur sa langue.

N'essaie même pas de te souvenir de l'effet de son piercing sur toi. Très mauvaise idée !

De toute évidence, vu le tutoiement entre les deux hommes, Luc doit être un habitué du lieu. Nous commandons un apéritif, bière libanaise pour lui, martini blanc pour moi (plus l'habitude de l'alcool ? Au diable mes principes !), puis nous nous perdons chacun derrière notre carte. Enfin, surtout moi, car, pour sa part, il ne tarde pas à la reposer devant lui.

— Tu peux choisir les yeux fermés, c'est Issam derrière les fourneaux.

Je ne peux m'empêcher de pousser un « oh » d'étonnement. Neuf ans plus tôt, Issam tenait un petit restaurant d'à peine dix tables dans la rue parallèle à celle de chez Luc, mais dix tables toujours pleines tant sa cuisine surpassait celle de ses concurrents.

— Avant, ici, c'était une pizzeria en fin de vie. Il l'a rachetée pour une bouchée de pain, et voilà le résultat. Il ne lui reste plus que la façade extérieure à refaire.

— C'est ce qu'on appelle prendre du galon, m'extasié-je en balayant une fois de plus la salle d'un regard admiratif. Je comprends mieux pourquoi tu as choisi cet endroit.

— Ouais, il a bien mené sa barque. Alors ? Tu prends quoi ?

Trop de choix tue le choix. Tout me donne envie ! Luc vient à ma rescousse alors que le serveur apporte nos apéros et de quoi grignoter.

— On a qu'à faire comme autrefois, propose-t-il. Un mélange et on partage...

Comme autrefois...

Quel souvenir garde-t-il, lui, de ce qui a été *nous* ? Les bons ? Les mauvais ? Reviennent-ils le hanter aussi depuis quelques semaines ?

Je hoche la tête, fais mes choix d'abord, lui ensuite, puis, de nouveau seuls, nous trinquons.

— Jolie robe, jolie couleur, elle te va bien.

Le martini coule de travers. Je m'étouffe à moitié dans une toux de grand-mère, puis tente de cacher un rot pour faire passer le tout.

Tu voulais être sublimement parfaite ? Bravo ! Très réussi ! Le rot était-il obligatoire ?

— Mer... merci.

— Comment va Arthur ? T'as pu t'arranger facilement ?

Quelque peu estomaquée que sa première vraie question concerne mon fils, je le dévisage un court instant, à la recherche de cette lueur signifiant qu'en fait il s'en fout, mais je ne la vois pas.

— Il va bien, merci. C'est toujours plus facile de s'arranger quand les baby-sitters sont disponibles. Mais je dois avouer qu'Arthur m'en a un petit peu voulu de savoir que je te verrais sans lui ce soir.

Un bref éclat traverse ses yeux, toujours pas celui auquel je m'attendais.

— Ah oui ?

— Oui. J'ignore ce que Damien et toi lui avez fait, mais... il vous adule.

J'aurais pu mentir à Arthur, seulement j'ai horreur du mensonge et n'ai jamais employé ce subterfuge avec lui, sauf par omission (et le père Noël ne compte pas !).

Luc prend le temps d'une lampée, durant laquelle je ne sais plus où regarder tant ses prunelles flamboyantes en cet instant me brûlent.

— Tu nous en veux ?

— Non. C'est à moi que j'en veux.

Il hausse un sourcil. Visiblement, il ne se contentera pas de cette réponse. Acculée par son silence parlant, je termine mon verre d'un trait, comme si l'alcool pouvait m'aider à avouer une vérité pourtant évidente, me semble-t-il.

— J'ai tout fait pour vous oublier. Toi, lui, vous tous. Ç'a été long... douloureux... Je pensais y être arrivée mais, apparemment, j'avais tort. Ou revenir à Paris était vraiment une erreur.

Il penche sa tête, l'air de me sonder. Je redoute sa question suivante, me demandant jusqu'à quel point je suis prête à lui mentir ce soir.

Mais Damien sait déjà tout, alors à quoi cela te servirait-il ? N'oublie pas... Radio Pipelettes...

Contre toute attente, cependant, ce n'est pas une question qui s'échappe de sa bouche, mais des mots auxquels je ne m'attendais certainement pas. Encore moins à ce qu'il glisse sa main sur la mienne d'abord. La chaleur de ses doigts, délicieusement rugueux à cause de ses cordes, se propage aussitôt sous mon épiderme, me déstabilisant encore un peu plus.

— Je t'ai fait du mal, tu le méritais pas.

Abasourdie, je cligne des paupières. Il est sérieux ? Il vient vraiment de reconnaître à demi-mot qu'il était en tort ?

— Je pourrais te dire que je regrette, poursuit-il, que si c'était à refaire, je ferais les choses différemment, mais... ça servirait à quoi ? On reviendra jamais en arrière. Et ce que j'ai vécu, on sait tous les deux que j'avais besoin de le vivre.

Douche froide instantanée. Non mais, je m'attendais à quoi ? Des excuses ? Un mea-culpa en bonne et due forme ? Quelle idiote !

Mes yeux noirs de nuages plantés dans les siens et l'amertume au fond de la gorge, je retire ma main.

— Des connards, j'en ai connu un certain nombre, mais toi... Toi, tu es le pire, parce que je t'ai aimé.

J'ai craché ces mots, espérant que ma déception et mon dégoût l'imprégneraient suffisamment pour lui faire du mal à mon tour. Au moins un peu. Il baisse le menton une demi-seconde, suffisamment pour que je comprenne que, oui, il est touché. Mais, bien vite, il relève son visage et, à son tour, il rive ses beaux yeux aux miens. Si sérieux, si parlants... Si pleins de... d'affliction ? Vraiment ?

— Tu sais ce qui se serait passé si on avait continué comme ça, dans les mensonges, les non-dits, les faux-semblants ? réplique-t-il sur un ton neutre. On se serait enfermés dans une histoire qui ne nous ressemble pas et on se serait fait encore plus de mal.

Je déglutis.

— Parce que... tu as eu mal, toi ?

Ma voix est presque un murmure.

Sa main revient sur la mienne, la serrant légèrement, comme s'il redoutait que je m'échappe pour de bon. Ce que je devrais faire d'ailleurs, pour éviter une nouvelle salve de plombs en plein cœur.

— Évidemment, répond-il avec une étonnante gravité. Tomber amoureux, c'est facile. Aimer, c'est plus compliqué. Et toi... je t'ai vraiment aimée. On a appris à se découvrir, à être là l'un pour l'autre, jour après jour. Cet amour, on l'a construit ensemble...

— Et tu as tout détruit d'un seul coup de queue, ne puis-je m'empêcher de jeter avec une certaine hargne. Sans regret, même neuf ans après. Des remords ? Au moins quelques-uns ?

— Si je te réponds « oui », tu me crois ?

La semaine dernière, sûrement pas, mais à présent...

« Je t'ai fait du mal, tu le méritais pas. »

Mon ton s'adoucit malgré moi.

— Oui. Oui, je te crois. Mais tu attends quoi ? Mon pardon ?

— Je n'attends rien, Margot. Que tu aies accepté ce rendez-vous, c'est déjà beaucoup. Si tu veux partir... vas-y. Je comprendrai.

Ses doigts délaissent les miens, mais leur chaleur continue à vibrer contre ma peau.

— La fuite, c'était ton truc à toi, raillé-je. Et puis, j'ai faim.

De loin, j'aperçois le serveur approcher, chargé d'un grand plateau rempli de diverses spécialités libanaises aux odeurs alléchantes. Pendant qu'il le pose devant nous avec deux assiettes propres, un autre débarrasse les apéros vides et un troisième nous rejoint avec nos verres de vin. *Définitivement pas raisonnable...*

Ils se retirent avec discrétion après nous avoir souhaité un bon appétit, puis Luc lève son verre.

— On trinque une nouvelle fois quand même ?

Je lève le mien.

— Pourquoi « quand même » ? Bien sûr qu'on trinque. Disons... aux souvenirs ?

Mon verre tinte contre le sien dans un joli bruit de cristal. Il sourit en coin, une nouvelle lueur indéchiffrable au fond des pupilles.

— Ou aux surprises du présent.

À mon tour d'esquisser un sourire.

— Oui, à ce bon vieux destin qui semble aimer se jouer de nous.

Dans un même mouvement, yeux dans les yeux, nous portons le vin à notre bouche, sans doute avec la même pensée en tête lorsque, autour de nous, les premiers accords d'une basse résonnent, me fichant un frisson

imperceptible. *Stand By Me*, le grand classique de la basse qui avait accompagné notre premier baiser, un soir de décembre, dans l'ancien appartement de Luc, celui qu'il partageait avec Damien.

Dans ma poitrine, mon cœur a bondi, même si je tente de garder un visage neutre. Oui, définitivement, le destin se moque des blessures passées et aime distiller des signes qui ne trompent pas.

Neuf ans... et tant de bouleversements. Et si, pour finir, l'heure du pardon avait sonné pour enfin tourner la page et réussir à mieux avancer ?

OceanofPDF.com

Luc

Quelle étrange soirée... Comme si les dernières années et l'absence de Margot n'avaient jamais existé. Elle se tient là, devant moi, souriante, enjouée. Elle me pose des questions sur notre enregistrement, les projets de Dark Moon. Je lui parle un peu de ma sœur, de mon frère, des tensions avec ma mère, de l'Irlande. Même si l'échange est simple et étonnamment facile, il reste très en surface. Au-dessus de nos têtes flotte un gros nuage empli de tout ce qu'on évite consciemment d'aborder.

Au moment du dessert agrémenté d'un thé à la menthe maison, je lui montre quelques photos des enfants de mes potes.

— Danny a déjà la touffe de Fred, plaisante-t-elle.

— Ouais, il est bien parti pour lui ressembler. Alice a dit : « Tant que son premier mot n'est pas *putain*... »

Elle éclate de rire.

— Avec vous quatre comme exemple ? C'est mal barré.

— Ouais. Enfin, surtout Fred, Dam et moi. Mike fait des efforts depuis la naissance de Malone.

Après une bouchée de baklava, elle ouvre à son tour ses photos et je ne peux m'empêcher de sourire devant la bouille souvent coquine de son fils.

— Il a beaucoup de toi. Les yeux, le sourire...

— Je ne sais pas. Tu trouves ?

J'agrandis l'image, me perds dans les deux perles sombres si pleines de lumière.

— Ouais, je trouve. Et sa fossette aussi. Quand Dam me l'a amené, j'ai capté direct.

Elle prend le téléphone de mes mains et contemple longuement la photo avec un regard que je connais pour l'avoir déjà vu chez mes amies ou la

mère de Dam. Celui de l'amour inconditionnel.

— Je ne sais pas. Peut-être. Moi, c'est son père que je...

Ses yeux se relèvent vers moi tandis qu'elle se mord la lèvre et que ses joues s'empourprent. *Malaise*. Je me racle la gorge.

— Ça, je peux pas le dire. Il... Tu... hum... tu veux... m'en parler ?

— C'est... compliqué...

D'accord... En fait, on en est toujours au même point.

Refroidi par son refus, je me cale au fond de ma chaise.

— Ouais, *compliqué*, j'ai bien compris. Mais ça t'a pas empêché d'en parler à Dam. Après... bien sûr... je suis pas Damien.

Qui n'a d'ailleurs pas pu se retenir de m'envoyer des textos au fil de la soirée, juste pour savoir si tout se passait bien. Une vraie mère poule ! Lorsque Margot s'est absentée avant le dessert, histoire d'appeler la baby-sitter, j'ai envoyé un doigt d'honneur à mon cher et tendre emmerdeur qui m'a répondu par un smiley mort de rire.

— Luc...

Ses doigts glissent sur les miens. Depuis l'apéro, on ne s'est plus touchés, même inopinément, et sentir de nouveau le contact de sa peau me réchauffe étrangement.

— Ça t'intéresse vraiment ?

Je fronce les sourcils.

— Pourquoi ça m'intéresserait pas ?

— Parce que, à une autre époque, tu posais beaucoup moins de questions. Tu préférerais te réfugier derrière ta musique ou tes carnets de dessin. Excuse-moi d'avoir encore ce Luc en tête, je vois bien pourtant que, comme moi, tu as changé... un peu.

Je ne sais pas vraiment comment prendre la remarque. Est-ce une forme de compliment ?

Sans réfléchir, j'enlace sa main.

— Ouais, j'ai eu trente piges et je supporte plus les manèges qui tournent.

— Tu n'as jamais supporté les manèges qui tournent. Ni le bateau ni les balançoires. Comme Damien. Et après, vous vous étonnez qu'on vous surnomme les jumeaux terribles.

— On ? Non, juste Serge.

Son sourire s'étire.

— Non, je t'assure, pas que Serge.

Bande d'enfoirés !

D'un coup de tête, je lui désigne le dernier baklava qu'elle refuse.

— Dis-moi simplement d'aller au diable, et ce sera réglé, remarqué-je après l'avoir goulûment avalé. Dam m'a dit que c'était compliqué ; toi, tu me l'as répété plusieurs fois. Pourtant, tu lui en as parlé quand même et tu es là ce soir. Dans le fond, pourquoi t'as accepté mon invitation ? Pas juste parce que tu pensais m'en devoir une.

Elle baisse le menton.

— Je... C'est... compliqué.

— OK.

Dans un soupir agacé, je relâche sa main et termine mon thé en silence. J'aurai essayé...

— Mais ! C'est ma Shéhérazade ! Alors, ça ! Luc, quel cachottier !

Sorti de sa cuisine, Issam déboule dans mon dos, et, avant d'avoir eu le temps de prononcer un mot, il a déjà claqué deux baisers sur les joues de Margot.

— Euh... Salut, Issam.

— Non mais, alors, là... Tu sais qu'il ne m'a rien dit ? Tu reviens enfin à Paris ? Vous vous êtes... hum ?

Le sourcil taquin, il nous fait comprendre d'un geste des deux index la fin de sa phrase.

— Euh... non, on...

— Occupe-toi de ton cul et de ta bouffe, t'as déjà assez à faire, non ? grogné-je.

Nullement mis à mal par la gêne qu'il vient de provoquer, Issam part dans un grand rire qui fait lever quelques têtes vers nous.

— Ah, mon Luc ! Jamais les plus moches, hein ! Mais cette femme, Luc, cette femme ! Toujours la plus belle !

Non mais, sérieux ! Il va fermer sa grande gueule ? En plus, à part Vivian, je n'ai jamais emmené personne ici. Trop tard... Margot a perdu son sourire, malgré le baisemain du cuistot, et me jette un œil déçu par en dessous. Putain !

— J'aurai le plaisir de te revoir au moins ? lui demande-t-il, toujours insouciant de ses conneries.

— Je... C'était très bon. Sincèrement. Et ce lieu... splendide.

Enorgueilli, il bombe le torse.

— Oui, j'avoue que je suis assez fier, et si cela t'a tant plu, attends, ne bougez pas !

Il tourne les talons, nous laissant seuls dans un silence subitement pesant.

— Ce qu'il a dit... c'était juste...

Sa main se dresse devant mon nez.

— Te justifie pas. J'ai pas besoin de savoir.

En cet instant, j'aimerais pouvoir entrer dans sa tête pour découvrir ce qu'elle imagine. Ou peut-être ne vaut-il mieux pas.

— Tiens, ma belle. Et ne l'ouvre pas devant lui, il te les mangerait tous.

Nouveau rire gras pendant que Margot prend la boîte tendue par Issam. Curieuse, elle jette tout de même un œil à l'intérieur et un léger sourire réapparaît sur ses lèvres délicates.

— Merci, Issam, c'est gentil.

Inutile de me préciser, je devine le mélange de pâtisseries bien caloriques.

— Avec plaisir. Et ce que j'ai dit tout à l'heure, c'était de l'humour, hein ! Depuis toi, je n'ai vu Luc qu'ave...

— Tu peux nous faire porter l'addition ? le coupé-je avant que la maladresse de trop ne sorte de sa bouche.

Face à mon regard froncé éloquent, il fait aller sa tête de Margot à moi, puis de moi à Margot.

— Oh ? Je vous ai mis mal ? Mais non ! Il ne faut pas, les enfants ! Et cela me fait tellement plaisir de vous revoir ensemble !

Visiblement, il n'y a pas que Damien qui ne sait jamais lorsqu'il est temps de fermer sa gueule...

D'un claquement de doigts vers l'un de ses serveurs, il fait comprendre que l'on souhaite la note et payer par carte – il me connaît bien, je ne peux lui enlever ça. Il s'occupe lui-même d'entrer le paiement dans l'appareil et, pendant que je tape mon code, il s'assure encore une fois que tout s'est bien passé. Mon généreux pourboire devrait pourtant lui donner sa réponse.

— Je vous revois bientôt, alors ? s'informe-t-il en nous accompagnant vers la sortie.

— Luc, sûrement, oui.

— Oh, ma belle Shéhérazade, je suis certain que, d'ici quelques jours, tes papilles à toi aussi réclameront déjà ma cuisine, s'esclaffe-t-il en la prenant chaleureusement dans ses bras, avant de lancer une claque dans mon dos et

de poser ses petits yeux porcins sur nos casques. Soyez prudents en rentrant, pas de folie sur la route. Et... à bientôt.

Un dernier clin d'œil de sa part, et nous nous retrouvons sur le trottoir, cueillis par l'air froid et sec de février, loin des délicieuses odeurs de l'établissement. À la place, l'effluve si typique de Paris, la sueur de ses artères, l'haleine de son bitume et de sa ferraille. D'un regard, je comprends que le scooter réparé de Margot l'attend quelques mètres plus loin sur la gauche, tandis que ma R1 patiente sagement sur un parking à droite.

— Bon... eh bien... merci pour le dîner. C'était vraiment délicieux.

Emmitouflée dans sa veste d'hiver et son écharpe, Margot semble un peu empruntée avec son casque dans une main et la boîte de desserts dans l'autre.

— De rien. C'était... avec plaisir.

Si le repas nous a permis de renouer avec une certaine complicité, les mots échangés sur la fin et l'intervention maladroite d'Issam l'ont irrémédiablement très vite chassée. Et cela me fait chier de la laisser avec un arrière-goût en bouche. Je voulais clore le chapitre avec une sensation d'apaisement pour tous les deux. Tourner la page sans regret ni remords, me dire que je n'avais pas à m'en faire pour elle, que, loin de moi depuis toutes ces années, c'était franchement le mieux et qu'elle vivait heureuse. Mais, hormis lorsqu'elle parlait de son fils, je n'ai décelé aucune once de bonheur. La clarté malicieuse qui illuminait à tout moment ses grands yeux à une autre époque, je ne l'ai aperçue à aucun instant ce soir. Oui, elle m'a souri, oui, elle a rigolé, mais il ne s'agissait pas de la Margot douce et joyeuse de mes souvenirs. Celle-là a beau s'être endurcie, je la sens surtout fragile et à fleur de peau, écrasée par le poids trop lourd de son imperméable secret.

Seulement, elle veut pas t'en parler. Alors, dis « bonne nuit » et démerde-toi pour oublier...

Je me rapproche d'un pas.

— Tu fais attention sur la route ?

— Bien sûr. Toi aussi.

— Moi ? Toujours...

Quand je me penche vers elle, son parfum discret vient chatouiller mes narines. Une légère odeur sucrée, douce et fraîche à la fois qui me fait dire que l'ancienne Margot est encore présente quelque part. Malgré sa grosse écharpe, sa joue sur laquelle j'attarde peut-être un peu trop mes lèvres est

déjà froide. Je m'attends à ce qu'elle recule d'elle-même, sûrement mal à l'aise avec la subite proximité de nos corps, mais elle ne bouge pas, ses opales happées par les miennes.

— Fais attention à toi, murmuré-je, me retenant de caresser sa pommette pour lui apporter un peu de chaleur. Et embrasse Arthur pour moi demain. J'espère qu'un jour il comprendra la chance qu'il a d'avoir une mère qui l'aime à ce point.

Elle entrouvre la bouche, mais seul un souffle embué en sort, qui va se mêler au mien. Pas la peine de mots, son regard reconnaissant parle pour elle. D'un geste, je défais la pince dans ses cheveux, qui tombent comme un voile de soie sur ses épaules. Oui, Issam a raison. Cette femme est belle, mais n'a jamais su le voir vraiment. Si je m'écoutais, je glisserais mes doigts dans cette chevelure tentatrice que j'ai déjà connue bien plus courte et d'une autre couleur. Cette coupe lui allait bien, même si, je l'avoue, je la préfère aujourd'hui. À défaut de suivre mes envies, c'est la pince que je glisse dans son sac en bandoulière.

— Prends soin de vous. Merci d'être venue.

Déposer un dernier baiser sur son front avant de tourner les talons me coûte, mais rester ainsi, si près d'elle, éveille d'étranges sensations que je préfère refouler, sans chercher à les comprendre véritablement.

À quoi bon ? Même si j'ai encore des questions, j'ai surtout eu les réponses à celles que je me posais avant cette soirée. Je lui ai fait du mal, beaucoup de mal, alors, inutile de vouloir en ajouter.

— Sani. Le père d'Arthur s'appelait Sani. Sani Salaou.

À moins d'un mètre de ma moto, je pivote, surpris. Margot se tient juste derrière moi, petite ombre tremblotante dans le froid de plus en plus mordant de la nuit.

— Il était médecin dans un dispensaire au Niger et...

Ses yeux dévient vers la boîte en carton qu'elle finit par lever en l'air.

— Et si tu connais un endroit tranquille au chaud où l'on pourra partager ces desserts, alors... je te raconterai tout.

Luc

Installée comme moi au fond de mon canapé, Margot suit des yeux le filet de fumée en train de s'échapper de sa tasse de café. Avant de me suivre avec son scooter, elle a téléphoné encore une fois à la baby-sitter pour la prévenir qu'elle rentrerait un peu plus tard que prévu. Le temps du trajet, je jetais des regards réguliers dans mon rétro, certain qu'elle allait finir par faire demi-tour, mais non. Elle est bien là, les jambes repliées sous elle, même si je ne semble plus exister depuis quelques minutes.

La boîte de pâtisseries orientales est ouverte sur la table basse et, en attendant que Margot se décide à parler, je déguste une première *namoura*, autre petit gâteau libanais riche en sucre. En fond, le volume très bas, j'écoute d'une oreille distraite la voix si caractéristique de Steven Tyler sur *Dream On*, une *power ballad* toujours efficace. D'ailleurs, elle semble parvenir à ramener Margot à moi. Celle-ci boit une gorgée de café, puis tourne son visage vers ma sono.

— Elle est belle, cette chanson.

— Un classique d'Aerosmith, leur premier album.

— Tu sais ce qui m'a beaucoup manqué après notre rupture ?

Ses prunelles si expressives dérivent sur les miennes, en accord avec son sourire empli d'une certaine nostalgie.

Ma tête fait « non ».

— Que tu me parles musique. Dans ces moments-là, tu devenais intarissable, si enflammé... Une vraie encyclopédie vivante qui savait me faire découvrir plein de choses passionnantes. Tu te dévalorisais souvent vis-à-vis des autres, mais il n'y avait aucune raison. Tu valais au moins autant qu'eux, et même... bien plus à mes yeux.

Elle ne cille pas en disant cela, elle soutient même mon regard avec force, me faisant sourire doucement à mon tour.

— Tu étais amoureuse...

— Oui, ça, c'est sûr. Mais pas aveugle. Tu as de l'or partout en toi, mais tu as peut-être réussi enfin à t'en rendre compte et à l'accepter.

— Peut-être.

Je hausse les épaules, me ressers un gâteau, histoire d'occuper mes yeux ailleurs. Ouais, j'ai toujours été doué pour la fuite.

— Ne plus t'entendre disserter, oui, ça m'a manqué. Ta musique à toi m'a manqué. *Tu* m'as manqué. J'avais besoin de m'éloigner de Paris, de toi, de vous tous. Je suis partie à Lyon, suivre une formation courte donnée par l'association Charity's Cross. J'avais décidé de travailler avec eux, dans l'humanitaire. M'occuper des problèmes des autres, je pensais que cela m'obligerait à relativiser les miens. J'ai commencé par la République centrafricaine, puis le Bénin et quelques mois au Togo. Je donnais des cours de français dans des écoles créées par l'association, soit à des enfants soit à des adultes. Puis j'ai quitté quelque temps l'Afrique pour l'Inde. Quelques mois dans l'État de Goa, quelques mois à New Delhi, une occasion de renouer avec mes racines maternelles, que je n'ai pas voulu manquer.

Et qu'elle n'a jamais pu cacher. Son père était français, mais c'est le sang de sa mère qui s'est toujours traduit dans sa beauté. La forme typée de son visage aux traits fins si féminins, sa peau joliment dorée, ses cheveux au noir intense et ses grandes opales couleur café...

D'ailleurs, elle marque une brève pause en finissant le sien, puis contemple sa tasse vide avec une légère grimace.

— Pour la suite, tu aurais quelque chose de... plus fort ?

— Houlà... À ce point ? Ben, j'ai ce que tu veux. Bière, whisky, vin... Irish coffee ?

Elle valide ma dernière proposition et me suis dans la cuisine. Pendant que je mélange habilement café chaud, sucre roux, whisky et crème chantilly – plus facile et rapide à cette heure tardive que de travailler de la crème liquide –, elle replonge dans ses souvenirs.

— Je pensais rester plus longtemps en Inde, mais on m'a proposé un nouveau mandat au Niger. Un remplacement urgent d'un instituteur dans un village un peu perdu au sud d'Agadez.

Consciente qu'elle me parle peut-être chinois, elle lève un œil sur mon sourire en coin.

— Ouais, avant que tu poses la question, j'ai aucune idée d'où se situe Agadez. Même le Niger, je t'avoue...

Elle sort son portable, se rapproche de moi et m'offre un bref cours de géographie africaine. Bon, en fait, dans ma tête, je n'avais pas trop mal situé le pays.

— En plus de l'école et de quelques rénovations dans le village, l'association avait mis sur pied un dispensaire géré par Sani, le...

— Futur père d'Arthur, complété-je en lui tendant son verre et une cuillère. J'ai pas la mémoire des noms, mais abuse pas quand même. Je sais les retenir d'une heure à l'autre.

Elle répond à mon sourire amusé par un hochement de tête, puis nous retournons dans le salon. Tandis qu'elle s'installe dans la même position qu'avant, je mets la face B du vinyle, puis prends place sur le canapé, un peu plus près d'elle.

— La famille de Sani était franco-nigérienne, il a passé son enfance dans les alentours de Marseille. Lui et moi, nous nous sommes tout de suite bien entendus. Il était gentil, plein d'humour. Il avait déjà roulé sa bosse aussi et nos expériences amoureuses ratées mutuelles ont fini par nous rapprocher. Je n'arrivais cependant pas à savoir si j'étais vraiment amoureuse ou s'il s'agissait juste d'une amitié un peu... débordante. Il avait treize ans de plus, était très amoureux du Niger, et surtout de son travail au dispensaire. Moi, je savais qu'un jour je reviendrais en France. Mon cœur avait pansé ses blessures, et plus les jours passaient, plus je me sentais forte et prête à faire mon retour. Un matin, j'ai été prise de nausées et d'autres signes flagrants. Test positif. J'aurais pu ne rien dire, rentrer à Lyon et me faire avorter, mais... ce bébé inattendu n'était qu'une graine que je me suis prise à aimer tout de suite. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Il était un accident auquel je n'avais pas songé une seconde. Moi ? Déjà maman ? Je n'arrivais pas à le concevoir, et pourtant...

Délicatement, elle porte la main à son ventre.

— ... je n'ai pas imaginé une seule fois m'en débarrasser. Aussi surpris que moi, Sani a été incroyable. Il a réussi à décrocher un travail aux Hospices civils de Lyon et m'a proposé un avenir en France, où l'on aurait dû revenir à la fin de mon septième mois. Je commençais à comprendre

que, oui, cet homme, dans le fond, je l'aimais. Un amour différent de toi, mais un amour tout de même.

Elle prononce ces derniers mots avec une douceur presque timide. Un aveu dont la flèche vient me toucher en plein cœur, même si, visage impassible, je n'en montre rien.

— Mais le destin en a décidé autrement. Une semaine avant notre retour, Sani a succombé à une crise cardiaque. J'ai pété les plombs. Hystérie, dépression, décollement du placenta... J'ai fini à l'hôpital d'Agadez, où ils m'ont longtemps gardée pour mon bien et celui du bébé. De rose, tout était devenu noir, l'avenir sans lendemain. L'accouchement en France était compromis. Puis j'ai commencé à recevoir la visite d'un homme que je n'aurais jamais pensé rencontrer un jour. Dabo Salaou, le frère cadet de Sani. Ils ne se parlaient plus depuis des années, avant même la mort prématurée de leurs parents.

— Pourquoi ? ne puis-je m'empêcher de demander alors qu'elle fait une pause pour boire.

Ses traits deviennent graves, ses doigts se crispent sur la tasse.

— Tu as entendu parler des Fils de la Lumière ?

— La secte ? Ces tarés plus extrémistes encore que tous les autres ?

Sa tête acquiesce. Dans mes veines, mon sang se glace tandis que les pièces d'un puzzle macabre commencent à trouver leur place.

— On ne peut plus vraiment parler d'une secte aujourd'hui, ils sont bien plus que cela. Selon Sani, Dabo leur a toujours voué une admiration sans bornes, jusqu'à finir par devenir l'un de leurs plus fervents partisans. Une organisation terroriste aussi meurtrière que les autres, prête même à leur faire la guerre pour s'emparer de l'intégralité du pouvoir sur les territoires déjà sous contrôle.

— Eh ben... si même entre eux ils ne sont pas capables de s'entendre...

— Oui, souffle-t-elle, attristée. À se demander comment finira un jour cette planète. Mais, quand Dabo est venu me voir, il ne ressemblait en rien à ce que Sani m'avait décrit. Ni enfiévré par son idéologie ni prédicateur. Juste un mec lambda, en plein deuil de son frère. Moi, encore trop assommée par tout ça, je pensais qu'il avait fini par se réveiller de cette folie, qu'il avait quitté le mouvement. Il me rendait visite régulièrement, toujours charmant, à l'écoute, attentionné. Puis Arthur est né, avec quelques semaines d'avance, mais rien de trop grave. Je lui ai donné le prénom de

son père, Arthur en deuxième prénom. Ça m'est venu comme ça lorsque la sage-femme me l'a demandé. Une faiblesse sur l'instant, une vague réminiscence inconsciente du passé. Je ne peux même pas te décrire ce que j'ai ressenti quand je l'ai tenu pour la première fois contre moi, tellement c'était... puissant.

Pour avoir assisté malgré moi à des bribes de conversation sur le sujet – merci, Flavia et Alice –, je peux l'imaginer. Mike et Fred aussi l'ont sûrement vécu, mais ils n'en ont jamais parlé ouvertement. Sans doute qu'il n'existe pas de mot pour ce genre d'amour et qu'ils ont préféré le garder pour eux. Margot, néanmoins, se reprend vite et chasse le souvenir d'un rapide petit coup de tête.

— C'est à partir de ce moment-là que Dabo a révélé son vrai visage, lorsque je lui ai dit que je comptais bientôt rentrer en France. Refusant de l'entendre, il a d'abord tenté de me convaincre de rester, puis il s'est montré de plus en plus virulent, allant même jusqu'à proposer d'adopter le bébé. « C'est le fils de mon frère, il doit rester ici, c'est son pays. » Ses discours n'avaient plus rien de sensé et son extrémisme a commencé à se dévoiler. Il voulait nourrir Arthur avec ses propres idées, en faire un jeune Fils de la Lumière. Dans son délire, ne pouvant lui-même avoir d'enfant, il était persuadé qu'Arthur était celui qui deviendrait leur nouveau guide. « Il vient me parler, tu entends ? Dans mes rêves, oui, le Tout-Puissant me parle, Il me l'a dit, me l'a montré. » J'avais peur, je ne voulais plus le voir. Les infirmiers lui ont interdit de revenir à l'hôpital mais, la veille de mon retour au village, il est parvenu à s'y introduire, et c'est de justesse qu'il s'est fait arrêter avant de franchir la porte de ma chambre.

— Oh, putain...

L'injure m'échappe tout bas. Dans ma poitrine, mon cœur accélère la cadence alors que des images de ce qu'elle me raconte prennent vie dans mon esprit. Comment des gens aussi cinglés peuvent-ils se promener librement dans la nature ?

— Je ne suis jamais retournée au village. J'avais mes papiers, c'était suffisant, l'ambassade a fait le reste. Ma mère a déménagé à Lyon pour être avec nous, j'ai décroché un travail dans une école primaire, Arthur allait bien, je reprenais une vie sociale... Tout était parfait dans le meilleur des mondes, jusqu'à ce que Dabo retrouve notre trace, je ne sais comment. Ma mère travaillait aussi, à temps partiel, alors Arthur allait quelques heures en

crèche, où ce cinglé a tenté de le récupérer un après-midi. Bien sûr, les éducatrices ne l'ont pas laissé approcher et m'ont tout de suite avertie, ainsi que la police, mais... elle n'a jamais réussi à le retrouver. Moi, je suis devenue complètement parano. Je me sentais épiée, suivie, laisser Arthur à la crèche me rendait malade. Et j'avais raison de l'être. Un soir, il nous a attendus devant l'entrée de notre immeuble, le discours encore plus délirant. « Je suis venu chercher l'Élu. Sani est celui qui apaisera le monde et qui montrera le vrai chemin de la Foi. Donne-le-moi maintenant, chienne ! Maintenant ! », et il m'a frappée.

Les mots me percutent comme si c'était moi qui avais reçu le coup. Sur mes cuisses, mes poings se ferment automatiquement et une mauvaise sensation se met à grouiller au fond de mes entrailles.

— Il t'a frappée, ce connard ? Comme ça, en pleine rue ? Mais ils étaient où, les gens, putain ?

— Certains sont intervenus peu après. Entre-temps, j'avais déjà bondi sur lui et l'avais marqué au visage avec l'une de mes bagues, juste là, près de l'œil. Je criais, Arthur pleurait, lui continuait de psalmodier sur son dieu et sur l'Élu. Enfin, des gens ont accouru pour m'aider tandis que d'autres appelaient la police. Mais, une fois encore, le temps que les flics arrivent, ce taré avait fichu le camp. On m'a conduit au commissariat pour enregistrer ma plainte. Ce soir-là, j'ai croisé le chemin de Romy Bergmann, une officière de la DGSI.

— La quoi ?

— Direction générale de la Sécurité intérieure.

— Ah, ouais... rien que ça...

— Leur siège est à Levallois-Perret, mais Romy est souvent en déplacement. Pendant que je parlais avec un des policiers, elle s'occupait d'Arthur, une oreille à l'écoute, et, après ma déposition, elle m'a raccompagnée chez moi, m'a fait raconter de nouveau mon histoire devant un café, puis elle est partie comme elle était venue. Durant plusieurs jours, j'ai cru devenir folle. Je voyais Dabo partout, je n'en dormais plus. Et le cauchemar a recommencé, avec ma mère, cette fois. Malheureusement, une fois de plus, il a réussi à s'évaporer comme un fantôme. Après une nouvelle plainte et une ordonnance d'antidépresseurs, Romy est venue sonner à ma porte. Elle avait une proposition à me faire, violente, radicale et pour laquelle elle jouait gros.

Suspendu à ses lèvres, je hausse un sourcil.

— Si je te dis protection des témoins, ça te parle ?

— Ouais, plus ou moins. J'ai vu ça dans les films.

— Cela existe vraiment, mais ce type de protection reste rare et réservé à des cas très spécifiques. Trois tentatives d'enlèvement d'enfant par un terroriste en puissance n'entraient pas dans les critères de sélection. Romy m'a-t-elle fait sa proposition parce qu'elle s'était un peu attachée à Arthur ? Parce qu'elle avait un jour subi elle aussi le harcèlement et les coups d'un homme ? Je ne sais pas. Mais, ce soir-là, elle m'a dit qu'elle pouvait me faire *disparaître*. Un coup en sous-marin qui, s'il était découvert, mettrait fin instantanément à sa carrière.

Dans ma cervelle, les pièces continuent inexorablement de s'emboîter et les mots de Damien viennent résonner à mes oreilles : « Putain ! C'est juste un pur délire ! Un truc digne d'un roman de Ken Follett ! »

— Te faire... disparaître ?

— Oui. Changer d'identité, de numéro de sécu, de ville, de job... Faire mourir Margot et donner naissance à une nouvelle femme. Abandonner tout ce que j'avais reconstruit, sans que personne, à part Romy, connaisse ma nouvelle identité.

— OK. Je crois que j'ai besoin d'un autre verre.

À fréquenter des mecs barrés, j'en ai entendu des histoires pas croyables mais, celle-là, c'est le summum. Comment j'aurais pu deviner ?

Je me verse un whisky double, lui en propose un qu'elle refuse.

— Donc... tu l'as fait.

Ce n'est pas une question, juste l'évidence qui me fait mieux comprendre nos retrouvailles bizarres à SoPi.

— Oui. Après quelques jours de réflexion et en avoir longtemps parlé avec ma mère. Jamais je n'ai eu à faire un choix aussi difficile. Arthur portait encore le prénom de son père, il n'avait pas tout à fait un an, alors, d'après Romy, à cet âge, il se ferait facilement à un nouveau prénom. Le seul point sur lequel j'ai dû vraiment batailler, c'était le lieu. « Tu préfères le Cantal ou la Corrèze ? » J'ai dit « Paris », elle a répondu « non ». Mais, à devoir tout abandonner, ma mère en premier, je refusais d'atterrir dans un lieu sans repère aucun, dans un de ces villages perdus vivant des commérages. Finalement, elle a cédé et... cela fait quasi un an et demi que je suis revenue. Sani s'est effectivement habitué rapidement à Arthur, moi,

j'ai eu plus de mal avec Marguerite. En plus de tous les changements, elle m'a inventé des diplômes et un passé professionnel que je n'avais pas tout à fait, mais j'ai vite pris le pli de l'assistance sociale, après tout, cela reste un métier de l'humain. En échange de ses services, j'ai trois règles strictes à suivre. Ne pas donner à ma mère ma position, ne pas créer de fortes relations amicales, parce qu'on s'empêtre trop vite dans les mensonges, et ne jamais donner mon vrai nom.

Le whisky passe de travers.

— Ne pas créer de fortes relations amicales ? Mais comment c'est possible, ça ? Et si... Enfin, t'es pas une nonne, si t'avais... rencontré quelqu'un ?

— Cette situation ne sera pas éternelle, soupire-t-elle. Ils ont retrouvé la trace de Dabo. Il est retourné au Niger, dans un des camps de ses petits copains dégénérés. Romy pense que, s'il ne tente pas de revenir dans les prochains mois, cela voudra sûrement dire qu'il a définitivement abandonné.

— Tu y crois ?

— Je veux croire que oui.

Sa moue me fait dire le contraire mais, devinant peut-être mes pensées, elle ajoute :

— La peur qui me rongait il y a encore un an s'atténue un peu plus chaque jour, depuis qu'elle m'a annoncé la nouvelle. Et, comme par hasard, je tombe finalement sur vous, les seuls que je cherchais vraiment à éviter ici. Mais... on sait ce qu'on pense du hasard, n'est-ce pas ? Toi non plus tu n'y as jamais cru. Je savais que revenir à Paris équivalait à jouer avec le feu. Seulement, vous aviez déménagé en Suisse, j'avais beaucoup moins de chance de vous croiser. Quant à Elsa, il me suffisait d'éviter certains quartiers.

— Connerie de destin, hein ?

— Oui. Un gros farceur à l'humour douteux.

— Elle est au courant ?

— Romy ? Pour vous ?

Elle hoche négativement le menton.

— Ce qu'elle ignore ne peut pas... lui prendre la tête. Quand la situation sera plus sûre, je lui en parlerai... peut-être.

Dois-je comprendre ce qu'elle sous-entend à demi-mot ? Je cesse de tapoter mon verre vide, le pose sur la table et me tourne vers elle.

— Une vraie rebelle, dis donc, moi qui m'attendais plutôt à une réponse du genre : « Quelle importance puisque, après ce soir, je ne vous verrai plus ? »

Elle a beau baisser la tête, le rosé sur ses joues, cependant, ne m'échappe pas.

— Oui, c'est ce que je croyais aussi, mais... on sait très bien, toi et moi, que Damien ne me lâchera jamais.

La pique fait mal. Un peu. Alors, mon corps se penche vers le sien, juste assez pour l'obliger à me regarder.

— Parce que ce n'est qu'une question de Damien ? Vraiment ?

Autour de nous, la musique s'est tue depuis longtemps et le silence, à présent, résonne bien trop fort à mes oreilles.

Ses pupilles détaillent les miennes, me dévisagent, descendent sur mes colliers, s'attardent sur la tête de mort en argent qu'elle m'a offerte un jour, comme ça, pour le plaisir. Par... amour.

— Tu sais bien que non, finit-elle par souffler.

Au fond de ma poitrine, le rythme devient plus vif... ou il ralentit... je ne sais plus très bien. Ni ce que je veux ni ce que je ne veux pas. Ce soir, je souhaitais simplement mettre des mots sur la fin de notre histoire et la laisser partir ensuite, l'esprit tranquillisé, sans me retourner. Mais, rien que durant le repas, j'ai vite compris que la laisser partir serait peut-être plus compliqué que prévu, et maintenant, avec toute cette histoire, il m'est juste impossible de fermer les yeux et de faire comme si elle ne m'avait rien dit.

Sa paume est étonnamment fraîche lorsqu'elle la pose sur le dos de ma main avec la légèreté d'une plume, pourtant, sur ma peau, je ne ressens qu'une étrange chaleur apaisante.

— Ne t'en fais pas pour moi, d'accord ? demande-t-elle presque comme une supplique. Je vais bien et Arthur pète le feu. Alors, surtout, ne te prends pas la tête avec ça.

Ben, ouais, facile à dire maintenant que la bombe a explosé. Elle est gentille, elle ! Mais je retiens mes sarcasmes. Mon autre main préfère glisser une mèche de ses cheveux derrière son oreille, effleurer la courbe de celle-ci, longer d'une caresse sa nuque.

— Pas m'en faire, OK, mais, maintenant... il va se passer quoi ?

— Maintenant...

Lentement, elle bascule vers moi, pose ses lèvres chaudes près des miennes, sur le bas de ma joue, exactement là où je l'avais embrassée avant qu'elle ne parte de mon appart la dernière fois. Nouvelle chaleur sous mon épiderme, qui se répand partout.

— ... maintenant, je vais rentrer chez moi avant de perdre une baby-sitter à laquelle je tiens beaucoup. Elle a déjà été super cool pour les heures sup. Je te laisse ce qui reste des desserts.

Je n'ai pas le temps d'un mouvement qu'elle a déjà sauté sur ses jambes et récupéré son portable sur la table. Pendant qu'elle renfile sa veste, je me donne un coup de pied au cul pour me lever à mon tour, un peu sonné par ce revirement brutal. L'écran de mon téléphone s'allume. Dam vient de m'envoyer un nouveau message et Vivian tente de me joindre. Pas de nouvelles depuis des jours, et, comme hasard, faut qu'elle appelle maintenant. Les femmes et leur putain de sixième sens !

— Merci pour cette soirée et pour... ce moment...

Refus de l'appel – elle va gueuler –, et je pivote vers Margot, à la recherche d'un truc à répondre pas trop bateau. Sa veste est encore ouverte. Peut-être pas très discrètement, je ne peux m'empêcher de suivre ses courbes une dernière fois. Même après neuf ans, j'ai l'impression de me rappeler le premier contact de mes doigts sur sa peau de satin. En même temps qu'ils suivaient ses formes, je les dessinais dans ma tête et les avais reproduites le lendemain sur le papier. Le premier croquis érotique d'elle. Sûrement que je l'ai encore quelque part dans les cartons de l'atelier.

— Oui ?

Ses pupilles flamboient, amusées.

— Euh... Si ça te dit, un de ces quatre, viens nous voir au studio avec le petit. Ça l'amuserait peut-être de chanter dans le micro.

— Oh... euh...

Non mais, je viens vraiment de proposer ça ?

Allô ! T'as écouté ce qu'elle t'a dit ? Pas de relations amicales, bla-bla-bla ? Dam et toi, c'est une chose, mais y a pas que vous deux au studio, crétin !

— Scuse-moi, c'était con. Je... mais... enfin... réfléchis-y... On est là et... personne t'a oubliée.

Vas-y, rajoute une couche de violon bien grasse !

— Oui, je vais y réfléchir, promis.

Avec un sourire confus, elle m'envoie un ultime regard lorsque je lui ouvre la porte. J'ai l'impression qu'elle aimerait ajouter un dernier truc mais, comme moi, elle ne sait pas quoi. Elle murmure simplement « bye », je fais pareil, verrouille derrière elle, puis je rejoins l'étrange silence de mon appartement, le cœur et l'esprit bien trop troublés.

Bordel ! Je voulais pas ça, moi !

OceanofPDF.com

Luc

— Peut-être que tu te sens simplement redevable envers elle.

Je jette un œil interloqué à Mike.

— Redevable de quoi ?

— De ce que tu lui as fait. Et maintenant, ce que t’as appris en ajoute à ta culpabilité.

— Ma culpabilité ? Tu te fous de moi ?

D’un même mouvement, on regarde par-delà la vitre de la régie. De l’autre côté, Damien surveille Arthur et Malone, debout sur des chaises devant le micro, Margot à côté d’eux. Leurs petites voix chantonnent une comptine qu’on enregistre sur la bande pendant que l’ingé son s’accorde une pause méritée. Fred est sorti prendre l’air en compagnie d’Alice, de Danny, de Flavia et d’Eva, et, à son grand mécontentement, de Serge.

Jamais j’aurais pensé que Margot finirait par venir. J’étais même pas sûr d’avoir de nouveau de ses nouvelles, mais... surprise ! Comme je l’avais imaginé, Arthur, d’abord timide, a très vite été intéressé par la grande table de mixage du studio et, aidé par Malone, il a rapidement pris ses aises et posé plein de questions.

Mike ne sait pas tout, Dam et moi ne sommes pas entrés dans les détails, mais il en connaît suffisamment à présent pour se montrer objectif, comme toujours.

— Tu l’as trompée, tu l’as blessée, elle t’a largué du jour au lendemain.

— C’était une décision commune, grogné-je.

— Ouais, mais radicale. Si la rupture s’était faite plus en douceur, peut-être qu’elle n’aurait pas démenagé à Lyon et ne serait jamais partie bosser dans l’humanitaire. Peut-être même qu’avec le temps vous seriez devenus amis.

Nouveau coup d'œil oblique. Je ne suis jamais resté ami avec une ex. Quand je les croise, on se salue de loin et ça suffit. Parfois, il m'arrive éventuellement de remettre le couvert pour une nuit, mais jamais plus.

— Tu fais toujours tes cauchemars ? Celui avec le monstre, là...

— La sorte de Démogorgon ? Ouais. Pas toutes les nuits, mais... ouais.

— Et Vivian ? Elle est au courant ?

— De mes cauchemars ?

— Non, de Margot.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi je lui en parlerais ? Ça la regarde pas. Toute manière, elle a la tête à la Fashion Week, elle s'en fout de ma vie pour le moment.

Pur mensonge.

Revenue de Milan deux jours plus tôt, elle a passé la nuit avec moi avant sa dernière ligne droite parisienne, et elle ne s'est pas contentée de vouer une attention particulière juste à ma queue. Elle voulait tout savoir de moi. Si j'avais avancé mes dessins, commencé mes démarches auprès des galeries, travaillé la musique de Punk à côté des séances en studio avec Dark Moon, revu ma sœur, appelé ma mère... Un peu plus, et elle m'aurait aussi demandé si j'avais pas chié jaune.

— Si tu le dis... sourit mon pote en douce. Mais fais attention. Les gonzesses, tu sais...

Il n'en précise pas plus, préférant se pencher vers le micro de la table de mix pour leur proposer de nous rejoindre.

Dam entoure Margot d'un bras protecteur pendant que Malone court retrouver les genoux de son père et que, contre toute attente, Arthur s'installe sur les miens. Mike enclenche alors un bouton, et les voix des enfants s'élèvent autour de nous. Ça les fait rire, encore plus lorsque Mike les remet en boucle avec des effets de voix spéciaux.

— C'est zoli ? demande Arthur, sa petite tête crépue tournée vers moi.

— Pour une première, ouais, c'est pas mal.

D'un regard, Dam, Mike et moi comprenons que nous venons d'avoir la même idée. Aussitôt, Mickaël tire son téléphone de sa poche.

— Ma poule ? Ramène ton cul, on a une nouvelle proposition à te faire...

Dans le fond, rien d'original à mettre des voix d'enfants sur certains morceaux, mais elles peuvent apporter une atmosphère particulière, en l'occurrence quelque chose d'un peu... angoissant. Et pas la peine d'avoir

une chorale, on peut faire tant de choses de nos jours avec les ordinateurs et une table de mixage. Quelque part, cela en devient inquiétant, à se demander même si bientôt les gens n'auront plus besoin de s'y connaître en musique pour enregistrer une chanson.

Dès que Fred arrive, la discussion se fait passionnée, les idées fusent plus vite que la lumière et cela finit en débat houleux avec Serge quand on décide de reprendre entièrement l'intro de l'album.

— Non mais, je dois vous rappeler combien coûte la location d'un studio ?

— Promis, cette phrase, on la fera graver en épitaphe sur ta tombe, soupire Fred. Bon... Faut leur écrire des paroles alors... Enfin, si vous êtes d'accord ?

Il jette un œil aux deux bambins, puis aux mamans. Margot nous zieute avec des yeux ronds.

— Euh... Vous êtes vraiment sûrs ?

— Non, mais, si on teste pas, on saura jamais, rigole Dam. Et si t'es pas d'accord, y a pas de problème.

Cependant, devant l'enthousiasme d'Arthur, elle accepte et, une heure plus tard, Donavan les enregistre sous nos oreilles attentives. Margot fixe son fils avec tendresse, et je donnerais cher pour savoir ce qui lui traverse l'esprit à cet instant. Encore plus lorsqu'elle tourne subitement sa tête vers moi et qu'elle perd quelques secondes à m'observer, un sourire léger aux lèvres.

Dans ma poche, ça vibre, et la réalité vient me rattraper dans son filet froid dès que la voix de Finn, le batteur de Punk, résonne à mon oreille avec son accent irlandais à couper au couteau.

— *Hey ! Sup mate ?* On a un petit changement ici. Quand tu viens pour le *Saint Patrick's Day*, *finally*, t'es OK pour un enregistrement ?

Margot

Je ne suis qu'une girouette !

Incapable de me tenir à mes décisions, j'ai préféré suivre mon cœur à ma raison et, après un après-midi en studio, j'ai accompagné le groupe chez Mike et Flavia, qui, eux, en revanche, ont bien déménagé dans le XII^e, à côté du parc de Bercy.

Arthur et Malone naviguent entre la chambre de ce dernier et l'apéro dînatoire dans le salon pendant que le petit Danny dort contre Fred et que Flavia met sa fille dans les bras de son homme, avec un baiser sur la partition tatouée dans son cou.

— Tiens... C'est ton tour, *mio amore*. Parler musique ne devrait pas t'empêcher d'aller la changer.

Et avant qu'il ne proteste, elle s'empresse de nous rejoindre vers le bar américain séparant les deux espaces. Par nous, j'entends Elsa, Alice, Abby et moi, agglutinées autour d'un grand bol de chips sauvé de justesse de la voracité des enfants et des mecs.

— Leur album, leur album, leur album... Et dire que certaines fantasment sur eux ! ironise Flavia, les yeux levés au ciel. Vingt-quatre heures dans leur vie, et elles jetteraient l'éponge direct.

— Vingt-quatre ? rigole Abby, un œil attendri fixé sur Damien, qui vient de renverser son verre dans un élan expressif de la main. Je ne leur en donne pas la moitié avec le mien.

Il est vrai que, des quatre, Damien est le plus vif, avec son esprit fonctionnant à deux mille à l'heure. Alors qu'il est hors norme pour beaucoup, Abby, elle, a su dès la première seconde comprendre son cœur, son âme, et l'aimer à sa juste valeur, sans jamais le juger ni chercher à le changer.

— Vous parlez de quoi, les filles ? nous demande-t-il justement en venant récupérer une éponge.

— Oh, je leur disais simplement que... *I love you, my Sweet*.

Dans un sourire, Abby le tire par le col pour plaquer ses lèvres sur les siennes, avant de le raccompagner vers le canapé.

— Ils sont toujours aussi beaux tous les deux, remarqué-je à voix basse.

— Oui, c'est vrai, confirme Elsa, leur histoire leur va bien.

— Et la tienne ? intervient la jolie Alice d'un air intéressé. Des nouvelles d'Anat ?

Une étincelle traverse aussitôt les iris noisette d'Elsa.

— Oui, elle fait une escale à Singapour, et, à son retour, elle aura quelques jours à récupérer. (Son regard coule vers Luc.) Je crois qu'il est soulagé de ne pas la voir ce soir.

Elle éclate de rire et nous raconte que sa petite amie a tiré les cartes à ce dernier quelques semaines plus tôt. Un tirage qui a semblé l'avoir fortement ébranlé.

— Pour un mec plutôt rationnel, c'est sûr qu'il est sorti de sa zone de confort, constaté-je avec un naturel étonnant. Enfin... je veux dire... en tout cas, à l'époque, il l'était.

Flavia passe une main dans mon dos.

— Il l'est toujours, quand la folie de Damien ne l'atteint pas, bien sûr. L'un le feu, l'autre la glace. Oh, ma belle, qu'est-ce que tu nous as manqué !

D'un mouvement, elle m'amène contre elle et je l'enlace moi aussi. J'aurais tant de choses à leur raconter, d'émotions à leur avouer, mais, à la place, je scrute discrètement Luc à mon tour.

— J'imagine que Vivian O'Connor fait partie de la bande, maintenant ?

Mon ton, par malheur, n'est pas aussi neutre que je le souhaiterais, je n'ai cependant pas pu me retenir de poser cette fichue question. Question qui, visiblement, jette un léger froid.

— Non, pas vraiment, répond Flavia après un regard entendu avec les autres.

Elle récupère une bouteille de rouge, remplit nos verres quasiment vides, puis, d'un geste du menton, nous fait comprendre de la suivre un peu plus loin, vers une alcôve servant de bibliothèque.

Une fois que nous sommes toutes confortablement installées entre canapé et fauteuils, elle reprend après une gorgée de vin :

— On va éviter que Damien écoute, ça va encore le faire monter dans les tours. Aucun de nous n’apprécie Vivian, mais, lui, c’est pire que tout.

— Oh... Aucun de vous ? Carrément ?

Elsa et Alice hochent la tête.

— Disons qu’elle a beaucoup de qualités, mais cela ne compense pas les défauts, continue Flavia. On pensait que Luc s’en laisserait vite, seulement elle est plus tenace qu’un pitbull.

— C’est quoi le problème ? En photo, elle a l’air... parfaite.

Un petit rire mordant s’échappe d’Elsa.

— Physiquement, elle l’est. Une classe hallucinante. Tu nous as bien regardées, nous ? (Elle désigne le trou à son jean et la coupe de cheveux follement rock’n’roll de Flavia.) À ses yeux, nous sommes tout ce que la haute couture n’est pas. Et tout ce qui n’est pas haute couture ne mérite pas son intérêt.

— Elle en est vexante, renchérit Alice. Même quand tu discutes avec elle de tout et de rien, tu sens son regard aiguisé détailler chacun de tes vêtements, de tes accessoires, et tu sais qu’elle t’enferme irrémédiablement dans une case.

Pourtant, à mes yeux, elles sont toutes trois à la pointe de la mode, chacune avec sa personnalité propre.

— Mais... qu’est-ce que Luc lui trouve alors ? Et elle ? Ils ont l’air quand même... très différents.

— Les opposés s’attirent ? raille Elsa. Pour son image à elle, si classieuse, je suppose qu’il fait bon de se tenir à côté d’un homme si différent d’elle, ça lui donne une touche plus fun et plus rock’n’roll. Depuis toi, il ne s’est jamais vraiment posé dans ses relations amoureuses. Je ne suis même pas sûre qu’on puisse dire qu’il l’a été, amoureux. Vivian est un plat gastronomique parmi tous ses casse-croûte.

Sans doute que les derniers mots d’Elsa ne devraient pas m’atteindre, pourtant je ressens une lance affûtée s’enfoncer dans ma poitrine.

— Mais un plat qui le tient par les couilles à cause de Punk Destruction, gronde Flavia.

— Le groupe irlandais ? Il m’en a un peu parlé. Enfin... très, très vaguement.

— De ce que je sais par Mickaël, leur leader est le cousin de Vivian ; leur manager, un de ses ex ; et, ce que beaucoup ignorent, elle a des parts dans la

maison de disque et leur a prêté des fonds pour monter leur label. Autrement dit, elle veut tout faire pour leur donner une chance de percer, et ainsi récupérer ses ronds et faire des profits. Mais le groupe part en sucette à cause de leur bassiste et de ses problèmes de drogue, alors elle a jeté son dévolu sur Luc. Charismatique, clean, surdoué sur ses cordes, plutôt canon, un carnet d'adresses fourni... Ils gagneraient largement au change.

— Tu veux dire que... il pourrait lâcher Dark Moon pour eux ? Sous la pression de Vivian ?

— Oui, soupire profondément Alice. Sujet hautement sensible entre Fred et lui.

— Sans compter Damien, précise Elsa. Il lui voue une haine viscérale. Personne ne doit faire de mal à son p'tit cœur, et surtout pas chercher à les séparer. Je crois qu'il supporterait encore moins l'idée que Luc parte vivre à Dublin plutôt qu'il quitte Dark Moon.

Dark Moon sans Luc ? Inimaginable !

— Mais... il va faire quoi ?

Flavia hausse les épaules, l'air dépité.

— On l'ignore. Tu te rappelles comment est Luc, non ? Silencieux et indéchiffrable, et les années n'ont rien changé. Mais... ça le ronge. Il n'est pas bien, on le voit. Et ça bouffe le groupe comme une gangrène.

— Ils en ont pas discuté ?

— Un peu, répond Elsa, mais ils savent sûrement que cela risque de péter fort le jour où ils se poseront vraiment pour une discussion franche, alors ils repoussent. Fred est papa depuis peu, il y a l'album, les festivals cet été... Bref, ils ont toujours une excuse pour croire que c'est mieux d'attendre, même si, Alice et moi, on soutient à Fred que le plus tôt sera le mieux.

Cette dernière approuve d'un vigoureux hochement de tête. Je me tourne vers elle.

— Mais Fred est... Enfin, il a toujours été très cash, non ?

— Oui, seulement c'est la première fois qu'ils sont aussi proches de la rupture. Il ne le dit pas, mais je sais bien que ça lui fait peur. Il redoute que dire la vérité fasse réellement fuir Luc, et... il ne veut pas le perdre. Et ce n'est pas qu'une question de musique, cela va au-delà.

— En plus, si Luc se barre, déclare gravement Elsa, Damien va péter les plombs, pas sûre que Dark Moon y survive.

Choquée par ces révélations, je tourne un œil vers le salon. Assis au bord du canapé, à côté de Mike revenu de la chambre de sa puce, je distingue Luc, attentif à son meilleur ami dont j'entends la voix.

Une part de moi lui en veut un peu d'apprendre cette catastrophe par les filles. Je lui ai confié ma vie, je lui ai tout raconté à cœur ouvert, et lui, une fois de plus, a fait l'autruche.

Le vin me remonte à la gorge.

Luc ne va pas bien et je n'ai rien su voir, trop engluée dans mes propres problèmes. Pourtant, j'aurais dû me rappeler ses silences éloquents ou sa manière subtile de changer de sujet dès qu'il se sent en danger. Mais, dans le fond, qui suis-je aujourd'hui pour oser lui reprocher quoi que ce soit ? Pour oser vouloir gratter le vernis de sa carapace si épaisse. Pour oser vouloir revenir dans sa vie, du moins en partie...

* * *

« Un plat gastronomique parmi tous ses casse-croûte... une gangrène... pas sûre que Dark Moon y survive... »

Ces paroles ne cessent de me hanter alors que Mike me ramène à Pantin en voiture. Je n'ai même pas pu protester une seconde. Sa proposition purement amicale, cependant, m'a touchée et je suis restée estomaquée quand Luc a déclaré se joindre à nous en soulevant Arthur, endormi près de moi sur le canapé. Enveloppé dans un plaid de Flavia avec son Bourriquet, il continue à dormir contre lui, sur le siège arrière, indifférent au trajet. Plus on s'approche des Quatre-Chemins, ancien faubourg industriel devenu l'un des quartiers les plus vivants de la ville, plus mon cœur bat fort. J'ai menti à Luc la première fois, il le sait, alors, ce soir, je n'ai d'autre choix que d'indiquer la bonne adresse.

— Tu m'attends ? s'avise Luc auprès du batteur avant de sortir avec Arthur.

— Non, non, ma poule, je me barre direct, plaisante ce dernier. Allez, prenez votre temps... Je vais m'en griller une en t'attendant.

La présence de Luc dans mon dos me rend nerveuse. Bien trop, mais Arthur est si paisible que je ne veux pas prendre le risque de le faire passer de ses bras aux miens, encombrés en plus avec son sac de change et mon sac à main.

— Je suis... désolée pour la dernière fois, murmuré-je un peu penaude tandis que l'ascenseur s'ébranle.

— De quoi ? Quelle dernière fois ?

— L'immeuble, mon adresse. T'avoir menti.

Son regard pénétrant me brûle, même sans le contempler.

— Je sais pourquoi tu l'as fait. Je t'en veux pas.

Toujours incapable de l'affronter, je préfère poser mes yeux sur mon fils, m'obligeant à ne pas respirer l'odeur agréable du parfum de Luc qui s'est répandue dans la cabine.

— Il est pas trop lourd ?

— Non, t'inquiète. Un petit sac de plumes.

Il abaisse son menton vers lui, un discret sourire énigmatique aux lèvres. Un peu fébrile, je sors de l'ascenseur d'un pas vacillant, et c'est la main tremblante que j'introduis la clé dans ma serrure. Luc va pénétrer chez moi ! Mon minuscule deux-pièces qui va lui paraître sans doute bien risible.

La gorge nouée par l'appréhension, j'allume, lui indique la chambre. Délicatement, il ouvre la couette et installe Arthur sur le lit, puis je m'occupe de dévêtir mon fils et de lui enfiler une couche. Quand je retire avec précaution le pull, il râle un peu, mais ne se réveille pas pour autant.

— Voilà... Plus qu'à espérer que Morphée le retiendra jusqu'au matin, souris-je après avoir déposé un baiser sur son front.

Nous sortons de la chambre à pas de loup.

— Comme tu peux le constater, ce n'est pas un palace, mais on y est bien, me sens-je obligée d'anticiper alors qu'il balaie déjà l'espace d'un regard neutre.

Beaucoup moins expansif que Damien, cela ne veut pas dire qu'il n'en pense pas moins pour autant. Au contraire.

C'est étrange de le voir là, si grand qu'il m'en cache la lumière des spots. Cette image a tout de l'irréel, pourtant elle est bien vraie.

— Je te proposerais bien un dernier verre, mais...

— Ouais, Mike m'attend.

Pourquoi en ressens-je une pernicieuse petite déception ? Toutefois, je ne la dévoile pas et l'enfouis bien précieusement derrière un sourire sincère.

— Merci pour Arthur. Je crois qu'il s'en souviendra longtemps. Vous allez vraiment utiliser ce qu'ils ont enregistré ?

Il se rapproche d'un pas.

— J'en sais rien. On va retravailler la piste et on verra ce que ça donne.

— En tout cas, les extraits que vous m'avez fait écouter promettent un sacré truc. Plus... metal...

Il sourit, joue avec son piercing sur sa langue.

— C'est encore plus pointu que ce mot mais, ouais, on peut dire ça.

Il suffirait d'une simple question pour qu'il s'étale un peu, mais, bien que je me surprenne à vouloir le garder auprès de moi encore quelques minutes, je me fais raisonnable. Mike est déjà bien gentil de m'avoir raccompagnée, pas la peine de le faire poireauter davantage en bas.

— Ne le fais pas attendre plus. Peut-être que tu me raconteras... une autre fois ?

— Peut-être... une autre fois.

Sa haute silhouette se penche vers ma joue, l'effleure d'un baiser. Puis la porte de l'appart s'ouvre et se referme, me laissant esseulée dans l'entrée, l'esprit encore plein des émotions fortes de la journée, les rétines gravées de ma dernière vision, sublime mais proscrite : le cul parfait de Luc moulé dans son denim.

Mon Dieu, Margot ! Redescends sur terre et va te coucher ! T'es pathétique !

Luc

Dublin a revêtu ses habits de fête. Dans toute la ville résonne la musique ; fanfares irlandaises et internationales se succèdent au fil des heures, et de grandes banderoles apportent de la couleur supplémentaire partout dans les rues bariolées de vert. Affublée de chapeaux de Leprechaun, de barbes orange ou autres perruques folles, de serre-tête en forme de trèfles, de grosses lunettes vertes, d'un verre de bière à la main, toute la capitale de la République d'Irlande est de sortie, en pleine effervescence et remplie d'énergie, et il en va de même sur l'île entière, de Cork à Belfast.

Putain ! Ce que je peux aimer cette ambiance, ces couleurs, les concerts dans les bars, ce pur état d'esprit irlandais qui ravit les cœurs et fait chanter les âmes !

Ce soir, avec Damien qui a réussi à se faire inviter – ou qui a plutôt réussi à s'imposer –, on jouera après la grande parade sur la scène principale dressée au centre-ville, en *guest* avec Punk. Chaque année, ou presque, Dam ressort également son propre haut-de-forme en velours et prend l'avion avec moi. Mais, cette fois, même s'il le fait toujours pour le plaisir de la fête et finir aussi torché que moi sans remords, je sais qu'avant tout il m'accompagne pour faire chier Vivian. Rien que de devoir lui proposer de l'héberger chez elle par politesse lui a arraché la gueule. Bien sûr, elle s'attendait à ce que, gêné, il refuse, mais c'est vraiment mal le connaître. Résultat, elle est d'humeur massacrant depuis notre départ de Paris et me fait regretter, à moi, de ne pas avoir plutôt pris une chambre d'hôtel.

— On peut toujours y aller, hein, suggère Dam. Au moins, on pourra goûter tout ce que renferme le minibar sans qu'elle m'aboie dessus. Oh ! Tu crois qu'elle serait d'accord d'aller dormir dans la chambre d'amis ?

— Parce que tu comptes dormir, toi ? souris-je.

Son regard lumineux parle pour lui. Ce soir, Dublin ne fermera pas ses paupières avant le très petit matin et on sait d'avance que notre future nuit blanche se conclura par un cocktail de Doliprane. Même Vivian, déjà partie avec des amies, risque d'avoir la gueule de bois.

Les joues maquillées de trèfles et du drapeau irlandais, nous nous glissons à notre tour parmi la foule et déambulons dans les rues surchargées, aussi anonymes que le reste des gens. Ce laisser-aller fait du bien. Pas de pression – hormis celle de la bière –, pas de prise de tête, juste la joie et le plaisir.

Toute la journée, on se laisse entraîner par l'ivresse ; on chante, on s'égosille, on mange, on boit, tout en restant raisonnables, conscients que l'on pourra vraiment se lâcher une fois seulement le concert passé. Même dans un tel moment de fête, notre professionnalisme veille au grain, pas question pour nous de monter bourrés sur scène. D'autres l'ont déjà fait, et faut avouer que c'est moche.

À l'heure de notre représentation, bon nombre de spectateurs ont déjà la tête dans le fion, le son est plutôt approximatif – faut dire que le *soundcheck* du matin a été expéditif –, Clive, comme à son habitude ces derniers temps, a une tête de déterré sous acide, et le vent ne nous aide pas. Mais, vu l'enthousiasme grandissant du public, on ne se formalise pas des déboires, et on joue comme on sait si bien le faire et comme si on devait tous mourir demain.

Au final, on déchire tout et on met le feu à la ville pour le reste de la nuit. Même Vivian ne résiste pas à notre son et termine en transe. À tel point qu'elle et moi finissons par faire rougir les murs des toilettes de divers pubs, indifférents au reste de la clientèle. Dam est sans doute un peu déçu qu'Abby n'ait pas réussi à se libérer, mais il fait bonne figure et honneur à l'accueil des Irlandais en alignant les shots et en goûtant à toutes les spécialités qui passent sous notre nez.

Durant quelques heures, on pourrait presque croire que Vivian et lui s'entendent comme larrons en foire tant les vanes ne fusent pas entre eux. Bon, en fait, ils évitent surtout de se parler, mais cette paix provisoire me fait du bien, et au reste de la bande également. Je redoutais que Dam saute à la gorge de Dave et de Finn après le concert mais, sur ce point aussi, il fait preuve d'une incroyable maîtrise, même avec de l'alcool dans le sang. Et je sais qu'il le fait pour moi, veillant simplement au grain. À voir s'il parvient

à fermer sa gueule les prochains jours durant les séances d'enregistrement, vu qu'il a insisté pour y être en spectateur, au moins les deux premiers.

Pendant que Vivian se décolle un peu de moi pour aller discuter avec des connaissances, j'en profite pour repasser les photos et vidéos prises au cours de notre folle journée, les comparant à celles de Dam et des autres.

— T'en as envoyé à Abby ?

— Évidemment, p'tit cœur, tu crois quoi ? Tout pour qu'elle regrette de ne pas être là.

— Et... à Margot ?

Son regard dévie par en dessous.

— Peut-être bien. Pourquoi ?

— Parce que certaines... pourraient plaire à Arthur.

— Arthur... bien sûr. Ben, t'as qu'à lui en envoyer, toi.

— Envoyer quoi ?

Les bras de Vivian s'enroulent autour de ma taille, son corps habillé de vert se plaque au mien, et sa main, sous les effets évidents de l'alcool, vient se perdre sans retenue au niveau de mon sexe.

— Des photos aux autres, répond Dam du tac au tac.

— Les autres ? Depuis quand les autres s'appellent-ils Arthur ? Qui est Arthur ?

— Chérie, tu crois connaître toute notre liste d'amis ? T'es loin du compte. Et Arthur... Sérieux ? Tu connais pas Arthur, le roi de Bretagne ? Laisse-moi te raconter. Il était une fois, sur les terres froides de Tintagel...

Avec un soupir agacé, Vivian le fusille d'un regard tranchant, lâche la bosse dure sous mon jean et retourne vers ses copines. *Frustration !*

— Tant pis pour elle, elle saura pas, se marre-t-il. Mais tu constateras que plus les heures passent, plus elle préfère ses amies à ta queue. Moi, à ta place, je prendrais ça en considération.

Je lève mon majeur devant son nez, termine mon verre d'un trait, histoire de calmer les élans que Vivian a réveillés, et reporte mon attention sur les photos.

Après tout... pourquoi pas ?

J'en sélectionne quelques-unes et les envoie à Margot avec une simple légende : « Souvenirs qui pourraient plaire au petit. » Puis, après un bref coup d'œil derrière moi, j'ajoute : « Salut, toi... J'espère que vous allez bien. Dommage que vous soyez pas là, je suis sûr que ça lui aurait plu. »

Non, la dernière phrase est peut-être de trop, mais j'ai pas le temps de l'enlever. Vivian revient vers moi et, dans la précipitation, au lieu de refermer mon écran, mon doigt glisse sur le bouton d'envoi. Eh merde !

OceanofPDF.com

Margot

Aujourd'hui 3 h 01

Salut, toi... J'espère que vous allez bien. Dommage que vous soyez pas là, je suis sûr que ça lui aurait plu.

Est-ce vraiment Luc qui a écrit ces mots ? Ou est-ce dû aux effets de l'alcool irlandais ? Le message remonte à trois heures du matin, il ne devait sûrement déjà plus être très frais. En réponse, j'ai envoyé un misérable et laconique « merci, c'est gentil », ne sachant pas quoi dire d'autre. Enfin, si, j'avais des idées, mais je n'étais pas certaine qu'il voulait réellement commencer une conversation.

Entre ce message et les envois vidéo de Dam au cours de la journée d'hier, Arthur était content, comme chaque fois qu'ils ont une pensée pour lui. Depuis l'après-midi au studio, pas un jour ne passe sans qu'il me parle d'eux ou de son « copain Malone », qu'il a revu ensuite. D'ailleurs, on les a tous revus, et pas qu'une fois. Et même si, depuis la fin de leur enregistrement, chacun est retourné dans ses pénates – Flavia, Alice et leur famille en Suisse, Dam et Luc en vadrouille entre les deux pays, et maintenant l'Irlande –, ils me rappellent tous qu'ils sont là, par petites touches, sans se montrer invasifs. Enfin... excepté Damien, toujours prompt à s'inquiéter pour un rien.

Bon, stop ! Cela doit être au moins la trentième fois aujourd'hui que tu lis son message ! T'as pas autre chose de bien plus important à faire, non ?

Certes.

Arthur étant endormi, je m'installe confortablement sur le canapé pas encore déplié, une tasse de thé aux agrumes posée à ma gauche sur le large accoudoir plat, un paquet de biscuits à ma droite (dont Arthur ignore

l'existence, mère indigne que je suis) et mon ordinateur portable sur les genoux. Censée avancer sur un rapport, je délaisse cependant bien vite Word pour me connecter à Internet et partir en Irlande.

« Dublin, Saint-Patrick »

Google me sort aussitôt des centaines et des centaines de liens, de photos, de vidéos, à ne plus savoir sur lequel cliquer. Bien vite, la musique celtique accompagne ma lecture et me fait complètement oublier mon fameux rapport en retard. Je préfère me perdre par procuration dans les rues colorées de vert et d'orange, redécouvrir les origines de cette fête chrétienne devenue progressivement fête civile, symbole de reconnaissance de tous les Irlandais, qu'ils soient du nord, du sud ou expatriés. Luc et sa grand-mère l'ont toujours fêtée aussi, et jamais un dix-sept mars n'est passé sans que j'aie au moins une petite pensée pour eux.

Alors que je siffle sur un air de violon entraînant, *La Marche impériale* résonne soudain, oiseau de mauvais augure inattendu, glaçant aussitôt l'atmosphère. Comme chaque fois que Romy tente de me joindre, je scrute vers le téléphone avec appréhension, les membres gelés. Je hais ce téléphone !

— Oui ?

— Code.

— Retour sur Terre.

— Bonsoir, Marguerite. Je suis en bas. Arthur dort déjà, j'imagine. Tu peux venir m'ouvrir ?

L'information peine à grimper jusqu'à mon cerveau. Comment ça, en bas ?

— Marguerite ? Tu descends ?

La tête dans un autre monde, je me force à me lever et me dirige vers ma fenêtre pour jeter un œil en contrebas. Romy a reculé de quelques pas et me fait signe. Non ! Elle ne peut pas être là ! Aucune raison ! Dabo est à plus de cinq mille kilomètres ! Elle me l'a affirmé !

L'esprit morcelé, vidée subitement de toute énergie, je descends jusqu'au rez-de-chaussée et la regarde passer devant moi, tel un fantôme débarquant d'un passé trop proche. Son visage androgyne, insolite et un peu grossier ne fait que sublimer son charisme hors du commun qui, une fois de plus, me fait me sentir comme un ver de terre. Elle dégage une telle force de

caractère, une telle aura, que, même vêtue d'un tailleur anthracite cintré et de talons hauts, personne ne doit avoir envie de lui chercher des noises.

Ce n'est que de retour dans l'appartement que nous échangeons des premiers mots banals, puis je lui offre un café autour de la petite table à manger. Entre-temps, elle a sorti un dossier de son attaché-case que les bouts de ses doigts tapotent nerveusement.

— Navrée de débarquer à cette heure-ci. Les médias n'ont pas encore l'info, mais cela ne saurait tarder et je préférerais te l'apprendre moi-même.

L'air quitte mes poumons, mon cœur cesse de battre.

— Quelle... info ?

De ses yeux un peu trop espacés qui peuvent vite mettre mal à l'aise, elle me détaille un court instant, avant d'ouvrir son dossier.

— Je t'ai dit que Dabo avait rejoint l'un des camps des Fils de la Lumière. Bien sûr, leurs activités réelles derrière ces murs ne sont officiellement connues de personne, on ne peut que les supposer ou se fier à de rares témoignages. Aux yeux du monde, ils les présentent comme de simples communautés religieuses, vivant du fruit de leur labeur et de la prière. Mais, en réalité, il s'agit bel et bien de camps d'entraînement regroupant de dangereux fanatiques extrémistes qui parviennent à semer leur venin avec bien plus de sounoiserie que les autres. Leur nombre ne cesse de s'accroître à travers la planète et ils commencent sérieusement à faire de l'ombre aux autres mouvements, qui ne voient pas ça d'un bon œil. Entre eux, la guerre est déclarée depuis plusieurs mois et tous les coups sont permis.

Elle fait glisser des photos devant moi. De la fumée, des flammes, des gravats. Mon estomac se tord, mon corps se crispe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les bâtiments du camp où se trouvait Dabo. Du moins, ce qu'il en reste. Plusieurs bombes ont explosé aujourd'hui à quatorze heures trente-sept, heure de Paris.

Après un nouveau coup d'œil vers moi, elle tourne la page. Mes mains se mettent à trembler, la nausée me prend à la gorge. Des membres dispersés, des visages éclatés, des corps calcinés.

— La quasi-totalité de la communauté est morte. Hommes, femmes, enfants, ils n'ont trouvé que deux survivants, qui risquent fort de ne pas passer la nuit. Vu leur état, c'est assurément mieux pour eux.

Prise d'une sorte d'acouphène, je l'écoute à peine, trop hypnotisée par les photos et toute l'horreur qu'elles dégagent.

— Qui... qui a fait ça ?

Ma voix est rauque, méconnaissable.

— Aucune revendication pour l'heure, mais, certains ayant déjà employé cette méthode avec eux, on peut facilement supposer qui est derrière, et que la réponse des Fils de la Lumière sera aussi sanglante que la dernière fois.

Je relève un visage secoué sur elle.

— Œil pour œil, dent pour dent, précise-t-elle simplement.

— Des femmes... des enfants... mon Dieu...

Elle reste de marbre, le ton cinglant.

— Tu croyais quoi, Marguerite ? Qu'il faut obligatoirement avoir une bite entre les cuisses pour être fanatique ? Bien sûr qu'il y a des femmes parmi eux, prêtes à tous les sacrifices. Quant aux enfants...

Un éclair noir traverse furtivement ses pupilles, sa bouche se pince.

— Leur laver le cerveau dès le berceau est le meilleur moyen d'en faire des soldats tout acquis à leur cause. C'est le sort que Dabo réservait à Arthur, et c'est exactement pour éviter cela que je t'ai proposé mon aide.

Une affreuse envie de vomir remonte ma trachée. Je repousse mon café, auquel je n'ai pas encore goûté.

— Et... lui ?

— Il n'était pas l'un des deux survivants.

Mes poings se ferment alors que les mots de Romy viennent résonner en écho dans ma tête.

— Mais... vu l'état de la majeure partie des corps, cela va être compliqué de confirmer les identités. Je ne suis même pas sûre que les légistes et les militaires sur place aient envie de jouer au puzzle.

— Il était bien là-bas. Tu me l'as dit. Il...

Ma phrase meurt tandis que mes yeux reviennent sur les photos macabres. Est-ce possible ? Vraiment possible ? Ce taré n'est plus qu'un cadavre ?

Une chaleur se répand sur ma main. Celle de Romy, dont les doigts serrent les miens.

— Dabo est fiché par nos services, traqué comme un chien en cavale. Aucun de nos agents, ni ceux de la SE, ne nous l'a signalé ailleurs depuis son arrivée au camp. Je vais faire tout mon possible pour qu'ils se bougent le cul là-bas et qu'ils assemblent ces putains de morceaux de chair humaine,

mais cela risque de prendre beaucoup de temps, sans forcément aboutir à un résultat.

Je hoche doucement la tête, serre à mon tour ses doigts.

— Marguerite, si Dabo ne réapparaît pas dans nos radars d'ici cet automne, alors nous aurons notre réponse.

— L'automne ? C'est si loin, l'automne...

— La prudence est mère de sûreté, j'aime cette devise. Même si je crois que, oui, il est mort, et tout bientôt tu pourras revivre.

Revivre... Je lorgne mon PC sur le canapé, les pensées un peu coupables.

— Oui ?

Maintenant qu'elle est assise face à moi, comment lui cacher plus longtemps ces dernières semaines ? Cette femme a été formée pour lire et déchiffrer les expressions, les tics, les silences. Elle sait sans aucun doute renifler la dissimulation et le mensonge au premier coup d'œil.

— Tu te souviens de la raison pour laquelle je souhaitais revenir à Paris ? De ce que cette ville représente pour moi ?

Elle acquiesce, alors je lui raconte. Adossée au fond de sa chaise, elle m'écoute avec la plus grande attention, sans rien laisser transparaître, sans m'interrompre.

À la fin de mon monologue, elle laisse planer quelques secondes de silence durant lesquelles elle en profite pour me sonder. J'ai l'affreuse impression d'être retournée sur un banc d'école, d'être de nouveau une petite fille coincée sous le regard impérieux de la maîtresse.

Enfin, elle se décide, toujours aussi imperturbable.

— Faire disparaître un témoin est un programme complexe et exigeant. Mais tu n'es pas ce genre de témoin. Je t'ai proposé un simulacre et j'ai accepté que tu t'installas ici parce que rien n'est officiel dans cette démarche, je ne pouvais t'en demander plus, tout comme je ne pouvais en faire plus pour toi. Ce que tu me racontes était un risque que je voyais venir gros comme une maison.

— Mais quel risque, Romy ? m'exclamé-je plus fort que voulu. Ce sont mes amis, à part renouer les liens, que pourrait-il m'arriver ? Ils n'ont rien à voir avec tout ça, ils veulent juste me protéger, eux aussi.

— Plus on connaît du monde, plus le cercle s'agrandit, assène-t-elle. Ce Damien et ce Luc, c'est une chose, mais tous ont des amis, des cercles qui s'ajoutent aux vôtres. Et ils sont célèbres ! Ce sont des stars du rock !

— Je le sais, oui. Mais cela change quoi ?

Mains ouvertes, elle pousse un soupir à la limite de l'exaspération.

— Tu le fais exprès, ou tu refuses de l'admettre ? Je n'écoute pas spécifiquement ce groupe, pourtant je les connais. Je les ai vus à la télé, dans les journaux, sur Internet. Les médias, Marguerite. Il est là, le danger.

J'ouvre la bouche, la referme. Elle me toise avec triomphe, mais hors de question de lui laisser la victoire.

— Je ne reviendrai pas en arrière, affirmé-je. J'ai trop perdu il y a neuf ans. Rien n'arrive jamais par hasard, j'en suis convaincue. S'ils sont revenus dans ma vie, c'est pour une bonne raison. Jamais, depuis que j'habite ici, je n'ai cherché à les revoir, j'ai même évité délibérément certains quartiers. Et Luc... Il est bien le dernier de la bande sur lequel je pensais tomber un jour, encore moins de nuit dans une ruelle perdue de Pigalle.

Dit ainsi, il est vrai que la perfidie du destin vient me frapper encore plus fort.

— Je ne les ai vus que chez l'un ou chez l'autre, jamais dans un...

Je me mords la lèvre. Les Saveurs du Liban. Bien sûr qu'il s'agissait d'un lieu public ! Et pas une minute je n'ai pensé qu'on pourrait éventuellement être surpris par un paparazzi ou... Je déglutis, lui jette un regard effondré.

— Une fois... une fois, Luc m'a invitée au restaurant, avoué-je, la tête baissée.

— Vous avez été photographiés ? Filmés ? Les gens aujourd'hui n'ont aucun respect. Au lieu de venir dire bonjour, ils préfèrent filmer en douce et publier en réseau.

Sa voix est si froide... Furieuse contre moi-même, je joins mes mains pour retenir leurs tremblements.

— Non, je... On était assis dans un coin discret.

Mais, à présent, toute cette soirée est embrouillée dans ma tête. Je ne me rappelle plus vraiment. Et si quelqu'un nous avait pris à notre insu ? Un mauvais scénario prend possession de mon esprit, faisant remonter ma nausée.

La main de Romy revient se poser sur la mienne, sa mine s'est adoucie.

— S'il y avait eu des images, sans doute que j'aurais fini par les voir, m'assure-t-elle, mais je vais vérifier quand même. Tu prends conscience maintenant ? Tout peut aller très vite.

La gorge nouée, je hoche lentement la tête.

— Si ces personnes comptent pour toi, je ne peux t'empêcher de les revoir, seulement te mettre en garde. Fais très attention à vous, Marguerite. Tant que la mort de Dabo n'est pas confirmée, fais très attention.

OceanofPDF.com

Luc

— Donc, tu ne me diras rien pour ta sœur ?

— Non.

— Même si j'insiste ?

Je pousse un soupir, un œil agacé vers mon téléphone mis sur haut-parleur, l'autre sur ma feuille de papier où je dessine ma mère en train de se faire bouffer par un Démogorgon.

— Même si t'insistes.

À elle de soupirer.

— Luc, elle filtre mes appels...

— Quelle bonne idée ! D'habitude, je fais pareil.

Et je me demande bien pourquoi j'ai décroché y a cinq minutes. Quel con !

— Tu es ingrat, jette-t-elle avec amertume. L'un comme l'autre, vous l'êtes. Quant à ton frère...

— Si elle te filtre, la coupé-je sans ménagement, tu penses pas qu'il y a une raison ? Elle en a peut-être ras-le-cul de te savoir constamment sur son dos.

— Sur son dos ? Tu plaisantes ? Je vous ai élevés, au contraire, avec un grand esprit d'indépendance. Dis-moi quelle mère laisserait son plus jeune fils partir vivre sa vie à seize ans comme je l'ai fait ?

Et c'est reparti pour une séance de radotage... Mais elle a raison. C'est bien la seule chose qu'aucun de nous trois n'a à lui reprocher.

— Tu crois que ç'a été facile ? continue-t-elle. Avec Damien, en plus ! Mon pire cauchemar, voilà ce que ç'a été.

— En même temps, on peut pas vraiment dire que t'as essayé de me retenir.

— Parce que je ne suis pas idiote. Plus je t’aurais dit « non », plus tu n’en aurais fait qu’à ta tête. Et finalement, même si ce n’est pas ce que j’avais imaginé pour toi et que je n’adhère pas toujours à tes choix (traduction : je n’aime ni ta carrière artistique ni tes amis), il faut bien admettre que tu as su mener ta barque.

Mes yeux dévient à côté du téléphone, sur le contrat proposé par Punk.

— Ouais. D’ailleurs, vu que tu poses la question, grincé-je avec toute l’ironie dont je suis capable, mon séjour à Dublin s’est bien passé. J’ai filé un bon coup de main à Punk Destruction, je vais faire quelques scènes avec eux aussi cet été. Y a des festivals communs avec Dark Moon.

Putain... Faut encore que j’annonce ça à Fred et sans qu’il parte en vrille. Déjà que Damien l’a eu fortement de travers... Je crois même qu’il me fait la gueule depuis quinze jours, son nombre quotidien de groscâlins est en chute libre. Il était pourtant avec moi quand j’ai dit aux gars que, pour l’heure, je préférais rester leur roue de secours.

— L’un ou l’autre, cela reste de la musique trop bruyante.

— Deux styles différents, maman. Punk tend plus vers le metal celtique et Dark Moon, c’est...

— Du bruit, avec ou sans le violon de Frédéric.

Deuxième feuille de dessin. La tête de ma mère se retrouve par terre, dans une flaque de sang. Un psy aurait sûrement beaucoup à dire... Mais j’ai pas besoin d’un psy, j’ai déjà Damien.

— Bon, vu que ma vie semble te passionner, maman, tu m’en voudras pas si je te dis bonsoir ?

Elle ne répond pas tout de suite. J’entends juste le bruit de sa respiration soudainement plus forte.

— Ne m’en veux pas, Luc, finit-elle par souffler, mais j’ai... Essaie de dire à Anna de m’appeler, d’accord ?

Anna... toujours Anna...

— Ouais. Salut.

Je raccroche, un violent goût amer dans la gorge, puis envoie un texto à ma frangine.

Aujourd’hui 17 h 03

La daronne vient de me casser les couilles. À l’occase, donne-lui des nouvelles. Elle a pas l’habitude que tu l’ignores.

Dans le fond, je sais bien que ma mère s'inquiète sincèrement pour elle. Plus les semaines passent, plus le moral de ma sœur trépasse. La dernière FIV s'est soldée par une fausse couche, quelques jours à peine après avoir eu un test positif. La vie est une vraie chiotte parfois. D'ailleurs, quand on a un pansement à enlever, faut le faire d'un bon coup sec. Alors, je reprends mon téléphone et appelle la Suisse.

— Salut, mec...

— Tchô, boss. Tu vas ou tu vas ?

J'entends quelques notes de piano, puis reconnais le son d'un couvercle que l'on ferme.

— Je testais des mélodies, me répond Fred, mais ça donne pas grand-chose pour le moment, je vais faire une pause. Et toi ? T'as pu avancer sur la pochette ?

Je regarde les croquis sanglants de ma mère, les arrache et les chiffonne.

— Ouais, j'ai fait quelques essais, je comptais m'y mettre plus sérieusement ce soir. Mais je t'appelle pas pour ça.

Un silence. Le bruit d'une bouteille qu'on décapsule.

— Oui ? Je t'écoute. À la tienne !

Je le laisse avaler sa gorgée, pas qu'il s'étouffe quand je lui parlerai, et, après une inspiration, je me lance.

— J'ai pris le temps de la réflexion. Là-bas, comme prévu, ils m'ont proposé un contrat.

— Putain ! Je le savais ! Et ?

Son cœur doit battre fort. Il doit me maudire.

— Et... je l'ai refusé. Ma famille est et restera Dark Moon. Par contre, cet été, on aura des festivals en commun et ils m'ont proposé de les accompagner. Ça ne fera pas non plus des masses de dates, et je sais que je peux gérer. Aucun risque que nos concerts soient aux mêmes heures.

Quelques secondes passent où je n'entends rien, priant pour qu'il ne se venge pas sur ma Thunderbird restée chez lui.

— Une sorte de *quest*, quoi ? finit-il par demander d'une voix calme que je ne sais pas comment prendre.

— Ouais, c'est ça.

— Mais ils vont embaucher quelqu'un d'autre ?

— Non. Clive retourne en cure, soi-disant que le concert de la Saint-Patrick lui a ouvert les yeux. Alors, ils lui donnent une dernière chance, bien qu'ils n'aient pas voulu de lui pour l'enregistrement. Il le leur fera sans doute payer en définitive, mais c'est pas mes oignons. Donc, comme j'ai enregistré avec eux, l'arrangement qu'ils me proposent est légitime. Cela permettra à Clive de faire de meilleures pauses durant leur tournée. Même si je suis franchement pas sûr qu'il tienne tout l'été.

Encore un court silence.

— Sans regret ?

— Sans regret. Sincèrement. Et quand j'irai là-bas, quoi que tu en penses, je ne m'empêcherai pas de jouer avec eux s'ils me le demandent.

Je crois qu'il sourit.

— Et t'aurais tort de t'en priver. Ils font pas de la merde.

De sa part, c'est déjà un sacré compliment, faudra que je le leur transmette.

— Et pour la Suisse, tout ça ? T'as réfléchi aussi ?

Une pensée bizarre pour Margot et Arthur. Je crois que je commence à comprendre certaines choses. Des impératifs que, moi, je n'ai pas et qui m'échappaient encore il y a peu.

— Mike et toi, vous avez une famille, une vraie. Dam et moi... on est libres. Mon ras-le-bol était un coup de fatigue, un trop-plein. Peut-être qu'on devrait vendre Genève et se rapprocher de vous.

— *Mi casa es su casa*, vieux. Je l'ai achetée pour nous tous, je te rappelle. Votre loft vous sert juste de refuge quand vous en avez vraiment marre de ma gueule, non ?

C'est vrai. Je m'apprête à répondre, mais mon téléphone se met à vibrer avec un bip-bip.

— Merde, j'ai un double appel. On se téléphone plus tard ? Dès que j'ai fini le croquis de la pochette, je te l'envoie.

— Ça roule. Et... Luc ?

— Oui ?

— Merci.

Putain ! Ça aussi, c'est rare. Faut que je joue au loto ce soir. Mais déjà je relègue Fred dans un coin de ma tête et débloque le nouvel appel.

— Ouais ?

— Holà, mon p'tit cœur d'amour ! J'ai quasi plus de batterie, elle va s'achever avec toi.

Ah bah, finalement, il ne me fait peut-être pas autant la gueule que ça...

— Et ? Tu vas survivre ?

— Pas sûr, rigole-t-il. On va se faire une toile à l'UGC près de chez moi, tu nous rejoins ? Ce sera certainement *Logan*. Et après le pop-corn, on va au HD Diner.

Tendant, mais j'ai du boulot.

— Je connais déjà la fin, on me l'a racontée.

— Yeap ! C'était moi, s'esclaffe-t-il de plus belle. Allez, viens... Promis, je m'occuperai de toi aussi.

Là, c'est moi qui me marre.

— Tu me fais pas la gueule, alors ?

Deux secondes de silence.

— Ben... Oui, je l'avoue, je la faisais un peu, mais en fait... tu me manques trop et la vie est trop courte. J't'aime, tu sais ?

— Je sais, Dam. Mais si on veut la pochette de l'album dans les temps, faut que je m'y mette.

— Et si je viens te chercher ?

— Tu louperas ta séance et tu baiseras pas ce soir.

— Alors, je t'apporte les croissants demain.

Je me laisse aller dans le fond du canapé, les yeux au plafond. Il le veut vraiment, son groscâlin de la réconciliation.

— D'ac, mais pas aux aurores. Allez, raccroche avant qu'elle canne complètement.

— De quoi ?

— Ta batterie !

Nouveau rire qui me fait dire que, quand même, il me manque aussi.

— Ah ouais, merde, c'est vrai. Et tu sais que...

Brusque silence.

Ben voilà... Elle a canné. Ce qui me laisse un peu de temps avant qu'il ne m'envoie un message. À tous les coups, dans deux heures, il prendra le téléphone d'Abby pour me dire que si je ne viens pas aux hamburgers, les hamburgers viendront à moi, et ils débarqueront dans les minutes suivantes, les bras chargés de victuailles.

En attendant de voir si je le connais aussi bien que ça, je vais chercher ma tablette graphique offerte par mes potes – entre vingt-neuf autres cadeaux – pour mes trente ans. Les premiers jours, son utilisation m’a fait un peu bizarre mais, pour des créations telles que la pochette d’un album, elle s’avère finalement un outil précieux et un gain de temps.

Je sors une bière du frigo et m’installe à la table de la cuisine. *Soul to the Devil (L’âme au Diable)*, un titre d’album annonçant tout un programme. Ensemble, on a mis des idées en commun pour la pochette, et après, comme d’habitude, j’ai carte blanche.

J’insère une clé USB dans ma sono, Donavan nous a offert une copie des enregistrements, même si la qualité n’a rien à voir avec ce que donnera le résultat final d’ici quelques jours... semaines... J’ai arrêté le décompte avant de partir en Irlande.

Nos instruments résonnent bientôt contre mes murs, et la voix de Fred, profondément grave, joliment éraillée, vient envelopper l’appartement d’une étrange atmosphère. Paupières fermées, je prends le temps de m’imprégner, de laisser couler la musique jusque dans mes veines, mes doigts et mes pieds se déchaînant au rythme du premier morceau. Très vite, des images sombres, des dessins psychédéliques se mettent à affluer dans mon crâne. Et alors que je rouvre les yeux pour m’emparer du stylet, mon téléphone, branché sur silencieux, commence à vibrer.

Putain, Dam ! T’es pas censé être au ciné ?

Mais c’est pas le nom de Damien que je découvre sur l’écran.

En une fraction de seconde, le sang afflue plus vite dans mes veines, et dans ma tête, si pleine la minute précédente, c’est tout à coup le vide sidéral.

— Allô ?

— Salut... toi...

Luc

Ne réussissant à joindre ni Damien ni Elsa, Margot s'est décidée à m'appeler. J'aurais pu me sentir frustré de n'être que le troisième de sa liste, mais cela m'est passé au-dessus dès que j'ai compris qu'elle avait besoin de parler et de ne pas être seule. Moi aussi, je connais ses silences.

D'ailleurs, je ne lui ai pas laissé le choix. Tant pis pour ma motivation du soir, j'ai rangé la tablette fissa et suis parti la rejoindre chez elle. Quand j'ai sonné, Arthur sortait tout juste de la douche, et, depuis mon arrivée, il me décolle plus. Assis près de moi sur le canapé, il passe et repasse sur mon portable mes vidéos de la Saint-Patrick – les plus décentes, que je lui ai sélectionnées – en se dandinant au rythme des musiques.

— Tu es satisfait de ton séjour ? me demande Margot. Tu as pu faire tout ce que tu prévoyais ?

— Ouais, même si Punk souffle le chaud et le froid. Ils étaient bien décidés à virer Clive, mais ils sont revenus de nouveau en arrière. Peut-être parce que j'ai moi-même décliné l'offre pour le moment. J'en sais rien.

— L'offre ?

— Intégrer pleinement le groupe. Je vais me contenter de continuer à fournir quelques coups de main de temps en temps.

— Mais l'album ?

— Il est dans la boîte.

À sa tête surprise, je précise, avant qu'elle ne pose la question :

— Oui, ç'a été beaucoup plus rapide qu'avec Dark Moon. Ils ont pas la même manière de travailler en amont, ils sont moins exigeants, plus... instinctifs, moins patients. Nous aussi, on était davantage comme ça, avant.

Pouah ! Moi aussi, je parle comme un vieux. Je suis mal barré.

Instinctifs, on l'est toujours, il suffit de voir comment on a géré les dernières semaines en studio, seulement c'est de l'instinctif objectif, de celui qui a déjà de la bouteille.

J'avale une gorgée de Coca, puis récupère mon sac à dos.

— En parlant de l'Irlande, j'ai un truc pour toi, Arthur.

Aussitôt, les yeux du même quittent l'écran pour venir se poser sur moi, aussi curieux qu'avidés. Ceux de Margot me brûlent, même si j'évite de la regarder. Du sac, je sors un paquet cadeau que le petit se retient d'attraper. Avant de l'accepter, il jette un coup d'œil furtif à sa mère, qui acquiesce.

— Et on dit quoi ?

— Merci.

Ni une ni deux, l'emballage ne fait pas long feu.

— Oh ! Maman ! Regarde ! Comme les monsieurs sur les films !

— *Messieurs...* Oui, je vois. Il est très beau.

Un *smile* énorme aux lèvres, Arthur enfle le chapeau du Leprechaun – taille enfant – sur sa petite tête, va se contempler dans le miroir à l'entrée, puis éclate de rire. Son enthousiasme fait également sourire sa mère, avant qu'elle ne se tourne vers moi.

— C'est gentil, mais...

— Chut ! Avec plaisir. Et si jamais, j'en ai aussi pris un pour Malone. Et un autre pour... (J'élève la voix en direction d'Arthur.) Il a été sage, ton Bourriquet ?

Il revient vers nous en sautillant et s'empare de l'âne bleu resté à l'abandon dans un coin du canapé.

— Oui, ze crois.

— Alors, il a aussi droit à son cadeau, comme ça, pas de jaloux, chacun le sien.

Arthur jubile, Margot secoue doucement la tête et Bourriquet se retrouve bientôt affublé d'un superbe haut-de-forme vert pomme cerclé d'une ceinture noire. Danny et Eva, eux, auront droit à un body du même acabit.

— Bon... mon p'tit lutin irlandais, tu as faim ?

— Ouiiii ! On manze quoi ?

Sous sa peau de miel, les pommettes de Margot deviennent légèrement roses. Ça lui va bien. Elle attache ses cheveux avec sa pince, puis reporte ses opales sombres sur moi.

— Eh bien... vu que tu es là, tu serais d'accord pour m'apprendre ta super recette ? Il faut que je voie ça de mes yeux.

Je fronce les miens.

— Euh... laquelle ?

— L'olmette ! s'écrie Arthur. Oui ! Miam !

Et deux minutes plus tard, alors qu'Arthur joue par terre avec des Duplo, je me retrouve dans la cuisine exiguë de Margot. Elle sort les ingrédients, un saladier, un bol, une poêle et, bonne élève, elle attend attentivement la suite de mes instructions.

— Le secret tient en deux choses : fouetter les blancs d'abord, jusqu'à les rendre mousseux, et ajouter les jaunes petit à petit, ensuite la cuisson qui sera primordiale.

Ses pommes de terre étant déjà cuites de la veille, elle les fait sauter pendant que je coupe une courgette et émince un oignon, qu'elle fait revenir peu après, avant de réserver le tout.

— Et pour l'omelette...

Je me glisse dans son dos. Le parfum de ses cheveux vient aussitôt embaumer mes narines, annihilant presque les odeurs de la cuisine. Un mélange de coco et d'eau de rose que je me rappelle avoir déjà respiré de nombreuses fois. Le col de son tee-shirt est large et tombe sur le côté, dévoilant le galbe gracieux de son épaule droite. Image sexy et inspirante que mon cerveau enferme quelque part à double tour. Déjà, mes doigts dessinent ce contour sans le toucher, puis ils descendent vers ses mains délicates qu'ils emprisonnent avec douceur. Contre le mien, son corps est pris d'un frisson et, sur ses bras et cette épaule dénudée, sa peau se pare d'une légère chair de poule.

— ... on sépare les blancs des jaunes, et on bat les premiers avec de l'huile de coude.

Dans un même mouvement, nos mains font tourner le fouet dans le saladier, jusqu'à l'obtention d'une mousse que je considère comme passable. Puis nous ajoutons les jaunes et battons de nouveau le mélange avec vigueur. La force du mouvement la fait reculer un peu plus contre moi et je me surprends à me demander si cette peau dorée a toujours le même goût.

Concentre-toi plutôt sur tes putains d'œufs...

Ouais. Bander à cet instant, alors que son charmant petit cul appuie contre mon jean, serait sûrement malvenu. Mais c'est trop tard. Déjà, mon bas-ventre fourmille et je me force à me décoller un peu d'elle en pensant à autre chose. Un riff de Lemmy en tête, je m'empare des condiments et assaisonne notre mélange.

— Mmmm... ça sent déjà bon, déclare-t-elle avec envie.

Je ne peux empêcher mes yeux de dériver vers sa nuque, dont les effluves reviennent me chatouiller le nez.

— Ouais... très bon, murmuré-je en reculant encore pour rallumer la plaque. Donc... hum... la cuisson...

Elle me regarde faire avec grande attention, et bientôt l'odeur alléchante de l'omelette se répand à travers tout l'appartement. Pendant que je la retourne, Margot met la table et invite Arthur à s'asseoir. Apparemment, de ce que je comprends, c'est repas de fête ce soir, car il a droit « exceptionnellement » à un verre de sirop de grenadine.

— Je t'en offre un aussi ? Désolé si tu préférerais de l'alcool mais, à part du jus de fruits, un soda ou de l'eau, j'ai pas grand-chose...

— Eau gazeuse ? On peut faire des diabolos.

Trois minutes plus tard, Arthur se régale du plat sous les yeux ahuris de sa mère. Tellement qu'il en demande même une seconde assiette.

— Totalement hallucinant, souffle-t-elle. Tu peux revenir quand tu veux.

Son sourire vrai me percute comme une vague trop forte, mais je n'en montre rien. Cela me perturbe déjà assez comme ça. Je me contente de lever mon verre et de hocher la tête.

Arthur termine son festin par un yaourt et, après avoir joué encore un petit peu, Margot décrète qu'il est l'heure du lit. S'il proteste pour la forme, il m'offre bien vite un regard de chaton désespéré en osant me réclamer une histoire.

Euh...

— Tu n'as qu'à choisir un des livres de sa bibliothèque, près de son lit.

— Oui, confirme-t-il. Maman, elle fait les voix, mais si tu fais pas, ze t'en veux pas.

Comment lui résister ? Impossible.

Pendant que Margot lui nettoie les dents, je rejoins sa chambre et passe les bouquins en revue. Que des trucs passionnants ! *T'choupi à la plage*, *Petit Ours Brun sur le pot*, plein d'autres titres du même genre, des

imagiers, des Disney, des livres cartonnés musicaux – enfin, musicaux, on s’entend –, et un autre intitulé *Mes petits contes du soir*. Je le prends et commence à le feuilleter. Sans aucun doute, ça doit être plus captivant que Petit Ours Brun et ses problèmes de sphincter, mais je finis par le reposer lorsque mon regard accroche un album grand format dont le graphisme me plaît direct. *Grand Loup & Petit Loup*.

Pas le temps de le zieuter, cependant ; dans ma poche, ça vibre. Bingo ! Un message en provenance du téléphone d’Abby.

Aujourd’hui 19 h 58

Holà, p’tit cœur ! Ben, tu sais quoi ? Ça finit exactement comme je t’avais raconté :-p ! Alors ? Tu nous rejoins au HD ?

Aujourd’hui 19 h 58

Non, je suis occupé

Aujourd’hui 19 h 59

T’es pas drôle ! Et tu vas louper des burgers de la mort.

Aujourd’hui 19 h 59

Tant pis. Je m’en remettrai.

Aujourd’hui 19 h 59

Croissants demain ?

Aujourd’hui 20 h 00

Croissants demain.

J’hésite quelques secondes avant d’ajouter :

Aujourd’hui 20 h 00

Et pas la peine de débarquer avec de la bouffe ce soir. Je suis pas chez moi.

Sa réponse fuse aussitôt.

Aujourd'hui 20 h 00

Tu te fous de moi ? T'as dit que tu devais bosser ! La chatte de Vivian te perdra, p'tit cœur.

Nouvelle hésitation de mes doigts sur le clavier. Ma réponse va le rendre fou.

Aujourd'hui 20 h 01

Je suis pas chez Vivian... Bonne soirée, à demain.

Sans attendre, la photo d'Abby s'affiche sur l'écran. Je souris. Ouais, je le connais vraiment trop bien.

— Oui ?

— Comment ça, pas chez Vivian ? T'es où alors ?

Un bruit de petits pas me fait tourner la tête. Arthur et Bourriquet – le premier toujours coiffé de son chapeau – sautent sur le lit pendant que le regard perçant de Margot s'arrête sur le livre que je tiens dans l'autre main. Un léger sourire apparaît au coin de ses lèvres.

— Je suis... Quand tu rallumeras ton téléphone, tu le sauras direct. À demain, Dam.

Et je raccroche sans lui laisser le temps d'en replacer une. Abby risque de m'en vouloir ; maintenant, il va être insupportable tant qu'il n'aura pas son téléphone rechargé en main, et cela me fait rigoler en douce. Cruel ami que je suis.

Margot a bordé Arthur, qui refuse de retirer son haut-de-forme. Elle lui donne un baiser, éteint le plafonnier pour ne laisser que la lampe de chevet et la veilleuse, puis elle désigne l'album.

— Tu connais ?

— Pas du tout.

— Très bon choix du hasard, alors. Arthur et moi, on l'adore.

Sans en expliquer davantage, elle quitte la chambre d'un pas léger, ne laissant qu'une trace olfactive de son délicieux parfum.

— Tu viens ? Ze t'ai fait une place, moi.

Je m'installe auprès d'Arthur, une jambe sur le lit, l'autre par terre. Lui se cale contre moi, sa peluche serrée sur son cœur. Ça fait bizarre une telle proximité sous la lumière tamisée, même avec Malone je n'ai encore jamais

vécu ça. Les histoires du soir, il ne les a jamais réclamées qu'à ses parents ou son parrain – Fred.

Le plus étrange, c'est cette sensation de naturel, comme s'il ne s'agissait pas de la première fois.

— Tu lis ?

— Hum ? Ouais, scuse. Tu veux pas l'enlever quand même ? Tu seras mieux sans.

À ma grande surprise, il m'obéit sans rechigner, jette le chapeau au pied du lit et reprend sa place contre mon bras. Je détaille la couverture encore une fois : un fond rose et orange assez sobre, un grand loup noir en train de tendre, sans le regarder, une orange à un petit loup bleu.

Ouais, vraiment, j'aime bien ce trait de crayon. Alors, dans le silence rompu par le seul bruit de nos respirations, j'ouvre le livre.

Luc

— « Depuis toujours, Grand Loup vivait là, seul sous son arbre, en haut de la colline. Puis un jour, vint Petit Loup¹... »

À chaque page tournée, le corps d'Arthur s'affaisse un peu plus contre le mien. À la huitième, il dort déjà. Étrangement pris par l'histoire, je continue de lire que pour moi, et plus je m'approche de la fin, plus je ressens, à l'instar de ce Grand Loup peu causant, un truc indéfinissable au fond du cœur. Comme un cadenas bien fermé qui s'ouvrirait brusquement pour déverser un flot d'émotions trop longtemps contenues.

Merde ! Je vais quand même pas verser une larme sur un livre pour enfant ?

Je baisse mes yeux attendris sur Arthur, les derniers mots de l'histoire encore en tête.

« Toujours, à présent, il y aurait le petit. »

Puis d'autres me reviennent brutalement en mémoire, que j'avais presque oubliés, violente claque dont je me serais bien passé ce soir.

« Protège l'enfant, et ton cœur connaîtra la seule réponse qui compte vraiment. »

Se pourrait-il que... Nan ! C'est juste des conneries pour gonzesses trop crédules. La théorie fumeuse de Dam, l'Enfant intérieur, tout ça, collait aussi parfaitement avec ces imbécillités.

Sans bruit, je pose le livre sur la table de chevet et, le geste lent, je repousse le petit corps endormi. Après l'avoir bordé, je caresse ses cheveux, lui murmure un « bonne nuit » qu'il entendra peut-être dans ses songes, puis je quitte la chambre pour le salon, baigné seulement par l'éclairage faible d'une lampe à pied dans un coin et de quelques bougies.

Assise en tailleur sur le canapé, Margot contemple le vide, une tasse fumante entre les mains, de la musique douce en fond.

— Une playlist de ballades, m’annonce-t-elle alors que je remarque une bière ouverte sur la table basse.

— T’avais pas dit « pas d’alcool » ?

— Rousse irlandaise, toujours dans tes préférées ? Je l’ai achetée en rentrant avec Arthur après t’avoir appelé et je lui ai demandé de ne rien te dire, que ce serait une surprise.

Touché.

Je m’installe à côté d’elle et fais trinquer la bouteille contre son mug.

— Alors ? Ces deux loups ?

— Étonnamment...

— Émotionnel ? Attendrissant ? m’aide-t-elle alors que je cherche mes mots.

— Ouais. Simple et efficace. Il s’est endormi plus vite que son ombre.

Elle sourit, un œil tendre en direction de la chambre.

— Toujours, dès qu’il est dans son lit. Pour cela, j’ai beaucoup de chance. Et, en général, il dort bien.

— Et toi ?

— Moi ? répète-t-elle, les sourcils froncés et la mine étonnée.

— Oui. Tu dors bien, toi ?

Autant aller droit au but. Elle sait très bien que Dam m’a déjà parlé. Preuve en est son soupir et la petite ride d’inquiétude qui apparaît sur son front.

— Il t’a dit pour Dabo ? L’attaque du camp ? La visite de Romy ?

J’acquiesce.

— Je l’ai vu passer dans les actus, mais j’avais pas fait le lien. C’est Dam, ouais, qui m’a raconté le reste.

Il est redevenu son confident. Moi, j’arrive toujours avec un train de retard, sans parvenir à comprendre pourquoi cette idée m’agace.

Dans un frisson, elle referme son cardigan en grosses mailles. Dommage pour la jolie vue...

— Cela fait trois semaines, précise-t-elle. Je devrais me sentir soulagée, mais je n’y arrive pas. Comme Romy, je me dis que, tant que la preuve de sa mort n’est pas faite, je ne parviendrai pas à lâcher. Après sa visite, j’ai pris le temps de peser le pour et le contre. Rester ici ? Déménager ? Et j’ai

appelé Damien le lendemain après que les médias ont annoncé la destruction du camp.

Elle marque une pause, attendant sûrement de voir si je semble en savoir plus. Dam était encore à Dublin avec moi à ce moment-là et j'ai en effet eu droit à un compte rendu détaillé de leur conversation. En fait, la seule chose sur laquelle Dam ne s'épanche jamais, ce sont ses nuits avec Abby – ou quand il fait une promesse à une amie sur sa gratte la plus précieuse.

— T'as décidé quoi, alors ?

— Que, dans un village perdu, je serais encore plus paranoïaque. Ici, j'ai de vrais repères. Tu me trouves... égoïste ?

Je hausse un sourcil.

— Égoïste ? Pourquoi ?

— Par rapport à Arthur. Je me suis réfugiée ici par confort. Au fin fond de la Corrèze, dans un bled avec trois vaches et deux pelés, cela aurait été un réel refuge de protection.

Son regard, soudain, s'embue.

— Il y avait des enfants dans ce camp. Des enfants qu'ils lobotomisent dès leur naissance, qu'ils élèvent dans la haine de l'autre jusqu'à en faire de parfaits robots. Leurs doudous, ce sont des kalachnikovs ! Et il voulait m'enlever Arthur pour ça ! En faire un soldat de Dieu prêt à mourir pour leur folie. Plus la moindre réflexion personnelle, plus la moindre émotion. Des gamins, Luc ! Juste... des gamins... Putain !

Les larmes jaillissent. Ses mains tremblent tellement sous la colère que je préfère récupérer son mug pour le poser sur la table.

— Hé... Viens par là...

En douceur, je l'attire contre moi. Son corps frémit sous ses spasmes, elle renifle, tente de reprendre le contrôle, mais n'y parvient pas. Les vannes sont ouvertes et, contre toute attente, c'est à moi de gérer ça. Elle voulait Damien ou Elsa, mais elle se retrouve avec moi, le plus alexithymique de la bande.

À défaut de savoir quoi dire, je défais sa pince et glisse mes doigts sous ses cheveux. Masser sa nuque, son crâne semble lui faire de l'effet. Petit à petit, ses sanglots deviennent plus silencieux.

— T'as rien à te reprocher, finis-je par murmurer, alors que la voix lente et aiguë de Jane Sibbery s'élève près de nous. Tu as fait ce qu'il fallait et cela n'a rien d'égoïste, au contraire. Tout ce que tu fais, tu le fais par amour.

Un petit hoquet, et sa tête se blottit un peu plus contre mon torse. J'aimerais qu'elle parle, qu'elle dise n'importe quoi pour que mes oreilles cessent d'écouter cette maudite chanson. Pourquoi ce morceau *maintenant* ? Celui sur lequel on a commencé à faire l'amour la première fois, à la fin du film *The Crow*. À l'époque, j'habitais encore avec Dam, dans le XVIII^e. À bien y réfléchir, peut-être qu'on avait même pas vu la fin du film...

— Tu veux que... je change ?

Eh merde ! Elle s'en souvient aussi. Enfin, non, pas merde, le contraire aurait été vexant, mais...

— Euh... non... laisse.

Elle m'obéit et reste dans mes bras. Je suis même pas certain qu'elle a vraiment envie d'en bouger, de toute manière.

De cette nuit-là, j'avais fait un dessin que je lui avais offert. Elle en avait rougi. D'autres, de nombreux autres, avaient suivi. Son corps était devenu ma principale muse et j'aimais même parfois dessiner directement sur elle. Des œuvres éphémères, avec moi pour seul public.

— Lorsque ça compte, chuchote-t-elle, on n'oublie jamais la première fois. Il peut y en avoir des milliers ensuite, la première restera toujours unique.

Ses yeux se sont levés vers moi, aussi pâles que son sourire. De l'index, je caresse sa joue.

— Ouais, j'espère au moins qu'elle avait été à la hauteur.

— Je ne répondrai même pas à cette question, monsieur Gauthier. Tu connais parfaitement la réponse.

À présent, des étoiles pétillent dans ses iris quasiment noirs sous cet éclairage, et je tombe parmi elles en maudissant les souvenirs. Dangereux, manipulateurs, trompeurs. De sa bouche légèrement entrouverte s'échappe un souffle discret à l'odeur épicée. Cannelle, gingembre, soupçon de clou de girofle. Elle sent Noël, les cadeaux sous le sapin. Même si certains souvenirs me sont restés en mémoire, de nous deux j'ai oublié beaucoup de choses, mais pas ce pour quoi je l'avais embrassée la première fois.

Bien plus que son charme et sa beauté, j'aimais son naturel permanent, sa douceur, sa positivité, sa façon de me regarder comme si rien d'autre au monde n'existait. Noyé dans ses opales lumineuses, pour la première fois depuis longtemps, je m'étais senti unique, aimé pour moi, juste moi. Loin

de la scène, du début de notre célébrité, loin de la folie des fans hystériques et du petit univers hypocrite du show-biz dont je ne comprenais pas encore bien les ficelles.

On se connaissait depuis notre enfance, on savait déjà quasiment tout l'un de l'autre, nos joies, nos peines, nos coups foireux, notre vie sentimentale merdique. Elle aimait mes silences, j'aimais ses histoires. Elle aimait me regarder jouer, j'aimais la croquer sur le papier. Si expressive, si vraie...

Comme à cet instant.

— À quoi tu penses ?

Elle a susurré cette question, son visage si proche du mien que je me demande lequel des deux a basculé ainsi vers l'autre. Mes yeux détaillent les siens, ma paume vient rencontrer sa joue. Dans un léger soupir, elle ferme ses paupières, happée par ma caresse. J'imagine alors son cœur en train de battre à l'unisson du mien. Margot n'a jamais su tricher, contrairement à moi. Et quand ses paupières se rouvrent, l'éclat de vérité que je découvre me foudroie à m'en faire mal.

— Tu ne veux pas me le dire ?

En réponse, je glisse mon pouce sur sa bouche si parfaitement dessinée. Une bouche de princesse, peut-être bien celle de Shéhérazade après tout. Dans ma poitrine, mon cœur, mon foutu cœur, accélère sa cadence. Je voudrais lui crier de se taire, d'arrêter ses conneries, de laisser ma cervelle reprendre le dessus, mais en ai-je vraiment envie ?

Dans un mouvement délicat, les lèvres de Margot embrassent la pulpe de mon doigt alors que ses yeux, charbons si ardents, restent inexorablement noyés dans les miens. Une chaleur agréable se répand dans mon corps, aussi rapide et traîtresse qu'une mer déchaînée. Malgré la température de l'appartement, ma peau frissonne, mes poils se dressent sur mes bras nus et, sous mon jean, je devine déjà mon membre palpiter. Pourtant, Margot n'a rien fait de plus que ce simple baiser.

Une réponse muette à la mienne.

Une envie.

Un désir.

Une soif à assouvir.

— Je me disais que... c'est dangereux, les souvenirs. Réveiller les fantômes n'apporte en général rien de bon.

Je me penche vers elle, pose un baiser sur son front.

— Je t’ai fait du mal et je refuse de t’en refaire. Je vais rentrer, c’est mieux.

Mais, alors que je recule sous les injures de ma queue subitement refroidie, la main de Margot se referme sur la mienne, tel un étau.

— Reste. S’il te plaît... reste.

Une fois de plus, la musique dans le lecteur joue sa complice. Klaus Meine, le félon, entame une version live acoustique de *Wind of Change* et sa voix sans fausse note vient me murmurer que, après tout, le vent du changement est peut-être valable pour nous aussi. Tourner la page du passé, en écrire une nouvelle, se pardonner.

¹ *Grand Loup & Petit Loup*, Nadine Brun-Cosme et Olivier Tallec, Éd. Flammarion Jeunesse Père Castor, Collection Les albums du Père Castor, 2005.

Margot

Le bruit lointain d'une sirène a raison de mon sommeil. Dans un bâillement étouffé, j'entrouvre les paupières sans bouger. L'appartement est encore plongé dans le noir, malgré les rideaux que j'ai oublié de fermer hier soir. J'ai même oublié beaucoup de choses...

Mes yeux dévient vers l'ombre de la table basse poussée dans un coin, sur laquelle trônent toujours la bouteille de bière et nos verres vides. Je tends la main vers mon téléphone posé sur le rebord du canapé. 5 h 34. J'ai presque une demi-heure d'avance sur le réveil et à peine quatre heures de sommeil dans les veines. La journée va être longue. Très longue... Pourtant, je souris, les oreilles à l'affût du silence rompu par le bruit d'une respiration régulière.

Damien m'a laissé un message au milieu de la nuit :

Aujourd'hui 2 h 23

Holà, ma jolie ! P'tit cœur a vraiment passé la soirée chez toi ?

Lentement, je me retourne et me mords la lèvre. Oui. Luc est bien là, profondément endormi à l'autre bout du canapé déplié. Mon cœur se met à battre plus vite. Que m'a-t-il pris hier soir ? Que *nous* a-t-il pris ? S'il n'avait pas eu un étonnant sursaut de conscience, aurait-on laissé le désir parler pour nous ? L'aurais-je vraiment laissé m'embrasser, avec Arthur juste à côté qui aurait pu se réveiller à n'importe quel moment ? D'ailleurs... Et s'il le découvrait ici ?

Tout habillé, d'accord, mais quand même...

En toute discrétion, je comble l'espace qui nous sépare et me colle presque dans son dos. Même si souvent je m'endormais dans ses bras, à

l'écoute de son cœur, je le retrouvais toujours au matin à l'autre bout du lit, en position fœtale. Comme si, durant la nuit, il redevenait ce petit garçon qui ne voulait pas se faire remarquer. Luc n'était pas un enfant désiré, surtout par son père, qu'il a toujours tenu à distance. Pour ma part, et il le sait, j'ai toujours pensé que son caractère plutôt réservé découlait de cette relation tendue et du fait que sa mère – aussi froide que belle – n'a jamais été non plus un exemple de démonstration de sentiments et d'émotions, élevant ses trois enfants à son image. Heureusement, Damien, la musique et ses dessins l'ont aidé à sortir de sa coquille, et, grâce à eux, il ose exprimer ce que son cœur cherche souvent à garder pour lui.

D'une main timide, je caresse ses cheveux détachés sur ses épaules. S'il a toujours le sommeil aussi lourd, ce n'est pas ce simple geste qui l'aidera à se réveiller, pourtant il va bien falloir que je le tire des bras de Morphée avant de m'occuper d'Arthur.

Oserais-je... ?

Mon corps décide pour ma tête et déjà il vient se lover pleinement contre le sien, ma bouche déposant un baiser sur sa joue piquante.

— Il est très tôt, murmuré-je ensuite à son oreille, mais je dois lever Arthur pour l'emmener à la crèche avant de partir au boulot. Et... c'est sûrement mieux qu'il ne te trouve pas ici.

— Mmmm...

Il bouge à peine. M'a-t-il seulement entendue ?

De conversation en conversation, de sourires complices en regards tendres, la soirée a filé aussi vite que celle du restaurant. Vers minuit, j'ai déplié le canapé sur lequel nous avons continué à parler, et plus le temps passait, plus nos corps se rapprochaient l'un de l'autre, jusqu'à ce que ma tête termine contre son épaule. Petit à petit, nos voix ont laissé place à la musique et je me souviens que la dernière phrase de Luc m'affirmait qu'il partirait quand je me serais endormie.

Les ballades ont dû avoir raison de lui, et c'est avec nous deux profondément assoupis que ma playlist a dû arriver au bout.

— Je vais prendre une douche et toi... réveille-toi...

Je dépose un autre baiser vers son oreille, il marmonne, les yeux toujours fermés. Ce mec est une vraie marmotte ! Et couché tellement près du bord que je me demande encore comment il fait pour ne jamais tomber du lit. Je

l'enjambe et allume la lampe sur pied à l'éclairage doux, mais ça ne lui fait pas plus d'effet.

— Luc...

Je m'accroupis, effleure sa joue du bout des doigts. Cet homme est beau, insolemment beau. Un visage aux traits réguliers, digne d'un guerrier grec au repos.

— Luc... il faut que tu te lèves, les minutes passent vite...

— Mmmm...

Palpitations saccadées dans ma poitrine lors d'un troisième baiser, plus appuyé, vers le bord de ses lèvres, puis je cale mon téléphone contre lui, la musique branchée. Avec un peu de chance, John Entwistle et les Who auront plus de succès que moi. Je n'attends pas le résultat, je n'ai plus le temps. Le matin, tout est bien chronométré pour éviter de courir, et j'ai déjà du retard.

La douche est fraîche et rapide. Je m'emmitoufle ensuite dans mon peignoir, me brosse les cheveux, crème ma peau et tends subitement l'oreille.

Est-ce bien des rires que j'entends ?

Affolée, je sors de la salle d'eau et reste figée devant la porte ouverte de la chambre.

— Arthur ?

— Maman ! Ze suis là !

Dans la cuisine, déjà attablé avec une tartine et un jus de fruits. Mon regard perdu court de lui à Luc, debout, la main sur la cafetière.

— Salut, toi, lance ce dernier d'une voix rauque pas encore totalement réveillée. Tu permets ?

Je lorgne la cafetière. Tout va trop vite pour moi. Quand je l'ai laissé, il dormait encore et là, en quelques minutes, il s'est déjà occupé d'Arthur et a sorti deux tasses à café pour nous. Un peu déphasée, je hoche simplement la tête et m'avance vers mon fils que j'embrasse sur le sommet du crâne.

— Bonjour, mon cœur, bien dormi ?

— Oui. T'as vu ? Il a fait une tartine à moi.

Nouvel acquiescement silencieux pendant que Luc pose une des tasses sur la table.

— Tiens... Et euh... je voulais... mais j'ai pas eu le temps...

Ses yeux vont du canapé en direction de l'entrée. Traduction : il avait réussi à se lever – merci, M. Entwistle –, mais Arthur a déboulé. Arthur, qui nous contemple à présent avec un certain sérieux, me faisant monter le rouge aux joues.

Ne justifie rien tant qu'il ne pose pas de questions. Ce serait pire ! Et Luc a sûrement déjà répondu à l'interrogation la plus logique : « T'as dormi ici ? »

Eh merde !

— Tu finis et on va s'habiller, trésor ?

Sans oser regarder vers Luc, je me prépare également une tartine et vais prendre place devant mon café, à côté d'Arthur.

— Tu peux... t'asseoir aussi, tu sais ? proposé-je. Et si tu as faim, ne te gêne pas.

Il se contente de tirer la chaise face à moi pour s'y installer.

— Trop tôt pour un p'tit déj, murmure-t-il. Le café me suffira, merci. Alors ? Quel est votre programme ?

Je me décide à lever un œil médusé sur lui. Pourquoi, chaque fois qu'il me pose une question sur mon quotidien banal, cela me surprend-il à ce point ?

— Eh bien... normalement, je réveille Arthur à cette heure-ci. On s'habille, on prend le petit déj, je l'emmène à la crèche du quartier vers sept heures et quart et je file au travail.

— Maman... ze veux pas aller à la crèche, moi...

Ma bouche se fend d'un sourire entendu.

— Oui, comme tous les matins, trésor. Mais, une fois que tu y es, tu t'amuses bien, non ?

C'est une question pour la forme. Je vois bien comment il interagit avec ses copains et les éducatrices dès qu'on arrive. Les premiers jours, oui, cela a été difficile mais, depuis que l'adaptation est terminée, il y va en courant.

Arthur ne répond pas. À la place, il nous offre une petite moue boudeuse, puis termine son jus de fruits.

— Si tu veux... je peux le garder aujourd'hui.

— Ouiiii !

Mon café passe de travers et j'en recrache la moitié.

— Merde... Ça va ?

— Oui, réponds-je en toussant, les narines et les poumons en feu. Tu... euh... t'es sérieux ?

De toute façon, il est trop tard, la proposition n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd et Arthur m'envoie déjà son regard le plus suppliant et irrésistible. Luc, lui, hausse les épaules, l'air blasé.

— Ouais, sinon j'aurais rien dit. Je peux embarquer ses affaires chez moi et je te le ramène quand tu veux.

— Chez toi ? Mais... t'es en moto !

— J'appelle un Uber et je la récupère ce soir.

— Et ton taf ? Tu ne travailles pas ? T'as pas des répètes ? Les dessins pour les galeries ? Votre pochette ?

Il lance un coup d'œil à Arthur. Le genre qui me fait dire qu'aucun argument n'arrivera à le faire changer d'avis.

— On retourne en Suisse la semaine prochaine, j'aurai tout le temps pour des répètes... et le dessin... je pourrai avoir le meilleur assistant du monde si tu dis oui.

Comprenant que le compliment s'adresse à lui, mon fils bombe le torse et, cette fois, j'ai droit au regard de la mort qui tue. Celui qui me défie d'oser contredire l'homme merveilleux assis à sa droite. À deux contre un, je passerais pour la sorcière si je refusais, mais je ne suis pas à l'aise pour autant, cela va encore totalement à contresens de ce que je m'étais promis.

— D'accord, accepté-je dans un soupir. Mais toi, petit bonhomme, tu es sage, et toi, le grand, tu prends bien garde à mon bébé.

— Ze suis pas un bébé, maman !

— Tu seras toujours le mien, mon amour, même après cinquante ans. (Je lui fais un bisou sur le bout du nez et me retourne vers Luc.) Et tu ne le refiles pas à Damien en douce et sans me prévenir.

Sont-ce mes mots ou mon index menaçant tendu vers lui, en tout cas, Luc éclate de rire, m'offrant pleine vue sur son piercing qui me fait déglutir.

Ne repense pas à hier soir, aucun regret à avoir. Jamais de hasard. Il a sa vie, tu as la tienne. Deux mondes différents, Margot... Deux. Mondes. Différents !

— Maman ? Maaaman !

Je reconnecte dans un clignement de cils et pivote vers Arthur.

— Oui, mon cœur ?

— Il fera encore dodo chez nous ce soir ?

— Euh... (Ça y est, j'ai buggé et sens une bouffée de chaleur m'envahir de haut en bas.) T'as fini de manger ? Alors, file dans ta chambre, on va s'habiller et se laver les dents. Vite, vite, avant que je t'attrape !

Et tout aussi vite que lui, mais sans crier – pourvu que mes voisins soient déjà réveillés –, je me précipite à sa suite, évitant ainsi le regard de feu lancé par Luc, qui aurait sans aucun doute fini par me consumer.

Luc

Les idées à la con chez moi, c'est comme un pot de Nescafé : toujours instantanées.

Bien sûr que j'ai du boulot. La musique se travaille tous les jours, durant plusieurs heures, d'autant plus quand on sait qu'une série intensive de répétitions va commencer. Et lorsqu'elles ne seront pas avec Dark Moon, elles seront avec Punk. Donc, non, je n'avais pas vraiment le temps de m'occuper d'Arthur, mais la proposition est sortie toute seule, avant même que mon cerveau ne comprenne ce que je venais de dire.

— Tu sais que tu m'épateras toujours, p'tit cœur ? remarque Damien, assis avec moi sur le canapé, les yeux fixés sur le dos d'Arthur.

Ce dernier est en plein coloriage d'un nouveau dessin que je lui ai fait en trois coups de crayon : un Bourriquet avec un papillon sur le nez. Nous, on finit nos cafés et nos croissants, les doigts et les pieds agités au rythme du son de Rush. Geddy Lee, le bassiste et chanteur du groupe, et claviériste parfois, fait partie des musiciens qui m'ont toujours inspiré et servi de modèle. Style, technique, talent... Ce mec possède tout.

— Pourquoi ?

— Qui, en Bretagne, avait déchiré une certaine photo déjà ? Et là...

Je pointe mon majeur bien haut.

— Mmmm... Quand tu veux, mon p'tit cœur. Oh ! D'ailleurs ! T'as vu les retours de la pub Gibson ? On est franchement pas mal ! Moi, j'ai reçu plein de messages pour savoir quand on annoncera enfin officiellement notre amour. Tu sais que les gens fantasment de nous voir vraiment ensemble ? Même Abby, des fois, elle me demande si je suis sûr de ne pas m'être trompé. Ils ont même créé un nouveau hashtag sur Insta : #teamlumien. La classe !

Les gens...

— Et ? Tu réponds quoi ?

— Que c'est déjà officiel, non ? rigole-t-il. Toi et moi, on se suivra même dans l'éternité. Mais, l'amour, c'est dangereux, on serait trop passionnels et possessifs.

— Surtout toi...

La main sur le menton, il prend le temps d'une demi-seconde pour réfléchir.

— Peut-être bien, finit-il par admettre. Même si je suis sûr que toi aussi, dans le fond. Et tout ça fait que cet amour risquerait de devenir ingérable, à s'en faire mal. Très mal. À se brûler, se consumer, se détruire. Notre amour, il existe, mais il pourra jamais ressembler à celui des autres. Personne, hormis nous deux, peut réellement le comprendre. Et notre force se trouve là, elle est ce qui nous porte et fait que, toujours, on se différenciera du commun des mortels.

Il s'est déjà penché vers moi et conclut son argumentaire en posant un baiser sur mes lèvres.

— J't'aime, mon p'tit cœur.

— Je sais, moi aussi, j't'aime.

— Z'ai fini !

On tourne la tête vers Arthur, debout et très fier, sa feuille de dessin dressée devant lui.

— Magnifique ! s'exclame Dam. T'as presque pas dépassé.

— Ouais, il est presque meilleur que toi, m'esclaffé-je.

— Oh ! Hé ! Abuse pas, hein ! On peut pas être né avec tous les talents non plus, faut bien que j'en laisse un peu aux autres. Bon... On va prendre l'air ? Y a du soleil. On marche jusqu'aux Buttes ?

* * *

Assurément, c'était aussi une idée à la con. On s'en rend compte en arrivant au niveau du lac, avec la vue sur le belvédère, mais il est déjà trop tard pour faire demi-tour. Vivian nous a repérés en premier.

— Vous ici ?

Elle a quitté son équipe du shooting photo pour s'avancer vers nous pendant que je descends Arthur de mes épaules. Malgré nos lunettes de

soleil et nos chapeaux, elle a su nous reconnaître de loin.

— On se balade... Tu m'avais pas dit que t'étais dans le coin aujourd'hui, constaté-je, déjà sur la défensive.

— Et toi, que tu faisais du baby-sitting. Qui est... ce jeune homme ?

Son visage fermé s'oblige à sourire en contemplant Arthur, accroché à ma main. Il ne répond pas. Il la détaille avec son sérieux habituel quand il ne connaît pas.

Elle lui tend la main, ajoutant du miel à sa voix.

— Salut, je suis Vivian, une... grande amie de Luc. Et toi ?

Sur ma droite, je sens Damien se crispier.

— Arthur, répond-il, un peu timide.

Aussitôt, les yeux aiguisés de Vivian nous lancent un éclair. Elle n'a pas oublié...

— Arthur ? Tiens donc... Je crois avoir déjà entendu parler de toi.

— Des Arthur, y en a plein, Mrs Wallace, ne peut s'empêcher d'intervenir. Dam. Moi, à Dublin, je parlais du roi de Logres, mais celui des *Minimoys* est connu aussi. Tu veux que je te raconte ?

— Non, merci. Garde tes idioties pour les autres. Alors ? D'où vient ce beau garçon ?

Ignorant à la perfection Damien, elle ne se concentre plus que sur moi, comme si son regard perçant pouvait traverser le verre de mes lunettes pour me pourfendre la cervelle. Elle sait se maîtriser, mais je la connais un peu. Sous son tailleur chic et ses talons hauts, elle bouillonne d'une rage contenue.

— C'est...

— Ma maman, elle connaît Luc et le mazicien. Même que Luc a dormi chez nous !

Oh, putain !

— Ah oui ? Quand ça ?

— Ben, hier...

Quand je disais qu'un enfant, ça parle...

Protecteur, Damien attrape Arthur pour le soulever dans ses bras, mais Vivian l'a à peine regardé, elle ne toise que moi. Ses joues blêmes ont viré au rouge, ses lèvres teintées de pourpre se mettent à trembler.

— C'est une amie. On s'est juste endormis en discutant.

Bordel, pourquoi tu te justifies ? Aucune raison de le faire.

— En discutant ? grince-t-elle. Bien sûr, prends-moi pour une conne. Je les connais, tes amies... Les vraies se comptent sur les doigts de ta main. C'était qui ? Une de tes pét...

— Emmène le petit boire un jus, ordonné-je à Damien en serrant Vivian par le bras pour l'attirer plus loin.

Il hoche la tête, tourne les talons. J'ai juste le temps d'entendre Arthur lui demander :

— C'est qui la dame ?

Mais la réponse de Damien m'échappe, tandis qu'au loin j'aperçois un des molosses de l'équipe de Vivian nous observer.

— Tout va bien, madame O'Connor ? s'écrie-t-il, hésitant visiblement sur l'attitude à adopter.

— Oui, Martin, j'arrive ! Continuez !

Elle se dégage de ma poigne d'un coup d'épaule.

— Déjà que cette séance est compliquée à cause de ces deux cruches, persifle-t-elle dans un geste de dédain vers les mannequins postées au bord du lac dans des poses ridicules, il fallait que tu me fasses ça !

Je m'étrangle.

— Te faire quoi ? J'étais simplement en train de me promener.

— Rassure-moi... Il est juste le fils de sa mère ? Pas le tien ?

Elle est sérieuse ? Non mais, faut qu'elle arrête ses délires !

— Je peux savoir ce qui te prend ? Tu me fais la gueule depuis que j'ai pas signé le contrat avec Punk et, maintenant, je devrais te rendre des comptes ? Tu te fous de moi ?

— Toi, tu te fous de moi, crache-t-elle, fulminante. Tu ne comprends rien, Luc. Vraiment rien !

Oh, si... Pour la première fois, je crois que je commence à comprendre. La vérité aurait même dû me sauter aux yeux bien plus tôt, mais je refusais de la voir.

D'un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vérifie que le dénommé Martin se tient toujours à bonne distance, je retire mes lunettes et me penche vers elle.

— On s'est jamais rien promis, Vivian. Toi et moi, c'est juste...

— Juste quoi ? Fais bien attention au choix de tes mots.

Derrière les siens, je devine gronder la menace. Je sais tout ce que j'aurai à perdre si je la repousse maintenant. Cette femme a du poids, beaucoup de

poids, et elle a tous les moyens pour me faire chier et me nuire, mais je n'en suis pas encore à ce stade. C'est elle qui se met dans tous ses états et qui s' imagine des conneries.

Des conneries ? T'es sûr ?

— Vivian ! *Darling* ! On a besoin de toi, là ! s'exclame une autre voix que je connais, celle du photographe pour lequel j'ai posé dans des fringues Dolce et Gabbana.

— Ils ont besoin de toi, murmuré-je. Tu devrais les rejoindre... Moi aussi, on m'attend.

On se jauge de longues secondes, deux fauves dans une cage sans barreaux, prêts à mordre l'autre. Sur son front, une veine palpite, au coin de ses lèvres appétissantes, un léger tic nerveux. Elle s'avance d'un pas, suffisant pour se tenir presque tout contre moi. Je ne recule pas, même lorsqu'elle se hisse sur la pointe de ses escarpins et que son souffle vient chatouiller mon oreille.

— Je me fous des putes qui te sucent dans les loges. Elles ne sont rien, ne comptent pas. Mais si, moi, au contraire, je compte un peu pour toi, alors, tout ça...

Habilement, elle parvient à glisser une main dans mon jean et à enserrer ma queue. Cette dernière frémit sous la pression, offrant un sourire vainqueur à Vivian.

— Oui... Tout ça m'appartient, et, comme je suis généreuse, je le leur prête. Mais tu es à moi, Luc. Tu m'appartiens.

Je ferme les paupières, laisse ses mots m'imprégner, alors que ses doigts continuent de me branler doucement. Vivian peut faire du mal. Beaucoup de mal. Mais le pouvoir n'achète pas tout. La main ferme, j'attrape son poignet et l'oblige à reculer.

— Non, je t'appartiens pas. J'appartiens à personne d'autre qu'à moi-même. Et j'ai aucun compte à rendre, surtout pas à toi. Tu veux me sucer ? Tu peux, je suis pas contre, mais il me semblait que les choses étaient claires entre nous. Du sexe, du bon temps, rien de plus. Les sentiments ne sont pas faits pour moi, ils sont dangereux, ils détruisent. Moi, je veux juste profiter de la vie.

— Luc...

Sa voix a perdu toute assurance et elle me contemple comme si elle me découvrait pour la première fois. Je secoue la tête, à moitié sonné, moi

aussi.

— Je pensais avoir été honnête, continué-je. Je t'ai jamais rien promis et je t'ai jamais rien demandé. J'aimais ce qu'on avait. On partage le même milieu, tu comprends mon monde, mais moi, finalement... Moi, tu m'as jamais compris.

Elle est devenue si pâle que j'ai soudain peur qu'elle me fasse un malaise. Manquerait plus que ça !

— Luc... je... Tu te trompes. Je te comprends. Je sais qui tu es, ce que tu vaux. Et j'ai toujours cru en toi. J'aime... j'aime être avec toi. Tes bras. Ta force. Ton flegme. Toi. Je...

Elle mordille sa lèvre, je retiens ma respiration, mais elle n'ajoute rien. Pas la peine, ses yeux parlent pour elle, le temps de quelques secondes du moins, avant qu'un voile ne vienne les assombrir de nouveau. Sa fierté a déjà repris le dessus.

— Alors, ça veut dire quoi ? siffle-t-elle, le menton relevé. C'est terminé ? Comme ça, ici ?

— Ça veut dire que j'ai besoin de souffler. De me consacrer aux festivals à venir, à mes projets perso. J'ai pas besoin d'autres prises de tête.

Ses paupières se plissent.

— Je vois... Une prise de tête... Eh bien, tu as mon numéro. Lorsque tu en auras assez de tringler toutes ces hystériques en chaleur entre deux villes, tu te souviendras peut-être de la manière dont, moi, j'arrive à te faire jouir. Mais n'attends pas trop longtemps, bel étalon. Moi aussi, je connais du monde...

— Alors, profite-en bien. Ce serait dommage de perdre la main.

L'insulte frémit au bord de ses lèvres, mais ne lui échappe pas. Au contraire. Fidèle à son rôle de femme ayant une parfaite maîtrise de soi, elle redresse son buste, renfile ses propres lunettes de soleil dans un geste princier, puis, avec un raclement de gorge empli de mépris, elle tourne les talons et dégage de ma vie.

Margot

Revenir à l'appartement sans Arthur m'a paru bizarre. J'ai envoyé quelques courts messages à Luc au fil de la journée, qui m'a offert quelques photos en retour. Damien s'est joint à eux, forcément, et bien que j'aie un peu grincé des dents en les découvrant dans le parc des Buttes-Chaumont, je me suis dit qu'il fallait que je leur fasse confiance. S'ils sont allés se promener là-bas, c'est qu'il n'y avait aucun risque.

Lorsque la sonnette de l'Interphone retentit, un sentiment de soulagement mêlé à un parfait bonheur se déverse dans mon cœur avec puissance, et je prends conscience que, d'un seul coup, je respire quand même beaucoup mieux. Moins d'une minute plus tard, Arthur saute dans mes bras, un sourire joyeux sur la bouille, sorti tout droit de son cœur. Je l'étreins fort, le dévore de bisous, puis offre à mon tour un sourire ravi à Luc. Il se tient contre le chambranle de l'entrée, un peu mal à l'aise face à ces retrouvailles pleines d'amour.

— Merci, lui dis-je simplement. Il a l'air... C'est quoi le bon mot, mon cœur ? Heureux ?

— Ouiii ! s'enthousiasme mon fils. C'était çouette !

— C'est vrai, confirme Luc, il a été extra. Il pourra revenir.

Je lui propose un café, il accepte et, pendant que je le prépare, avec un thé pour moi, Arthur étale sur la table les quelques coloriations qu'il a faits. Luc aurait pu imprimer des dessins trouvés sur Internet mais, comme la dernière fois, je reconnais son coup de crayon et suis impressionnée, moi qui n'ai jamais réussi à tracer ne serait-ce qu'une jolie fleur bien proportionnée.

— Eh bien, vous avez été productifs, rigolé-je.

— Oui ! Et on a promené au parc, explique Arthur, assis à présent sur sa chaise avec sa boîte de crayons pour finir l'une de ses œuvres.

— J’ai vu des photos. Merci pour ça aussi.

Luc me renvoie mon sourire.

— Il faisait beau, ç’aurait été dommage de rester enfermés. Les Buttes, en semaine, c’est plutôt tranquille.

Je hoche la tête et glisse la tasse vers lui. Je préfère ne rien dire de peur de mal formuler ma phrase et qu’il le prenne comme un reproche qui n’en serait pas un.

— Oui, et z’ai bu un zus de fruits avec le mazicien, parce que, Luc, il parlait avec la madame.

D’un même mouvement, Luc et moi observons Arthur, le cou toujours penché sur sa feuille, totalement indifférent aux réactions qu’il vient de provoquer. Je ne peux m’empêcher de demander, vu que ça semble l’avoir marqué :

— Quelle dame ?

— Ze sais plus. Damien, il dit c’est une sorcière.

Luc paraît mortifié. Moi, ça me renvoie à de mauvais souvenirs, et en ressentir un pincement au fond du ventre est complètement ridicule et disproportionné.

— C’était juste... Vivian, balbutie-t-il. Elle a... on a... On s’est dit ce qu’on avait à se dire et je crois que... c’est terminé.

— Oh...

Comment rebondir là-dessus ? Surtout face à son expression fermée. Est-ce bon signe ou pas ? Je sais que les autres ne l’appréciaient pas énormément, mais s’était-il attaché un peu, lui ? Jamais nous n’avons vraiment parlé d’elle. Elle était comme un sujet tabou flottant sans cesse au-dessus de nos têtes, mais il ne s’est jamais épanché sur leur histoire et, moi, j’ignorais comment amener ça sur le tapis. Enfin, si j’étais honnête, je dirais plutôt qu’éviter de parler de cette femme me convenait très bien, alors pourquoi poser la question suivante ?

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Il boit une gorgée de café, puis dévie son regard sur Arthur. Il le détaille quelques secondes avec une lueur que je ne suis pas sûre de bien déchiffrer. Une douceur triste, presque mélancolique.

— Disons que... il semblerait qu’on n’ait pas les mêmes attentes.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il me réponde, et encore moins à ce que sa réponse engendre chez moi d’autres interrogations – qui ne me concernent

en rien.

— Quel genre d'attentes ?

— Le genre... exclusif.

Il a tourné la tête si vite vers moi que je n'ai pas eu le temps d'abaisser le regard. Le sien me percute aussi violemment que sa réponse, et le goût fruité de mon thé se répand dans ma gorge avec une subite acidité. Je devrais pourtant le savoir. Moi aussi, je lis parfois la presse people. Mais justement. Ça reste de l'information poubelle et j'espérais que les articles concernant Luc et ses conquêtes n'avaient rien de fondé. Que, quelque part, il avait changé.

— Si cette relation comptait un peu pour toi, je suis... désolée.

— Vraiment ?

Sa bouche s'est étirée en un demi-sourire ironique tandis qu'il me dévisage avec attention, à l'affût du mensonge en train de s'évaporer par tous mes pores. Rien que le ton froid de ma voix est en contradiction totale avec mes paroles.

Mes doigts se crispent sur ma tasse encore chaude.

— De toute manière, qu'est-ce que ça changerait ? jeté-je avec une certaine agressivité qui m'échappe.

Il s'apprête à répliquer, mais la sonnerie de mon téléphone le coupe dans son élan. Dans ma poitrine, mon cœur a fait un bond. *La Marche impériale...*

— C'est Romy, soufflé-je.

— Alors, je vais te laisser.

Il s'est déjà levé et se penche sur Arthur qu'il embrasse avec douceur sur les cheveux.

— Au revoir, bonhomme.

— Salut ! Tu viens bientôt ?

— Je... sais pas. On part dimanche avec Damien pour quelque temps, alors... on verra. T'es sage avec ta maman ?

Arthur acquiesce, la mine contrariée. Dans le salon, mon téléphone continue de sonner, à me vriller les oreilles.

— Allô ! réponds-je un peu sèchement, histoire qu'il se taise enfin.

— Code.

— Retour sur Terre. Attends une seconde, Romy...

À l'annonce du mot code, titre du troisième album de Dark Moon, Luc pose des yeux interloqués sur moi, mais ne dit rien. Il me sonde simplement, à m'en faire rougir, sans doute.

— Je... C'est... bafouillé-je.

— Pas la peine de te justifier. Prends soin de toi, Margot.

Le geste rapide, il enfille son blouson de cuir, attrape son casque de moto laissé dans l'entrée la veille et, avant d'avoir eu le temps de dire ouf, il a déjà refermé la porte de l'appartement sur lui. Mes oreilles commencent à bourdonner. Je déteste ce genre de départ précipité, les conversations avortées à la saveur aigre des non-dits. Trop de mauvais souvenirs, ça aussi.

Lentement, je remonte le téléphone sur mon oreille.

— Tu es toujours là ? Excuse-moi, Romy.

— Ce n'est pas grave, répond-elle d'un ton vif, quelque peu impatient. Bon, tu es assise ?

Et alors que ses mots commencent à me faire trembler de partout, l'écran de mon autre téléphone s'allume soudain.

Un message de Luc.

La voix de Romy, aussitôt, se fait lointaine et mon cœur qui tambourine déjà à n'en plus pouvoir se met à résonner encore plus fort dans mes tympans. Je m'empare du portable, ouvre le SMS et me laisse tomber sur le canapé, les jambes sciées.

Aujourd'hui 17 h 54

Ce que ça changerait ? Tout. Ça changerait tout.

Luc

Les oreilles à l'écoute des sublimes arpèges de Steve Harris sur *Rime of the Ancient Mariner*, je ferme mon dernier flight case et commence à descendre tout mon matos à l'entrée. Demain, avec Dam, on prend l'avion pour Genève. Abby, elle, repartira pour New York jusqu'à cet été, si j'ai bien tout compris. Avec eux, faut parvenir à suivre, mais tant qu'elle rend Damien heureux, le reste m'importe peu.

Une fois mon matériel prêt à être embarqué dans un taxi demain matin, je sors une clope et m'allonge sur mon canapé, les yeux fermés, concentré sur le monstre heavy metal qu'est Iron Maiden. Harris est impressionnant, surtout quand on sait qu'il ne joue qu'aux doigts. Jamais de médiateur, même sur un morceau véloce comme *Run to the Hills*, qui demande déjà un jeu extrêmement dur à tenir avec un plectre. Une autre sacrée référence pour moi.

Les pieds en train de taper le rythme galopant, je tire mon briquet de ma poche mais, avant d'avoir pu allumer le bout de ma cigarette, la sonnette de l'appart vient perturber la musique, ma tranquillité et mon début de soirée.

— DAM ! Démerde-toi ! J'suis couché !

Mais il sonne encore. Pas sûr qu'il m'entende avec la musique... D'ailleurs, pourquoi il serait là alors qu'il s'agit de sa dernière soirée avec Abby ?

Je rouvre instantanément les yeux, pose ma clope et vais baisser le son avant d'aller ouvrir la porte.

— Margot ?

— Je n'aime pas les conversations inachevées. Salut, toi.

De quoi elle... ? *Oh !* Mon dernier message. Celui qui date de deux jours et auquel elle n'a pas répondu. Je penche ma tête dans le couloir. Elle est

seule.

— T’as fait quoi du petit ?

Elle se mord la lèvre, rougit un peu, évite de me regarder.

— Il est... La baby-sitter était dispo et je voulais... J’ai besoin de comprendre avant que tu t’envoies pour la Suisse.

— Comprendre ?

— Pourquoi tu m’as écrit ça et... j’ai surtout un autre truc important à te dire. Je peux entrer quelques minutes ?

Je m’efface pour la laisser passer, sans pouvoir m’empêcher de reluquer ses jambes, habillées d’une paire de bas noirs et des bottes de cuir qu’elle portait au restaurant. Le rebondi de son cul aussi, moulé dans une jupe courte en jean. Elle a dû avoir un peu froid aux miches sur son scooter, dont elle pose le casque par terre, à côté du meuble où est rangée ma collection de Converse.

Le geste indifférent, elle retire ses bottes et dégrafe son blouson, dévoilant un pull près du corps à l’échancrure gracieuse, vert émeraude, une autre couleur qui lui sied bien. Pour un peu, je pourrais presque croire qu’elle a choisi ces fringues pour le simple plaisir de mes yeux.

— Oui ?

— Rien, souris-je. Je me disais juste que ce vert te sublimait.

Elle ne relève pas, mais ses joues se teintent de nouveau d’un léger rose.

Après avoir accroché son blouson entre deux des miens à la patère de l’entrée, elle rejoint mon salon, moi sur ses talons. Je propose à boire, elle opte pour la même bière que moi. Si elle a besoin d’alcool, alors ce qu’elle a à me dire doit être important, et je repense au coup de fil qui m’a fait décamper de chez elle. Je pose la bouteille devant elle, puis, la mienne dans la main, j’hésite entre le fauteuil et le canapé.

— Romy m’a téléphoné, tu te rappelles ?

Bingo !

— Ouais, évidemment. Elle voulait quoi ?

— Dabo est mort. Le légiste l’a confirmé.

Elle assène la nouvelle d’une voix froide, sans laisser transparaître le moindre sentiment, avant de lever sa bouteille comme si elle portait un toast, et d’avaler une grande gorgée.

— Mort ? Il est sûr ? Comment il peut...

— Son empreinte dentaire et... un bracelet en acier à son poignet, qu'il tenait de son père. Sa main a été arrachée par l'explosion, comme une partie de son visage, et le bracelet y est resté suspendu.

Pas la peine de réfléchir plus. Assommé par l'info, je me laisse tomber à côté d'elle.

— Donc... c'est fini ?

— Oui, c'est fini.

Elle me sourit. Un sourire si vrai, si plein de soulagement que je ressens moi aussi un étrange apaisement.

— Margot Chevallier va pouvoir renaître, alors ?

— Dans quelques mois. Il est plus long et compliqué de faire revenir un mort à la vie. Et il faudra que je démissionne, que je trouve autre chose. Je n'ai pas envie de devoir expliquer toute cette histoire à mes collègues, qu'ils se sentent dupés, qu'ils perdent confiance. Après tout, Romy m'a quand même inventé de faux diplômes... Je ne suis qu'un imposteur. Et je veux déménager. Cet appartement est à Marguerite, pas à moi.

Un soupir lui échappe.

— Bref, tu vois... Rien n'est réellement terminé. Je dois reconstruire ma vie, encore une fois.

Sans réfléchir, ma main chaude enrobe la sienne, toujours un peu froide de l'extérieur – ou de la fraîcheur de la bière.

— Pas la reconstruire, la reprendre, en faire ce que tu souhaites.

Le visage baissé, elle observe nos mains, caresse mon pouce du sien, puis, lentement, remonte sur moi.

— Ce que je souhaite... murmure-t-elle. Si seulement je le savais...

— Dam est au courant ?

Elle fait « non » de la tête.

— J'ai eu besoin d'un peu de temps pour y croire. Je ne suis même pas sûre d'y croire vraiment. Ça me paraît surréaliste. Seule ma mère le sait, elle n'attend plus que le feu vert de Romy pour nous rejoindre. Et à part elle, la première personne à qui je voulais le dire... c'était toi.

Alors, ça...

Je déglutis, sens ses doigts serrer avec douceur les miens.

— Pourquoi ? En plus, s'il apprend qu'il est passé en troisième, il va crier au scandale.

— Tant pis, qu'il crie, même pas peur.

En attendant, c'est Bruce Dickinson qui donne joyeusement de la voix et, pour une fois, ça me vrille presque les oreilles. D'un coup de télécommande, je passe les différents disques de ma stéréo multi-CD : Michael Jackson, Sly and the Family Stone, les Red Hot, Ali Farka Touré, Concha Buika, une voix merveilleuse, à la sensualité saisissante. Une claque pour les amoureux du groove et de la musicalité.

— Plus calme, non ?

— On est chez toi, tu décides.

— Je décide... Ça pourrait être dangereux.

— Dangereux comment ?

Mes yeux plongent dans les siens, lac noir et profond dans lequel se reflètent encore et toujours des éclats d'étoiles. Combien de fois me suis-je perdu à les contempler, ces étoiles, tiraillé entre mon amour pour elle et ma soif vive de liberté ? Et voilà qu'à présent je me retrouve exactement au même point, neuf ans plus tard, mais l'expérience en plus et ma liberté éprouvée.

Le temps s'arrête un court instant, juste assez pour que cœur et raison s'affrontent une nouvelle fois, mais mon instinct décide de les faire taire. En même temps que je me lève, j'attire Margot à moi.

— Une danse, c'est dangereux ? demandé-je.

— Ça pourrait le devenir...

J'enlace sa taille d'un bras, garde sa main droite dans la mienne, ses doigts entremêlés aux miens. Au rythme de la musique, un flamenco lent et suave, nos corps commencent à se mouvoir l'un contre l'autre, tandis que sa tête, rapidement, vient se poser contre mon torse, à hauteur de mon cœur.

— Tu as changé de parfum, remarque-t-elle à voix basse. D'autres choses ont-elles changé ?

Je sais parfaitement ce qu'elle sous-entend, et sans doute doit-elle percevoir les battements dans ma poitrine accélérer un peu. Ai-je vraiment changé dans le fond ? Je n'ai jamais réussi à me poser, je n'ai jamais cherché à le faire. Ce que j'ai dit à Vivian n'était qu'une vérité, je ne veux pas me sentir enfermé, coincé dans une vie qui ne me ressemble pas. Mes parents se sont forcés à vivre un bonheur factice qui a fini par les détruire, et nous avec. Je refuse de souffrir comme eux. Mais... suis-je heureux pour autant ? Je l'ai été, j'en suis sûr. Mais aujourd'hui ?

Ma main lâche la sienne pour mieux pouvoir la serrer pleinement contre moi.

— J'ai un meilleur jeu, de nouvelles ambitions, j'ai appris à me remettre en question, même si... je sais que j'ai encore du boulot et que je serai jamais parfait. Et toi ?

— C'est ennuyeux, la perfection, et j'en suis loin, moi aussi. Devenir maman change ton monde, tes priorités, ta vie. Je ne suis plus celle que tu as connue... à bien des niveaux.

J'éclate de rire.

— Ouais, j'ai remarqué que ton lexique d'injures s'était bien étoffé.

Elle me fiche un coup sur l'épaule.

— Idiot, je ne parlais pas de ça.

— De quoi alors ?

Son visage remonte vers moi, soudain si sérieux que, quelle que soit la tournure de cette soirée, je comprends qu'elle et moi n'en sortirons pas indemnes.

— Je sais ce que je veux et ce que je ne veux plus. Pourquoi tu m'as dit que ça changerait tout ?

Un soupir m'échappe. Elle ne lâchera rien, cette entêtée. Il est temps d'assumer mon texto.

— Parce que j'ai compris un truc.

— Lequel ?

Mon cœur bat trop vite. Je m'arrête de danser, me décolle légèrement pour mieux la contempler. Si belle... unique... Si loin de mon univers de paillettes, de starlettes, de performance et de show-business. Elle est la terre ; moi, les étoiles. Elle, le soleil ; moi, la lune. Des opposés complémentaires en parfait équilibre.

— Que tu m'as vraiment aimé. Moi, dans mon entier.

Ses sourcils se froncent.

— Il t'a fallu tout ce temps pour comprendre ça ?

— Non, il m'a fallu tout ce temps pour comprendre que jamais je ne retrouverai ça. Et...

Mes mains dans son dos deviennent subitement moites alors que mon poulx ne cesse d'accélérer, à cogner trop fort contre mes tympanx. Je ne sais même plus si j'ai froid ou chaud, si le CD tourne encore sur la platine ou si

la voix râpeuse et inoubliable de Concha Buika n'est qu'une invention de mon esprit.

Tout ce que je ressens pour l'heure, c'est le souffle de Margot sur mes lèvres, la chaleur trop intense de ses perles noires qui me dévorent, celle de sa paume appuyée contre mon cœur.

— Et ?

— Et... aujourd'hui... peut-être bien que c'est ce type de relation que je veux retrouver. T'as jamais cherché à me changer, tu m'as toujours pris comme j'étais, même quand ça te faisait du mal. Peut-être qu'en fait j'avais tout faux. Cet amour... c'était ça, la vraie liberté.

Comme une plume, sa main vient se poser sur ma joue.

— On s'est connus, on avait quoi ? Dix, onze ans ? Je me faisais agresser par ce groupe de cons, ceux qui trouvaient drôle de me surnommer Miss Curry. Et tu m'as sauvée, avec Damien. On a appris à se connaître petit à petit, puis à se redécouvrir quelques années plus tard. On s'est toujours protégés mutuellement, on s'est soutenus, encouragés. Nos cœurs ont fini par se parler, se comprendre, s'aimer. Mais, oui, tu lui as fait du mal, énormément de mal, et je ne veux plus vivre ça. Ni mensonge ni trahison. L'amour ne doit pas être une prison, Luc, mais un refuge, un cocon. Parfois, oui, c'est compliqué, cela demande des réajustements, de la discussion, du temps.

Je hoche la tête. Aujourd'hui, ces mots me parlent. J'ai vu mes amis, j'ai suivi leurs histoires, leurs déboires, leurs réconciliations.

— Ma solution, murmuré-je, c'était la fuite. Mais j'ai grandi... Je crois. Elle sourit.

— Pourtant, je t'arrive toujours à la même hauteur.

— Ah, oui ? Même comme ça ?

Mes mains descendent sous ses fesses et la soulèvent. Elle pousse un petit cri, avant de rire et de passer ses bras autour de mon cou.

— Non, certes. Pas comme ça.

Ses doigts glissent dans mes cheveux, ses yeux lumineux me détaillent, à la recherche d'une confirmation qui me file des sueurs froides. Si je veux reculer, c'est maintenant, mais mon cerveau s'est mis en pause. Je ne pense plus au passé, je n'imagine aucun futur. Moi, j'ai toujours été un mec du présent. Et c'est bien ce qui m'a souvent perdu... Mais, là, c'est son regard à elle qui me perd, si brillant, si vrai, même si j'y décèle aussi de la crainte.

Sans parler de sa bouche entrouverte, dont j'aspire le souffle chaud, tentateur.

Si Damien était avec nous, il ferait référence à Oscar Wilde, mais il n'est plus l'heure de songer à Damien. Ça pourrait encore le faire venir, et personne ne doit interrompre cet instant, même pas lui.

Oui, je veux Margot. Oui, je la désire.

Sur ma peau, mes poils se hérissent, dans ma poitrine, mon cœur chante furieusement, et dans mon bas-ventre, l'orage se met à gronder. Le sang pulse fort dans mes veines, jusque dans ma queue que je sens déjà palpiter. Nerveux, je joue avec le piercing sur ma langue et surprends les opales de Margot s'arrêter dessus. Elle déglutit, s'agrippe un peu plus à ma nuque et resserre ses jambes autour de moi.

— Ne me fais plus jamais de mal, Luc. Ou alors, laisse-moi partir maintenant.

La laisser partir, alors que son bassin se frotte doucement contre moi, ne faisant qu'augmenter la tension ardente de mon corps ? Ses mots sont en contradiction totale avec l'envie dans ses yeux, avec le désir de ses lèvres toujours entrouvertes.

— Plus... jamais.

Ma voix n'est qu'un soupir rauque ; mon être, un émoi brûlant. Lorsque ma bouche bascule sur la sienne, tout, autour de nous, disparaît. Paris, la musique, les problèmes... Plus qu'elle, plus que moi, et le goût délicieux de sa langue, enroulée enfin sur la mienne.

Margot

Je suis folle. Définitivement folle.

Avec une passion dévorante, je m'accroche à Luc et abreuve mes papilles de son goût et de son odeur. Je croyais m'en souvenir, mais j'avais bel et bien oublié la douceur de ses lèvres, la saveur de sa langue, qui réveillent en moi un volcan endormi depuis trop longtemps.

Sous ses assauts, je tente de faire taire mes craintes et mes doutes, refusant de me gâcher ce merveilleux moment. Je l'ai trop fantasmé ces derniers jours pour ne pas le vivre à fond. Alors, paupières closes, je chasse les *peut-être* et les *j'espère* et me laisse aller pleinement à ce baiser assoiffé, empli de convoitise de part et d'autre.

— T'as une heure de retour... pour la... baby-sitter ? gronde Luc contre ma bouche, entre deux coups de langue diaboliquement sensuels.

Une pensée coupable m'inonde aussitôt. A-t-il seulement conscience de ce qu'il m'a fallu comme force pour oser venir le voir ce soir ? Avec Jenny, je sais Arthur en sécurité, il doit même déjà sûrement dormir, mais je lui ai menti. *Pour son bien*. S'il avait su que je le laissais pour aller chez Luc, il m'aurait posé trop de questions, et pas les bonnes. Mais je doute qu'il ait cru à mon mensonge. Depuis quand ai-je des réunions le samedi soir et, en plus, vêtue de la sorte ? Il est petit mais pas stupide. En temps voulu, peut-être, je lui raconterai...

— Ne te préoccupe pas de la baby-sitter. Nous, juste nous.

Oublier la réalité, les derniers événements, mon rôle de maman. Redevenir une femme, juste une femme, désirée, désirable, entre les bras d'un homme qui lui fait perdre toute raison.

— Juste nous...

Son baiser devient vorace, ses mains serrent à présent pleinement mes fesses, et ma culpabilité se fait la malle au profit d'un sentiment beaucoup moins honteux.

Le souffle erratique, je rouvre les yeux, retire ma langue pour mieux lécher sa bouche. Avec un soupir de bien-être, il me regarde à son tour, les pupilles enfiévrées.

— Trois mots, susurré-je, avant de croquer sa lèvre inférieure, à l'affût de sa réaction qui ne tarde pas.

— Les mêmes...

Notre ancien code. Trois mots. *Envie. De. Toi.*

Nos corps eux-mêmes répondent immédiatement à cet appel. Contre mon bassin, je sens son sexe durcir davantage dans son jean alors qu'un feu agréable se déverse sous la dentelle noire de mon shorty.

Il me porte jusqu'au bas de l'escalier, je me laisse glisser sur la deuxième marche.

— Tu te souviens du chemin ?

— Oui, je crois.

Les mains posées sur ses joues légèrement piquantes, je lui réclame de nouveaux baisers, et c'est avec un équilibre précaire, qui nous tire des sourires, que l'on grimpe à l'étage. Sa chambre se situe en face de l'escalier, derrière mon dos. À peine ai-je poussé la porte du pied qu'une nouvelle bouffée de chaleur me consume. Jamais je n'aurais pensé revenir dans cette pièce à la dimension indécente pour un logement parisien. En même temps, il fallait bien de la place pour un lit fait sur mesure, à la taille de cet homme.

Un mélange agréable, très masculin, de parfum et d'odeur de savon embaume la chambre. La salle de bains est communicante, sa porte laissée entrouverte. La brève image de Luc nu sous la douche envahit mon esprit et finit de réveiller mes sens.

Soudain, j'ai peur, malgré la semi-obscrité du lieu. Je me souviens du corps de Luc, il doit se rappeler également le mien. Mais neuf ans sont passés, un enfant est né et mon corps en porte les stigmates. Je n'ai rien des autres filles qu'il a tenues dans ses bras après moi, même si certaines doivent sûrement dire merci à Photoshop. J'ai pris un peu des cuisses, des hanches, mon abdomen est strié de vergetures. Je les assume, elles sont ce que je suis, le souvenir de ce que j'ai vécu, de ma résilience, de mon

combat, de la minute la plus belle et la plus extraordinaire de ma vie, mais... si lui trouvait ça moche ? Si cela le coupait dans son élan ? Il est artiste, sensible à la beauté, au charme de la grâce et de la perfection.

Des flashes envahissent ma tête. Ses regards sur les courbes des autres, leurs lueurs lubriques quand il les détaillait sans réelle discrétion...

— Margot, qu'est-ce qu'il y a ?

Je cligne des yeux, les siens me dévisagent sans comprendre.

— Rien... je... Ça fait longtemps que j'ai plus... que... j'ai plus...

Et c'est la vérité. Depuis la naissance d'Arthur, ma vie sexuelle n'est plus qu'un immense champ désertique que mes doigts et quelques jouets entretiennent seuls. Au moins faut-il y voir un avantage, l'orgasme est assuré à tous les coups.

En réponse, le grand corps de Luc se penche vers le mien et m'offre un baiser à la douceur exceptionnelle. J'en frissonne.

— On dit « faire l'amour ». Autrefois, ces mots ne te faisaient pas rougir.

— Je ne rougis pas !

Pieux mensonge dont il n'est pas dupe. Dans la faible lumière qui l'éclaire en contre-jour, j'aperçois un sourire moqueur étirer ses lèvres.

— Je suis sûr que si j'allume...

— Non, laisse comme ça. C'est très bien comme ça.

Pour lui faire oublier cette idée, j'attrape son tee-shirt et l'attire à moi pour une étreinte dans laquelle je lui offre tout : mon appréhension, ma nouvelle pudeur, mon envie, mon bonheur.

Tout en m'embrassant, il faufile ses mains sous mon pull pour mieux se promener sur mes courbes et continuer à éveiller chaque centimètre de ma peau. Avec savoir-faire, il décroche mon soutien-gorge d'un coup de doigts efficace et, quand il retire le tout, je n'ai pas le temps de jouer la prude. Déjà ses mains redessinent le galbe de mes seins et sa bouche s'empresse d'y déposer de petits baisers.

Sous ma jupe, mon sexe devient moite et commence à me tirer. D'autant plus quand les lèvres de Luc se referment sur l'un de mes tétons dressés, l'aspirent, le mordillent, le sucent. Un gémissement m'échappe. Je resserre mes cuisses dans l'espoir de calmer ce volcan en train de bouillonner, puis, à mon tour, je l'oblige à enlever le haut et à se tourner vers la lumière, histoire de pouvoir l'admirer. Un corps aussi parfait que dans mes souvenirs. Svelte mais musclé, torse en V sculpté, couvert de

quelques tatouages supplémentaires. Du bout des doigts, je suis leurs contours, ce qui le fait délicieusement frémir. Je m'attarde en particulier sur le dessin en haut à gauche : une clé de *sol* à l'envers appuyée contre une clé de *fa* à l'endroit. Ensemble, elles forment l'image d'un cœur, que j'ai déjà aperçue sur Damien.

Sur son flanc droit, il arbore le logo de Dark Moon qu'il a créé lui-même : deux croissants de lune noirs en train de saigner. Je découvre également un autre pinceau et une tache de peinture stylée, quelques notes de musique supplémentaires, de nouveaux tribaux celtiques. Tous ces tatouages sont sa vie, son histoire et, même si j'ai raté quelques années, ils me parlent déjà et me chuchotent des secrets.

Une nouvelle fois, ses bras se referment sur moi et me soulèvent pour me porter jusqu'au lit, où nos bouches se retrouvent, impatientes, en manque, affamées. J'aimerais lui dire tant de choses, lui avouer à voix haute ce que mon corps lui réclame dans chaque tressaillement, dans chaque soupir, mais je n'ose pas. Trop timide, peureuse, peu sûre de moi. Pourtant, lorsque ses lèvres quittent les miennes pour commencer à descendre le long de ma peau, mes doigts s'accrochent à ses cheveux et les deux mots m'échappent, spontanés, lascifs, si vrais :

— Aime-moi.

* * *

Luc

Sa demande est une supplique gorgée de désir. L'aimer pour lui faire tout oublier, au moins le temps de cette soirée, oui, c'est bien mon but. D'autant que la stéréo, en bas au salon, est passée au CD suivant et la voix jeune, envoûtante, de Johnny vient également se mêler à nos retrouvailles, comme si lui aussi l'avait entendue.

Ma langue et mes doigts, au rythme de *Que je t'aime*, prennent le temps de redécouvrir ce corps au grain de peau tendre et savoureux, paré à présent de chair de poule, alors qu'il est déjà si brûlant. L'effluve de la noix de coco et de la rose imprègne mes sens et me donne l'envie d'en lécher davantage. Ses tétons foncés m'appellent de nouveau et c'est un plaisir de les déguster chacun encore une fois, jusqu'à entendre la respiration de Margot

s'accentuer. Encouragé par ses petits gémissements, je continue ma descente avec une langueur calculée. Je pose des baisers le long de son ventre, tout en effleurant sa peau, puis je dégrafe sa jupe en jean, que je fais lentement glisser sur ses jambes. Dans un réflexe, elle porte les mains à son abdomen, mais je les lui retire aussitôt et observe ce qui sûrement lui fait redouter mon jugement.

Mais quel jugement avoir face aux cicatrices de la vie ?

Elles sont qui nous sommes, notre passé, notre vécu, un hommage au temps. Sans un mot, je me contente d'embrasser cet épiderme zébré, puis, tout en délicatesse, j'abaisse le haut de son shorty et invite ma langue à suivre le mouvement.

Les inspirations de Margot sont saccadées, ses doigts se perdent un peu plus dans mes cheveux, tandis que je croque et mordille l'intérieur de sa cuisse gauche, que je souffle sur la légère morsure et que le bout de ma langue vient titiller le bourgeon de son clitoris déjà gonflé par l'excitation. Un rôle de frustration s'envole de sa gorge quand je recule pour mieux pouvoir enlever ce bout de dentelle devenu inutile ainsi que ses bas en nylon. Je me redresse ensuite et contemple ce corps délicieusement offert, ce corps à la peau de miel que j'ai déjà pris tant de fois, mais qui, tout à coup, me rend fébrile. J'ai beau le connaître, c'est bien comme si je le découvrais pour la première fois.

Nos yeux se croisent, elle me sourit. En bas, le premier soupir se finit dans un cri et me donne l'impulsion de replonger entre ses cuisses écartées. Cette fois, ma langue ne se contente pas d'agacer la pointe de son clito, elle le recouvre, le lape, le déguste. Je joue également de mon piercing, que j'appuie, que je fais rouler ; bientôt, le corps de Margot se crispe, son souffle se fait plus fort. J'intensifie mes coups de langue, enfonce deux doigts en elle, et le feulement d'extase de ma belle Indienne se répercute sur mes murs, aussi foudroyant qu'un éclat de tonnerre.

Ravi de mon effet, je remonte pour emprisonner sa bouche et lui offrir le goût si savoureux de sa chatte trempée. Ce premier orgasme semble l'avoir libérée de ses quelques barrières. Sa langue contre la mienne devient plus sauvage, elle joue avec mon piercing, enroule ses jambes autour de moi et m'oblige à basculer sur le côté. Sensuelle, elle grimpe sur mes cuisses et à son tour, tout en tirant sur la boucle de ma ceinture, elle s'amuse à faire frissonner mon corps. Ses lèvres chaudes, gonflées de nos étreintes,

s'attardent sur mon cou, puis caressent mes dessins. Sa subite douceur me surprend et ne cesse d'accroître mon envie d'elle. Surtout qu'elle fait bien exprès de prendre le temps de déboutonner mon jean, peut-être un peu nerveuse, elle aussi.

Dans mon boxer, ma queue n'en peut plus d'attendre d'être libérée. Chaque nouveau baiser, chaque petite morsure la fait grossir davantage. Elle me lance, palpite d'excitation, me supplie de faire accélérer les choses, mais je parviens à maîtriser ce feu grondant. C'est si bon, cette délicieuse souffrance...

Quand la main de Margot se faufile enfin dans mon pantalon, mes muscles se contractent à son assaut et je ne peux contenir un gémissement de plaisir. Impatient, je l'aide à me débarrasser de mes fringues et retiens mon souffle lorsque son regard se pose sur mon sexe tendu. Elle triture sa lèvre, puis, avec une exquise lenteur, elle fait monter et descendre ses doigts, de mes couilles à mon gland, avant de les enrouler autour et de commencer à me branler.

— Putain... Margot...

Sa pression est divine, elle semble se rappeler la manière dont j'aime être caressé. C'est un retour en arrière, pourtant si différent. Différent d'avant, mais aussi de toutes ces femmes qui m'ont baisé depuis. Je n'ai pas besoin de la guider, elle sait parfaitement me rendre dingue et me faire perdre pied quand elle se penche et me prend en bouche.

Oh... Pu-tain ! Encore...

Ma queue se gorge de sang, elle frémit, elle vibre, ne souhaite plus qu'une chose : exploser entre ses lèvres assoiffées. Mais pas sûr que Margot apprécie le cadeau surprise et puis, moi, c'est en elle que je veux jouir. Alors, avant que le contrôle ne m'échappe, j'enlace sa main de la mienne et, d'une caresse dans ses cheveux, lui fais comprendre de revenir vers moi. Petit soupir de frustration, mais déjà elle se venge en refusant de m'obéir complètement. Joueuse, elle enrobe ma verge entre ses seins qu'elle presse doucement, puis elle remonte sur moi en léchant ma peau. Ses dents mordillent l'un de mes tétons au passage, sa bouche le suce, le pince, le taquine pendant que sa chatte toute chaude vient exciter un peu plus mon sexe à deux doigts d'imploser.

Faut que je respire, que je calme la tempête en moi. Bordel ! Elle me rend dingue !

D'un mouvement du bassin, je la fais chavirer sur le dos et décide de me venger à mon tour. Mes doigts la caressent, se souviennent eux aussi de tout ce qu'elle aimait. Alors, d'une main, je plonge en elle tandis que mon pouce s'amuse à effleurer une partie bien plus intime. La bouche de Margot s'ouvre dans un cri muet, ses cuisses s'écartent davantage. Elle aussi n'en peut plus. Son désir transpire par tous ses pores, elle se trouve de nouveau aux portes de la jouissance. Je souris, un sourire vicieux, et, dans un baiser, je retire mes doigts.

— Luc...

Sa voix n'est que frustration contenue, à hauteur de la mienne. Rapide, j'ouvre un tiroir à côté du lit pour attraper une capote. J'adore jouer, mais je ne vais plus tenir longtemps. Et elle non plus.

Une fois ma queue parée, je soulève une jambe de Margot, l'embrasse, la caresse, puis la pose sur mon épaule, avant de pénétrer en elle, mes yeux noyés dans les siens. Sa bouche entrouverte halète, sa langue lèche ses lèvres qu'elle finit par mordre, tout en plantant ses ongles dans les muscles de mes bras. Elle me marque, me fait sien et, putain ! cette pensée me plaît.

Nos corps en parfaite osmose suivent le même rythme, nos peaux claquent l'une contre l'autre, nos souffles se mélangent. Subitement affamé, j'enlace son dos et l'attire sur mes cuisses. J'ai besoin de l'embrasser, de lier nos langues, de sentir ses seins excités se mouvoir contre mon torse, alors que Johnny allume le feu en bas et que le son furieux des guitares s'empare de tout l'appartement.

L'étincelle, ça fait déjà un sacré moment qu'elle s'est embrasée et, dans mon corps, tout est en train de flamber. Nos bouches se dévorent, nos bassins accélèrent leur déhanchement, Margot s'accroche à mon cou comme si je ne devais plus jamais la quitter.

Enfiévré, proche de la délivrance, je griffe alors son dos, la fais glisser sur moi plus profondément et, soudain, son corps se cambre dans un cri étouffé qui finit de me consumer. Je gémis, en réclame encore, la couche en arrière et m'enfonce davantage dans des mouvements de reins véloce. Sous un nouveau baiser avide de Margot, ma vue se trouble, mes pensées se confondent et ma queue explose pleinement, me libérant d'un plaisir sans nom qui se propage comme une bombe dans tout mon être. Je me sens trembler, partir loin. En moi, tout n'est plus qu'un battement exalté qui cogne trop fort.

Boum boum... Boum boum...

Mon cœur joue une ligne de basse, une mélodie unique dont Margot est la muse. Était-ce déjà aussi explosif lorsque l'on avait vingt ans ? J'ai beau tenter de me souvenir, c'est le blanc total. Mon cerveau s'est déconnecté, tout simplement. Le passé n'existe plus ; le futur, pas encore. En cet instant, le présent est le seul à compter.

Essoufflée, transpirante, Margot glisse contre moi, une main sur mon torse, sa jambe enroulée à la mienne. Apparemment, je suis couché sur le dos. Depuis quand je suis sur le dos ? Les dernières secondes... minutes... m'échappent. Je ne me rappelle que le désir, le souffle haché de nos respirations, l'odeur exaltée de son corps mélangée à la mienne, et cet orgasme inhumain, salvateur, qui m'a traversé de part en part, aussi puissant que la morsure d'une lame.

Je dois atterrir, mais j'en ai aucune envie. Je suis bien là où je suis, à planer dans un ciel mordoré sans nuages, sous les nouvelles caresses légères de Margot et le petit bruit discret de ses baisers sur ma peau. Je me racle la gorge, retire la capote pleine, à laquelle je fais un nœud avant de l'envoyer valser par-dessus le lit, puis je me force à ouvrir les yeux. Ceux de Margot me percutent, plus lumineux que jamais.

De son index, elle effleure mes lèvres, y dépose un baiser et vient caler sa tête dans le creux de mon cou.

— C'est le CD de Lucie ?

Sa question est un murmure, comme si elle redoutait de briser ce moment de plénitude.

— Ouais, le best of que j'ai récupéré dans sa chambre d'hôpital. Elle a dû saouler les infirmières avec Johnny et Michel.

Hallyday et Sardou, les deux artistes dont Babou connaissait chaque chanson par cœur, chaque histoire de chaque album.

— Elle te manque encore ?

— Tous les jours... Mais ce n'est plus la douleur d'avant. Elle s'est transformée en souvenir, un de ceux qui réchauffent l'âme quand on y repense, et qui rendent nostalgique.

Sa main se perd dans mes cheveux, massage agréable qui me fait fermer les yeux quelques secondes. Lorsque je les rouvre, Margot me contemple toujours, son sublime visage éclairé d'un nouveau sourire.

— Oui ?

— T'es beau quand t'es à deux doigts de t'endormir.

Ça me fait sourire aussi.

— Uniquement quand je m'endors ?

Elle se hisse sur moi, vient lécher mes lèvres.

— Non. Enfin... il faudrait que je vérifie encore.

Au contact inopiné de son sexe sur le mien, je perçois une nouvelle chaleur s'infiltrer sous ma peau et ma langue se retrouve subitement en manque de la sienne. Alors, pour être sûr qu'elle ne m'échappe pas, je l'enlace et l'emprisonne, avant de susurrer contre sa bouche, dans un souffle empreint d'un nouveau désir :

— À ton tour de m'aimer...

OceanofPDF.com

Luc

— J’ai couché avec Margot.

Le bus VW fait une embardée. Dam pousse un juron et vire à droite, le pied à fond sur le frein.

— Tu fous quoi, bordel ? m’alarmé-je alors que des coups de klaxon furieux se perdent dans le lointain.

— Toi, tu fous quoi ? Putain, tu plaisantes ? Et tu me balances ça maintenant, alors que t’avais une heure dans l’avion pour me le dire ?

Il tire le frein à main et se tourne vers moi, complètement indifférent de s’être arrêté sur la bande d’arrêt d’urgence.

— Faudrait savoir... Tu me reprochais notre séparation, et, maintenant, tu gueules parce que je me suis remis avec ?

Ces derniers mots ont jailli tout seuls, et bien sûr :

— Remis avec ? Ça veut dire quoi ? Que vous êtes réellement repartis pour un tour ?

— J’en sais rien. On n’a pas vraiment pris le temps d’en parler.

Il ricane.

— Quoi ? me renfrogné-je. C’est vrai. J’ai fini par m’endormir, elle sûrement aussi mais, quand j’ai rouvert les yeux, elle était plus là. Elle m’avait juste laissé un mot.

— Un adieu ? Une déclaration ?

Je soupire et regarde par la vitre.

— Non. Juste un... merci.

— Pouah ! Je sais pas si c’est mieux.

— Y avait un smiley à côté.

— C’est vrai, ça change tout, s’esclaffe-t-il, plein d’ironie. C’était quand ? Comment ?

— Hier. Chez moi. Et pour plus de détails, va te faire foutre.

Bien entendu, c'était la phrase à ne pas dire.

— Oh ! Allez, mon p'tit cœur, fais pas ta prude. Raconte.

Après une courte hésitation qui le fait insister davantage, je finis par lui narrer l'arrivée impromptue de Margot, la tragique fin confirmée de l'autre enculé et les conséquences positives qui devraient bel et bien découler de sa mort. Ça laisse tellement Dam sans voix qu'il ne pense même pas à m'interrompre ni à se plaindre de ne pas avoir eu la nouvelle en premier.

— Donc, en gros, vous avez fêté ça, quoi ?

Je souris en coin.

— En gros... ouais. Et en attendant, tu fermes ta gueule et t'en parles à personne. On reprend la route avant que les flics débarquent ?

Un peu plus de trois quarts d'heure plus tard, on arrive chez Fred (et Alice) avec tout notre matos et nos valises. Les répétitions nous bouffent les journées ; durant ces semaines intenses, mieux vaut dormir directement sur place.

— Hé ! Voilà les plus beaux ! s'exclame Alice.

— Tonton Dam ! Tonton Luc !

Malone nous saute dans les bras, enfin, dans ceux de Damien d'abord, plus proches.

— C'est toi, le plus beau, remarque ce dernier en l'embrassant. Après moi bien sûr.

Le rire enfantin de Malone s'envole avec le sien, puis il me fait un câlin aussi et on va saluer les autres, assis sur la terrasse à profiter du soleil matinal et de la vue sur le lac. On a bien calculé notre coup, c'est pile l'heure de l'apéro.

— Vous allez bien ? s'enquiert Flavia pendant que Fred nous offre deux bières fraîches.

Son attention se porte surtout sur Damien, tout le monde sait qu'Abby rentrait à New York aujourd'hui.

— Luc a remis le couvert avec Margot.

Je recrache ma bière et lui jette un regard de mort. Il se fout de ma gueule ? Putain ! Je l'étrangle avec mes cordes ou les siennes ?

Aussitôt, tous les yeux se braquent sur moi, dans un silence de plomb.

— Alors, t'as vraiment largué ton fruit sec ? s'étonne Fred en premier.

Le « alors » et le « vraiment » ne peuvent signifier qu'une chose : Damien a déjà parlé. D'ailleurs, à mon regard de tueur, il hausse les épaules, l'air de confirmer d'un « ben, ouais » évident, que j'entends par télépathie.

— Je l'ai pas... Vous savez très bien qu'elle et moi, c'était pas...

Mais, à leur mine sceptique, je comprends que, quoi que je dise, mes justifications ne serviront à rien. La colère s'infiltre en moi, à me tordre l'estomac. Je me tourne pleinement vers Dam.

— Je t'avais dit de fermer ta gueule ! C'est quoi ton problème ? Tu vas plus baiser jusqu'à cet été, alors tu te venges sur les autres ?

— Hep ! Y a des oreilles sensibles ici ! gronde Flavia, un coup de tête en direction de Malone.

Trop tard. Dam fulmine déjà.

— Y a des tas de manières de baiser, si tu le savais pas. Gérard et moi, on gère, donc, tes sales piques, garde-les pour toi. Et puis, pourquoi ils sauraient pas ? Toute façon, ils l'auraient appris d'une manière ou d'une autre. Margot se confie aussi à Elsa, si t'avais pas encore compris. Et Elsa, d'après toi, elle se confie à qui ?

À lui et à...

Mon visage dévie directement sur Fred, qui lève sa bière vers moi en approbation.

— Bon, vous deux, intervient en douceur Alice, vous n'allez pas vous engueuler pour de bonnes nouvelles, non ?

— Surtout que la semaine ne fait que commencer, souligne Mike dans un rire. Elle risque d'être longue...

Son clin d'œil vers moi me tire un soupir mi-agacé, mi-résolu. Lui, il sait toujours désamorcer les tensions d'une phrase juste.

— Il a foutrement raison, confirme Fred. Alors, un groscâlin et on passe à la suite ? On a du taf, les mecs.

Luc

Jambes allongées sur un gros rocher à peu près plat, la clope au bec, je pose mon téléphone à côté de moi et lève la tête vers le soleil, yeux fermés. Après quatre jours de répètes intensives, mes doigts me remercient pour cet instant de pause bienvenue. Une heure de plus et je pouvais ajouter un nouveau pansement. La corne dure sur mes phalanges ne fait pas tout. Le roulis du lac, chant discret, m'apaise. Autour de moi, le calme règne, mais ce n'est que relatif ; dans ma tête, y a trop de bruit.

Je la pensais sortie de ma vie, mais Vivian vient de m'appeler, elle a encore des affaires chez moi. Et c'était sûrement davantage une excuse pour me parler, qu'une volonté de récupérer trois strings et une brosse à dents. Elle devra prendre son mal en patience, Paris ne me verra pas tout de suite. Ces prochaines semaines, ma vie sera ici, et des week-ends à Dublin.

Dam, lui, au désespoir d'Alice, me fait bel et bien la gueule. C'est à peine s'il m'a adressé la parole depuis dimanche. Je crois que mes mots l'ont blessé. Dans un autre contexte, un autre moment, ça lui serait largement passé au-dessus, mais il était fragile. Il gère très bien l'absence d'Abby, mais les séparations le touchent toujours un peu, même s'il n'en montre plus rien depuis longtemps. Va falloir que je m'excuse, parce que cette tension se ressent dans notre jeu. Fred et Mike nous ont déjà fait des remarques, et j'ai horreur de ça.

D'un mouvement sec, je fais craquer ma nuque, écrase mon mégot, puis récupère mon téléphone. Machinalement, je le fais jongler entre mes doigts, l'esprit tourné vers le week-end passé. J'ai dit à Vivian que je ne souhaitais pas m'investir dans une relation et à Dam que je m'étais mis avec Margot. Dans le genre mec qui ne sait pas ce qu'il veut, je me pose là. Avant que cette dernière ne revienne dans ma vie, oui, tout était à peu près clair dans

ma tête. Mais depuis... En plus, j'ai aucune nouvelle d'elle depuis notre nuit.

— Je peux me joindre à toi ?

Je sursaute. Sous ses lunettes de soleil, Flavia me sourit. J'acquiesce, avant de me décaler pour lui laisser une place. Elle s'installe et prend la même position que moi quelques minutes auparavant : bras derrière le dos, la face au soleil. Une image parfaite à coucher sur le papier.

— Quel beau mois d'avril ! murmure-t-elle. Et quel silence ! Ça fait du bien.

— Ouais. Ils font la sieste ?

— Eva, oui. Malone raconte des histoires à Danny. Ils sont choux.

Elle tire son téléphone de sa poche arrière et me montre la vidéo ayant sacralisé l'instant. Les mômes sont allongés par terre. Malone, sur le ventre, fait tourner les pages d'un livre et Danny, sur le dos, joue à attraper ses petits pieds nus. Pourquoi, en voyant ça, je commence à penser à Arthur ? Et en plus, avec un sourire à la con...

D'un clignement de cils, je tente de chasser l'image, mais Flavia enfonce le clou.

— Tu as eu des nouvelles ?

Je pourrais jouer à celui qui ne comprend pas à qui elle fait référence, mais ce serait juste pour gagner quelques secondes. Je lui rends son portable en secouant la tête.

— Non. Silence radio.

— Et toi ? Tu lui en as donné ?

— Euh... ben...

Après un soupir, elle retire ses lunettes pour me fixer d'un regard condescendant, typique de la gent féminine quand on a fait une connerie.

— Quoi ? bougonné-je, aussitôt sur la défensive.

— Si tu ne lui en as pas donné, pourquoi elle t'en donnerait ?

— Ben... euh...

Deuxième soupir, agrémenté d'un petit sourire empathique que je lui préfère. Elle se rapproche et enroule un bras autour de mes épaules.

— Cours numéro... On en est à combien déjà ? Peu importe. Nouveau cours et astuce sur la mécanique des femmes. Toute cette situation doit être aussi compliquée à gérer pour Margot que pour toi. Mais tu l'as blessée par le passé, ça fait des années que tu butines de femme en femme, et avec

Vivian, à ce que j'ai compris à demi-mot, rien n'est encore vraiment limpide. J'ai juste ?

— Euh... ouais.

— Alors, pourquoi elle t'appellerait la première ? Celui qui doit faire ses preuves, *caro mio*, c'est toi. Tu la désires ? Elle, uniquement elle ? Montre-le-lui. Tu veux réellement larguer Vivian ? Sois clair et fais tes choix. Assume ce que tu ressens là.

Sa main se pose sur mon cœur.

— Margot n'attend pas que tu lui dises que tu l'aimes ni une grande déclaration. Elle a juste besoin d'être rassurée et de voir qu'enfin elle peut te faire confiance. Quatre jours de silence, Luc... On dit que le chiffre idéal, c'est trois. T'es déjà en retard de vingt-quatre heures.

Comment elle peut savoir ce que Margot... ? Putain ! Y a pas qu'avec Fred et Damien qu'Elsa parle...

Ma famille de sang se complaît dans les silences, ma famille de cœur, elle, jacasse trop !

— En même temps... on va être absents quelque temps, elle le sait, alors pourquoi...

— Tu te fiches de moi ? Tu crois qu'une relation se construit dans le silence ? « Loin des yeux, loin du cœur », ça te parle ? À ton avis, si Damien et Abby ne se téléphonaient pas tous les jours, ils en seraient encore là ? L'amour est un jardin ; comme le bonheur, il se cultive.

Je sais très bien que, dans le fond, elle a raison. J'allume une nouvelle clope et perds mon regard sur les montagnes à l'horizon. Elle pose sa tête sur mon épaule.

— Tu n'as même pas tiqué au mot *amour*, l'entends-je sourire. Je sais qu'il est beaucoup trop tôt et que tu as bien des choses à penser, mais je sais aussi que ton cœur sait. Laisse-le te parler, à l'occasion.

— Paraît qu'Elsa vient le week-end prochain ?

Elle rigole.

Pour changer de sujet quand il dérange, j'ai toujours été le roi. Elle n'en fait pas cas.

— Oui, avec Anat. D'ailleurs... pourquoi tu n'inviterais pas Margot et Arthur ? Ça leur ferait peut-être du bien, et Malone serait content de voir son nouveau copain.

La fumée passe de travers.

— Tu plaisantes ? Et... même... ils dormiraient où ? Et puis, Fred et Alice...

— Oh, je suis sûre qu'Alice n'y verra aucun inconvénient. (Traduction : elles en ont déjà parlé. Putain ! Les gonzesses !) Et pour dormir... Damien se fera sûrement un plaisir de partager son lit avec toi si tu leur laisses ta chambre. Cela vous permettra de vous réconcilier. Je n'aime pas vous voir comme ça. Vous faire la tête vous rend tout Calimero, et ça ne vous va pas.

Pour ça aussi, elle a raison.

— Vous avez fini de jouer les entremetteuses ? On n'en a pas besoin.

— Entremetteuses ? Oh, non. Juste les petites fées de l'ombre qui vous aiment et veillent sur vous au quotidien.

Dans une nouvelle étreinte empreinte de tout l'amour amical qu'elle me porte, elle pose ses lèvres sur ma joue. Un baiser long, sonore, tout chaud.

— Réfléchis-y, conclut-elle avant de se relever. Mais ne tarde pas trop non plus, *caro mio*, le temps file vite et tu es déjà en retard. Et après tout, hormis obtenir un éventuel « non » en réponse, qu'as-tu de plus à perdre ?

Margot

La vie n'est qu'une succession de surprises. Et les bonnes, les très bonnes, il faut savoir ne pas les manquer et les savourer comme il se doit. Que Luc m'appelle tenait pour moi déjà du miracle, mais qu'en plus il me propose de le rejoindre le temps d'un week-end, là, je ne savais plus quoi dire. Surtout qu'il ne s'est pas contenté de m'inviter avec mon fils, non, il a insisté pour payer les billets de train. Était-ce pour que je ne trouve aucun argument pour le contredire ? Peu importe. Nous avons retrouvé Elsa et Anat à la gare de Lyon et elles se sont débrouillées avec un autre couple de passagers pour échanger leurs places dans le TGV et être ainsi sur les sièges à côté de nous.

Je redoutais les trois heures quarante de trajet pour Arthur mais, grâce aux livres, au coloriage, aux filles et à Bourriquet, il n'a presque pas vu le temps passer. Moi, en revanche, je sentais la nervosité me gagner un peu plus chaque nouvelle demi-heure.

Il était prévu que Luc viendrait me chercher en compagnie de Fred dans le minibus qu'il a acheté avec Damien et je ne cessais de me demander comment allaient se passer les retrouvailles. Jouer les amis ? Les indifférents ? Devant Arthur, bien entendu, pas question de lui offrir le moindre baiser suggestif, mais faire la fille qui s'en fout complet ne me paraissait pas non plus un bon plan.

En descendant du train, j'avais les mains affreusement moites et maudissais mon cœur de battre aussi vite. Mais comment aurait-il pu ne pas jouer la chamade en apercevant Luc sur le quai de la gare de Lausanne ?

Cheveux détachés couverts de son borsalino gris, jean foncé délavé, gilet de cuir sur chemise négligemment entrouverte, ses inséparables bijoux... Tout en lui respirait le sex-appeal allié à une nonchalance des plus

sensuelles, et les images de notre nuit ont commencé à tourner en boucle dans ma tête, ce qui, à cet instant, était sans aucun doute la plus mauvaise des idées.

À peine sur le quai, Arthur a bondi sur lui dans un cri joyeux, tandis que, moi, je suis restée en retrait, un peu gauche, la main accrochée avec force sur la poignée de ma valise. Finalement, mon fils dans ses bras, il s'est avancé avec un sourire, s'est penché vers moi et j'ai senti ma joue s'empourprer sous son baiser parfaitement ciblé, juste là, au coin de mes lèvres. Un troisième homme les accompagnait, un grand baraqué aux allures militaires du nom de Bastien, le garde du corps privé de Fred. Gentil et discret, certes, mais sa présence m'a surtout rappelé la condition des deux musiciens : des rockstars en puissance.

D'après Luc, les gens d'ici s'étaient habitués à les voir débarquer à droite et à gauche et les Suisses ont peu coutume d'importuner leur voisin, mais les rockeurs n'étaient jamais à l'abri d'une photo volée ou d'une demande inopportune d'autographe. Quand je les avais quittés, ils commençaient à avoir un joli succès national et européen ; aujourd'hui, ils sont connus dans le monde entier, et il faut absolument que j'intègre ce fait.

En quittant la gare, j'avais tout de même l'impression de sentir des regards s'attarder sur nous mais, les yeux fixés sur mes chaussures, je n'osais vérifier s'il s'agissait de ma paranoïa ou d'une vérité.

Pour me faire découvrir le coin, Luc a préféré longer la route au bord du Léman, plutôt que de rejoindre l'autoroute. Et, mon Dieu ! je me suis extasiée ! De ce pays, je ne connaissais que des images de cartes postales, la réalité est nettement plus belle, avec le lac aussi bleu que le ciel sur lequel se reflètent les montagnes aux cimes encore enneigées par endroits, les vignobles, les vaches, le soleil qui scintille sur les toits... Je commence à comprendre pourquoi Fred leur a proposé de venir s'installer ici.

Un vrai paradis pour les yeux, au calme certain.

Après une série de groscâlins dans les bras de Dam et la joyeuseté générale des retrouvailles, je me suis laissé porter par le groupe avec l'heureuse impression d'être tout simplement à ma place.

Le regard savoureux de Luc sur moi au fil des heures n'a eu de cesse de me réchauffer et, chaque fois qu'il me frôlait volontairement, mon corps désespérait de ne pouvoir lui en offrir plus. Est-il possible d'avoir un homme ainsi dans la peau ? Même après tant d'années ? Même après ce

qu'il m'a fait et tout en sachant que mon cœur risque encore d'avoir mal ? Parce que je ne suis ni idiote ni fleur bleue, et que je reste tout de même sur une prudente réserve.

Émotionnellement intense, la journée a épuisé Arthur et je n'ai aucun mal à le coucher dans le grand lit de Luc, où il s'endort comme un bienheureux en seulement quelques minutes. Je suis sûre qu'il sera allongé tout de travers au milieu du matelas quand je le rejoindrai dans quelques heures mais, en attendant, je descends avec les autres, un babyphone en main et ma nervosité à son comble.

Arthur absent, comment me conduire à présent ? La réponse, c'est Luc qui me la donne en tendant sa main vers moi. Dès que je me love contre lui, dans un coin du canapé, je surprends les regards ravis des filles, elles ont cependant le bon goût de ne faire aucune remarque, comme si, finalement, tout cela relevait du naturel.

Au programme de la soirée : une raclette, de la charcuterie, du vin blanc et une playlist rock en fond sur laquelle les garçons battent plus ou moins discrètement les divers rythmes au fil de nos conversations. Mains, pieds, couverts, poêlons, poivrier et même bocal de cornichons, tout est valable pour faire de la musique, et cela semble bercer le petit Danny, le dernier survivant de la marmaille. Le seul un peu ailleurs parfois, c'est Damien, qui finit par s'éclipser pour appeler New York. Lorsqu'il revient parmi nous, il a néanmoins retrouvé le sourire et s'amuse à nous faire danser, l'une après l'autre.

— À part le décor, peu de choses ont changé, en fait, constaté-je une fois contre lui, sur une ballade d'Eric Clapton.

— Pourquoi elles auraient changé, ma jolie ? On s'est juste bonifiés.

— Hum ! Tu permets ?

Les traits quelque peu tendus, Damien fait une courte révérence à Luc, très princièrre, et lui offre ma main. Aussitôt, sous le joug de son parfum, je me sens toute chose. Possessif, il referme ses bras sur moi et je me laisse aller contre son torse, les yeux fermés, à l'abri.

— Je pensais pas que tu accepterais mon invit.

Je relève mon visage vers lui.

— Pourquoi ? Moi aussi, je peux être rock'n'roll. Et tu l'as dit, je dois réapprendre à vivre et, donc, arrêter de scruter mon ombre.

Je lui souris, mais il n'y répond pas. Il reste même extrêmement sérieux, à me ficher une crampe à l'estomac.

— Quoi ? À quoi tu penses ?

— J'ai entendu ce que t'as dit à Dam, mais il a tort, beaucoup de choses ont changé. Nos vies ont changé. Une partie de l'année, on vit ici, l'autre partie, on est sur les routes, en concert, en promo, en shooting, on est invités à la télé, à la radio... Ce n'est plus la tempête d'autrefois ; aujourd'hui, c'est un tsunami.

À mon tour de devenir sérieuse.

— Tu crois que je l'ignore ? Que j'ai vécu dans une grotte ? Que les filles ne m'ont rien raconté ? J'avoue, l'impact est difficile à imaginer sans l'avoir réellement vécu, je ne peux que le fantasmer, mais... cela fait partie de ta vie, c'est ce qui te rend heureux. Et pourquoi il ne serait pas possible d'allier ton monde au mien ? Autrefois, on n'était pas prêts, mais aujourd'hui ? Je ne prends pas une grande place, monsieur Gauthier, une petite me suffira. J'ai d'autres priorités, moi aussi. Il faut juste apprendre à nous offrir du temps, et à nous respecter.

D'un bras, il resserre son étreinte pendant que sa main vient repousser la longue mèche sur mon front.

— Une petite place... mais elle peut vite devenir grande, même si elle reste toute petite.

À ces mots, je perçois mon poulx battre plus fort. Je sais à quoi il fait référence et ce qui lui tire enfin ce petit sourire discret au coin des lèvres. Cependant, je feins l'innocence pour le seul plaisir de l'entendre me le dire.

— Ah bon ?

— C'est ce qu'ils racontaient dans l'histoire du Grand Loup. Dans le cœur, même quelque chose de tout petit, ça peut prendre beaucoup de place. « Beaucoup, beaucoup de place. »

Avant que je ne réplique, il s'est déjà penché vers moi pour un premier vrai baiser tant attendu de retrouvailles. Enivrée par la douceur de sa langue, je passe mes bras autour de son cou et me sens décoller du sol, au sens propre comme au figuré. Je plane, je ris, j'oublie tout ce qui m'entoure, avec le seul espoir impossible qu'il m'emmène loin, dans un ailleurs qui n'appartiendrait qu'à nous.

Luc

— Rassure-moi, vous avez pas baisé dans mon plumard ?

Amusé, je lève le menton vers Dam, resté debout contre sa porte à contempler sa couette d'un œil soupçonneux.

— Si je te dis « oui », tu réponds quoi ?

— Change les draps !

J'éclate de rire.

— Change-les-toi, ouais. Tu t'es branlé combien de fois depuis lundi ?

— Plus que toi, me défie-t-il dans un sourire. Mais ils sont propres, monsieur mauvaise langue. Inès m'en a filé des nouveaux ce matin.

Inès, la fidèle femme de ménage de Fred – et maintenant d'Alice – depuis des années.

— Alors, s'ils sont propres...

Je me déshabille et me glisse sous les draps au parfum frais – et effectivement propres.

— Ça te fait pas bizarre ? Elle, de l'autre côté du mur, toi, ici ?

Je hausse les épaules. C'est vrai que ça fait un peu colonie de vacances mais, vu l'heure plus que tardive, on a déjà bien profité de la soirée. Si Arthur se réveille tôt, Margot risque d'avoir du mal à garder les yeux ouverts. Lui faire l'amour, oui, assurément, ça m'a traversé l'esprit plus d'une fois, mais, à part sur Wilson, le vieux canapé dans la salle de musique, ou dans le minibus, je voyais pas où assouvir mes fantasmes. Et Wilson, Alice et Fred l'ont tellement employé que ça fait des mois que les ressorts ne tiennent plus rien et nous pètent le cul. On aurait pu s'abandonner à notre désir sous la douche, seulement, à cette heure-ci, tout le monde l'entendrait, je veux éviter à Margot d'avoir à rougir demain matin.

En revanche, j'espère pouvoir compter sur les potes ce week-end pour gérer les mêmes et nous offrir quelques heures pour nous retrouver vraiment. C'est par petites touches qu'on parviendra pleinement à reconstruire quelque chose, j'en suis sûr. Faut juste me laisser du temps... et de l'espace.

— Non mais... qu'est-ce que tu fous ?

Damien tourne son cou vers moi pendant que mes yeux disent bonjour à son cul.

— Ben quoi ? Je dors à poil, moi.

— Remets ce boxer, putain ! Moi aussi, je dors à poil mais, là, tu fais comme moi, tu fais une exception.

— Oh ! Arrête, bichette ! Comme si t'avais jamais vu ni touché Gérard ! Tu vas le vexer et, la nuit, il a besoin de prendre l'air.

Je lève les yeux vers le plafond pendant qu'il se faufile sous la couette après avoir éteint. On reste de longues secondes dans le silence, à l'écoute de la respiration de l'autre.

— Tu te rends compte qu'en cinq minutes tu m'as adressé plus la parole que durant toute cette semaine ? finis-je par remarquer.

— C'est ta faute.

— *Ma* faute ?

Je me relève sur un coude et devine sa silhouette couchée sur le dos.

— Tu plaisantes ? Je t'avais demandé de rien dire et toi, la première chose que tu sors, c'est que j'ai remis le couvert avec Margot. Putain ! Pourquoi t'as fait ça ?

— Parce que c'était une vérité qui allait vite se savoir et que je refuse que tu lui refasses du mal.

— Elle a trente et une piges, Dam, plus vingt. Elle est assez grande pour se gérer toute seule. Et en quoi le dire empêcherait-il quoi que ce soit ?

Il rallume sans prévenir et m'envoie un regard éloquent qui vient me gifler aussi fort que la lumière.

— Elle est pas seule. Y a un même dans l'histoire. Vouloir Margot, c'est également vouloir Arthur... et Bourriquet. C'est pas un jeu, Luc, pas cette fois.

Merde. Quand il me donne du « Luc », c'est qu'il est vraiment en colère contre moi.

— Donc, t'as pas confiance en moi ?

— Avec les gonzesses, non, j'ai pas confiance. Je dois te rappeler que...

Oh, putain ! Il va pas me ressortir les vieilles casseroles ? Pas lui ?

— T'es une oie blanche, toi, peut-être ? le coupé-je, acerbe. Moi aussi, je peux te rappeler que...

— Je te parle pas de l'époque où l'on avait seize ou vingt ans. Pour Margot, je te demande juste de bien réfléchir, et pas avec ta queue.

— Parce que, toi, avec les femmes, t'as déjà réfléchi avec autre chose ?

— Ouais, vas-y, fais exprès de pas comprendre...

Il se recouche sur le dos, yeux grands ouverts, les doigts martelant la couette dans un rythme nerveux. Je fais pareil.

— Ça va, j'suis désolé, soupire-je après une longue, très longue minute. Même énervé, j'aurais pas dû te dire ça... par rapport à cet été, tout ça. C'était con.

Il soupire lui aussi, le regard toujours fixé droit devant lui.

— Pas con, Luc. Méchant.

— Ouais... méchant... J'suis désolé. Mais...

— Je sais. J'aurais dû fermer ma gueule. Tu préfères que je remette mon calbar ?

Je secoue la tête et lâche un sourire.

— Nan, j'ai pas envie que Gérard m'en veuille.

— Même s'il te fait un groscâlin ?

— Ouais, toute façon, avec ou sans, il bandera quand même.

À son tour, Dam éclate de rire.

— T'as toujours été à son goût, p'tit cœur, j'y peux rien. Groscâlin ?

Avant que je ne réponde, il est déjà contre moi et, quelques secondes plus tard, on replonge dans le noir.

— Dam...

— Hum ?

— Avec Margot, je sais tout ce que ça représente. Et c'est pas ma queue qui pense pour moi. Avec Vivian, toutes les autres, oui, c'était qu'une question de sexe, mais là... là, c'est autre chose. Elle a changé... Elle est... Je crois que j'ai besoin d'arrêter mes conneries, d'avoir quelqu'un qui sait me comprendre et me montrer une autre réalité. Et puis... Arthur... Je sais pas ce qu'il m'a fait, ce même, mais... c'est un tout, je sais que c'est un tout. Je te l'avais dit, si on devait se retrouver, on se retrouverait. Alors, s'il te plaît, fais-moi confiance. Si, toi, tu le fais pas, qui le fera ?

OceanofPDF.com

Damien

Mon p'tit cœur, il me perdra.

Il m'a demandé de lui faire confiance, et depuis j'essaie, j'essaie vraiment, mais je sais pourquoi j'ai peur. Parce que, si ça doit foirer entre eux, on y perdra tous des plumes. Depuis que Margot est réapparue dans nos vies, c'est comme si Luc avait ouvert les yeux sur plein de choses. Il a largué l'autre chieuse, il a refusé de quitter le groupe, il s'est réconcilié avec Fred... Et en plus, ça y est, il a envoyé ses dossiers d'art à des galeristes, sous un pseudonyme afin de ne pas être pistonné. C'est vrai, il a des principes et, dans le boulot, ça oui, on peut lui faire confiance, toujours. Mais, si ça devait ne pas fonctionner avec Margot, ne retomberait-il pas dans ses travers ? N'aurait-il pas envie de nouveau de tout foutre en l'air, de se barrer et de changer de vie ?

Je veux pas le perdre, moi ! Et maintenant que j'ai retrouvé ma meilleure amie, je veux pas la perdre non plus ou devoir la ramasser à la p'tite cuillère.

C'est compliqué, l'amour, j'en sais quelque chose. Mais, pour l'heure, je dois le reconnaître, tout file sur des cordes bien huilées. Luc gère et j'ai l'impression de voir une copie de moi en plus grand, plus blond, plus posé. Même pas qu'il a loupé une fois le train pour Paris ou l'avion pour Dublin. Il a véritablement réussi à faire une place à Margot et Arthur – et Bourriquet. Et même si le petit ne sait pas encore la vraie nature de leur relation, il est évident qu'il s'est déjà grandement attaché à Luc. À moi aussi, même si je ressens bien que c'est un peu différent.

Ça me dérange pas, c'est parfait comme ça.

De semaines de répétitions en week-ends rock'n'roll, les jours filent et l'été se profile. Le Download Festival, à Derby, début juin, sera notre coup

d'envoi du marathon des festivals. Suivront entre autres le Hellfest, le Rock Werchter en Belgique, le Paléo en Suisse, le Roskilde au Danemark, le Super Bock Super Rock de Lisbonne, le Sziget en Hongrie, le Mad Cool Festival de Madrid, pour finir par le Rock en Seine en banlieue parisienne fin août. En gros, pour résumer, tous nos week-ends de l'été sont bookés.

Et entre tout ça, on fêtera l'anniversaire de p'tit cœur. En fait, il le sait pas, mais j'ai déjà tout prévu. C'est pas parce qu'on a fait la grosse foire pour ses trente ans l'année dernière qu'on ne doit pas fêter ses trente et un dignement. Sa mère a adoré que je l'appelle pour l'inviter (pure ironie, hein !), y aura également sa frangine, mais Greg, son frère, ne pourra pas se libérer cette fois. Tant pis, Luc sera déjà heureux.

Enfin... j'espère...

Abby revient bientôt aussi. Avec notre programme de fou, ça promet d'être un peu chaud. Après, tout n'est qu'une question d'organisation, et elle est suffisamment déjantée pour me rejoindre partout dès qu'elle le pourra. Donc, ça m'inquiète pas.

Ce qui m'inquiète, en revanche, c'est la silhouette que j'aperçois devant la porte de l'immeuble de Luc.

Putain ! C'est une blague ?

— Je trouvais aussi que ça sentait le lama dans le quartier, lâché-je pour saluer Mrs Wallace, prête à taper le code d'entrée du bâtiment.

— Et moi, le phoque. Tu ne m'as pas manqué, si ça peut te rassurer.

— Oh ? Même pas un peu comme ça ? Tu vas me vexer.

Elle regarde mes deux doigts entrouverts en reniflant fort tout son mépris.

— Même pas. Tu m'excuseras, mais je suis pressée. Ça fait des semaines que j'attends pour récupérer des affaires et, merci les réseaux sociaux, j'ai vu que vous étiez de retour ici quelques jours.

Je jette un œil rapide vers les fenêtres du dernier étage. Putain, ça va être la merde !

— Il sait que tu viens ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Son index manucuré tape le code, la porte émet un bip et elle entre d'un pas assuré, de sa démarche féline et arrogante.

Aussitôt, je tire mon téléphone de mon jean pour écrire plus vite que jamais sur les touches digitales.

Aujourd'hui 10 h 16

Mayday ! Mayday ! Vivian est là ! Prenez les escaliers ! Je m'occupe d'elle.

Mais à peine ai-je envoyé mon texto que l'ascenseur s'ouvre sur mon p'tit cœur, Margot et Arthur, et l'annonce de mon SMS dans la poche de Luc résonne trop bruyamment dans le hall carrelé de marbre.

Un ange passe... Il prend même ses aises.

Les yeux sombres de Vivian jonglent de l'un à l'autre dans une déglutition étranglée, sa main serre si fort l'anse de son Vuitton que ses articulations deviennent rapidement blanches.

— Eh bien... je vois, persifle-t-elle. Tu ne nous présentes pas ?

— Maman, c'est la sorcière qu'il a dit, Damien.

Arthur l'a murmuré, mais ça n'a échappé à personne et j'ai aussitôt droit à un regard foudroyant de haine. Oups...

— Marg... Marguerite, Vivian. Vivian... Marguerite.

À ce prénom, Margot comme moi jetons à Luc un air dubitatif qu'il fait exprès de ne pas voir. Il a blêmi, lui aussi, mais faut dire que la tension dans l'atmosphère est si vive que chacun doit la ressentir jusqu'au tréfonds de lui-même. La corde d'un arc bandée à l'extrême que le moindre bruissement pourrait faire péter.

Lentement, Vivian détaille Margot, vêtue d'une jolie robe de saison, mais pas la peine d'être télépathe pour deviner ce qu'elle en pense.

— Pas de prise de tête, hein ? renâcle-t-elle encore en tournant un visage glacial vers Luc. Une Ferrari pour une deux-chevaux ? Tu me déçois vraiment.

Margot baisse les yeux, les joues subitement écarlates. Moi, je ferme mes poings, mais p'tit cœur est plus rapide. Il est déjà à hauteur d'Yzma, la faisant reculer d'un pas.

— Dégage d'ici, Vivian. Tes affaires, je te les renverrai. Et pour ce qui est de ta comparaison de merde, c'est pas une question de design, c'est une question de moteur. Dégage !

Ils s'observent de longues secondes en chiens de faïence, jusqu'à ce que Vivian émette un petit grincement plein d'orgueil, suivi d'un sourire charmeur de serpent.

— Tu reviendras. Tu reviens toujours.

Puis elle louche sur Margot, l'air entendu, et tourne les talons. La porte claque dans son dos, nous laissant stupéfaits quelques secondes.

— C'est une sorcière, la madame.

Margot attrape Arthur pour lui faire un câlin, même si, de nous quatre, il paraît finalement le moins choqué.

— Ouais, une vrai pou...

— Dam !

Luc me fait les gros yeux. En présence du petit, il supporte pas que les mots volent ou qu'on hausse trop la voix. Les mauvais souvenirs de son enfance, les engueulades violentes de ses parents avant leur séparation.

— Quoi ? J'allais dire poule. Cot-cot-cot codet ! « Dans ma basse-cour, il y a des poules, des dindons¹... »

— Des oies ! chante avec moi Arthur en courant prendre ma main.

On continue la comptine à l'extérieur et, d'un coup d'œil de rapace, je vérifie les alentours comme si de rien n'était. Vivian a disparu du paysage, sûrement qu'un chauffeur l'attendait au coin de la rue, mais j'en suis pas tranquille pour autant.

Je pivote vers Luc qui, malgré la présence d'Arthur, n'a pas pu s'empêcher cette fois d'attirer Margot contre lui. Elle est un peu pâle, mais m'envoie tout de même un sourire qui se veut rassurant.

— Ça va ? T'es sûre ? m'inquiété-je.

— Bien sûr, je ne vais pas me gâcher la journée pour ça. Et vous deux non plus, nous prévient-elle en pointant son index sur chacun de nous. On y va ? Je crois que l'Uber est là.

On a prévu un brunch dans un café sur le quai Saint-Michel, face à Notre-Dame (j'enverrai une photo à Alice, elle sera contente), avec Elsa et sa copine. Un lieu typique du Quartier latin, aux relents d'autrefois.

Mais, alors qu'on se dirige vers notre taxi du matin, je ne peux empêcher un frisson de me parcourir ni de balayer la rue du regard encore une fois. Luc en fait de même, il a du mal à reprendre des couleurs et, lorsque nos yeux se croisent, on n'a pas besoin de se parler pour se comprendre.

D'une manière ou d'une autre, Vivian n'a pas encore dit son dernier mot.

¹ *Rock'n'roll des gallinacés*, Agnès Chaumié et Hélène Bohy, 75 chansons, comptines et jeux de doigts, Enfance et musique, 1987.

OceanofPDF.com

Margot

Sourire, ne rien laisser paraître.

J'ignore si les garçons ont cru à mon bel enthousiasme au cours de la journée ou s'ils ont juste fait semblant d'y croire, mais le regard de cette femme, si froid, dénué de toute émotion autre qu'une aversion sans nom, me glace encore les sangs. Jamais je ne me suis sentie aussi mise à nu que durant ce bref instant, décortiquée, jugée, souillée.

Je devinais Vivian O'Connor être implacable ; deux secondes ont suffi pour que je comprenne surtout à quel point elle pourrait être dangereuse. Qui pour résister à une beauté aussi envoûtante ? Elle était si... et moi tellement... Et j'ai baissé les yeux. Devant cette femme, j'ai baissé les yeux et, ça, je n'arrive pas à l'avaler. Mais c'est toujours ainsi, les bonnes répliques ne viennent qu'une fois l'instant passé.

— Maman, tu sais... La madame, ze crois aussi c'est une sorcière...

Surprise, je chasse mes pensées et observe Arthur, couché dans son lit. Il y songe encore après toutes ces heures ?

Avec tendresse, je caresse ses cheveux.

— Les sorcières n'existent pas, mon trésor. (En tout cas, pas celles qu'on peut croiser dans les contes.) Elle était... C'est vrai, pas très gentille, mais il n'y a aucune raison qu'on la revoie.

Je cache ma grimace dans un baiser, le cœur égratigné plus que je ne le souhaiterais.

— Maman ?

— Oui ?

— C'est ton amoureux, Luc ?

Mes joues s'échauffent. Depuis quand se pose-t-il la question ? Il est vrai qu'au fil des semaines la distance qu'on s'imposait en sa présence s'est peu

à peu réduite et que les enfants sont des éponges. Ils ressentent tout, voient tout, surtout ce qu'on désire leur dissimuler « pour leur bien ». Et rebonjour, madame Culpabilité ! Aurais-je dû concrètement le lui expliquer ? L'a-t-il deviné depuis longtemps ? S'il ne pose la question que ce soir, cela signifie sûrement qu'il est prêt à entendre la réponse.

Je lui souris.

— Eh bien... on peut dire ça, je crois... Mais, tu sais, l'amour, ça prend du temps, ça se construit. Et on a déjà été amoureux, seulement... il faut parfois suivre d'autres chemins avant de comprendre ce que cela signifiait vraiment.

Il me contemple en silence, l'air si sérieux que je commence à redouter ce qu'il pense. Aucun filtre à cet âge-là ; les enfants se moquent d'être cruels, ils sont juste vrais.

— Moi, ze l'aime beaucoup.

Puis il ferme les yeux, se cale contre son doudou et se met à sourire aux anges. J'éteins la lampe, me penche pour l'embrasser une dernière fois, sans savoir s'il m'entend encore.

— Moi aussi, je l'aime beaucoup. Et toi, plus que tout au monde, mon cœur. Bonne nuit.

Sans bruit, je quitte la chambre et reste un instant dans l'ombre, à observer Luc, assis sur le canapé, absorbé par son téléphone, les pieds en train de battre je ne sais quel rythme dans sa tête. Dans la mienne, en revanche, je connais la musique. Elle me poursuit depuis plusieurs jours, depuis que je l'ai entendue à la radio, un matin. *La Liste* de Rose, je la fredonne tout le temps, sans même plus m'en rendre compte. Des fois, pelotonnée contre lui, j'aimerais la lui chanter à l'oreille, mais je me retiens toujours.

J'aime cette chanson toute simple, sans vocalise, sans fioritures, elle me ressemble, elle me parle. Et en cet instant, à le voir si beau sous la lumière tamisée, mon cœur fond littéralement.

Oui, en cet instant, enfin, je comprends.

Luc a été mon premier amour, celui qui a compté, qui a bouleversé ma vie. Malgré la fin cruelle de notre histoire, mon cœur a continué de le chercher à travers les rares hommes qui ont ensuite croisé ma route. Tous, sans m'en apercevoir, je les comparais à lui. Et hormis Sani, qui avait su me toucher d'une certaine manière, aucun ne lui arrivait jamais à la cheville.

Malgré leur gentillesse, leur prévenance – tout ce que je reprochais à Luc de ne pas avoir –, aucun ne possédait ce regard qu’il sait poser sur moi et qui me rend toute chose, aucun n’était transcendé par cette passion dévorante qui l’anime un peu plus chaque jour et qui fait de lui un véritable artiste. Cette force tranquille, cette volonté de vivre sa vie comme il l’entend, de se donner les moyens d’y arriver sans jamais se plaindre, malgré une famille compliquée, une mère limite castratrice, et l’exigence de sa profession.

Je l’ai toujours admiré pour tout cela. Et même si, oui, son milieu me laisse parfois dubitative et m’a déjà choquée à de nombreuses reprises, j’aime qu’il en fasse partie, parce que musique et dessin le stimulent et le subliment comme aucun autre. Ils sont son oxygène, sa raison d’être. Le point névralgique de son cœur et de sa vie.

— Oui ?

Il m’examine à son tour, le portable rangé et avec le même sérieux qu’avait Arthur avant de s’endormir. *Troublant...*

Sans un mot, je me réfugie contre lui, ferme les paupières quelques secondes et inspire son odeur délicieuse en me mordant la lèvre. Comment, lui, va-t-il réagir ?

— Arthur m’a... Il a... Il t’aime beaucoup, tu sais, et... il est intelligent. Il a bien compris que, toi et moi, c’est un peu plus qu’une simple amitié. Ou bien... j’ai tout faux ?

Ses longs doigts calleux ont déjà enlacé les miens. J’aime le contraste de nos peaux, elles se marient si bien...

— Pourquoi t’en doutes ? C’est Vivian, ce matin ?

Je devine qu’il doit également ruminer cette mauvaise rencontre et qu’il espérait peut-être percer l’abcès. Il paraissait si mal après... Il n’a retrouvé qu’un semblant de sourire une fois au café avec Elsa et Anat, mais il s’est forcé, lui aussi.

Je me renfroge.

— Tu te sentiras comment si on te comparait à une deux-chevaux ?

Sa main glisse dans mes cheveux.

— Elles sont très belles, les deux-chevaux, et elles valent de l’or aujourd’hui. Ce sont des pièces de collection. Quand on en croise une, on a toujours le sourire après.

C’est vrai.

Je lève mon visage vers lui, effleure sa joue, ses lèvres.

— Tu le penses ?

— Je dis toujours ce que je pense.

Cela aussi est une vérité.

— Elle transpirait la frustration et la colère. C'est dangereux, une femme en colère, Luc. Très dangereux. Et tu le sais, parce que tu m'as appelée Marguerite.

— J'ai pas menti, élude-t-il. Sur ta carte d'identité, tu portes encore ce nom. De toute façon, si Vivian veut se venger de quoi que ce soit, c'est à moi qu'elle s'en prendra.

J'aimerais le croire...

— Tu la connais mieux que moi, jeté-je avec une certaine aigreur. Mais, si elle tente de toucher à un seul cheveu d'Arthur, la Ferrari terminera à la casse en pièces détachées.

Il sourit doucement.

— J'en doute pas un instant, mais elle ne lui fera rien, c'est pas une psychopathe non plus. C'est moi... Encore une fois, j'ai rien su gérer.

Devant sa mine désolée, je secoue la tête et grimpe sur ses genoux.

— Moi, je te trouve en progrès. Pour l'instant, tu gères plutôt bien le *nous*.

Ses doigts se referment sur mes fesses tandis qu'un nouvel éclat s'invite dans ses yeux si clairs.

— Ah oui ? Et demain, si j'ai bien compris, je pourrai enfin te tenir par la main ?

— Peut-être même que tu peux... prendre de nouveau le petit déjeuner avec nous ?

Avant de me répondre, il vient lécher mes lèvres de sa langue sensuelle, délicate. Il ne m'en faut pas plus pour sentir un début de brasier dans le creux de mon ventre. Oui, irrémédiablement, cet homme, je l'ai dans la peau.

— Comment refuser une telle proposition ?

Une nouvelle nuit ensemble... m'endormir dans le creux de ses bras... et venir me blottir contre lui au petit matin, au bord du lit. En effet, il serait insensé qu'il refuse. Ses joues en coupe entre mes mains, j'écrase ma bouche sur la sienne et, le corps embrasé, je chavire sous la chaleur de sa langue en train de caresser la mienne. Bouillante, dévorante, possessive.

— Trois mots...

— Les mêmes.

Dans un même mouvement, nous basculons sur le canapé, ma tête remplie de la chanson de Rose. Une fois de plus, je le laisse aimer ma chair, consumer mon cœur, faire vibrer mon âme, étranglant mes cris de plaisir au fond de ma gorge. Puis je me venge, le possède à mon tour, le déguste lentement, à l'en faire trembler d'un désir brutal, avant que nos corps en sueur ne décident de se retrouver pour une étreinte passionnée, plus vive, plus libre, plus érotique que toutes ces dernières semaines. Devoir se taire ne fait qu'augmenter l'ardeur de sa queue, l'avidité de nos bouches, la vigueur de mes déhanchements.

Lorsque l'orgasme nous broie les reins, violente bourrasque emportant tout sur son passage, nos yeux grands ouverts se parlent, se confient, s'avouent en silence ce que l'on n'ose encore se dire. Enflammés, ils se noient dans le plaisir de l'autre, dans cet amour que chacun se renvoie au travers d'un baiser au parfum de demain. Un baiser long, savoureux, unique, empli de son odeur, de celle de notre ébat. Et mon cœur chante, chante, chante...

Cet homme, plus aucun doute, je l'aime.

Luc

À travers la fenêtre ouverte de la loge – une grande caravane de luxe, privilège des groupes de notre acabit –, j’entends vibrer à fond la musique électro-pop, limite disco, d’un jeune trio australien. Au-delà des palissades en bois qui préservent les backstages, les gens n’ont cure des nuages menaçants au-dessus de leur tête, présents dans le ciel depuis le matin. Ils rient, dansent, chantent à tout va. Parfaite ambiance de festival où le flamand se confond avec le français, quelques pointes d’allemand ou de néerlandais.

Le pouvoir de la musique, c’est exactement ça : rassembler les peuples, se moquer des origines, des courants de pensée. Simplement s’éclater tous ensemble au moment présent. Ne faire plus qu’un.

Certains artistes détestent les festivals. Parce que le son peut être moins bon, les problèmes techniques plus nombreux, les scènes plus petites, les décors moins imposants, les concerts moins longs ; moi, je m’en fous, je m’adapte toujours. Je connais ma chance et je la cultive. En plus, quelle évolution avec Dark Moon ! On a commencé sur les petites scènes en milieu d’après-midi quand les gens préfèrent boire l’apéro, en nous écoutant d’une seule oreille, en attendant les grosses têtes d’affiche, puis, à force de travail et d’acharnement, nous sommes devenus nous-mêmes ces fameuses têtes d’affiche.

Depuis plusieurs années maintenant, notre nom fait vendre les billets et côtoie ceux des plus grands. Voir « DARK MOON » écrit en gros fait toujours autant jubiler nos ego et nous rend fiers, mais on sait aussi ce qu’on doit au public, sans qui nous ne serions rien. À l’époque, devoir aller le chercher, le faire lever son cul pour danser avec nous et se rapprocher de la scène était un challenge stimulant qui nous a beaucoup appris. À force

d'expériences, nous sommes tous les quatre devenus de vrais showmans qui nous comprenons au moindre clignement de cils.

Sur la scène de taille moyenne du Rock Werchter, Punk Destruction s'en est également bien sorti. Ma complicité avec Finn, très travaillée ces dernières semaines, s'est particulièrement bien sentie, même si dorénavant je sais qu'elle n'égale jamais celle que j'ai avec Mike. D'ailleurs, tout le groupe va venir nous voir à vingt-trois heures sur la grande scène baptisée Main Stage, et j'espère qu'il n'en sortira que du positif.

La tension dans les coulisses est palpable, surtout du côté de Fred. Il n'oubliera pas facilement qu'ils ont voulu m'avoir rien que pour eux, mais Paul, son homologue chez Punk, a su d'une phrase apaiser ses dernières craintes. Ils ont trouvé un bassiste pour la rentrée, qui ne me vaut certes pas, mais qui saura leur apporter ce que Clive n'est plus en état de leur donner. Et rien ne m'empêchera de venir encore m'éclater avec eux quand j'irai à Dublin, ou de jouer les *guests* en concert. Ils ont conscience de ce que je leur ai offert, et je sais qu'ils ne l'oublieront jamais.

— Ça va ? Tu récupères, ma poule ?

Mike me tape sur l'épaule et prend place à mes côtés, une bouteille de jus de fruits en main. L'alcool, on le garde pour l'after.

— Ouais, je suis prêt. Je vous avais dit que je gérerais.

— Personne n'en a douté un instant, tu sais. Et des crises, on en vivra d'autres.

Il m'envoie un clin d'œil et avale une grande gorgée pendant que Dam enroule ses bras autour de moi.

— Je l'ai pas encore dit, mais t'étais au top, mon p'tit cœur, comme toujours. J'suis fier de toi.

Il se penche dans mon dos pour embrasser ma joue

— P't-être parce que t'as pas vraiment suivi le concert ? ricané-je. Elle est passée où, Abby ?

— Aux toilettes avec Alice. Et je te signale que, même si c'est un week-end de retrouvailles, je sais toujours faire deux choses à la fois. Même plus !

Mike lui jette un regard goguenard.

— Précise pas, on veut rien savoir. Et cette nuit, je te préviens, moi, je veux dormir.

— Dormir ? Dommage, moi, j'avais un autre programme en tête, lui glisse Flavia tout en lui volant un baiser. Surtout que les enfants auront leur coin à eux...

Cette nuit, on pioncera à l'hôtel, on l'a bien mérité. Cette tournée européenne des festivals n'est pas juste une série de concerts durant les week-ends, il s'agit avant tout d'un véritable marathon promotionnel. La semaine, on s'avale des kilomètres de route en autocar, on jongle entre des séances de dédicaces dans diverses enseignes musicales, des passages en live dans les radios, des shootings, des interviews. Les journées commencent tôt et se terminent tard. Et entre toutes ces obligations, on répète comme on peut dans notre super palace à dix roues. Mais, cette ambiance, on l'aime, même si le rythme est tout bonnement épuisant et que Serge et ses équipes ont ménagé notre temps au mieux. Dès qu'on a un moment de repos, on en profite pour recharger les batteries ou faire un truc perso.

De mon côté, ces instants tranquilles me servent à dessiner des souvenirs de cet été, ceux qui me restent en tête, qui m'ont marqué et que j'aimerais beaucoup retranscrire sur des toiles en grand, une fois que je serai revenu chez moi et avant qu'on ne parte en tournée pour le nouvel album. Celle-ci s'annonce énorme et va durer de nombreux mois.

Mes yeux s'attardent sur Flavia et Mike, que Malone a rejoints en sautillant, sa petite main dans celle de Fred.

Coup au cœur.

Je pensais pas que l'absence de Margot et d'Arthur me pèserait vraiment. Avec notre agenda overbooké, je me disais que le temps passerait vite, que juin filerait sans que je m'en rende compte, mais force est d'admettre que je me suis trompé. Alice, Flavia et les mômes me rappellent chaque fois que je les ai laissés derrière sans réel remords, les sachant à l'abri et loin de la folie quotidienne qui nous entoure. Margot et moi, en quelques semaines, avons su instaurer un équilibre qui nous convient et, depuis qu'elle a annoncé à Arthur que, oui, nous sommes ensemble, le petit s'est un peu plus rapproché de moi encore. Parfois, quand j'y réfléchis, que je songe au passé et à mon propre vécu, cette responsabilité me fait flipper. Dam à raison. Si Margot et moi, ça foire, c'est Arthur qui le subira. Dans le fond, tout ne dépend que de moi.

Une subite envie de les entendre me prend. Je me lève, quitte notre loge et rejoins l'extérieur, mon téléphone en main. Aussitôt, les odeurs de bière, de sueur, de clope, de marijuana viennent inonder mes narines.

De parfaits effluves de festival...

Margot ne répond pas. Je peste, regarde l'heure. Encore deux heures à tuer et Arthur est sûrement déjà au lit. Nouvelle tentative, nouvel échec. J'aime pas les répondeurs, mais je fais l'effort de laisser un message. Si ça se trouve, elle est chez sa mère. Avec l'accord de Romy, Yamini a pu revenir vivre à Paris, et autant dire que les retrouvailles ont été hautement émotionnelles. En revanche, découvrir que j'étais revenu dans la vie de sa fille a paru lui faire nettement moins plaisir ; depuis, j'évite de la croiser. Ma mère, elle, semble penser que ça ne durera pas plus qu'autrefois, tandis que ma sœur m'a servi quasi le même discours que Damien. Ça fait toujours plaisir de se sentir soutenu...

Un bras autour de ma hanche me fait sursauter.

— Ça va ? T'as l'air tout choupi.

Flavia, Malone accroché à son jean, m'examine avec attention, tout comme Alice à ses côtés, Danny dans les bras. Derrière elles suivent mes potes ainsi que Bastien et Gilles, les deux gardes du corps. Mike berce Eva en lui faisant des papouilles alors que Dam embrasse Abby dans le creux du cou.

Putain ! Ce soir, je vais encore tenir la chandelle...

— Ouais, ça roule. J'arrive juste pas à... Margot répond pas. Elle doit être occupée.

— Oui, elle te rappellera, t'inquiète pas, me sourit Flavia avant de m'embrasser à son tour et de baisser le menton vers son fils. Tu dis bonne nuit à tonton ? On va les coucher et on revient.

Enfants de la balle, les petits ont vite pris le pli de dormir avec nous dans les cabines moyennement confortables de l'autocar ou de partager parfois une chambre à l'hôtel, surveillés par une nounou que les filles ont spécifiquement sélectionnée pour cette tournée, et, pour une fois, Serge n'a pas eu son mot à dire.

Je soulève Malone pour un câlin, embrasse Eva et Danny et regarde la petite troupe se faufiler parmi le staff et les artistes.

— On va faire un tour ? propose Damien.

La nuit commence enfin à tomber, les lumières du festival se sont allumées et celles des téléphones portables scintillent devant les trois scènes actuellement occupées – sur quatre –, mais suffisamment éloignées les unes des autres pour que les sons ne se percutent pas. Un peu dans l’ombre, on reste à distance prudente de la foule groupée en masse devant chacune, mais ça ne nous empêche pas de profiter de la musique et d’éviter de penser que, dans moins d’une heure et demie maintenant, ce sera à nous d’assurer.

— Alors, les branleurs, vous prenez des leçons ?

D’un même mouvement, on pivote tous vers cette voix sortie de nulle part qui, direct, nous crispe de partout.

— Ben, quoi ? Vous avez perdu votre langue ? C’est con, Pelletier, on pourra pas entendre ta voix éraillée ce soir.

Le sourire carnassier aux lèvres, David Costa, la belle gueule des Yellow Men – et chanteur de seconde zone pour ceux qui ont de l’oreille –, apparaît entre ses deux acolytes aussi bodybuildés que Popeye après sa boîte d’épinards.

Fred a déjà serré ses poings et ses deux gorilles se rabattent devant nous en protection.

— C’est bon, les mecs, dégagez ! leur ordonne Bastien. Pour les esclandres, allez voir ailleurs.

Costa relève le menton avec un petit air supérieur qu’on lui ferait ravalier bien profond et jette, le ton sarcastique :

— Vous savez même plus vous défendre tout seuls ? Vous avez besoin de vos gros toutous en permanence ? Waouf !

Un rire acerbe s’échappe de Fred.

— Ils sont la preuve de notre réussite, blaireau. Vous, c’est sûr, vous avez rien à craindre, on vous reconnaît jamais.

La pique fait mouche. À leur tour, les trois abrutis perdent leur sourire et ferment leurs poings, les muscles tendus sous leur tee-shirt trop stretch.

Autour de nous, certains se sont détournés de la scène pour mieux nous observer.

— T’as avalé un clown, Pelletier ? grince Costa. Prends encore des cours, ça amuse que ta bande de dégénérés.

— Oh, ma grande... J’t’ai vexé ? Mais y a que la vérité qui blesse, à ce qui paraît.

Chacun tente un pas vers l'autre, mais Bastien tend une main vers Costa, sans laisser le champ libre à Fred pour avancer davantage.

— C'est quoi votre problème ? lance Mike. Vous faites chier les autres parce que vous avez pas eu votre accès VIP pour la grande scène demain soir ? Mais quand on joue du sirop pour gonzesses, on a que ce qu'on mérite : les scènes de seconde catégorie.

— J't'emmerde, Leroy !

Avant que Mickaël ne réplique à l'insulte, Abby pose sa main sur son bras.

— Laisse tomber, ils sont trop cons. Ça vaut pas la peine.

Le corps de Mike se détend.

— Ouais, t'as sûrement raison.

— Oh ? Ben, alors ? Tu te fais dicter ta conduite par la meuf de ton pote ? Elles vous tiennent vraiment la queue en laisse, vos gonzesses. Remarque, ça fait peut-être gagner du temps quand elles vous sucent.

— Ferme ta gueule, connard !

Plus rapide que Bastien et Gilles, Damien s'est jeté sur le côté, droit sur Costa. D'un mouvement tout aussi vif, je parviens à le bloquer juste avant que son poing n'aille défigurer la tronche de l'autre poivron, et l'oblige à reculer.

Avec Dam, je suis toujours le plus prompt à réagir dans la seconde. Je le connais par cœur.

— Lâche-moi !

Il se débat comme un fauve, mais je tiens ferme.

— Pourquoi tu t'énerves ? remarqué-je assez fort en plantant mon regard sur Bérald, le petit blond peroxydé tout carré à côté de Costa. Quand un groupe travaille avec un bassiste qui sait jouer qu'un seul accord, pas besoin de chercher la merde, ils en fabriquent tout seuls.

En plus, il ne s'agit même pas d'un mensonge. Bérald est davantage connu pour ses excès en tout genre que pour ses performances musicales.

— C'est de moi que tu parles, là ? s'écrie-t-il, aussi tendu qu'une corde, le visage enragé. Tu t'es entendu jouer, toi, Gauthier ?

— Ouais, je trouve même que j'ai une certaine classe dont tu devrais t'inspirer.

— Enfoiré d'mes couilles !

D'un bond, Bérald se jette vers moi, mais Bastien le bloque d'une prise bien ajustée tandis que Fred s'avance vers lui, les yeux sombres, menaçants.

— Toi, t'avise pas de toucher à mon pote, j'ai besoin de tout son génie ce soir.

— *And us, in two weeks !*

Cinq ombres se faufilent parmi nous, les bras croisés sur la poitrine. Les membres de Punk Destruction, visages fermés, toisent les Yellow Men avec une envie d'en découdre aussi grande que la nôtre.

— Ne faites pas de conneries, nous prévient Bastien tout bas, nous sentant sur le fil du rasoir et sachant très bien que Gilles et lui ne suffiraient plus en cas de bagarre.

Mais ni ce trio ni nous ne sommes assez cons pour ajouter de l'huile sur le feu. En plus, y a trop de monde et des vidéos de merde doivent déjà circuler.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

La carrure imposante de Serge apparaît à son tour. Dans ses costards bien coupés, il fait toujours son petit effet, genre le Parrain qui débarque et qui ferme le clapet de tous d'un seul regard furibond.

— Trois connards qui se sont perdus en route, jette Fred.

— Connard toi-même, p'tite b...

— Ça suffit ! Fred, recule !

Bastien l'oblige à obéir à Serge pendant que Gilles nous tire en arrière, Dam et moi.

— Vous, vous dégagez de là, ordonne encore Serge aux trois branlos. Je vais appeler votre manager, qu'il vous tienne à l'œil pour le reste de la soirée. N'essayez même pas de vous approcher de la grande scène à partir de maintenant. Et vous (il se tourne vers nous, toujours aussi furax), vous allez vous calmer en loge. Pas la peine de foirer votre presta pour ces trois imbéciles.

— C'est eux qui...

— Je veux rien savoir, Damien ! Non mais, vous avez quel âge ? Vous êtes pires que vos gosses !

— Ah bah, ça nous concerne pas alors, p'tit cœur et moi...

— Damien !

Indifférent, il se marre tout seul, tout en passant un bras autour de la taille d'Abby, alors qu'au loin on entend Costa brailler :

— J’ai pas dit mon dernier mot, Pelletier !

Fred se retourne, les deux majeurs levés.

— Dommage ! Ta mauvaise voix de castra a besoin de repos, Davidenko ! Penses-y si tu veux pouvoir chanter ta daube demain.

— Fred ! Mais ça suffit, oui ! Toi aussi, va reposer ta voix ! Dans une heure t’es sur scène, je te rappelle !

Fred, Mike et Costa se sont connus au lycée et n’ont jamais pu se blairer. Notre animosité commune fait souvent le bonheur des fouille-merde, qui adorent parler de nous en première page ou sur Internet.

Avant de rejoindre les backstages, on se prête quelques minutes au jeu des photos, histoire de faire râler un peu plus Serge, puis Bastien disperse les curieux. Étonnamment, cette altercation semble avoir brisé la glace avec Punk et, sous mes yeux ébahis, Fred invite les Irlandais à se joindre à nous dans la caravane. Pour le repos, Serge repassera...

Lorsque Alice et Flavia reviennent vers nous quelques minutes avant qu’on ne gagne la scène, je me souviens de ce que je tentais de faire avant qu’elles ne partent. Je reprends mon téléphone. Aucun appel en absence, aucun message.

Près de vingt-trois heures, elle fout quoi ?

L’inquiétude au bide, je retente un appel, mais tombe de nouveau sur sa putain de messagerie. Laisser un autre vocal ne me paraît pas très utile. Je peste, range mon portable dans ma poche, grimpe les marches arrière de la grande scène. Dans les coulisses, le staff s’affaire déjà à brancher boîtiers et oreillettes à mes potes, outils indispensables pour un bon retour de son. Les balances, on les a faites durant la matinée. Les ingés son du festival et notre équipe technique se sont occupés ce soir de vérifier que tout était encore en ordre et de faire éventuellement quelques petits ajustements lors du changement de scène. Depuis le temps qu’on bosse ensemble, on a une pleine confiance en notre staff personnel, et si on ressent une quelconque gêne durant notre jeu, on a des codes pour se comprendre.

Devant la grande scène, une véritable marée humaine nous attend. Le public tape déjà des mains et s’égosille, promesse de grand spectacle ! L’important pour nous, festival ou pas, est d’offrir un vrai show à ceux qui ont payé pour nous voir ; Serge tente toujours de négocier deux heures complètes de concert, alors que d’autres groupes de renom se contentent

d'une heure trente, ou même moins. Ce soir, ce sera donc concert jusqu'à une heure du mat. On est les derniers de la journée, après on participera à l'after dans les backstages, avant de rejoindre l'hôtel et de dormir comme des masses jusqu'au début de l'après-midi.

En tout cas, moi.

Pendant qu'on s'occupe de m'équiper, je fais craquer mes doigts et repasse notre setlist dans ma tête. Les intros de nombreux morceaux reposent sur moi et on a beau avoir la liste des chansons sous les yeux, scotchée par terre, on n'est jamais à l'abri d'une erreur.

Un souffle sur ma nuque... Je frissonne et me retourne. Rien. Rien d'autre que le staff qui s'agite et s'envoie les dernières consignes, et mes potes qui sautillent sur place, les visages concentrés. D'un coup d'œil avisé, je détaille chaque recoin sombre. Rien non plus.

— P'tit cœur ! Tu viens ?

Dans ma poitrine, mon poulx commence à battre plus vite. Je croise le regard de Damien, heureux mais surtout impatient. Je retire mon élastique, le range dans ma poche, secoue mes cheveux, rejoins mes potes déjà en cercle. Notre rituel avant chaque concert. Nous fermons les yeux, calons nos respirations dans un même souffle, unissons nos mains.

— Yeapah ! C'est parti !

Un dernier baiser à leurs femmes pendant que le Monsieur Loyal de la grande scène nous annonce sous un tonnerre d'applaudissements qui fait trembler la plaine flamande. À mon tour, je saute sur place, tente de me sortir Margot de la tête en pensant plutôt au premier morceau bien metal qui ouvrira le show. Peine perdue.

Elle va bien ! Arrête de flipper !

Je laisse mes potes passer devant moi. À peine sont-ils apparus que la foule hurle, déjà en extase, prête à s'éclater avec nous durant les deux heures à suivre. Faut que je me concentre, bordel ! Je dois décevoir personne !

Dans ma poche, ça vibre.

Aujourd'hui 23 h 00

Salut, toi... T'es particulièrement beau ce soir.

Mon cœur fait une embardée. Je jette un œil dans mon dos. Flavia, Alice, Abby me sourient de toutes leurs dents et, à côté d'elles... Margot me salue !

Comment elle... ?

— Luc ! Sur scène ! Grouille, bon Dieu !

À l'appel sec de Serge, elle hoche la tête dans un signe d'encouragement et m'adresse un baiser volant en murmurant du bout des lèvres :

— T'es le meilleur.

Je ne l'entends pas, elle le dit trop bas, mais je le sais et, putain ! ça me réchauffe de partout et m'envoie une étrange secousse pleine d'adrénaline.

Alors, enfin, je bouge mon cul et saute sur la scène. Ce soir, oh oui ! je vais tout déchirer !

Luc

Les yeux rivés à ceux de Mike, j'accélère le groove, il accélère ses mouvements. Dans mon dos, le public est en transe aussi. C'est notre moment à nous, qu'on s'offre à chaque représentation. On dirait une *battle*, mais elle est bien orchestrée. Tout est travaillé en amont, même si Mickaël ne sait pas toujours jusqu'à quelle puissance je vais faire monter le rythme. On adore ce jeu entre nous et c'est bien parce que notre duo fonctionne à la perfection qu'on peut s'octroyer ce genre de délire. Ces quelques minutes permettent à Dam et Fred un temps de récupération avant la dernière heure.

Cet été, on mixe entre anciens morceaux et nouveaux, ceux que les gens découvriront en septembre peu avant le début de la tournée, et ça paraît prometteur. Fred sait comment jouer avec les spectateurs et les inclure dans ces chansons qu'ils ne maîtrisent pas encore. La foule nous suit, rugit avec nous, tape des mains, des pieds, danse le pogo.

Tous les festivaliers ont dû se réunir devant la scène, tant la marée humaine est énorme ! Une véritable motivation qui nous donne l'envie de nous surpasser. Damien revient se placer près de moi, nos cous se balancent en rythme, je lui offre la cadence, tandis que la voix grave et rocailleuse de Fred s'envole par-dessus ces milliers de têtes inconnues.

Les derniers morceaux s'enchaînent trop vite, j'ai aucune envie que ça se termine. La scène est ma première maison ; ici j'oublie tout, seule la musique compte, cet instant de communion entre le public et nous. Tous ces gens que je ne connaîtrai jamais, mais qui en savent tant sur moi.

La célébrité est un vrai paradoxe.

Quel artiste ne la fantasme pas ? Mais, une fois obtenue, tu comprends à quel point elle peut se montrer dangereuse et perfide. Tu rêves alors de redevenir un inconnu, de pouvoir vivre une existence simple, loin de toute

cette folie quotidienne, loin des projos, des appareils photo. Puis tu te demandes ce que tu ferais si tu n'avais plus tout ça. Parce qu'il est trop tard, la fièvre du show-biz est déjà bien trop ancrée en toi et, comme tout peut s'arrêter du jour au lendemain, tu te donnes au maximum, encore et encore, jusqu'à t'oublier, parfois. Et ce soir, sur cette grande scène, le corps transpirant, oui, j'oublie tout et offre tout ce que j'ai.

Après un rappel durant lequel on lâche les derniers chevaux, j'ai les jambes qui tremblent et les doigts en feu, mais je m'en fous. Je suis heureux, fier et satisfait.

À peine sommes-nous revenus dans les coulisses que le staff nous bondit dessus avec des bouteilles d'eau et des linges ; je repousse l'offre pour me diriger directement vers le fond, là où nous attendent les filles. Elles nous applaudissent, elles aussi, et Margot se détache pour venir sauter dans mes bras. J'ai encore rien compris à sa présence mais, quand ma bouche se referme sur la sienne pour un baiser passionné, je sais que je ne rêve pas.

— Avant que tu poses la question, sourit-elle contre mes lèvres affamées, j'ai eu des billets de train à prix cassés et Arthur dort à côté de Malone. Les filles se sont occupées de tout.

Je leur envoie un coup de tête entendu, elles me répondent par un clin d'œil, puis je serre Margot plus fort, l'âme et le cœur joyeux, prêts pour la fête.

Et quelle fête !

En compagnie de la quasi-totalité des artistes du jour et de leurs équipes, tout le staff du festival et quelques autres chanceux, on danse, on boit, on refait de la musique et je finis la nuit dans des draps de satin, entre les bras et les cuisses de Margot.

Sa manière de me toucher, de me caresser, de m'effleurer est si différente de celle de Vivian et de toutes les autres. Elle me donne l'impression d'être unique, de compter pour elle, comme si j'étais un trésor qu'il fallait à tout prix protéger. Chacun de ses gestes, chacun de ses regards est imprégné d'une douceur sucrée qui me fait frémir à l'intérieur. Même quand elle me mord, elle sait y mettre de l'amour. Et alors qu'elle me chevauche, nue, offerte, le corps couvert d'une fine pellicule de sueur et les pointes de ses seins dressées, je me demande si elle n'a jamais été aussi belle qu'en cet instant tandis que la lumière de l'aube se profile déjà par la fenêtre restée

ouverte et lèche la chambre de ses sublimes couleurs chaudes, mélange d'un rose de nacre et de doré.

Sa peau de miel sur la mienne légèrement bronzée, ses longs cheveux de soie flottant sur ses épaules, sa façon de mordiller ses lèvres pendant que le plaisir grimpe en elle... Une reine d'Orient en pleine jouissance. Mais, avant que l'orgasme ne nous consume, elle ouvre ses grands yeux noirs pour les plonger dans les miens. Une fois encore, j'y découvre ce qu'elle n'ose me dire, parce qu'il est encore trop tôt, parce que tout reste incertain et fragile. Ce que je lis cependant me foudroie encore plus fort que le plaisir suprême.

Elle m'aime. Elle me pardonne. Elle me désire encore, encore, encore.

Je relève mon buste pour fondre sur ses lèvres, la faire basculer en arrière et m'enfoncer plus fort. Mon prénom s'échappe de sa bouche, il percute les murs et je me vide en même temps que je me noie dans ces deux perles d'onyx à la clarté pure et magnifique. Puis nous roulons sur le lit en continuant à nous embrasser, comme si la Terre allait exploser bientôt. Le souffle haché, elle finit par se lover contre moi, l'oreille sur mon cœur.

— Tu ne m'en veux pas pour la surprise ?

— Pourquoi ? C'est une merveilleuse surprise. Elles ont bien tenu leur langue.

— Je ne devrais pas le dire, mais... tu me manquais.

Cet aveu devrait m'effrayer parce que les attaches me font peur, mais, étonnamment, il provoque l'effet inverse. Il vient gonfler mon cœur et ouvrir une petite serrure jusque-là bien fermée.

— Je ne devrais pas le dire non plus, mais... tu me manquais aussi.

Elle relève sa tête pour me contempler.

— Vrai ?

— Vrai.

J'accompagne ce mot d'un baiser et, nouvelle capote enfilée, je lui refais l'amour lentement, profondément, comme si l'on devait mourir demain.

Épuisée par cette nuit blanche et par nos retrouvailles intenses, elle ferme ensuite les yeux, tout en se maudissant.

— Arthur va... bientôt se lever... il faut que... je dois être là...

— Dors, t'en peux plus. Je m'occupe du petit.

Ses paupières se rouvrent.

— Tu plaisantes ? C'est toi qui as besoin de repos.

Je pose un baiser sur le bout de son nez.

— Moi, je dormirai dans le bus ce soir, t'inquiète pas. Repose-toi quelques heures, je gère.

Elle ne réplique pas, ne cherche pas à me retenir. Sa confiance me surprend un peu, mais surtout elle déverrouille une autre serrure qui m'étonne moi-même avant tout. Je devrais être crevé, ne vouloir que fermer les paupières et me laisser partir au pays des songes, mais je suis étonnamment en forme, comme si j'avais dormi les dix heures dont j'ai d'habitude besoin. Je file sous la douche, me rase, attache mes cheveux, m'habille en prenant les premiers vêtements de ma valise et, au moment de sortir pour aller voir comment vont les mômes dans la chambre d'en face, me retourne vers Margot qui m'observe d'un œil, le sourire au coin des lèvres.

— Beau et sexy... comme toujours. Merci.

— Avec plaisir.

Ma main se détache de la poignée pour aller d'abord fermer le lourd rideau, histoire de la plonger dans une certaine obscurité plus propice au repos, puis j'embrasse ses cheveux au parfum de rose.

Sous le drap léger, ses formes me font de l'œil et je me demande quand un tel instant de bénédiction me sera de nouveau accordé.

Bip ! Bip !

Nouveau message. Des e-mails.

— Oh, merde... oh... putain !

Sur ressort, je saute sur mes pieds et relis les courriels sans y croire. Margot a complètement rouvert les yeux et s'est assise dans le lit.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est...

Je frissonne, je tremble et mon sourire éclate sur mes lèvres comme jamais auparavant. Une victoire personnelle, une nouvelle porte qui s'ouvre.

— Des galeries. Je... Mon travail les intéresse.

Et pas n'importe quelles galeries ! Une en particulier dans le centre du Marais, sur laquelle je fondais beaucoup d'espoir. Je connais la directrice de loin pour avoir déjà échangé avec elle lors d'un vernissage mais, bien sûr, comme les autres, elle ne m'a pas reconnu dans mon dossier. C'est donc

bien mon travail qui les intéresse tous et sur lequel ils ne tarissent pas d'éloges.

Je tends mon téléphone à Margot, bien réveillée à présent. Elle prend le temps de lire et, à son tour, elle bondit hors du lit, magnifiquement impudique, et me saute au cou.

— Mon Dieu ! Je suis si fière de toi ! Je savais que tu y arriverais.

Son baiser est à la hauteur de ses pensées tandis que, dans ma tête, tout se mélange. C'est trop. Trop d'émotions, trop de surprises. J'aimerais retenir cette putain de larme qui s'échappe en traître, mais trop tard. Elle coule déjà sur ma joue et se fait attraper par l'index de Margot.

— Merde.

— Hé ! Tu sais que les hommes ont le droit de pleurer aussi ? Les larmes, ça rend humain. Et qui pour les voir ?

Mes yeux doivent briller trop fort. Malgré la véracité de ses paroles, je parviens cependant à me contenir et à reprendre le contrôle. Sauf que sa main vient se poser sur ma joue pour une caresse tendre.

— Si fière de toi... mon amour...

Un souffle qui se mélange au mien, un mot d'amour jaillit de la tombe, que je ne pensais plus entendre un jour, et une vérité si parlante dans le fond de ses prunelles que mon cœur explose. Un simple clignement de cils, et voilà que mes larmes lui donnent raison. Mais des larmes de joie qui resteront ici, dans cette chambre, entre nous.

Nous...

Mes doigts se perdent dans ses cheveux, mes narines frémissent à nouveau sous son odeur alléchante et mon cœur, trop fragile depuis quelques heures, se gonfle une fois encore d'un sentiment qui m'avait quitté depuis longtemps. Cette femme a toujours été là, refoulée dans un coin de ma tête, à attendre ce jour où enfin je comprendrais qu'une seule chose compte vraiment dans ce monde de fous.

Je me penche vers elle, lèche ses lèvres et laisse moi aussi ce mot complice lier dans cet instant de grâce nos cœurs à nos âmes.

— Mon amour...

Margot

Pour les trente et un ans de Luc, Damien ne s'est pas moqué de lui.

En accord avec Serge pour un retour exceptionnel à Paris entre deux festivals, il a loué la salle arrière des Saveurs du Liban, le resto où Luc m'a invitée quelques mois plus tôt. Issam nous a concocté un buffet grandiose avec, j'ai l'impression, la quasi-totalité des plats de sa carte. Un vrai régal, une fois de plus, que même ma mère et Arthur ont goûté en partie, avant que mon fils ne rende les armes et que maman ne le ramène chez moi. Le week-end a déjà été éprouvant pour lui avec un nouveau voyage en Suisse où il s'est beaucoup amusé, entre le loft de Luc et Damien, le jet d'eau de Genève et l'ambiance joyeuse du Paléo, un festival suisse auquel Dark Moon est convié à chaque sortie d'album. D'ailleurs, le premier single du futur opus tourne à plein tube sur les radios et s'est classé directement à la première place des meilleures ventes et téléchargements. Autant dire que, ce soir, c'est aussi l'occasion de fêter cette bonne nouvelle, et une autre...

Si toute la bande, sa sœur, son frère et même ma mère et celle de Damien sont au courant que Luc a signé avec la célèbre galerie Osmoz dans le Marais, il reste une personne à laquelle il n'a encore rien dit. Il voulait même attendre le printemps prochain que l'exposition soit installée, mais je ne suis pas sûre qu'Aude Gauthier aurait beaucoup apprécié d'être ainsi mise de côté, surtout si l'information venait à être découverte avant.

Alors que les serveurs d'Issam préparent le buffet des desserts, Luc en profite pour faire signe à sa mère.

— Tu veux que je vous laisse ? lui demandé-je, prête à rejoindre les autres.

Sa main se referme sur la mienne.

— Non, reste.

J'aurais préféré qu'il me dise « oui », je n'ai jamais été très à l'aise avec Aude. Dans une autre vie, cette sublime blonde au regard froid aurait sans aucun doute pu faire partie des égéries d'Alfred Hitchcock. Grande, élancée, elle dégage une assurance aussi glaciale que ses yeux, tout l'inverse de Clarisse, la maman de Damien, toujours avenante et souriante.

— Ça va ? Tu t'amuses ? s'enquiert-il dès qu'elle parvient à notre hauteur, vers une porte menant à un petit jardin extérieur.

Acceptant son invitation muette à sortir, elle passe devant en premier.

— Je reconnais que la nourriture est bonne. Et vu que le monde est moindre que pour tes trente ans, on s'entend mieux, c'est plus agréable.

— Oh ? Deux presque compliments de ta part, Damien ne va pas s'en remettre.

Aude hausse un sourcil en le dévisageant, les lèvres pincées.

— Moi non plus, c'est certain.

Dehors, l'air nocturne est aussi lourd que la tension entre la mère et le fils. Malgré ma petite robe d'été, une chaleur moite, désagréable, me prend au corps.

— Et si vous enterriez enfin la hache de guerre, hein ? Pour moi, soupire mon homme. Maman, quand est-ce que tu accepteras de voir que je vais bien ? Que je suis heureux ?

— Ta sœur aussi semble aller bien ce soir, je suis contente.

— Tu plaisantes ?

Luc a lâché ma main pour s'approcher d'elle et lui faire face. Mal à l'aise, de trop, je me ratatine dans un coin.

— Je te parle de moi, là. Arrête de tout le temps, *tout le temps*, ramener tout à Anna ! Greg et moi, on existe, tu sais, et...

— Je le sais.

— Alors, pourquoi tu fais toujours comme si tu t'en fous, putain ?

Il a presque crié. Au fond de lui, il aimerait que leur relation se débloque, qu'elle ressemble un jour davantage à celle de Damien et de Clarisse, même si ce ne sera jamais le cas. Pour la première fois, cependant, Aude semble quelque peu ébranlée.

— C'est ce que tu penses ? Que je m'en fous ?

— Évidemment ! Quand on se soucie des autres, on le montre.

— Dois-je te rappeler qui filtre mes appels ?

— Parce que chaque fois tu dévies sur Anna. Te parler ne sert à rien, tu n'écoutes que ce que tu veux entendre. Et ç'a toujours été comme ça.

Brusquement pâle, Aude soutient tout de même son regard sombre et acéré, puis elle finit par se tourner vers moi, la grimace pleine d'ironie.

— Les enfants... Tu verras, sois bien accrochée.

— Ne la mêle pas à ça, gronde Luc.

— Tu as voulu qu'elle reste. Et d'ailleurs... ce petit, tu comptes en faire quoi ?

Son ton cinglant, presque méprisant, me fait aussitôt monter dans les tours. Je me redresse et m'avance vers eux.

— Arthur est *mon* fils, Luc n'a rien à voir là-dedans. Je ne lui ai rien demandé, et ne lui demanderai jamais rien.

Le visage de marbre, Aude me reluke des pieds à la tête, exactement comme l'avait fait Vivian. Quelque part, elles se ressemblent tellement...

— Vraiment ? Sa carrière, sa gloire, sa fortune, rien ne t'intéresse ? Tu es partie quand le succès de Dark Moon était encore incertain. Aujourd'hui, ils ont fait leur place, mon fils est connu et reconnu, et tu ne cherches rien ?

Sa question équivaut à une gifle, même si elle est finalement légitime de la part... d'une mère.

— Maman...

Pour un peu, il lui sauterait à la gorge. Je lève une main vers lui et contemple Aude avec toute la bienveillance et la fermeté dont je suis capable en cet instant, malgré son regard empli de critiques et d'affront.

— Non, je ne cherche rien. Je ne voulais même pas ça. Arthur s'est attaché très vite à lui et Luc prendra la place qu'il souhaite. Moi, je veux juste que l'on construise notre bonheur petit à petit, jour après jour. Je n'oublie pas le passé, mais je l'ai rangé dans une boîte et j'en ai ouvert une nouvelle. N'oubliez pas que Luc, je l'ai aimé avant tout ça. Lui, pour ce qu'il est, ici.

Ma paume se pose à hauteur de mon cœur. Aude la fixe sans plus montrer aucune émotion, jusqu'à ce qu'un sourire, si léger qu'il est à peine perceptible, vienne relever très discrètement le coin droit de ses lèvres.

— Bien. Après tout, il s'agit de votre vie. (Ses yeux bleu polaire passent par-dessus mon épaule.) Tu voulais me dire quelque chose de particulier ?

Comme il ne répond pas tout de suite, je me tourne également vers lui et le surprends à lorgner encore ma main, celle que j'avais posée sur ma

poitrine. Perdu dans ses pensées, il semble être parti ailleurs, loin de nous, comme pour se protéger. Aurais-je dû plutôt me taire ? Ne rien dévoiler ? Surtout à sa mère...

Un raclement de gorge, puis il finit par reprendre vie.

— Je voulais juste... Au printemps, tu recevras sûrement une invitation pour un vernissage. Le mien. J'ai signé avec une galerie du Marais.

Encore un silence pesant durant lequel la mère et le fils sont aussi indéchiffrables l'un que l'autre, jusqu'à ce que le petit sourire d'Aude s'élargisse un peu.

— Eh bien... Ta grand-mère serait fière de toi.

— Et toi ?

Rien qu'à ces deux petits mots, je perçois toute sa fébrilité et l'enfant qui se cache au fond de lui. D'une simple tirade, Aude peut tout faire basculer : renouer leur lien si fragile, ou le briser pour toujours. Luc s'est déjà détourné de son père, serait-il prêt à renoncer à sa mère malgré tout ?

— Moi...

Elle suspend sa phrase, ouvre son sac à main pour en sortir un portefeuille et, soudain un peu nerveuse dans ses gestes comme dans sa voix, elle s'avance vers nous.

— Moi, peut-être qu'un jour tu le comprendras, Luc. Tu as réussi ta vie, sans rien devoir à personne, et elle se trouve là, ma plus grande fierté.

Incapable de soutenir une seconde de plus le visage de son fils emplí tout à coup d'émotions, elle pose dans sa main un papier plié en quatre, tiré de son portefeuille. Les doigts un peu tremblants, il l'ouvre sous mes yeux aussi curieux que les siens. Un article de journal. Le premier paru sur Dark Moon à la sortie de leur premier album. Les prunelles claires de Luc s'embuent. Moi, ma gorge se noue.

Même inflexible et froid en apparence, le cœur d'une mère reste le cœur d'une mère.

Silencieux, ou juste incapable de parler, il lui rend le fragile bout de journal qu'elle range avec précaution, les pupilles trop brillantes. Puis elle se penche vers lui pour déposer un baiser sur sa joue.

— Bon anniversaire, mon fils.

Sans un mot de plus, elle tourne les talons pour nous planter là, avant que l'on ne voie sûrement ses larmes à elle illuminer ses yeux. Lentement, mes doigts descendent vers ceux de mon homme, dont le regard se perd sur la

porte derrière laquelle sa mère vient de disparaître. Ils s'enlacent, se réconfortent.

— Tu vas ?

Il hoche la tête, mais je sais bien que ce « oui » muet n'est qu'une façade.

— Tu veux que je te laisse ? Que j'aille chercher Damien ?

Cette fois, sa tête part dans l'autre sens et il m'attire contre lui, son nez bientôt égaré dans mes cheveux.

Ce soir, Aude lui a sans doute offert son plus beau cadeau, qu'il lui faudra quelques jours pour digérer. Loin de moi... là-bas, en Croatie. Même si je l'y rejoindrai avec Arthur et resterai avec lui et le groupe durant près de trois semaines, le temps de mes vacances. Arthur se réjouit et moi... j'exulte.

Je me serre plus fort contre lui, prête à ajouter mon amour à celui que sa mère vient de lui donner, mais la porte s'ouvre dans mon dos et j'entends des pas. Pas la peine d'ouvrir les yeux. Son radar à gros câlins fonctionne toujours avec autant de précision et, une seconde plus tard, les bras de Damien se referment sur nous. Telle une éponge, il absorbe nos émotions, ne nous laisse que les meilleures, puis, aussi silencieux qu'à son arrivée, il repart sans bruit, ange de lumière de nos vies.

— Et si le roi du jour retournait à sa fête ? Tu dois leur manquer.

— Avec ma reine ?

Je me devine rougir. Pour quelques heures encore, même si je le partage ce soir avec ses amis, cet homme est pleinement mien et j'aime quand il me contemple de la sorte, qu'il me fait me sentir belle et désirable à ses yeux.

Une brève pensée pour Aude.

Cet amour-là me suffit, je ne souhaite rien de plus, et c'est à travers un baiser doux et tendre que je tente de le lui faire comprendre. Vu son étreinte en retour, il paraît assez réceptif, mais on nous attend et il a encore des cadeaux à ouvrir. Le mien, je le lui offrirai une fois chez lui, sans nul autre témoin que la nuit. Un dernier souvenir du passé lié à une belle promesse d'avenir, consciente néanmoins que le ver blanc (Vivian et les autres femmes) n'est jamais loin, à guetter ma pomme si précieuse, prêt à la croquer au moindre de mes faux pas.

Luc

— Vivian ? Qu'est-ce que tu fais là ?

La puissance de ma gueule de bois vient d'augmenter encore d'un cran. Nuit torride mais trop courte, et je n'aurai même pas le temps de remettre le couvert pour soigner mon mal de crâne avant que le taxi ne vienne me récupérer. Départ pour Dubrovnik depuis Roissy en milieu d'après-midi, et Serge m'a bien précisé hier soir qu'anniversaire ou pas je n'avais pas intérêt à manquer l'avion. Foutu manager rabat-joie !

— *Happy birthday, my lucky man.*

— C'était hier.

— Certes, mais je me suis dit que tu devais être très occupé. Tu permets ? C'est lourd.

Moulée à la perfection dans une petite robe blanche, Vivian pose un baiser sur ma joue pas rasée et me passe devant, les mains chargées d'un paquet ressemblant à une toile. Ses talons claquent avec élégance sur mon parquet – histoire de se rappeler au bon plaisir de mes voisins – jusqu'au salon où attend Margot, assise sur le canapé, les cheveux coiffés en vrac, vêtue de l'un de mes tee-shirts, un thé chaud dans la main.

Putain... Pourquoi *aujourd'hui* ?

Leur hostilité silencieuse est à la hauteur de la chaleur dehors : déjà infernale.

— Moi qui espérais pour toi que ta nuit serait merveilleuse...

— Merveilleuse et parfaite, oui, elle l'a été, la coupe Margot avec un sourire aussi glacé que le sont ses yeux.

Tel un miroir, Vivian lui retourne le même, avec cette petite touche cruelle en plus dont elle seule a le secret.

— Profite tant que ça dure, *darling*, tu connais cet homme comme moi. J'ai fait mes recherches, tu sais. Ton visage me disait quelque chose. Quelle est cette expression déjà chez vous, les Français ? Ah oui... « Faire du neuf avec du vieux », mais si cela vous convient...

— T'es venue pour casser du sucre ? grincé-je. Je te préviens, j'ai pas encore bu assez de café pour supporter tes humeurs de reine des chieuses.

Elle lève ses mains en l'air.

— Au temps pour moi. Désolée, je m'étais promis d'être correcte. Après tout, j'ai envie que nous restions en bons termes et je suis venue pour ça.

À la moue peu convaincue de Margot, je devine qu'elle non plus ne croit pas un mot de ce discours à l'étrange bienveillance soudaine, mais j'ai pas envie de relancer les agressivités mal placées.

— Pour la sortie de votre album, je peux vous réserver un article de dernière minute dans le numéro d'octobre. C'est d'ailleurs en négociation aujourd'hui avec votre manager. Vu le résultat de ta séance photo à toi, cela promet un fantastique moment. Tu veux voir ?

Elle ouvre son sac Valentino pour en tirer le prochain numéro de *Soul*, dont je domine la couverture. Ravie de son effet, elle le donne d'abord à Margot, puis me désigne d'un clignement de cils la toile protégée de papier kraft.

Dessous, un portrait de moi, version XXL.

— Cadeau pour ton ego, susurre-t-elle à mon oreille, les mains posées sur mon épaule. Les artistes n'en ont jamais assez, de l'ego. Je trouve que c'est la plus belle photo de la session. Tu sublimes tellement l'objectif... Cette nonchalance, cette sorte de je-m'en-foutisme rebelle accentuée par ces petites touches rock à travers tes cheveux lâchés et tes quelques bijoux. Un pantalon simple mais parfait pour tes formes masculines, une chemise blanche ouverte, et ton sex-appeal qui fait tout le reste du travail. Tu as été du pain bénit pour la marque et pour le photographe.

De son côté, Margot tourne les pages, comme ensorcelée.

— C'est vrai qu'elles sont... Tu es si beau... Celle-ci surtout est...

Ses mots meurent dans sa bouche alors qu'elle oriente le magazine vers nous. La photo qui vient de faire pétiller ses grands yeux noirs n'est autre que celle agrandie par Vivian.

— Ah ! Voilà une excellente réaction à chaud ! s'exclame cette dernière. Lectrice lambda envoûtée par ce mâle à la beauté brute. Et crois-moi, les

femmes ne seront pas les seules à succomber. Je sens que ce numéro va être le plus feuilleté de l'année. Et c'est à toi que je le dois.

— Au photographe plutôt...

— Non, Luc. Nos lecteurs se fichent de qui prend les photos, ils ne retiennent que le modèle. Et pour le coup, ils auront entièrement raison. D'ailleurs, tu risques d'être invité sur le podium par les stylistes en personne lors de leur prochaine collection. Te voilà prévenu.

Son clin d'œil, à la fois complice et charmeur, prouve clairement qu'elle n'a rien perdu de sa légendaire assurance ni de ses ineffables envies de séduction. Vivian reste une femme fatale, et personne ne pourra lui enlever ça.

— Bien... Mon chauffeur m'attend, ainsi qu'une longue journée. J'aurais pu te le faire livrer hier, mais je n'aurais pas eu le plaisir de te voir.

Son regard ambré me déguste sans pudeur, avant qu'elle ne se penche vers le bas de ma joue pour un baiser délicat. Elle n'a jamais eu peur de rien, un côté que j'ai toujours apprécié chez elle.

— À bientôt, Luc. Mademoiselle Chevallier...

Elle salue Margot d'un coup de tête appuyé, puis me fait comprendre de rester avec cette dernière. Bientôt, la porte d'entrée claque et seuls les notes fortes de son parfum, le cadre et le magazine prouvent qu'elle est bel et bien passée ici, laissant visiblement à Margot un goût amer.

— Tu vas pas me ressortir la comparaison de véhicules ? la prévins-je avec un sourire amusé.

Mais ce sourire n'appelle pas le sien. Elle reste de marbre, les yeux baissés sur le papier glacé dans ses mains.

— Nous sommes si différentes... Je n'arrive pas à comprendre. Le jour et la nuit, Luc. Elle, si... classe, aérienne, sûre d'elle. Libre. Comment tu peux...

— Libre ? la coupé-je, sourcils froncés. Cette gonzesse est mariée à son boulot. Et tu vois ? Tu reviens dessus. J'ai pas été assez clair ? Je n'ai plus envie de toute cette superficialité. C'est compliqué à comprendre ?

— Jusqu'au jour où tu te réveilleras. L'ordinaire contre l'extraordinaire ? Laisse-moi rire. Même ça, ça veut tout dire.

La mine dégoutée, résignée, elle fait glisser ses divines prunelles de la photo grand format au petit cadre qu'elle m'a offert la veille, posé pour l'heure sur ma table de salon. Un portrait de Babou, elle et moi, qu'elle

avait précieusement gardé et dont je ne me souvenais plus. Ce cadeau, elle me l'a donné quelques heures plus tôt, dans l'intimité de ma chambre, son corps nu contre le mien. Un vrai trésor pour mon cœur et mes yeux.

— T'as fini de raconter des conneries ? Compare ce qui est comparable. Vivian fait toujours tout dans l'excès. Elle est comme ça et rien de ce qu'elle offre n'est gratuit. Toi, ton cadeau, il vient du cœur, et y a que moi pour comprendre tout ce qu'il représente.

Sans parler du dessin que m'a fait Arthur, lui et moi en train de jouer de la basse à un dinosaure pour éviter qu'il nous mange.

Quant à ma mère... Les plus beaux mots qu'elle m'ait jamais offerts et que j'aurais dû enregistrer, tant ils me paraissent encore irréels.

Des cadeaux simples, mais si vrais et humains. De la part de ma mère, *humain* sonne comme une ironie. Mais, après tout, mon père, lui, ne m'a même pas envoyé un texto. Connard fini !

Margot a si peu confiance en elle, ou peut-être est-ce encore en moi. Pourtant, j'arrête pas de lui dire à quel point elle est belle, à quel point elle me fait du bien et rééquilibre ma vie, comme si avant je me promenais dans un rêve éveillé, auquel elle a su apporter la petite part de réalité qu'il manquait.

Je m'assois à côté d'elle, enlace ses doigts.

— On n'est pas bien, toi et moi ? On n'a pas réussi à trouver un équilibre ?

— Si, mais on sait pertinemment qu'il reste fragile. Ce n'est qu'un début, et c'est toujours merveilleux les débuts.

OK, elle a décidé d'être négative. Merci, Vivian ! Putain ! La journée avait pourtant si bien commencé...

— Tu veux savoir ce qui me fait peur dans le fond ?

Je la regarde comme si la réponse à sa question pouvait se retrouver dans le fond des deux abysses en train de me contempler.

— Dis-moi...

— Que tu te fourvoies. Tu t'es rapproché de moi après avoir gardé Arthur la première fois. Il t'a touché, je le sais, et vous êtes beaux tous les deux. Avec lui, tu ne fais jamais semblant de rien...

Semblant de rien ?

Sourcils en V, j'ouvre la bouche, piqué au vif, prêt à répliquer, mais elle pose son index sur mes lèvres.

— Tu ne calcules rien, tu prends et tu donnes. Et si tu avais simplement peur de perdre ça ? De le perdre... lui.

— C'est toi que j'ai peur de perdre quand tu parles comme ça. T'as péti un câble ? Ou croire que tu pourrais oublier le passé n'était qu'une illusion ?

Elle recule.

— Oublier ? Ni toi ni moi ne pourrions oublier. Je t'ai pardonné, oui, mais oublier... Ne me demande pas l'impossible. Encore moins quand des femmes avec une prestance telle que celle de Vivian te tournent autour comme ça.

— Donc, en résumé, t'as aucune confiance en moi ?

Moi aussi, j'ai reculé, frappé par une vérité dont je me serais bien passé à quelques heures de repartir loin d'elle.

Elle ferme un bref instant les paupières, soupire, pose sa paume délicate sur le dos de ma main.

— J'aimerais te faire confiance, sincèrement, mais... j'ai besoin de temps.

— De preuves, plutôt, raillé-je.

— Luc, j'aime être avec toi. J'aime cette chance qu'on se redonne et je veux tout faire pour qu'on soit bien. Toi, moi... Arthur. Tu veux bien m'offrir le temps pour ça ?

Comme si je pouvais dire non. Mais le temps sera-t-il suffisant ? Comment lui prouver qu'elle peut me faire confiance ? Que je ne joue pas ? Que je ne joue plus ?

À défaut de réponses concrètes, je hoche la tête. Elle a toujours été plus mature que moi. À sa place, j'aurais peut-être déjà claqué la porte à la première pique matinale de Vivian.

— Embrasse-moi.

La main sur sa nuque, je m'exécute, offrant à sa langue au goût de vanille le parfum café de la mienne. Les cellules de mon corps se réveillent petit à petit ; dans mon jean, la chaleur se répand à mesure que grimpe mon envie d'elle mais, pour l'heure, ce sont juste nos langues qui s'apprennent, s'imprègnent et font l'amour. On peut transmettre tant de choses dans un baiser, comme en cet instant.

Fais-moi confiance, Margot, ne m'oublie pas, crois en nous, en moi. Aime-moi.

Reprenant son souffle, elle pose son front contre le mien.

— Tu vas me manquer.

— C'est que jusqu'au week-end prochain. Ça va passer vite. Et après...

Ses doigts caressent ma joue, son sourire si plein de vérité vient égratigner mon cœur.

— Et après, je deviendrai ta groupie numéro un pendant trois semaines, rigole-t-elle. Mais, d'ici là, tu vas me manquer quand même, Luc Gauthier. Tu veux me raccompagner pour dire au revoir à Arthur ?

— Ouais, je viens avec toi.

Alors, sans plus trop tarder parce que le temps n'est qu'une charogne qui passe trop vite, on finit de se préparer avant de récupérer mes casques de moto et de sortir ensemble de l'appart. Pendant qu'elle va appeler l'ascenseur, je ferme la porte à clé, repassant dans ma tête tout ce que je dois encore faire avant que le taxi n'arrive. Mon esprit commence déjà à s'envoler vers les Balkans, une façon à moi d'éviter de penser à ce que je ressens à cette minute, tandis que Margot se retourne pour me sourire et que les restes du parfum de Vivian dans le couloir viennent me chatouiller les narines, aussi insidieux que l'étreinte d'un serpent.

Margot

— Tu y vas, ce soir ?

— Hum ? Où ?

Jambes croisées sur son bureau, un chewing-gum en bouche, Selma, ma collègue, tourne son journal vers moi. En gros plan, une photo de Dark Moon, groupe vedette numéro un du festival Rock en Seine, ce vendredi soir, au cœur des jardins historiques du parc de Saint-Cloud.

Complètement prise au dépourvu, je devine mes joues rosir et mon cœur partir en vrille.

— Oh... euh... peut-être.... Je ne sais pas.

Avant que mon trouble ne la fasse tiquer, je bascule mon visage derrière l'écran de mon ordinateur pour me plonger dans un rapport en retard. Selma fait éclater une bulle.

— Je veux pas te casser le moral mais, dans ce cas, c'est mort, y a plus de billets. J'ai bien fait d'acheter les miens directement le jour de la mise en vente. Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il fait chaud ! Il sert à rien, ce ventilateur !

Elle a raison. Cette fin de mois d'août est très ensoleillée et le bâtiment de l'association, mal isolé, subit toute l'année les affres de la météo : bien trop chaud en été, bien trop froid en hiver.

— N'empêche, j'suis dég, reprend Selma entre deux mastications. J'ai fait un de ces stupides concours pour gagner une entrée en backstage. Bien sûr, que dalle ! Heureusement, il me reste mes fantasmes.

— Tes fantasmes ? Sur qui ?

J'entends les roulettes de sa chaise, et, deux secondes plus tard, l'article avec la photo atterrit sur mon clavier.

— Eux, évidemment ! Beaucoup critiquent le rock français, qui n'a jamais su concurrencer les Anglais et les Américains, mais Dark Moon...

Tu connais ?

Bien obligée de lever les yeux vers elle, je tente un sourire pas trop cramoisi.

— Euh... Un peu...

— Leur nouvel album sort dans quelques jours, je l'ai précommandé. D'ailleurs, y a déjà deux singles de dispo. Écoute ça...

Se fichant éperdument que les autres entendent de la musique rugir dans la pièce que nous partageons toutes les deux, elle ouvre son appli et, bientôt, la basse de Luc me remplit les oreilles. Ces deux morceaux, je les connais déjà par cœur depuis longtemps, mais suis bien obligée de faire la néophyte. Si elle savait que je reviens d'un voyage avec eux de trois semaines, elle m'en ferait une syncope.

Trois semaines épuisantes à devoir suivre leur rythme de fous furieux, mais surtout trois semaines de pur bonheur, à voir mon fils heureux et à partager chaque instant avec l'homme que j'aime. Le plus impressionnant restait ces foules en délire dans chaque ville où un événement était prévu pour eux (radio, télé, dédicaces). Je me tenais toujours dans l'ombre, loin, très loin des objectifs, où en profitais parfois pour aller avec les filles et les enfants à la piscine ou à la plage. Ces quelques heures de « normalité », loin du fanatisme hystérique de certains, étaient salvatrices et indispensables, même si vivre le succès de Dark Moon me rendait pleine de fierté pour le groupe.

Des bosseurs, des acharnés. Le talent est une chose, mais qui ne fait pas d'un homme un artiste, encore moins une star.

— Cette voix, souligne Selma, les yeux pétillants, ce mec a une voix de dingue ! Tu te rends compte qu'ils viennent tous du XIII^e ? J'aurais pu les croiser un jour ! Je te le dis, je ne suis pas née sous la bonne étoile.

Je ramasse l'article et les contemple chacun leur tour, perdue dans les souvenirs de mes derniers jours. Malgré leur succès incroyable, aucun d'eux n'a pris la grosse tête. Tous sont conscients de leur chance inestimable et ont su garder les pieds sur terre, même si leurs nombreux délires en public peuvent parfois faire penser le contraire.

— Mais Fred Pelletier n'est pas celui qui me fait le plus d'effet, et puis elles bavent déjà toutes dessus. La pauvre Alice – sa compagne –, ça ne doit pas être facile tous les jours.

Je revois le sourire éclatant de cette dernière chaque fois qu'elle posait ses yeux amoureux sur son homme. Cela ne l'avait pas empêchée de nous confier un après-midi en mangeant une glace au bord du Danube : « Avec lui, le plus difficile à supporter, c'est son caractère, ou quand il commence à jouer de la gratte dans la chambre au milieu de la nuit pour ne pas "perdre son riff". Un volcan en phase permanente d'éveil. Je vous jure, des fois, je le pousserais bien au fond du lac. »

— Vivre avec un passionné demande bien souvent quelques sacrifices, murmuré-je, mon regard à présent rivé sur l'image de Luc.

— C'est certain. En tout cas, leur bébé est trop chou.

Les fesses au bord de mon bureau, elle me propose un chewing-gum, fait claquer une bulle, puis pose son doigt sur l'article.

— Non, moi, celui qui me fait réellement kiffer et que j'aimerais avoir dans mon lit, c'est lui.

À peine en bouche, le bonbon passe de travers, manquant de m'étouffer.

— Tu... déconnes ? bafouillé-je dans une toux étranglée.

Affolée, elle tape dans mon dos et me regarde par en dessous.

— Ben, non. Il est beau, hyper sexy, avec un cul pas dégueu. Et vu comme il gère ses cordes, j' imagine même pas le doigté qu'il doit avoir.

Son doigté ? Sous ma jupe, une chaleur malvenue s'infiltré entre mes cuisses, que je serre plus fort. Voir des nanas baver de loin sur mon homme, je commence à prendre le pli, mais entendre ça d'une fille que je côtoie tous les jours...

Et à qui tu mens !

Marguerite Valois, une image factice, un fantôme égaré. Je mens à Selma, une collègue que j'apprécie et que je considère presque comme une amie. Je mens sur mon identité, sur mon passé, et maintenant je ne peux même pas lui avouer que l'homme qui la fait tant saliver est celui qui partage certaines de mes nuits, qui a toujours fait battre mon cœur trop fort et à qui je n'ose même plus dire ouvertement « je t'aime », tant je redoute que ces trois mots, aujourd'hui, lui fassent trop peur.

— Il n'est pas le seul à jouer sur des cordes, tenté-je pour faire dévier le sujet.

Elle m'envoie un coup d'œil contrarié.

— Tu n'écoutes rien quand je te parle, en fait, s'offusque-t-elle. Je dois te rappeler que je me suis mise à la basse il y a quelques mois ? J'adore cet

instrument ! Ce son... Et c'est pas trop compliqué à apprendre, mais certains (son regard enamouré revient sur Luc) sont beaucoup plus doués que d'autres. Et lui, crois-moi, à l'heure actuelle, c'est le meilleur.

J'en rougis sûrement alors que le silence tombe dans la pièce. Un silence bizarre durant lequel je sens les yeux de Selma m'observer avec attention.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je sans oser relever le menton vers elle.

— Rien. À part que... c'est marrant, mais...

Toc ! Toc !

Avant qu'on n'ait le temps d'un mot, la porte s'ouvre sur Clément Dubois, notre directeur. La cinquantaine bien sonnée, il est à l'association ce que la musique est à Dark Moon : à la fois indissociable et indispensable.

De voir Selma assise sur le coin de mon bureau avec un article people grand ouvert sur le clavier de mon ordinateur semble lui passer complètement au-dessus de la tête. Lui, tant que le taf est accompli et que personne n'a à se plaindre de ses travailleurs sociaux, il laisse couler. Si je démissionne dans quelque temps, il me manquera, assurément.

— Selma, je peux te voir quelques minutes ? J'ai un nouveau dossier dont j'aimerais bien que tu t'occupes.

— J'arrive.

Elle saute sur ses pieds, attrape calepin et stylo, puis pivote vers moi avant de sortir à son tour.

— J'ai pas eu le temps de le lire en entier ce matin dans le métro, mais regarde dans mon sac, y a le dernier numéro d'*Exclusif*. Lis-le, c'est...

Ses yeux se plissent.

— ... troublant.

Intriguée, j'attends qu'elle ait fermé la porte et vais récupérer son grand sac fourre-tout. Un vrai merdier là-dedans, mais je n'ai pas à fouiller pour trouver le magazine au papier glacé. *Exclusif*, l'hebdomadaire people le plus lu de France et, souvent, le plus à vomir. D'ailleurs, dès que mes yeux découvrent la une, une onde de choc frigorifique me foudroie instantanément les entrailles et mon petit déjeuner remonte à toute vitesse dans ma gorge.

Luc... C'est quoi, ce bordel ?

Luc

— J’ai besoin de plus de basses. J’entends pas assez Luc.

— Moi, pareil !

Quelle prise de son à la con ! Depuis qu’on a commencé, on a que des emmerdes.

Au loin, sur sa plateforme, l’ingé me fait signe de reprendre. Damien lève finalement un pouce, mais Fred n’est pas encore satisfait. De mon côté, c’est Mike que j’entends trop fort. Le comble quand on a des problèmes de balances durant un concert, c’est qu’on se retrouve souvent à devoir essuyer les reproches nous-mêmes. Les gens ont trop vite tendance à oublier qu’on a beau occuper la scène il s’agit avant tout d’un travail d’équipe et que le rendu final n’est pas uniquement de notre fait. Lumière et son jouent également un rôle crucial, tout comme chaque petite main présente. Ce concert, en plus, est le dernier de notre tournée estivale et il se passe à la maison, deux raisons supplémentaires pour ne rien rater ce soir.

Enfin, après un *soundcheck* plus long que la moyenne, qui nous rend peu confiants, nous descendons de la scène et rejoignons notre équipe.

— On refait un essai t’à l’heure, annonce d’emblée Fred à Serge. On le sent pas.

Lorsque Manager Adoré hoche simplement la tête, c’est qu’en général il est d’accord avec nous. Ça fait chier, parce que toutes les conditions sont réunies pour que la soirée soit belle, mais on ne veut surtout pas de l’approximatif. Nous, on veut la perfection. Le public ne paie pas pour avoir un son de merde dans les oreilles ou pour voir des musiciens éclatés sur scène. Il est notre gagne-pain, celui qui fait et défait le succès des artistes, notre baromètre, notre client de luxe. Certains, pour faire parler d’eux, ont besoin d’en faire des tonnes, d’être adeptes aux scandales, de dénigrer les

collègues, les insulter sur les réseaux sociaux et dans les médias, les écraser pour exister. Nous, on ouvre simplement les micros et on met direct tout le monde d'accord. Moi, j'appelle ça « avoir la classe ».

— C'est de la merde, hein ? se renseigne Fred auprès d'Alice et Elsa dès qu'on arrive vers elles.

— Mais non, pas du tout, vous avez les oreilles trop parfaites, c'est tout, tente de le rassurer Alice.

— Pas parfaites, mademoiselle Lagardère, la reprend Dam avec un sourire entendu. *Absolues*.

Elsa rigole et lui prend le bras.

— Si tu n'avais pas l'ego déjà surdimensionné, je dirais que, quand même, tu te la pètes un peu, des fois.

— Moi ? Jamais ! Et j'ai pas l'ego surdimensionné, ma jolie, je suis juste le meilleur.

Mike et moi les laissons passer devant en secouant la tête.

— Putain... Ces guitaristes...

— Ouais.

Fred nous a entendus. Il se contente de ricaner en levant ses deux majeurs devant notre nez, puis il attrape la main d'Alice pour l'entraîner à la suite de Damien et d'Elsa.

— Heureusement pour eux qu'on les aime, hein ? se marre Mike, une tape dans mon dos.

— Ouais, aussi.

Serge sur nos talons, on prend à notre tour la direction des coulisses, où nous attendent Flavia, les mômes et nos sandwichs. Mon ventre gargouille, mais mon esprit, lui, est resté sur la scène. Je pense à nos essais, à ce soir, à Margot et Arthur qui vont me rejoindre en fin de journée. Ce week-end est important : le petit aura trois ans. Vu comme il aime dessiner, je vais lui offrir un kit à dessin à l'emblème de Flash McQueen, sa nouvelle idole depuis quelques semaines, même s'il n'a encore jamais vu *Cars*. *Ketchaaa !*

— Luc ! Serge !

La voix de Ludo, notre indispensable assistant numéro un, claironne par-dessus les têtes et il apparaît, une main levée dans notre direction, un magazine dans l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? soupire Serge, les sourcils froncés, alors que je regarde Ludo s'avancer vers nous, un peu en nage.

— Une couille, une grosse couille, annonce-t-il, le visage trop grave, en dressant le magazine sous nos yeux.

Je vois d’abord le nom. *Exclusif*, un torche-cul qui sait pondre que de la merde depuis sa création. Puis je baisse les yeux et je pâlis.

Putain de bordel de merde !

Dans ma poche, mon portable se met à vibrer. Pas la peine de regarder qui m’appelle. Je sais déjà que je vais passer un très sale quart d’heure et que les festivités de la journée viennent définitivement d’être plombées.

OceanofPDF.com

Luc

Le festival a ouvert ses portes. On perçoit les bruits de la foule, ses cris, ses rires, les premières notes de musique qui jaillissent. Dans quelques heures, ils seront environ cent dix mille à arpenter les allées et à venir nous applaudir.

Mais ça me paraît tellement loin pour le moment... La bonne humeur s'est envolée alors que Margot m'a rejoint et que le magazine circule de main en main. Elle reste distante et a gardé ses lunettes de soleil. Derrière les verres, je devine ses yeux gonflés et rougis. Bordel ! Cette journaliste de mes deux et son paparazzi vont sévèrement payer leurs conneries. Arthur devait l'accompagner, mais elle a finalement préféré le laisser chez sa mère. Ça pue !

— Mais qu'ils s'achètent une vie, ces putains de fouille-merde ! s'écrie Fred pendant que sa chérie lui prend l'hebdo des mains, avant qu'il n'en fasse des confettis. Ils peuvent pas aller se branler ailleurs que dans nos cordes ?

Les sourcils d'Alice se froncent.

— Virginie Raymond... Ça me dit quelque chose... Oui ! C'est cette bonne femme qui m'avait appelée un jour à la bibliothèque parce qu'elle voulait savoir si on sortait ensemble. Et c'est aussi elle qui voulait pondre un article à la naissance de Danny et que tu as *gentiment* envoyé bouler.

Un éclat de fureur vient embraser les yeux verts de Fred.

— Et c'est une raison pour s'en prendre maintenant à Luc et à Margot ? Qu'elle aille se faire...

— On leur fout un procès au cul ? le coupe Dam à l'attention de Serge.
Margot secoue la tête, la voix tremblante.

— Elle m’a... humiliée, mais... tout ce qu’elle raconte n’est pas faux, et vous le savez. Toutes ces femmes existent bien, moi, je ne suis rien dans ce milieu et...

— Je n’étais rien non plus, remarque Alice avec douceur, et certains articles n’ont pas non plus été tendres à l’époque.

— Mais y a encore cinq ans, la virulence sur les réseaux sociaux n’était rien en comparaison avec aujourd’hui. Et je vous le dis, ça ne va pas aller en s’arrangeant. Tous ces *haters* tarés devraient aussi aller s’acheter une vie.

Tout en parlant, Dam a le nez rivé sur son téléphone et le plisse d’un air dégoûté. L’article a déjà fait grand bruit dans notre communauté et les gens y sont allés de leur petit commentaire, sans réfléchir une seule seconde aux conséquences que leurs mots blessants, injurieux pour beaucoup, pouvaient avoir. Le harcèlement, Margot l’a déjà vécu durant l’enfance, à l’école, et je refuse que tous ces mauvais souvenirs viennent refaire surface, même s’il est sûrement déjà trop tard. Blessé, frustré, atteint dans ma vie privée et surtout dans celle de Margot, j’ai voulu répondre, mais les autres m’en ont dissuadé. La rage ne fait que décupler la rage, et une quelconque réponse, ils ont raison, mérite d’abord d’être pesée et réfléchie.

Margot se décide à enlever ses lunettes, et son regard empli de rancœur et de désillusion vient me frapper en plein cœur. J’arrive pas à savoir si ça me concerne directement ou si ses ressentiments sont juste dirigés contre l’article.

« Luc Gauthier : les femmes de sa vie, du banal à la haute couture », par Virginie Raymond

Faut-il encore présenter Luc Gauthier, le bassiste de Dark Moon à la « sexytude » affolante ?

Alors que les membres du groupe ont chacun trouvé chaussure à leur pied, au grand dam de certaines – et certains –, Luc, de son côté, continue de batifoler joyeusement et de profiter de son célèbre statut.

Soyons clairs : toutes les plus jolies femmes du monde ont fini dans les bras du beau Français, du mannequin en devenir à l’actrice oscarisée. Mais le plus beau trophée de son tableau de chasse réside sans aucun doute en la personne de Vivian O’Connor, l’impératrice de la mode. Après plus d’un an de relation, nous pensions d’ailleurs que la magnifique quadragénaire à la

fortune estimée à plusieurs millions d'euros finirait avec la bague au doigt et un grand OUI devant l'autel.

Le bassiste et la rédactrice en chef formaient un couple parfaitement assorti et glamour, et nous les espérions heureux. C'était compter sans un coup de tonnerre – ou un coup du destin.

Rappelez-vous... Au temps du premier album de Dark Moon, Luc Gauthier posait en première page avec une jeune femme, certes jolie, mais lambda, simple institutrice, tombée depuis dans l'oubli. Le succès du jeune homme serait-il venu titiller l'ambition de cette femme dont plus personne ne se souvient ? Après tout, le rockeur aussi pèse beaucoup d'argent aujourd'hui.

Nous pensions que la rupture brutale et surprenante entre Vivian et lui découlait du fait de leurs agendas trop remplis – comme c'est souvent le cas chez les stars –, ou peut-être d'une simple vision discordante de l'avenir due notamment à leur différence d'âge, mais jamais nous n'aurions soupçonné que cette séparation soit due au retour soudain de cette petite institutrice dans la vie du musicien.

Est-il réellement possible qu'il ait succombé d'un clignement de cils à son ancien amour de jeunesse ? Amour qui, soulignons-le à nouveau, est à des kilomètres des femmes à la beauté et au charme non négligeable que le bassiste a l'habitude de fréquenter depuis. L'histoire, cependant, pourrait être belle, un peu à la Cendrillon, mais elle nous laisse tout de même dans une certaine expectative. Nous voulions croire à celle de Luc et de Vivian, tombée dans le silence depuis.

Dévastée, la femme d'affaires préfère réparer son cœur brisé loin des objectifs, et sans doute, tout comme nous, cherche-t-elle à comprendre ce qu'il s'est réellement passé. Comment Margot Chevallier, ancienne conquête du célèbre bassiste, a-t-elle pu ravir l'amour que Luc portait à Vivian ? Et cet amour connaîtra-t-il vraiment un avenir ? Margot Chevallier peut-elle vivre le même rêve qu'Alice Lagardère, compagne du leader Fred Pelletier, ou Abby Graham, la petite amie du guitariste survolté Damien Laury, dont l'histoire complexe est, elle aussi, souvent digne d'un roman ? Seule Flavia Leroy, présente auprès du groupe depuis leur début, n'a jamais failli dans son soutien.

Exclusif va bien entendu suivre cette nouvelle histoire de très près, en espérant que Luc ne finira pas, comme Vivian, avec le cœur brisé.

Le tout est accompagné de photos, la plupart prises sur tapis rouge, mais également de très anciennes, avec Margot, sorties des fonds de tiroirs, et d'autres, plus récentes, qui me filent la gerbe et me font monter dans les tours. Quand ? Comment ont-ils pu les prendre ? On avait fait attention ! Tout le temps, tous les jours ! Avec elle, je fais *toujours* attention !

L'unique consolation est que l'autre grognasse ne parle pas d'Arthur, sinon j'aurais vraiment pété un câble.

— Les photos prises cet été sont mauvaises, mais ma collègue m'a reconnue, j'en suis sûre, s'inquiète Margot. Ce matin, elle voulait juste parvenir à discuter de ça.

— Mais... ça craint plus rien, non ?

— C'est pas une raison, réponds-je à Dam pour Margot. J'ai... j'avais promis qu'elle resterait loin de tout ça, que je les protégerais, Arthur et elle.

— Eh ben, t'étais optimiste, lâche Fred.

— Ça va, ta gueule ! J'ai *vraiment* fait gaffe, Margot est toujours restée loin des objectifs.

— Alors, comment cette connasse a-t-elle pu savoir ? Et ce merdeux qui vous a suivi partout ?

Ça, c'est une bonne question, à laquelle Fred répond lui-même, en même temps que Damien.

— Vivian !

J'ouvre la bouche, la referme, les contemple tous.

— L'article chante ses louanges...

— Et t'as dit qu'elle avait reconnu Margot...

— Et une femme amoureuse et bafouée n'a aucune limite, conclut Flavia, silencieuse jusqu'ici. Surtout lorsqu'elle a les moyens.

Incrédule, je secoue la tête.

— Vous délirez ! Pourquoi elle ferait ça ? C'est complètement...

Absurde, insensé...

— Réaliste.

Je toise Dam, la cervelle sens dessus dessous. Pourquoi Vivian agirait-elle ainsi ? Je dois l'appeler, vérifier, être sûr.

— Pour l'heure, personne ne réagit, c'est bien clair ? ordonne Serge, la mine sévère. Vous nous laissez gérer une quelconque réponse. Et dites-vous bien que, demain, les gens seront déjà passés à autre chose.

— Eux peut-être...

La voix pleine d'amertume, Margot recule. J'aime pas ça. Elle va s'enfuir, m'échapper.

— Je préfère rentrer. J'ai besoin de digérer. Vous, concentrez-vous sur votre concert et profitez.

Sans un mot de plus, elle sort rapidement de notre loge pour disparaître parmi la foule des backstages. Dam me fait les gros yeux et les filles, le soupir aux lèvres, ouvrent leurs mains d'incompréhension.

— Qu'est-ce que tu attends ? s'agace Elsa. Ne fais pas deux fois la même erreur : rattrape-la !

Mike confirme d'un hochement de tête. Alors, comme si mon corps et mon esprit s'étaient soudain dissociés, je me précipite à sa suite.

— Margot ! Attends !

Malgré le monde, la cohue, elle court vite, mais moi encore plus.

— Margot !

— Laisse-moi ! Je veux juste rentrer.

— S'il te plaît...

J'ai attrapé son bras. Elle s'arrête, se retourne, et les larmes au bord de ses yeux qu'elle tente de retenir me font l'attirer contre moi et la bercer avec douceur.

— Je voulais pas ça... J'suis désolé... Je vais tenter de comprendre et...

— Tu l'as déjà compris, hoquette-t-elle. On l'a tous compris.

Je l'entraîne dans le fond, près des hautes palissades qui nous cachent de la vue des curieux à l'extérieur et où personne ne se promène.

— Je sais déjà ce que tu vas me dire, commence-t-elle. Qu'on s'en fout, qu'ils ne sont pas nous et qu'on les emmerde.

— Et c'est pas vrai ? Elles racontent quoi, les paroles de cette chanson que t'aimes tant ? « Se dire qu'on est heureux ; emmerder les envieux » ?

Défaite, elle baisse le menton.

— Si, mais... la vie n'est pas une chanson, Luc, juste la réalité. Cet article, ces mots ne sont que le début. Quand un magazine people déterre une information qui peut faire vendre, tous les autres suivent derrière, et tu le sais aussi bien que moi. Je pensais... je pensais vraiment que je parviendrais à m'en ficher, que j'avais passé une étape, que je n'étais plus cette fille un peu trop innocente qui voulait croire aux licornes, que je

m'étais endurcie. Mais, cet article, c'est *ta* réalité, et elle te poursuivra toujours.

— Et alors ? Moi, oui, je m'en fous de toutes ces conneries. Aujourd'hui, je me fous que tu ne fasses pas partie de cet univers. Alice a bien réussi, et Abby, j'en parle même pas. Elle vit sa vie à côté de tout ça et ils ont trouvé un équilibre qui leur convient. Et nous aussi, on peut, si tu nous donnes cette chance.

— Mais, moi, j'ai quelque chose qu'Abby n'a pas. Moi, j'ai Arthur et je dois le protéger. Revenir à Paris était égoïste, me projeter avec toi était égoïste.

Putain ! Ça, c'est une belle claque en pleine gueule.

— T'es revenue parce que t'avais besoin de repères.

— Mais je les aurais peut-être trouvés ailleurs. Vous avoir suivis ces dernières semaines, ces derniers mois, m'a fait comprendre que rien, jamais, n'était arrêté. J'aime Paris, mais d'autres endroits sont tellement mieux pour un enfant...

Un ricanement m'échappe.

— La Suisse ?

— Par exemple. Mais... cela aussi, c'est ta vie. Tu es fait pour ça. Et Vivian, ou n'importe quelle autre fille de ton monde, te correspondra toujours mieux que moi.

— Et si je veux que mon monde, ce soit toi ? On va tout foutre en l'air aujourd'hui juste à cause de cet article de merde ?

— L'article, les commentaires sur les réseaux... Demain, y en aura déjà le double, le triple... Quelle sera la prochaine étape ? Une photo volée d'Arthur ? Des gens qui se permettent de faire des commentaires sur lui ? Sur notre vie ? Ma façon de l'élever ? Notre couleur de peau ?

Flèche en plein cœur. Et elle fait mal. Tellement mal...

« T'étais optimiste. »

Les paroles de Fred s'amuse à tourner en boucle et mes poings se serrent. J'ai envie de hurler, de me réveiller ce matin et de me retrouver dans un monde où ces dernières heures n'existent pas. Un monde où le commun des mortels cesserait de vouloir réfléchir à ma place et de donner son avis inutile sur ma vie, un monde sans connards ni opportunistes en train de me flicker dans les rues, un monde où, finalement, ma célébrité n'existerait pas.

Un jour, ç'a été le cas...

Ouais. Je nous revois traîner dans les rues, enfants. Elle avec ses tresses, Dam sans sa cicatrice et moi les cheveux plus courts. Et quelques années plus tard, avant que le succès ne vienne nous attraper dans ses filets. Amis, complices... On est passés par toutes les étapes avant de finir par comprendre qu'on serait bien ensemble. Et aujourd'hui, cette vérité me scie les entrailles. Je veux cette femme auprès de moi, son naturel, sa beauté, son rire, sa force de vie...

Mon regard plonge dans le sien.

— Personne ne s'en prendra à Arthur, jamais.

— J'aimerais te croire. J'aimerais... tellement de choses.

Sa voix tremble, comme sa main qui monte vers ma joue qu'elle caresse avec amour. Dans ma poitrine, je sens un étau se refermer sur mon cœur lorsque ses yeux s'embuent de nouveau.

— Je t'aime, Luc. Ma Vie, mon Amour, pour toujours. Ferme les yeux.

Un nœud dans la gorge, je m'exécute. Lentement, elle pose sa bouche sur la mienne, et le goût salé de ses larmes vient glisser sur mes lèvres.

— Ne me déteste pas.

Un soupir, un sanglot étouffé, puis je rouvre les paupières. Devant moi, plus que du vide et, dans mon corps, malgré la chaleur moite de l'air, un froid intense se répand. Dans ma cage thoracique, tout se comprime violemment pour implorer d'un seul coup. Mon poing contracté frappe la barricade de bois, mon cri de rage, haine et dégoût contre moi-même, jaillit avec puissance, jusqu'à faire tourner les regards au loin dans ma direction.

J'vous emmerde ! J'vous emmerde tous !

Je frappe encore, encore, encore...

— P'tit cœur !

Les bras de Dam se referment sur moi. Je tombe par terre, contre lui, mon cœur effrité en mille morceaux sur mes genoux.

— J'ai rien dit, putain ! J'aurais pu la retenir, mais... j'ai rien dit !

Je le voulais, mais rien n'est sorti ! Tout est resté bloqué dans ma gorge, ma poitrine, parce que ça n'aurait rien changé. Avant même qu'elle ne me rejoigne, sa décision était déjà prise, transportée par son cœur de maman. Et je ne peux lui en vouloir de chercher à protéger Arthur, parce que c'est ce que je veux, moi aussi.

Dam m'étreint plus fort. Pour une fois, il ne parle pas, il me laisse juste vider ma rancœur et ma colère. Alors, contre lui, la tête sur son épaule, j'oublie où je me trouve et laisse mes larmes couler.

OceanofPDF.com

Deux mois plus tard

OceanofPDF.com

Margot

— Et mon anniversaire ? T’as réfléchi ?

— Dam...

Ce mec ne lâche jamais rien, surtout lorsqu’il n’obtient pas satisfaction, mais comment accepter son invitation en sachant que Luc sera présent ?

— Ce sera une soirée déguisée, me rappelle-t-il. Donc, t’as qu’à mettre un masque, et personne te reconnaîtra.

— N’importe quoi.

— Ou une combinaison de stormtrooper ou de Chewbacca...

Je lève les yeux au ciel.

— Tu m’as dit que le thème était Al Capone.

— Et alors ? Contre un paiement en whisky, il peut très bien avoir fait appel à Dark Vador pour le protéger.

Il me tire un sourire.

— Tu sais que je ne viendrai pas, mais... merci de me le proposer, encore et encore.

— Si j’avais le temps, j’aurais accompagné le tout d’un groscâlin.

— Le son de ta voix en est déjà un.

— Tu me flatte, ma jolie. Tu me flatte. Et t’en fais un à Arthur pour moi.

Je me tourne vers mon fils, occupé, comme souvent, à dessiner. Malgré la séparation, Luc est venu lui offrir une somptueuse mallette à dessin et peut-être lui dire au revoir en même temps. Une journée que je mettrais tout en œuvre pour oublier si elle n’était pas tombée le jour de l’anniversaire d’Arthur. Depuis, mon cœur survit et j’ai refusé de commettre la même erreur que la dernière fois : tourner le dos aux autres. Alors, régulièrement, Dam, Elsa et Flavia prennent des nouvelles ou passent me voir. L’ombre de

Luc plane toujours dans leur sillage, mais je ne peux en vouloir qu'à moi-même. Et je sais que j'ai pris la bonne décision. Comme je l'avais prédit, l'article d'*Exclusif* n'a été que le premier d'une série et j'ai eu toutes les peines du monde à faire croire à mes collègues, ou à certaines éducatrices de la crèche, que cette « Margot » en photo n'était qu'un sosie. Romy était furieuse.

« Et si Dabo n'était pas mort, tu imagines ce qui aurait pu se passer ? »

Oui. Mon cœur n'aurait jamais fini en morceaux que j'essaie désespérément de recoller, parce que je n'aurais jamais permis à Luc de m'embrasser. Pas de baiser, pas d'histoire. Pas d'histoire, pas de souffrance.

— Ma jolie ?

— Pardon, je... je pensais à...

Je serre le téléphone dans ma main et mords ma lèvre tremblante. Je vais le regretter, mais c'est plus fort que moi. Je m'éloigne dans le fond de la cuisine, appuie ma tête contre la fenêtre froide et baisse ma voix.

— C'est vrai ce que raconte la presse people ? Luc est retourné avec Vivian ?

Un silence, puis un soupir.

— Faut jamais lire ce que racontent ces tocards.

— Je n'ai rien lu. J'ai juste vu les unes. Les photos sont...

— Des photos de paparazzis, ma jolie. Vivian n'a toujours été qu'un... passe-temps, elle compte pas.

Mes paupières se ferment, sans pouvoir empêcher une larme de rouler sur ma joue.

— Un passe-temps... Ouais...

— Ben... Je te dirais bien un vide-couilles, mais c'est moins élégant.

Et ce mot fait bien plus mal, ouvrant mon esprit sur des images qui me donnent envie de vomir. Mais à qui en vouloir hormis à moi-même ? S'il m'avait retourné verbalement mon amour ce jour-là, au festival, aurais-je pu envisager les choses autrement ?

— J'aurais pas dû poser la question. Et de toute manière, ça ne me regarde pas.

— Tu sais, il...

— Non, n'ajoute rien, le supplié-je, le cœur subitement affolé. J'ai pas besoin de savoir, et si tu ne raccroches pas, tu vas être en retard.

Ce soir, une fois n'est pas coutume, il va assister à un concert avec Abby et Luc, dans une salle assez connue, nichée au cœur du III^e arrondissement.

— Ouais, faut que je bouge. Mais... le seul grand amour de sa vie, ça reste toi. Et si t'es pas convaincue, va voir son expo quand elle sera ouverte. Tu comprendras.

Je déteste quand il fait ça ! En dire trop et pas assez à la fois.

— Pourquoi tu...

— Je dois y aller, ma jolie. Oublie pas mon groscâlin ! Et encore moins que j't'aime !

— Moi aussi, je t'aime, même si, là, je te déteste.

Son rire imprègne mes oreilles, puis il raccroche en premier, ne laissant plus qu'un immense vide soudain.

J'essuie ma joue, respire un grand coup.

— Damien te fait un groscâlin, trésor. Tu as fini ? Ça va être l'heure du lit.

Il hoche sa petite tête, puis remet le capuchon à son stylo. Depuis que Luc est sorti de ma vie, du moins physiquement, je trouve Arthur moins joyeux, il a perdu de sa lumière et cela aussi me fait affreusement mal au cœur. Ils étaient devenus si complices... Je me sens comme une sorcière, pitoyable. J'ai eu peur et je n'ai pas cherché à vaincre ce sentiment, trop touchée par les mots de Vivian et de cette pseudo-journaliste.

Avant que les larmes ne reviennent border mes yeux, j'aide Arthur à remettre crayons et stylos à leur place. Une douche rapide, un bon brossage de dents et je laisse mon fils choisir son histoire du soir, le regard fixé sur la tranche rose de *Grand Loup & Petit Loup*. Cela fait des semaines qu'il ne m'a plus réclamé cette histoire, qu'il aimait pourtant, comme si l'aura de Luc avait imprégné ses pages et qu'ouvrir le livre aurait été prendre le risque de la laisser s'échapper. En fait, il n'a plus voulu non plus de *Toi grand et moi petit* ou *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*. Deux autres livres que Luc avait pris l'habitude de lui lire avant qu'il ne dorme et qui lui étaient « réservés ».

Sur sa table de chevet trône *La Légende du roi Arthur illustrée*, un album que lui a offert Damien pour ses trois ans, et *Cars*.

— Tu me racontes Arthur ?

Je lui souris.

— Si tu ne râles pas parce que je raconte moins bien que Damien...

— Mais non, maman. Il vient quand ?

Il se couche, son Bourriquet contre lui, et se cale contre mon épaule.

— Dès qu’il pourra. Je t’ai expliqué qu’en ce moment, avec leurs concerts dans toute la France, il n’est pas à Paris très souvent.

Et bientôt, tournée européenne oblige, il le sera encore moins. Puis ce sera l’Amérique... Des mois loin d’ici, des mois pour peut-être parvenir *enfin* à faire le deuil de Luc et d’une histoire qui jamais n’aurait dû renaître.

* * *

DRING !

Je peste. Contrairement à son habitude, Arthur a eu toutes les peines du monde à s’endormir ce soir et cela fait à peine quelques minutes que son corps a enfin cédé au sommeil. Heureusement, le bruit désagréable de l’Interphone ne semble pas l’avoir réveillé.

— Oui ?

— Code.

Dans mes veines, mon sang ne fait qu’un tour.

— Re... retour sur Terre.

— Bonsoir, Marguerite. Je crains d’être un oiseau de très mauvais augure.

Cinq minutes plus tard, Romy est assise face à moi, un café entre les mains et un dossier devant elle. Ses traits sont tirés, sa peau, blafarde, et de méchants cernes violets cerclent ses yeux, lui donnant facilement quelques années de plus.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Les Fils de la Lumière nous ont tous niqués.

Interloquée par le choix de ce verbe qui ne lui sied pas, j’écarquille les prunelles.

— Pardon ?

— Deux hommes ont été arrêtés il y a quelques jours en Égypte. Comportement suspect et découverte de diverses armes bien planquées au fond de leurs affaires.

Mon malaise augmente.

— Je n’en ai pas entendu parler.

— Parce que cette information n'a pas été transmise aux médias. Pas encore. Affoler les populations mondiales n'apporterait rien de bon.

— Affoler les... Qu'est-ce que tu veux dire ? Et... quel rapport avec moi ?

Elle boit une gorgée, prend une grande inspiration et ouvre le dossier

— Ces deux hommes, deux frères de sang, Astou et Koffi Rabbani, font partie des Fils de la Lumière.

Photos de deux types au visage banal, plutôt jeunes, basanés, les joues couvertes d'une barbe mal taillée. Dans leurs pupilles, cependant, se reflète une lueur malsaine, l'ombre d'un diable caché.

— Nous les pensions morts dans l'explosion du camp dans le Sahel, mais... nous nous sommes fourvoyés. Ils nous ont tous dupés.

À son regard si empreint de gravité, mon corps commence à trembler.

— Dupés ?

— Aucun d'eux n'est mort. Les corps retrouvés sont ceux d'autres hommes, de femmes et d'enfants qu'ils ont tués pour mieux disparaître dans la nature.

— Mais... les dossiers médicaux, les empreintes dentaires...

— Des documents falsifiés, qui avaient miraculeusement survécu à l'explosion. Ne jamais croire aux coïncidences, Marguerite, mais, comme mes collègues, j'ai fini par plonger les deux pieds dedans. Après l'arrestation des deux frères, ce qu'il restait du camp a été fouillé à nouveau et... ils ont découvert une trappe, sous des tonnes de gravats. Un tunnel profond de plusieurs kilomètres dont on ignore encore l'issue, car, lui aussi, ils l'ont fait exploser.

Mes oreilles se mettent à bourdonner alors que l'implacable vérité se forme dans ma cervelle. *Non... c'est impossible...*

— Dabo n'est pas mort, assène Romy avec froideur. Et il peut être n'importe où aujourd'hui.

Non... Non !

Le corps soudain fiévreux et la tête prise d'une mauvaise migraine, je me lève en titubant et me précipite vers l'évier.

Romy me rejoint. D'une main, elle maintient mes cheveux pendant que je vomis mon dîner, de l'autre, elle masse mon dos et ma nuque avec douceur.

— Leur plan nous a échappé. Ils fomentent quelque chose de terrible, mais nous ignorons quoi. Les Rabbani refusent d'en parler. (Elle consulte

ses notes.) Tout ce qu'ils ont dit, c'est que « le monde connaîtra bientôt, très bientôt, la seule vérité, et la force de frappe des Fils de la Lumière fermera à jamais pour tous les autres les portes du paradis ». Tous les gouvernements, à l'interne, sont sur le pied de guerre. Les armées ont renforcé les frontières, les gares, les aéroports. Tu n'as pas remarqué que les soldats étaient plus présents dans les rues ces derniers jours ?

Maintenant qu'elle le dit...

L'estomac toujours comprimé, je me rince la bouche à l'eau claire et accepte le bonbon à la menthe qu'elle m'offre. Solennelle, elle pose ensuite ses mains sur mes épaules, puis plonge son regard d'aigle dans le mien, nimbé d'une force et d'une bienveillance qui viennent me toucher au cœur.

— Dabo t'a peut-être oubliée, peut-être pas. Et moi, je t'ai fait une promesse, mais il faut que...

Clac !

Le bruit d'une porte que l'on ferme trop fort résonne par-delà les murs, alors que des cris surgissent à travers mon plafond. Au même instant, le téléphone de Romy se met à sonner.

— Allô ! ... *QUOI ?* Répète...

Son visage, déjà passablement grisâtre à son arrivée, vient de perdre le peu de couleur qu'il lui restait. Le portable toujours vissé à l'oreille, elle se précipite sur mon téléviseur, l'allume et zappe d'une chaîne à l'autre, les yeux effarés.

Le cœur battant trop fort, je m'avance vers elle, prête à défaillir. Sur toutes les chaînes, les mêmes images : des gens en fuite dans les rues, des cris, des incendies, des policiers casqués, boucliers en main, et des bandeaux en bas de l'écran avec le même texte en train de défiler en boucle : « Attentats simultanés dans le III^e arrondissement de Paris et dans le reste du monde ! »

Luc

— Luc ? Tu vas où ?

Putain ! Je suis à la bourre complet ! Je récupère un élastique sur ma table de chevet, noue négligemment mes cheveux et me retourne vers le lit.

— Je te l'avais dit. J'ai rendez-vous avec Dam et Abby.

Vivian soupire.

— Tu veux vraiment y aller ? Tu as vu l'heure ?

— Et alors ? On s'en fout. T'as qu'à venir avec moi.

— Tu sais très bien que je ne supporte pas leur musique de sauvages. Et puis, il est avec sa copine, ton pote, il peut très bien se passer de toi le temps d'une soirée, non ? Il commence sérieusement à me gonfler.

En ce qui me concerne, c'est elle qui me gonfle sérieusement.

— Tu me demandes de choisir, Vivian ? Eh bien, c'est tout vu. Tu peux rester si tu veux. Mais, si tu te barres, n'oublie pas de claquer la porte.

Siphonner son cul me fait toujours bander autant, mais son caractère de merde, lui, définitivement, j'en peux plus. C'est à peine si je me souviens de la manière dont je l'ai reprise dans ma vie. Un soir où j'avais trop bu, où le souvenir de Margot était trop présent. Vivian m'a toujours soutenu n'y être pour rien dans l'article qui a tout foutu en l'air. Les semaines qui ont suivi, elle n'a même pas cherché à me revoir, jusqu'à ce qu'on se croise à Galway, ville portuaire de la côte ouest de l'Irlande où j'accompagnais Punk Destruction une dernière fois. Le sang plein d'un surplus de Guinness, je n'ai même pas tenté de résister à l'appel de ses œillades enjôleuses et de son corps en demande. Par contre, impossible de me rappeler les détails de notre nuit, pas plus que les suivantes. Vivian n'est qu'un pansement facile, un déclencheur d'érection sur talons aiguilles qui me permet de me vider dès que j'en ai besoin.

Et puis, quand je la baise, ce ne sont pas ses soupirs d'extase que j'entends, ce ne sont pas ses seins que je suçote ou sa chatte que je lèche. Dans ma tête, dans mon cœur, j'imagine Margot. Ses longs cheveux de soie, sa peau chaude, pain d'épice, ses grands yeux noirs emplis d'éclat qui me contemplaient comme si j'étais son seul soleil.

Souvent, je me demande s'il est vraiment trop tard. D'après Damien et les filles, restés en contact, elle a beau faire devant eux comme si elle s'en foutait, la vérité est tout autre. Depuis toujours, elle m'a dans la peau, comme je l'ai dans la mienne. Sinon, pourquoi penser encore à elle des années après ? Pourquoi la chercher constamment dans toutes les autres ?

Margot est mon évidence, et je dois le lui dire. Tant pis s'il est trop tard, si elle me rembarre. Au moins, j'aurai aucun regret.

L'Ekinox, salle de concert dans le III^e, est pleine à ras bord, la foule déchaînée et les metalleux sur scène déjà en sueur après une seule chanson. Un instant de répit pour Dam et moi durant ces premières semaines de tournée. L'avantage de rester en France est qu'on peut rentrer sur Paris les jours *off*, pause indispensable tous les quatre ou cinq concerts. En tournée, la fatigue s'accumule vite et le repos, le vrai, est nécessaire pour éviter la perte d'efficacité et les humeurs changeantes.

Bon, ce soir, le repos n'est pas vraiment le mot d'ordre, mais on s'en branle. On danse le pogo comme les autres, on braille comme les autres, on s'éclate et on oublie ce qu'on représente. On redevient nous-mêmes, juste nous-mêmes... jusqu'à ce que la réalité nous rattrape.

Mon téléphone dans la main, je tape sur l'épaule de Damien.

— Fred essaie de me joindre.

Il regarde mon écran, tire son propre portable.

— Il a essayé chez moi aussi. Oh ! Et il est pas le seul...

Le boss savait pourtant parfaitement qu'on allait voir ce concert ce soir. J'ignore pourquoi, mais mon instinct me dit de le rappeler.

— Ouais ?

— ... tain ! Dix min... ssaie... oindre...

— Quoi ? Je t'entends mal !

— ... cert... att... ris... tain ! ... diss... ments... ombes !

Dam m'arrache le téléphone des mains.

— BOSS ! Ça hurle trop ici ! T’entends ? Ça déchire ! Quoi ?

Dans mes oreilles, mon pouls se met à pulser fort, et les basses n’en sont pas la cause. Sentiment d’urgence, une impuissance.

— Dam, laisse tomber ! Faut qu’on sorte de là !

— Quoi ?

Je récupère mon portable d’un geste brusque et tire mon pote par le bras.

— On se tire !

— Attends ! Explique-m...

Mais je n’ai le temps de rien. La déflagration est monstrueuse et emporte toutes les dernières rangées sur son passage. La musique s’arrête, les hurlements de frayeur retentissent. Dans ma poche, mon téléphone vibre de nouveau, mais ce n’est plus l’heure de répondre. Ça explose, encore et encore, les gens perdent le contrôle et tout ne devient plus qu’un énorme mouvement de foule hystérique.

Des corps tombent, se font piétiner.

BOUM ! Je vole en arrière et pousse un cri quand une barre de projecteurs s’effondre sur ma gueule. Goût de l’hémoglobine sur ma langue, de la poussière, de la mort. Autour de moi, tout n’est plus que champ de ruine, un tableau de guerre jonché de dépouilles, de mares de sang, de membres arrachés.

— DAM ! DAMIEN ! ABBY !

Je les ai perdus de vue, putain !

— DAAAM !

Poussé par mon instinct de survie, je me relève à genoux tant bien que mal. Je tousse, crache sang et poussière, tout en continuant à brailler.

Soudain, une vision de cauchemar m’attrape le bras. Une femme, la tronche tellement défigurée qu’on dirait la sœur de Double-Face. Une larme s’échappe du seul œil qu’il lui reste.

— Dites-lui... que je... l’aime...

— Quoi ?

— Ma... fille...

Effrayé, je balaie l’espace des yeux, toujours à chercher Dam et Abby, mais je finis par revenir sur cette pauvre femme. Je me rapproche, serre sa main.

— C’est quoi votre nom ?

— Ma... rie... Vi... gneau...

Je me penche pour mieux entendre. Une adresse à peine murmurée, un prénom féminin, celui de sa fille sans doute. *Jade*.

— Je lui dirai que vous l'aimez, mais vous lui direz vous-même, ça va aller, ça va aller.

Pur mensonge de merde, mais qu'annoncer d'autre à un condamné ?

Brusquement, sa main se relâche dans la mienne. Son œil fixe le plafond, sa poitrine cesse de respirer.

— J'suis désolé... putain... j'suis...

Un hurlement de forcené éclate dans l'air, suivi directement par le bruit en cascade d'une arme à feu puissante et meurtrière. Des dizaines et des dizaines de corps tombent, les cris de peur et d'impuissance redoublent.

— DAAAMIEEENNN ! DAAAMIEEENNN !

Là-bas ! À terre, couvert de gravats, Abby à moitié sous lui, inanimée.

Un tremblement au sol, de nouveaux appels à l'aide inutiles. J'ai à peine le temps de lever les yeux et de comprendre. Un instant au ralenti, une seconde en suspension. Un face à face avec la Faucheuse, ou avec la dernière seconde de ma propre vie.

Quand le plafond s'effondre, une ultime pensée, celle d'un regret presque risible.

Mon Évidence... je suis désolé...

Le choc me broie les os, mes poumons se noient. Des points noirs devant les yeux, puis je tombe dans les abysses, là où m'attendent les ténèbres et, enfin, le dernier silence.

Luc

Mon crâne vibre sous la douleur alors qu'un froid pernicieux s'infiltré dans mes veines. Sous mes paupières closes, je perçois de vagues lumières, dans mes oreilles, j'entends des bruits étouffés et un bip presque désagréable.

— D'après l'infirmière, il devrait bientôt se réveiller.

Je connais cette voix...

Une ombre se penche au-dessus de moi. Durant un court instant, son parfum chasse la drôle d'odeur qui m'entoure. Cet effluve aussi, je le connais.

— Ouvre les yeux, petit frère. On t'attend, tout va bien, tu es en sécurité ici. En plus, j'ai quelque chose d'important à te dire.

Anna. C'est Anna ! Je veux bouger, mais mon corps refuse de m'obéir.

— Bon, si tu insistes, d'accord, je vais te le dire, mais ! tu promets de ne rien cafter à maman. Les miracles arrivent toujours quand on perd tout espoir, tu sais, alors... Dans quelques mois, tu vas être tonton et je compte sur toi pour m'épauler, parce que j'ai besoin de toi, mon petit frère. Je t'aime.

Dans mes limbes, sa voix cotonneuse ressemble à celle d'un ange. Elle me rassure, m'apaise, je me sens partir...

* * *

— Décidément, avec vous, les histoires se terminent toujours à l'hôpital. Le prochain contrat, je te préviens, je vais inscrire une clause vous interdisant de sortir de chez vous durant les jours de repos. Et fais-moi

penser à interdire aussi la moto à vie à Damien. J'ai vu ses dernières vidéos. Non mais, il a quoi dans le crâne, cet oiseau-là ?

Pourquoi ils viennent tous me parler ? Me réveiller ? Laissez-moi, dormir, putain ! Je suis bien dans mon ailleurs. Seul et sans douleur. Celle dans ma tête n'arrête pas d'augmenter ; ça tape comme un marteau clouté, ça cogne trop fort et, si ça continue, ma boîte crânienne ne va pas tarder à exploser.

— Allez, mon petit, réveille-toi. On a tous besoin de toi ici, tu nous manques.

Quelqu'un pour enregistrer ces douceurs inattendues ? Serge, t'es pas vraiment là, en fait. Je suis en plein délire, c'est ça ? Ouais, en plein délire. Mais, avant de pouvoir m'en assurer, je sombre encore une fois...

* * *

Nouvelles douleurs, beaucoup plus aiguës. Dans ma peau, je ressens la piqure d'une aiguille, ou de plusieurs. J'ai toutes les peines du monde à respirer, comme si un boulet de canon pesait sur ma poitrine. Et la douleur pulse, pulse, pulse... À m'en faire ouvrir les yeux. Du moins, je le crois, parce qu'il fait sombre ici. Il me faut un petit moment pour m'accoutumer à l'éclairage de nuit et refouler mon envie de vomir. Cette odeur d'antiseptique est sacrément dégueulasse !

Au-dessus de ma tête, le bip-bip qui me vrillait les oreilles n'est plus aussi assourdissant. Il a même quelque chose de presque lénifiant. Un rythme régulier sur lequel mon cœur et mon esprit s'appuient pour ne pas céder à la panique. Parce que, d'un seul coup, tout me revient. Le concert, les bombes, les corps qui tombent... Damien... Abby... Putain ! Où est Damien ?

— Luc ?

Je tourne légèrement la tête. Près d'une fenêtre au store baissé, je devine l'ombre d'une silhouette que je connais.

— Ma... maman ?

— Dieu soit loué ! Luc, mon chéri...

Sa main vient entourer la mienne. Chaude et moite, elle finit de me convaincre que, cette fois, je suis bel et bien revenu à la réalité. Elle pose un baiser sur mon front, puis sonne sur un bouton pour appeler une infirmière. Le temps que cette dernière vérifie mes constantes et m'interroge comme si de rien n'était, histoire d'évaluer si je souffre d'une quelconque confusion,

ma mère reste près de moi, sans me lâcher la main. Entre deux coups de marteau piqueur dans mon crâne, je comprends que j'ai de la fièvre, des côtes cassées, diverses contusions.

— Mais... je reste pas... ici, bafouillé-je en tentant de me lever.

— Ah non ! J'ai déjà un énergumène trois lits plus loin, ce n'est pas pour en supporter un deuxième !

D'une main douce mais ferme, l'infirmière m'oblige à rester couché, tandis que ma mère me fait les gros yeux.

— Damien... est... là ?

Chaque mot me pèse et des sabres s'enfoncent dans mon thorax à chaque nouvelle inspiration. Putain de côtes brisées !

— Oui. Avec sa compagne. Une commotion cérébrale, jeune homme, n'est pas un traumatisme qu'il faut prendre à la légère. Vous vous trouvez dans le service des soins intensifs. Je suis Louise.

Je lève une main pour tâter mon crâne sous mes cheveux. En dessous, une très grosse bosse me tire une grimace.

— Tu dois te reposer, Luc. Le choc a été énorme.

Le choc... Doux euphémisme qui, de la part de ma mère, ne me surprend guère.

— Un... attentat... c'était un...

— Oui, mais on en parlera plus tard. Maintenant, tu dois te reposer. J'ai eu tellement peur de te perdre...

— Non ! Je veux... je...

Je tourne la tête vers l'infirmière ; cette salope m'a planté une autre aiguille dans le bras, et déjà les contours de son visage deviennent confus.

— Qu'est-ce que... Je... Non...

— Chut, mon fils. Tu dois dormir encore un peu.

Mes yeux papillotent, je chavire, me sens mal, puis, soudain, je bascule et je crie mais, dans les limbes, personne ne peut plus m'entendre.

* * *

Bip... Bip... Bip...

Mes paupières cillent.

— Il se réveille.

Cette voix féminine...

— Hé ! Mon p'tit cœur ! Tu veux le baiser du prince crapaud ?

J'ouvre un œil, dresse douloureusement mon majeur. Le rire de Dam fuse aussitôt autour de moi.

— Oh ? Même pas un p'tit comme ça ?

La chaleur de ses lèvres étreint ma bouche. Ma vision se trouble, les couleurs se confondent. Je cligne des yeux plusieurs fois.

— Maintenant qu'il a émergé, tu devrais retourner te coucher avant que l'infirmière pète de nouveau un câble.

— Ouais, plus tard, ma jolie. Encore cinq minutes.

Ma gorge est affreusement sèche, pleine de rocaille.

— Je peux... de l'eau...

L'ombre de Margot à côté de Damien bouge, fait quelques gestes indistincts, puis s'approche de moi pour appuyer sur le boîtier qui permet de faire monter la tête de lit. Les bords de son visage se dessinent et son sourire rassuré me fait presque oublier mes douleurs.

Elle est là. *Vraiment* là.

— Tiens... doucement.

À l'aide d'une petite cuillère, elle me donne quelques gorgées qui brûlent d'abord ma trachée, avant de l'assouplir. Petit à petit, ma vision défaillante se stabilise. Dans la chambre aux murs trop blancs, pas d'autres lits que le mien. Tant mieux. Un cathéter est enfoncé sur le dos de ma main gauche, relié à deux pochettes pleines d'un liquide transparent.

— De la morphine et de quoi hydrater ton corps, m'explique Margot.

Je lève un œil vers Dam.

— Comment vous allez ? lui demandé-je d'une voix cassée et un peu trop rauque à mon goût.

— Ben, tu vois, me sourit-il. On a eu de la chance, beaucoup de chance, et les soins intensifs sont tellement surchargés, que, regarde, ils nous ont déjà montés en chambre. On est des *survivors*, mon p'tit cœur.

Il a des contusions, des strips sur le visage, des balafres sur les bras, une attelle autour du genou et des béquilles en main.

— En tombant, précise-t-il, je me suis aussi fêlé une côte, mais rien de grave. Abby a été moins touchée, je l'ai protégée. Là, elle dort et ma mère est auprès d'elle.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Margot et lui s'envoient un regard où toute joie a disparu.

— Des attentats, souffle-t-elle. Des attaques suicides et des fusillades, en même temps, à différents endroits du monde, dans des lieux très fréquentés. Ici, cela a commencé sur la place des Vosges, puis le Carreau du Temple où il y avait une projection cinématographique et enfin... l'Ekinox. (Ses yeux s'embuent, sa voix se met à trembler.) Putain, j'ai eu tellement peur ! Tellement peur... J'ai tenté de vous joindre, mais vous ne répondiez pas...

J'ouvre mon bras libre, elle vient se réfugier contre moi.

— C'est ça que disait Fred. Les bombes.

— Ouais, me confirme Dam. D'ailleurs, Mike et lui ont sauté sur leur bécane et ils ont tracé jusqu'ici. Tu dormais quand ils sont arrivés. Ils repasseront dans la matinée, ils ont dit.

Dans la matinée... Je réalise alors que je n'ai aucune idée du temps qu'il m'a fallu pour me réveiller ni de l'heure qu'il est.

— Nous sommes le petit matin, répond Margot à ma question silencieuse. Je raccompagne Damien et je reviens te voir. Il faut... il faut qu'on parle.

Un baiser sur ma joue, puis elle se relève. Subitement, il fait plus froid, à m'en tirer des frissons désagréables. Margot oblige Dam à passer devant elle et, après un dernier regard, ils disparaissent par la porte. Je tente de bouger un peu, mais mes côtes se rappellent aussitôt à moi. Fait chier, putain !

— Il va vous falloir du repos, monsieur Gauthier, beaucoup de repos. Bonjour.

Un mec, pas beaucoup plus vieux que moi, vêtu d'une blouse blanche, a fait irruption dans la pièce. Il tient la porte ouverte et Vivian apparaît derrière lui. Son maquillage, moins apprêté que d'habitude, ne cache pas ses yeux rouges et enflés.

— Luc...

Elle se précipite vers moi et, délicatement, pose sa bouche sur la mienne.

— Je savais que ce concert était une mauvaise idée, tu vois ?

Sérieusement ? Elle compte me faire la morale, là ? Elle déconne, j'espère.

— Je m'appelle Karim, se présente l'infirmier en vérifiant lui aussi mes constantes. C'est moi qui vais m'occuper de vous aujourd'hui. Le médecin est passé après votre transfert des soins intensifs et la bonne nouvelle, parce qu'il en faut après tout ça, c'est que la fièvre a déjà disparu. C'est d'ailleurs bien pour cette raison qu'on vous a monté ici.

— Plus de fièvre ? Alors... je peux rentrer, non ?

Vivian me jette un coup d'œil alarmé, Karim, lui, sourit en coin, tout en retirant les pochettes de sérum.

— Vous faites bien la paire avec votre ami, mais, vu ce qui vous est arrivé, on va vous garder un peu avec nous. Pour votre sécurité, ajoute-t-il. Et si vous en ressentez le besoin, un psy peut aussi passer. C'est...

— Non, j'en ai pas besoin. Mais je peux pas rester. On a une tournée en cours, des contrats, on nous attend et...

— Du repos pour l'instant, me coupe également l'infirmier. Vous n'aurez rien d'autre que du repos. Pour l'heure, toutes les chambres sont pleines mais, dès qu'une plus grande se libère, je peux demander à ce qu'on vous mette les trois ensemble. Je repasserai tout à l'heure. Si les douleurs ne sont pas supportables, je vous donnerai la morphine en comprimé à partir de maintenant. Le cathéter, vous le gardez pour le moment.

Il me jette un regard entendu, puis il quitte la pièce.

— Putain...

— Il a raison. Et si tu voyais ta tête, tu serais d'accord avec lui.

Mêlant le geste à la parole, elle sort un miroir de poche de son sac à main. Visage de zombie, peau livide, presque transparente, cernes noirs et profonds, mais surtout des entailles sur les joues, le front, une autre bosse et un gros bleu ; aucun doute, je serais engagé direct pour un remake de *La Nuit des morts-vivants*.

— Si seulement tu étais resté avec moi...

Mes yeux dévient du miroir pour se poser sur Vivian.

— Je serais ici quand même, pour Damien, à m'en vouloir à mort de lui avoir posé un putain de lapin. Et si j'étais resté, on aurait fait quoi ? L'amour et encore l'amour ?

— Sûrement, oui. En plus, tu me le fais si bien...

Son index vient caresser mes lèvres, mais je recule la tête.

— Et si, moi, ça ne me suffit plus ? J'ai besoin de vibrer, de me sentir vivant, heureux.

Le petit sourire assuré qu'elle arborait encore quelques secondes avant s'évapore d'un seul coup.

— J'ai tenté de te joindre, comme beaucoup, j'imagine, préfère-t-elle changer de sujet. Toute la planète Twitter et la presse savent que Luc Gauthier et Damien Laury étaient à l'Ekinox, mais personne n'était capable

de me donner la moindre info valable, même ta sœur et ta mère ne me répondaient pas. Dehors, c'est la guerre. Et pas qu'à Paris. Des milliers et des milliers de morts, à cause d'une bande de fanatiques...

— Ç'a été revendiqué ?

— Oui, par les Fils de la Lumière.

Un mauvais goût envahit ma bouche et, s'il est possible, je dois sûrement perdre un peu plus de couleurs encore.

— Je dois voir Margot !

Me redresser me broie les entrailles, mais je passe par-dessus la douleur.

— Margot ? s'étrangle Vivian.

— Elle est là, dans la chambre de Damien et Abby.

Elle vient me faire face et pose sa main sur la mienne, m'empêchant tout mouvement.

— Je sais qu'elle est là, je l'ai croisée, mais tu veux lui parler de quoi ? Tu n'as plus rien à lui dire. Elle a eu sa chance et elle l'a manquée. Deux fois.

D'un geste sec qui me tire une grimace, je me dégage de sa poigne.

— Ça n'a rien à voir avec elle et moi. Bordel, Vivian ! Tu vis sur quelle planète ? J'ai failli crever comme un rat, alors que d'autres sont vraiment morts ! Morts ! On était à un concert, on était là-bas pour s'amuser. Damien, moi, tous ces gens ! Et... d'une étincelle, ces tarés ont tout détruit ! J'ai mal partout, je suis sur un lit d'hôpital, ma tournée est foutue et toi, putain, tu me fais une crise de jalousie ? Mais redescends ! Le monde ne tourne pas qu'autour de toi, et une relation ne se construit pas juste avec du sexe à foison.

Sans m'en rendre compte, je me suis mis debout et ma tête commence à me tourner, mais je tiens ma position. Pas question à cette minute précise de montrer la moindre faille. *The show must go on*, comme le chantait si bien Freddie.

— Ça n'a rien d'une crise de jalousie, se défend-elle. Pourquoi je serais jalouse de cette fille ? Je l'avais dit que tu reviendrais vers moi. Tu reviens toujours. Il suffit d'un peu de patience et... d'une ou deux relations bien placées.

Piqué par ces paroles dont je comprends le sens caché, je devine mon sang se mettre à bouillonner. Dans ma tête, la fureur gronde, mais ce n'est

rien en comparaison avec celle dans ma poitrine. Si je laissais ma colère exploser, Vivian finirait avec la gueule enfoncée dans le mur derrière elle.

— Alors... l'article... T'étais vraiment derrière ?

Elle se contente de sourire.

— Tu me donnes envie de gerber. Pourquoi t'as fait ça ?

— Parce que, je te l'ai dit aussi, tu es à moi, rien qu'à moi. *Mon Luc !*

Ces mots... Ces mots, je les ai rêvés, il y a des mois de cela. Ceux d'un monstre bouffeur de chair.

— T'es aussi folle que tous ces fanatiques. Dégage ! Sors de ma vie !

— Luc...

— DÉGAGE, PUTAIN ! Toi et moi, c'est terminé, t'entends ? Et m'attends plus. Cette fois, je ne reviendrai pas.

Je fais un pas vers elle, les poings serrés. Paniquée, elle recule de plusieurs.

— Cette fille ne t'apportera rien ! crache-t-elle. Elle n'est pas de notre monde et son gamin passera toujours en premier ! Moi, j'ai tout à te donner ! Toi et moi, on peut être un couple gagnant !

— Toi et moi, c'est TER-MI-NÉ ! DÉGAGE, PUTAIN !

La porte s'ouvre avec fracas sur Karim et une de ses collègues.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'écrie-t-il. C'est un hôpital ici, pas une foire !

Indifférent à ses poings sur les hanches et sa mine courroucée, je jette un dernier regard plein de haine à Vivian.

— Pour la dernière fois, dégage de ma vie et ne tente plus jamais d'y revenir !

Bien qu'elle fasse tout pour les retenir, les larmes brûlent le bord de ses yeux. Emportée par sa propre rage, elle finit par cracher par terre, à mes pieds.

— Cette humiliation, Luc, tu me la paieras !

Sa menace est remplie de la fièvre qui la consume, et la lueur inquiétante qui me foudroie dans la seconde n'est qu'un vague aperçu de ce qu'elle ressent vraiment. Mais elle n'ajoute rien. Le menton relevé avec fierté et dédain, elle récupère son sac en cuir au bout du lit, passe à côté des blouses blanches sans leur adresser le moindre signe, puis disparaît dans le couloir. Alors, n'y tenant plus, je laisse la douleur, la fatigue de cette confrontation

et les émotions imploser dans mon corps, et m'effondre sur le lit, les poumons en feu et la tête pleine d'un trou noir et obscur.

OceanofPDF.com

Margot

« La planète en deuil » ; « Que font les gouvernements ? » ; « Pourquoi le ministère de l'Intérieur n'a-t-il pas agi ? » ; « Comment des terroristes armés ont-ils pu passer les frontières ? »

La Toile est en feu. Médias du Web et internautes s'en donnent à cœur joie pour crucifier les gouvernements, le système et les extrémistes, alors que sur divers réseaux sociaux des messages de deuil et des bandeaux noirs affluent en masse sur les comptes privés. Moi, je n'en possède plus depuis longtemps, mais Damien m'a montré les siens.

Au travers de ces attentats, les Fils de la Lumière voulaient frapper plus fort que les autres, être les déclencheurs de la dislocation finale de l'Occident, objectif que leurs plus terribles rivaux ne sont jamais parvenus à obtenir, et prendre ainsi l'ascendant définitif sur eux. De leur guerre fratricide, nous sommes devenus l'enjeu principal, et ce matin j'ai peur, affreusement peur de l'issue possible de cette folie sans nom.

— Marguerite, il va vraiment falloir y aller...

— Je crois que je parviendrai jamais à m'y faire. Non mais, entre nous, vous trouvez pas, vous aussi, que ça fait un peu Fernandel ?

Je pousse un soupir et lève les yeux de mon téléphone pour observer pleinement Damien et Romy. Deux caractères si opposés qui, pourtant, ont semblé accrocher tout de suite. Je l'ai toujours dit : mon ami a un don.

— C'était son choix, répond Romy avec le plus grand sérieux. Marg...

— Oui, je t'ai entendue, l'interromps-je. Mais... je veux parler à Luc avant. Il a le droit de l'entendre de ma bouche.

Je devine Romy un peu plus à cran encore. Cela fait des heures que nous aurions dû prendre la route, mais comment aurais-je pu partir sans venir leur dire au revoir ? Sans m'assurer que leurs vies ne risquaient plus rien ?

Rien que de repenser aux images diffusées en boucle durant toute la nuit, je sens les larmes me revenir aux yeux. À Paris, plus d'une centaine de morts, des dizaines de blessés graves. Si on les additionne au total mondial, cela fait des milliers de vies supprimées la veille au soir.

Pour qui ? Pour quoi ?

La plupart des terroristes sont morts également. Soit en se faisant sauter parmi les innocents, soit tués par les balles de la BRI et du RAID. Mais certains sont parvenus à s'échapper et courent encore.

À cette pensée, mon estomac se tord violemment.

— Margot ?

Abby s'est redressée dans son lit. Elle aussi porte les stigmates physiques de cette tragédie et j'espère que son mental sera assez fort pour supporter le traumatisme. Avec Dam à ses côtés, je n'ai sûrement aucun souci à me faire, mais je me doute que durant longtemps ses nuits seront hantées malgré tout.

Je tente un sourire, me rapproche d'elle et prends sa main.

— Ça va aller. Pour nous tous, ça va aller.

Au fond de ses yeux turquoise, je lis la peur et le doute, alors je l'enlace et l'étreins pour lui offrir un peu de la force qu'il me reste.

— Et pour Arthur ? demande Dam à Romy. Vous êtes sûre de votre coup ? Parce que...

— Il ne lui arrivera rien, le coupe Romy. D'autant plus que je peux le retrouver où qu'il soit.

— Oh ? Sans déc ?

Avec un petit air arrogant, elle ouvre son attaché-case.

— Grâce à ceci. Un traceur est planqué dans la doublure de sa veste, un autre dans son Bourriquet.

À la vue de la puce électronique ultraplate, Dam écarquille les yeux.

— Il suffit que j'active ces minitraceurs à distance et ils me donnent aussitôt la position de leur détenteur.

— Waouh ! À la Sécurité intérieure, vous êtes presque au même niveau que James Bond. Je peux voir ?

Il tend sa main, le sourire canaille. Avec un soupir agacé, Romy cède, avant de répondre à son téléphone en train de vibrer.

— Oui ? Vous êtes sûr, Denis ? Vraiment sûr ?

Son regard de marbre glisse sur moi, et mon nœud au ventre se resserre.

— Il faut que je parle à Luc.

— Je viens avec toi, ma jolie !

Je n'ai pas le temps de protester, Abby et Clarisse non plus. Sans doute a-t-il surtout besoin de penser à autre chose qu'à l'Ekinox. Dans sa tête survoltée à la mémoire trop vive, toutes les images doivent tourner en boucle, encore et encore, un vrai cauchemar éveillé. Lui aussi aura besoin de temps et de beaucoup, beaucoup d'amour.

J'ignore dans quel état je vais retrouver Luc. Sa chambre n'est que trois portes plus loin et sa violente dispute avec Vivian au petit matin n'a échappé à personne. Tellement violente qu'il en a fait un malaise, selon l'infirmier. Mais, quand nous pénétrons dans sa chambre, il est bel et bien réveillé et, tout comme Damien et Abby, il a pu se changer. Adieu, l'affreuse chemise de l'hôpital ; bonjour, le jogging confortable. Ça ne change en rien son visage mal en point et ces cernes trop marqués, mais cela lui donne meilleure allure quand même.

— Hé ! Salut, toi. Comment tu te sens ?

— Couché ou debout ? ironise-t-il, le regard presque envieux en détaillant Damien.

— C'est juste l'histoire de quelques jours, peut-être même simplement de quelques heures, l'encouragé-je.

Il hoche la tête tandis qu'un voile vient obscurcir ses beaux yeux clairs.

— Vous aviez raison, maugrée-t-il, pour Vivian... l'article d'*Exclusif*...

— Je l'ai jamais sentie, cette salope. Putain, p'tit cœur ! T'en auras mis du temps !

Il évite mon regard, baisse le sien.

— C'est ma faute à moi, affirmé-je. Si j'avais été plus forte face à cet article...

— Non, répond Luc. T'as voulu protéger Arthur et t'as eu raison. Je suis pas quelqu'un de fiable.

Je prends sa main.

— Si, au contraire, aujourd'hui, tu l'es. Tous ces derniers mois, tu m'as prouvé à quel point tu avais changé, mûri, sans perdre pour autant ce petit grain de folie que j'aime tant chez toi. Et puis... tu m'as laissée partir. Sur le moment, ça m'a fait mal, mais j'ai compris pourquoi tu l'avais fait. Rendre sa liberté à l'autre, c'est un acte d'amour.

Nos yeux, enfin, se croisent. Se parlent. S'avouent.

— Oui, murmure-t-il. Et des fois, l'amour, ça fait peur. Mais, aujourd'hui, je n'ai plus peur. C'est toi que j'aime, Margot. Ç'a toujours été toi. Il m'a juste fallu quelques années pour le comprendre. Tu me détestes ?

Dans ma poitrine, mon cœur éclate.

— Plus aujourd'hui. Aujourd'hui, je t'aime aussi... mon amour.

Je ne devrais pas, mais je ne sais résister quand il m'attire à lui pour un baiser. Tendre, profond, amoureux.

— Pouah ! Ce que vous êtes beaux quand même. Moi aussi, j'vous aime, hein !

Les bras de Damien viennent nous étreindre, et ce n'est que lorsque la porte s'ouvre brusquement dans mon dos que nous reculons tous les trois.

— Marguerite, cette fois, il faut y aller.

Luc pose sur Romy un regard circonspect, puis me dévisage à mon tour.

— Je... je te présente Romy Bergmann. Romy...

— Je sais qui il est, m'interrompt-elle, tranchante.

Contrairement à sa rencontre avec Damien et Abby, il pèse cette fois dans l'air des ondes lourdes et suffocantes. Ils se considèrent tous deux avec méfiance, tels deux fauves prêts à mordre.

— Pourquoi elle est là ? finit par grincer Luc.

— *Elle* est là, me devance Romy, parce qu'à cause d'un certain bassiste des photos ont fuité, et aujourd'hui, de nouveau, Marguerite et Arthur, et même Yamini, sont en danger.

L'œil noir que lui lance mon rockeur ne la déstabilise pas, elle continue à le toiser avec férocité.

— Ce n'est pas à cause de moi. C'est...

Elle lève une main.

— Peu importe ! Ces photos sont du pain bénit pour celui qui les traque et qui a failli vous tuer hier soir.

— *Quoi ?*

Luc s'est redressé. D'un geste doux contre son torse, je le retiens de se mettre debout.

— Dabo n'est pas mort.

Je lui raconte alors ce que Romy m'a appris quelques heures plus tôt. La nouvelle paraît l'anéantir, parce qu'il a compris ce qu'elle signifie. Il secoue la tête, incrédule. Pour appuyer mes dires, Romy tire des photos en noir et blanc de son fidèle attaché-case qui ne semble jamais la quitter et les pose

sur le bord du lit. D'un doigt, elle désigne la première, prise grâce aux caméras de sécurité de l'Ekinox.

— Nous ignorons encore comment tous ces hommes ont réussi à passer les frontières, mais ce que nous avons déjà découvert, c'est que celui-ci se nommait Abdel Al Qubaisi. Il a été le premier à s'infiltrer dans l'Ekinox et à ouvrir le bal avec une ceinture d'explosifs.

Sur les visages silencieux de Luc et Damien, je perçois la douleur du souvenir macabre, et cela me fait mal, à moi aussi. Je n'ai vu que les vidéos des témoins extérieurs, mais elles étaient déjà si parlantes... On entendait les hurlements de ceux qui étaient parvenus à s'enfuir, le bruit violent et meurtrier des balles et des explosions à l'intérieur du bâtiment.

— Sont arrivés ensuite Ismaël Ebeid, Bilal Hariri et Dabo Salaou, tous armés de grenades et de kalachnikovs. Ismaël s'est fait sauter également. Bilal et Dabo ont réussi à s'enfuir. Le premier a été arrêté avant de pouvoir monter dans le métro, station République. Il a tiré sur sa ceinture kamikaze mais, par miracle, le mécanisme n'a pas fonctionné. Quant à Dabo... il s'est volatilisé.

Luc fixe la dernière photo à l'image pas très nette avec une haine que je ne lui ai jamais vue. Il serre le drap, le corps frémissant de colère.

— Cette cicatrice vers son œil, précise Romy en pointant la figure du terroriste, est l'œuvre de Marguerite.

— Ouais, elle nous a raconté. Et maintenant ?

— Maintenant, j'emmène Marguerite. Arthur et sa grand-mère, eux, sont déjà loin d'ici, en sécurité. Marguerite voulait qu'on ne protège que son fils, et servir d'appât, mais il y a eu trop de morts cette nuit pour que je prenne le risque d'en ajouter une autre à la liste et de faire du petit un orphelin. Venir vous voir pour vous dire adieu est déjà, selon moi, une énorme erreur.

Le regard mortifié de Luc court d'elle à moi et de moi à elle.

— A... adieu ? Comment ça, adieu ? Vous les emmenez où ?

— Je ne peux pas vous le dire. Marguerite, dis-leur au revoir maintenant, on y va.

Elle ramasse les photos, les range et nous tourne le dos pour répondre à un nouvel appel téléphonique.

— Alors... ça recommence, chuchote-t-il. Et... Putain ! Elle a raison. C'est ma...

— Non. (Je pose un doigt sur ses lèvres.) Ce n'est pas ta faute, uniquement la mienne. Romy m'a donné des consignes et je n'ai rien respecté. Parce que te revoir, cela a tout chamboulé, ici.

J'enlace sa main, la porte à mon cœur.

— Ils vont l'arrêter, sa sale gueule est partout maintenant, assure Dam avec un espoir qui m'étreint. Ce n'est qu'une question de temps.

— Ah oui ? Tu crois ? rétorque Luc. Ça fait des mois qu'ils lui courent après et qu'il réussit toujours à disparaître. C'est pas à Margot et Arthur de payer pour lui, putain. Je... Dis-moi. Dis-moi où vous allez.

Face à ses yeux si implorants, les miens s'embuent. Je secoue négativement la tête.

— Je n'ai pas le droit. Mais... je veux croire que Dam a raison et que, bientôt, on se retrouvera, enfin libres de tout. Et... maman sera avec moi, cette fois. Je suis désolée pour Arthur, que tu n'aies pas pu lui dire au revoir.

Ses mains se referment sur mes joues humides. Il m'attire à lui et, entre deux baisers qui m'offrent tout son amour, il supplie :

— Dis-le-moi.

* * *

Luc

Elle se mord la lèvre, fait « non » pour la seconde fois. Pourtant, ses deux perles noires me crient la réponse, mais comment la comprendre ?

Prise entre le feu et la glace, elle préfère m'échapper pour faire un câlin d'au revoir à Damien.

— Allez, on y va !

Sèche comme un poisson congelé, la fameuse Romy a déjà ouvert la porte. Margot essuie ses joues, la rejoint, puis nous regarde une dernière fois.

— Je vous aime.

Alors que le dobermann disparaît dans le couloir, Margot hésite, peste tout bas et revient vers moi à toute vitesse. Ses bras se referment sur ma nuque et nos langues se retrouvent pour un baiser rock'n'roll à souhait.

— Marguerite ! s'impatiente la voix de Romy.

— L’Ariège. Lorbières-les-Châteaux.

Ce n’est qu’un vague murmure soufflé contre mes lèvres, mais l’information s’imprègne bien profondément. L’Ariège ? Putain, elle va se faire chier.

— Fais attention à toi. Et que ta Romy déconne pas.

— Déconner ? Je crois que c’est moi qui viens de le faire, là.

— MARGUERITE !

Un peu pâle, le pas chancelant, elle se décide à reculer et repartir vers la porte. Encore un regard, vraiment le dernier cette fois, et elle referme derrière elle.

Dans ma gorge, je ressens une boule trop grosse. Je venais de la retrouver et... bordel de merde !

— Elle t’a dit quoi ?

J’ai froid... Si froid. Les yeux rivés sur la porte close, je réponds :

— D’ouvrir Google Map.

Aussitôt, Dam plonge la main dans son jogging et en tire son téléphone.

— Oh ! Fred et Mike arrivent, cool. Ça mettra du baume au cœur. Je...

Sa voix tremblote. Il cache ses émotions pour ne pas agrandir ma peine, mais je sais bien que sa douleur est quasi équivalente à la mienne. J’ouvre un bras et ses larmes viennent bientôt lécher mon épaule. Dans ses sanglots, il lâche tout : Margot, l’attentat, les blessures d’Abby. Cette nuit, on aurait pu perdre beaucoup. Des gens ont perdu beaucoup.

Jade. Jade Vigneau.

Une fois que je serai sorti d’ici, il faudra que je retrouve cette fille. L’image de sa mère, son œil pendant, sa joue arrachée, me saute à l’esprit et la bile remonte dans ma trachée. Cette femme, ses derniers mots, je ne les oublierai jamais. Elle allait mourir, tuée par des fous, et sa dernière pensée a été une pensée d’amour.

Et toi aussi...

Ouais. Margot... Arthur... Mon ultime vision.

Je prends le téléphone de Dam et cherche le village dont Margot m’a parlé. Au plus rapide : huit heures de route, sept cent quatre-vingt-dix kilomètres et des brouettes. Putain ! Le trou du cul du monde le plus au sud possible de Paris ! Et puis, y a quoi là-bas, à part des vaches, des moutons et des hérissons ? Même eux doivent être en dépression.

Que faire de cette info ? Tenter de la rejoindre en douce au risque que son dobermann aux cheveux blonds me saute à la gorge et la fasse disparaître encore plus loin ?

Dans un soupir, je rends le téléphone à Dam.

— Et si t'allais retrouver Abby ? Elle a besoin de toi et, toi, faut que tu te reposes.

Ses pupilles dilatées par la fatigue se parent de frayeur.

— Me reposer ? P'tit cœur, dès que je ferme les yeux, je suis hanté. Le bruit des kalachs, les cris, le sang, tous ces gens... morts... On est des rescapés, mais pourquoi nous ? Pourquoi on le mériterait plus que les autres ?

— Parce que... on doit continuer à faire chanter et danser le monde ? Prôner cette liberté d'expression que personne ne nous volera jamais ?

Un rire nerveux lui échappe.

— Ben, merde. Quand tu veux, tu causes bien.

— Allez, va recharger tes batteries, même si tu dors pas, et surtout si Fred et Mike arrivent.

Je pourrais lui proposer de demander un somnifère mais, depuis des années, l'idée d'avaler le moindre médoc lui faire peur. Peur d'y prendre goût, de replonger. Et avec ce qui vient de se passer, il serait si facile de se laisser aller pour oublier... Même si je pense que jamais le monde ne l'oubliera.

Finalement, il se décide à m'obéir et, après un dernier groscâlin, il rejoint sa chambre en clopinant. Il n'est pas con, il a deviné que j'avais besoin d'être un peu seul. Une main sur mes côtes douloureuses, je me force à me lever pour gagner la fenêtre que je ne peux ouvrir qu'en imposte. Eh merde ! J'ai froid, mais j'ai besoin d'air. Et d'une clope... et d'un whisky... et de musique...

Je jette un œil au plafond. Nouveau juron quand j'aperçois un détecteur de fumée. Je pourrais descendre à l'entrée, mais chaque pas est un calvaire. Quant au whisky, pas sûr qu'il se mélange bien avec la morphine. D'un coup de poing rageur, je cogne violemment sur la vitre. Je veux hurler, tout massacrer dans cette chambre ! Je veux me barrer d'ici ! Retrouver Margot et Arthur, les emmener loin, très loin, là où personne ne pourra jamais leur faire du mal et où Damien pourra apaiser ses tourments.

Mon geste me tire un cri. Putain de côtes ! Putain de tout !

Personne pour me voir, alors je lâche les vannes et crache dans mes sanglots toute la noirceur cachée au fond de mes entrailles, le front collé à cette fenêtre qui refuse de s'ouvrir en grand. Elle donne sur un jardin où des gens se promènent. Je les observe, les envie. Petit à petit, mes larmes se tarissent. Bientôt, ce sera à mon tour de pouvoir sortir. J'ai deux personnes à protéger, des tableaux à finir, une tournée à reprendre. Ces connards dégénérés ne foutront pas ma vie en l'air ni celle des personnes que j'aime. La peur engendre la peur tant que cette peur ne porte pas de nom. Mais on connaît l'ennemi maintenant, et, un jour ou l'autre, tout se paie.

Le corps épuisé par ma colère, je retourne m'allonger et sors mon téléphone d'un tiroir. Ma sœur, en plus de quelques affaires, m'a apporté mon chargeur. Je le branche à la prise à côté du lit et laisse les messages sonner. Des centaines de messages, sur tous mes réseaux ! Des potes, des inconnus, des fans, même mon père. Merde alors ! J'hallucine et finis par couper le son.

Margot a-t-elle pu conserver son téléphone ? Où est-elle à présent ? Encore dans Paris ? Déjà sur l'autoroute ? Je n'ai cependant pas le temps de lui écrire pour vérifier. Ma mère m'appelle, puis mon frère, puis Serge qui m'annonce qu'il passera en fin de journée. Je veux l'interroger sur la tournée, mais il a déjà raccroché. Fred et Mike doivent savoir, ils nous raconteront, j'ai pas la patience d'attendre ce soir.

Je branche la musique, pas trop fort, et pose le téléphone près de moi, sur l'oreiller. Motörhead, une valeur sûre qui sait toujours m'apaiser. Faut que j'écrive à Margot, mais mes paupières commencent déjà à se fermer et je repense aux paroles de Dam. Non, je veux ni le sang ni les cris. Je veux le sourire d'Arthur et les grands yeux noirs de sa mère. Je me concentre sur la musique, sur les mots chantés par Lemmy...

Un message.

Je dois... écrire... un... mess...

Toc ! Toc !

Je tressaille, rouvre les paupières.

— Bonjour. C'est l'heure de votre piquêre.

— Ma... *quoi* ?

À moitié dans le coaltar, je me redresse. C'est qui, celui-là ? Où est Karim ? Le type s'avance, un masque chirurgical autour de la gueule, un

calot sur la tête, une blouse de chirurgien et une seringue dans la main. Il est plutôt grand, mais surtout baraqué.

— Vous êtes qui ? Où est Karim ?

— Pas là.

Ma vision trouble s'éclaircit, juste à temps pour apercevoir la balafre que le masque ne suffit pas à dissimuler.

Oh, putain !

Mes doigts partent vers le bouton d'appel, mais Dabo s'est déjà jeté sur moi, un bras contre mon torse. De tout son poids, il m'écrase côtes et poumons, et la douleur me fait vriller. J'arrive plus à respirer, des points noirs se mettent à danser devant mes yeux.

— No...

Brutalement, sa grosse main s'abat sur ma bouche et l'aiguille s'enfonce dans mon cou. Non ! Non !

Le geste désespéré, je m'accroche à ses poignets et tente de le repousser, mais déjà mes forces s'épuisent et mes paupières deviennent trop lourdes. Sous le masque, le visage sombre se dédouble, ses contours se confondent ; dans mon esprit, tout s'embrouille, s'épaissit. Même sa voix grave chargée de menaces au creux de mon oreille me paraît soudain très, très lointaine.

— Toi et moi, l'artiste, on a des choses à se raconter, alors, on va aller faire une petite balade au calme.

Non... Non... N...

Bascule. Trou noir. Néant.

Damien

Des voix étouffées s'invitent dans mon songe. Je les connais, je crois, mais je comprends pas ce qu'elles disent. Et puis, y a déjà trop de bruit, trop de gens. Ils s'affolent, commencent à courir. Ils hurlent. Tout devient rouge. Et moi aussi je hurle, je hurle, je HUUURLE !

— Dam !

— Chéri !

Le torse en sueur sous mon tee-shirt, j'ouvre les yeux et me redresse. Deux ou trois clignements de cils et je constate que la foule terrorisée a disparu. À la place, les figures inquiètes d'Abby, de ma mère, de Fred et de Mike.

— Merde, ma poule, ça va ?

La main chaude de Mickaël sur mon épaule finit de me ramener à la réalité.

— Je... ouais... je crois.

— *Sweet...*

Abby m'enlace, m'embrasse, j'enfouis mon visage dans son cou. Dire que j'aurais pu la perdre ! Tuée par balle ou piétinée. Mon corps a ramassé pour deux, mais je m'en fous. Elle est là, au creux de mes bras, moi dans les siens, alors tout va bien, à part ce nœud trop serré qui m'étreint le bide. Un pressentiment. Une urgence.

Je regarde mes potes.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Non. On s'est arrêtés manger un morceau avant d'arriver, me répond Fred, et on vous a apporté des chocolats.

— Oh ! Vous avez pensé à moi... Vous m'aimez !

— Ouais, mais tu laisses l'autre boîte entière pour ton p'tit cœur, hein, chacun la sienne. Elsa passera vous voir en fin de journée et les filles sont dans le TGV avec les petits, on ira les récupérer t'à l'heure.

S'ils ont envie de me faire encore chialer, ils ont trouvé le bon moyen. Tous ces gestes et ces messages d'amour depuis que je me suis réveillé au milieu de la nuit aux soins intensifs, j'en reviens toujours pas. Mon téléphone arrête pas de vibrer, ça vient de partout et ça me touche comme jamais.

— Vous avez vu Luc ?

— Non, pas encore.

— C'est notre faute, sourit ma mère. On les a accaparés, les pauvres.

— Toujours un plaisir, Clarisse, réplique Mike avec un clin d'œil qui la ferait presque rougir.

— Hé ! C'est ma mère, là !

Il s'esclaffe et m'ébouriffe les cheveux.

— Nous aussi, on t'aime, fils trop protecteur.

Je lève mon majeur en guise de réponse. Je suis pas *trop* protecteur, on l'est jamais assez. La preuve avec Margot...

Mon nœud se comprime.

Un deuxième baiser à Abby, puis je descends du lit.

— On va le voir ?

— Ouais, on te suit, acquiesce Fred en récupérant la deuxième boîte de chocolats.

Dans mon état normal, j'aurais déjà ouvert la mienne et commencé à déguster chaque sorte, avant d'essayer de les convaincre de me faire goûter ceux de Luc pour vérifier qu'il s'agit bien des mêmes. Mais je suis pas dans mon état normal, et puis j'aime pas ce nœud qui s'en va pas.

— Damien ! Tes béquilles...

Ah ! Les mamans !

— Ouais, plus tard !

Je sors et tourne à droite alors que mon prénom résonne une seconde fois et que ces satanées béquilles apparaissent sous mon nez, tendues par Mike.

— Allez, déconne pas, merde. Une lésion des ligaments, c'est à prendre au sérieux.

Je soupire, les récupère et passe devant. Je frappe un coup à la porte de Luc. Pas de réponse. J'ouvre et reste figé.

— Euh... il est passé où, le lit ? s'étonne Fred face à la chambre vide.

— Putain de...

Mike désigne le sol. Le téléphone est par terre, l'appli musique allumée, le verre de protection brisé.

— LUC !

— P'TIT CŒUR !

Comme des cons, on attend une réponse qui, clairement, n'arrivera jamais.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Derrière nous, Karim l'infirmier nous toise l'un après l'autre, le front plissé, puis son regard passe par-dessus nos épaules. À son tour, il ouvre une bouche effarée.

— Mais... comment... Qu'est-ce que...

— LUC !

Je tire la porte de la petite salle d'eau. Que dalle, évidemment. Dans mon crâne trop fragile encore, tout s'embrouille, devient noir. Au loin, j'entends la voix cassée de Fred s'alarmer.

— Vous avez vu personne entrer ? Personne sortir ? Putain, mais on parle d'un lit avec un mec d'un mètre quatre-vingt-treize dessus ! Bordel ! Il peut pas se volatiliser comme ça !

L'infirmier bafouille une réponse que je parviens pas à comprendre. Autour de moi, tout se met à tourner.

— Dam !

Avant que je ne bascule, Mike me rattrape de justesse et m'oblige à m'asseoir sur une chaise. L'infirmier disparaît pour revenir aussi vite avec un verre d'eau et du sucre qu'il mélange.

— Buvez.

Pour une fois, j'obéis comme un automate, même si l'eau sucrée me donne envie de dégueuler. Luc... putain... Où est Luc ?

Je dévisage mes potes, sûrement aussi blêmes que moi.

Respire, Dam... Réfléchis !

— J'ai... Il faut que j'appelle... Fred, donne-moi son téléphone.

Il s'exécute et, les doigts tremblants, je vais direct sur l'étoile des favoris. Bingo !

Une sonnerie, deux sonneries...

Allez, bordel ! Réponds, ma jolie !

Trois sonneries... Qua...
— Allô ? Mon amour ?

OceanofPDF.com

Margot

Je suis au bord de l'hystérie, à deux doigts de sombrer au fond d'un gouffre. Même si nous n'étions qu'à hauteur d'Orly à cause de ces foutus embouteillages parisiens que personne ne nous envie, le chemin du retour m'a paru encore plus long.

Luc a disparu !

Je me disais que tout cela n'était qu'une mauvaise farce, qu'il avait décidé de rentrer chez lui malgré tout, retrouver ses marques et ses repères, sans avertir personne. Mais, une fois de retour à l'hôpital, force a été de constater qu'il n'en était rien. Le lit n'était pas revenu à sa place et Luc restait introuvable.

La seule qui demeure imperturbable depuis l'appel de Damien est Romy, et je n'arrive pas à savoir si j'admire son calme ou le déteste. Tout de suite, elle a pris les choses en main, et, pour la première fois, je la vois réellement à l'œuvre et comprends à quel point ce métier fait partie d'elle. Sa froideur n'est qu'une barrière qui lui permet de ne pas céder à ses émotions. Elle a fait le tour de la chambre, interrogé Dam et le personnel avec une rapidité efficace, puis a demandé à voir la vidéosurveillance.

— Seuls les parkings, les diverses entrées et les sorties d'ascenseur sont filmés, s'excuse presque Jean-Paul Morin, le directeur de l'hôpital, appelé de toute urgence.

— Espérons que ce sera suffisant, réplique Romy avant d'ouvrir son téléphone et de passer plusieurs coups de fil.

— On prévient sa mère ? Sa sœur ? Serge ? s'inquiète Mike.

Fred secoue la tête.

— Pour qu'ils déboulent tous et ajoutent une couche d'angoisse ? Non. Tant qu'on en sait pas plus, je pense qu'il vaut mieux attendre.

— Ouais, confirme Damien. Aude péterait un câble et Anna... Je crois qu'elle est enceinte, alors vaut mieux la préserver, elle a eu assez d'émotions fortes hier soir. Et puis, elles doivent passer t'à l'heure, mais ça nous laisse peut-être le temps de...

Ses lèvres se mettent à trembler, sa voix se brise. Pas en meilleur état, je glisse ma main dans la sienne et la serre fort.

— Ta mère et Abby, ça va ? Elles tiennent le choc ?

Il me jette un œil défait et acquiesce en silence. Romy revient vers nous, le téléphone accroché à sa ceinture, un kit mains libres installé au creux de ses oreilles et son attaché-case dans la main.

— Bien, monsieur Morin, je suis prête, je vous suis.

— Nous aussi ! déclare Dam.

Le directeur nous dévisage tour à tour.

— La salle est petite et...

Mike jette sa main en avant.

— Pas grave, on se tassera, on a l'habitude, pas vrai ?

Devant nos mines déterminées, Morin se tourne vers Romy qui hausse les épaules. Elle a bien compris depuis l'appel de Dam qu'elle ne se débarrasserait pas aisément d'eux. Alors, d'un même mouvement, nous suivons le directeur à travers les couloirs, jusqu'à parvenir dans le bureau de vidéosurveillance où nous accueille un homme en uniforme surnommé Stan.

— J'ai déjà rembobiné quelques films, installez-vous.

Romy prend place devant l'écran à côté du vigile, Mike oblige Damien à s'asseoir pour préserver son genou blessé et nous restons debout derrière eux, tout aussi attentifs.

— C'est parti ! dit Stan. Étage trois, ascenseur deux...

La vidéo se met en route et, pendant de longues, de très longues minutes, nous retenons notre souffle, prêts à voir surgir le diable.

— Là !

Les portes de l'ascenseur viennent de s'ouvrir sur un type vêtu comme un chirurgien.

— Sérieux ? s'emporte Fred à l'attention de Morin. Ce mec débarque habillé comme ça et personne l'a vu ?

— C'est une tenue d'hôpital, se justifie le directeur. Et par cet ascenseur, il n'avait pas besoin de passer devant le bureau des infirmiers. Et rien

n'affirme qu'il s'agisse de votre homme.

Certes. Seulement Stan avance la vidéo un peu plus vite à la demande de Romy et l'homme réapparaît en train de pousser un lit. Et sur ce lit...

— PUTAIN !

Dam a bondi, moi, j'ai frémi. Aussitôt, Mike pose sa main sur son épaule pour l'obliger à se rasseoir.

— Revenez au moment où il sort de l'ascenseur.

Stan obéit à Romy et arrête le film dès qu'elle le lui ordonne.

— Vous pouvez zoomer ?

— Non, désolé, on n'a pas un équipement de pointe ici.

La bouche de Romy se pince. Sûrement se retient-elle de lui jeter une remarque cinglante dont elle a le secret. Après tout, le pauvre bougre n'y est pour rien. Elle prend l'écran en photo, tapote quelques mots sur son téléphone et ouvre l'ordinateur portable à la connexion ultrasécurisée rangé dans sa mallette. Je suppose qu'elle a envoyé l'image à l'un de ses génies en informatique, mais ce ne sera qu'une confirmation de ce que l'on sait déjà toutes les deux et que les garçons ont probablement deviné aussi.

— On peut le retrouver ailleurs ?

— Bien sûr. Il faut juste chercher. Attendez... On voit l'heure ici, je vais connecter la prochaine à la même heure environ.

— Il a été rapide, cet enculé.

— Évidemment, monsieur Laury, jette Romy sans quitter l'écran. Cet homme est surentraîné, c'est une machine à tuer. Même en pleine forme, votre ami n'aurait eu aucune chance.

Comment ai-je fait, moi, pour lui échapper ? Je tremble comme une feuille. J'aimerais tellement entendre la voix d'Arthur, m'assurer qu'il va bien, mais ils ont déjà coupé le téléphone de ma mère et pour l'heure, sans l'aide de Romy, je n'ai aucune façon de les joindre.

La caméra de l'entrée principale ne donne rien, pas plus que celles des urgences, par contre, dans celle du parking sous-terrain, Dabo réapparaît, Luc toujours amorphe, et à l'aide d'un complice, il hisse le lit à l'intérieur d'un van dont les plaques sont illisibles.

— Mais... pourquoi ? s'exclame Fred, abasourdi. Pourquoi Luc ? Il a fait quoi ? Ils l'emmènent où, ces enfoirés ?

L'ordinateur de Romy émet un petit bruit. Pendant qu'elle tape sur son clavier, je parviens à lire pour la première fois sur son visage et ce que je

déchiffre ne fait qu'augmenter mon effroi. Elle se décale pour que l'on puisse tous voir l'agrandissement qu'elle vient de recevoir. Au-dessus du masque, les yeux empreints de folie de cet homme, je les reconnâtrai toujours.

Romy m'observe avec intensité, je confirme dans un hochement de tête.

— Dabo Salaou, annonce-t-elle à voix haute, l'un des hommes qui a participé à l'attentat de l'Ekinox et qui a tenté à plusieurs reprises d'enlever le petit Arthur. Bien sûr, avec ce masque, on ne peut en avoir une preuve formelle, mais Margu... Margot et moi le connaissons plutôt bien, depuis le temps.

— Ça ne répond pas à ma question, s'agace Fred. Pourquoi Luc ? Qu'a-t-il à voir avec...

Il s'interrompt et nous dévisage toutes les deux avec une subite évidence dans le regard. Mon cœur s'emballe.

— Et vous allez faire quoi maintenant ? s'inquiète Mike. Comment on peut retrouver ce van ?

Romy ne répond pas tout de suite. Elle fixe l'image de Dabo, puis la vidéo du parking mise sur pause. Dans sa tête, je peux presque entendre son cerveau carburer à plein régime. Enfin, elle lève ses yeux étrangement espacés vers moi, qui finissent de me mettre mal à l'aise.

— Je crois que la mission en sous-marin s'achève à cette minute.

— Mais... tu vas leur dire quoi ? m'affolé-je pour elle.

Elle a pris tous les risques pour moi, jusqu'à tromper sa hiérarchie. Pour la première fois de la journée, elle me sourit.

— Ne t'en fais pas pour moi, Margot. Ça, c'est mon problème et j'ai déjà eu longuement le temps d'y réfléchir. (Son regard acéré dévie sur Mike.) Pour le van, Paris possède de nombreuses caméras dans ses rues et ses boulevards.

— Ouais, et on voit à quel point ç'a été efficace hier... commence Fred.

Mike lui file un coup de coude dans les côtes alors que les traits de Romy se durcissent, jusqu'à faire craquer sa mâchoire.

— Certes, monsieur Pelletier. Mais les terroristes ne dévoilent pas leurs armes avant d'en avoir besoin, et apprennent à se mêler à la foule.

Sur ce, elle appuie sur son téléphone, mais mes oreilles n'entendent pas ce qu'elle raconte. Dans ma tête aussi, cela fuse de partout, à m'en provoquer une migraine.

Où es-tu, mon Luc ?

Je jette un œil à Damien, trop silencieux depuis quelques minutes. Ses yeux à lui sont rivés sur le vide, il semble complètement absent de la scène, alors que ses doigts bougent en rythme sur ses cuisses. J'en suis certaine : dans son cerveau également, tout est en train de partir en feu d'artifice.

— OK, mes gars sont sur le coup. Je vais rejoindre nos bureaux avec ces films et je vous...

— La puce !

Tous nos regards convergent vers Damien. Lentement, il se tourne vers nous, les pupilles dilatées par une subite excitation.

Les sourcils de Romy se froncent.

— Pardon ?

— J'suis trop con ! La puce électronique que vous m'avez filée ce matin... Le mouchard !

— Je savais que j'avais oublié quelque chose ! se morigène-t-elle en se tapant le front, exaspérée par sa propre négligence.

Moi, ça ne m'étonne même pas de Damien. Jamais il n'avait l'intention de la rendre, j'en suis sûre. Comme les autres, je m'accroche à ses lèvres, n'osant croire ce que je devine.

— Je l'ai mise dans la poche arrière de Luc quand on a fait un câlin avant de se quitter.

— Vous avez fait quoi ? s'étrangle Romy. Mais... *pourquoi* ?

— Ben... j'ai un pote hacker qui aime les défis et...

— Un pote hacker ? répète Romy, la voix pleine d'une colère dangereuse en train de se réveiller. Vous avez subtilisé *volontairement* un traceur de la DGSI en espérant l'utiliser à l'aide d'un hacker ?

— Ben... ouais. C'est un vrai pro et... hum... Enfin, bref...

Dubitative, elle cligne des yeux, je ne respire plus.

— Vous êtes... Grand Dieu ! Damien Laury ! Vous êtes un génie !

Comme montée sur ressort, elle saute sur ses pieds, pose l'ordinateur à plat sur la table de vidéosurveillance et recommence ses appels. Elle donne des ordres, s'entretient avec sa hiérarchie, tape sur son clavier. Une carte GPS de Paris s'affiche alors à l'écran.

— Tu m'entends bien, Ju ? Bon. Alors, le code...

Elle reste un long moment avec celui qui doit être l'informaticien, et les minutes défilent, trop longues et incertaines.

— Ça fonctionne pas ? s'impatiente Damien, le visage tordu par l'angoisse.

Soudain, l'écran s'anime et un point rouge apparaît, statique. Dans la salle, le silence est tel que l'on pourrait entendre une mouche tousser.

Zone nord de banlieue, aux abords de Pierrefitte-sur-Seine. Romy zoome et Mike s'exclame :

— L'ancienne zone industrielle ! Elle est désaffectée depuis des années.

Le point ne bouge toujours pas. Et s'ils avaient trouvé le traceur et l'avaient jeté ? Ou si Luc était... Non, je ne peux même pas l'envisager. Non, non, non !

Incapable de détacher mon regard de l'écran, je sens pourtant celui de Romy glisser sur moi, brûlant, plein de questions. Je déglutis, une ligne de sueur en train de se former dans mon dos.

— Margot...

Mon cœur palpite, mes mains deviennent trop moites. J'ai merdé... Bordel ! J'ai merdé ! La gorge asséchée, je me force à tourner mon cou vers Romy. Les traits graves, elle me détaille quelques secondes avant d'oser enfin formuler tout haut ce que tout le monde ici pense tout bas.

— Margot, je t'en supplie, dis-moi que tu ne lui avais rien divulgué de notre plan.

Luc

— On se réveille, Blanche-Neige !

La gifle cuisante envoie ma tête sur le côté et me tire un râle. Telle une boule de flipper, mon cerveau vient cogner contre ma boîte crânienne, à m'en faire presque gerber.

— Allez, baiseur de salopes ! Ouvre les yeux !

Un autre coup, puis un jet d'eau en pleine face finit de me sortir des limbes. Je suis trempé, j'ai le goût du sang en bouche, une dent qui branle, mais surtout je suis ligoté des chevilles aux poignets à une chaise, les doigts attachés par du gros scotch aux accoudoirs.

C'est quoi, ce bordel ?

— Ah ! Enfin ! Salut, Blanche-Neige !

Lever ma tête est une souffrance, j'ai l'impression d'être ankylosé de partout. Je peine à respirer, et chaque inspiration provoque une douleur sifflante dans mes côtes. Dans mon crâne, le marteau piqueur a repris du service et une barre me ceint le front tellement fort qu'elle accentue mon envie de vomir. Mais tout ça n'est rien en comparaison avec la peur qui envahit mes veines face à l'homme debout devant moi. Je suis même pas dans la merde. Je suis dans le couloir de la mort où le décompte de ma fin vient de se mettre en route.

Depuis quand je suis ici ? Et puis, c'est où *ici* ? Je jette comme je peux un œil furtif sur le côté. On dirait un entrepôt. J'aperçois un van, des voitures, des bidons, des caisses, d'autres silhouettes.

— Tu sais qui je suis ?

Mon regard revient se poser sur l'autre taré. Ses yeux brillent d'une lumière étrange, un mélange de folie allié à l'envie irrépressible de faire du mal. Dans mes oreilles, mon pouls s'accélère à la vue de la balafre profonde

qui cisaille le haut de sa pommette. Margot l'a pas loupé, cet enculé, et un élan de fierté vient provisoirement étreindre mon cœur qui cogne trop vite.

Où se trouve-t-elle, à présent ? À l'abri, j'espère. Peut-être même déjà vers Arthur...

— Oui, je sais qui t'es, *Dabo*.

Ma voix est éraillée, ma gorge, douloureuse et asséchée.

S'est-on rendu compte de ma disparition à l'hosto ? Si Damien le sait, il a déjà dû ameuter le RAID et toutes les armées de France, mais à quoi bon si tout le monde ignore où je suis ?

Un sourire mauvais prend place sur la face du démon.

— Moi aussi, je sais qui tu es, Blanche-Neige.

Un type lui tend des magazines qu'il envoie sur mes genoux. Un élan d'effroi s'échappe de mes pores.

— Dois-je te faire part de ma surprise quand j'ai découvert ces articles ? Elle, que je cherche tant, était juste en train de se faire baiser par ta petite bite de Blanc.

Dans la vie, faut parfois apprendre à fermer sa gueule au bon moment, j'arrête pas de le dire à Dam, pourtant :

— Petite ? T'aurais moins peur du complexe...

Le poing part dans ma tronche et m'envoie valser parmi les étoiles. Des points de toutes les tailles se mettent à danser devant mes yeux alors que je crache ma dent dans une gerbe de sang et qu'une de mes paupières refuse de s'ouvrir.

— Comme tous les tiens, tu te crois supérieur, hein ? menace Dabo, le poing toujours fermé, prêt à frapper encore. Mais tu es à ma merci maintenant, et tu vas répondre à mes questions.

Malgré ma peur et l'hémoglobine épaisse qui bave sur mon menton, je continue à trouver le courage pour soutenir son regard malgré tout.

— Toi, réponds à la mienne. Comment tu m'as retrouvé ?

Son sourire de dément s'accroît et il ouvre les bras vers le ciel.

— Le Tout-Puissant est grand ! Il m'a guidé dans chacun de mes pas. Il a remis cette chienne sur mon chemin, et toi avec. Nous avons rendez-vous l'autre soir, mais, parmi tous ces impurs, je n'ai pas su te voir. En revanche, j'ai vu ton visage sur Internet, ils parlaient de toi, que tu y étais aussi, que tu n'étais pas mort.

Il prend l'un des magazines et désigne l'une des photos où je pose avec Vivian.

— Cette femme a été beaucoup plus facile à retrouver. Il suffisait de l'attendre.

Mes veines se glacent.

— Tu t'en es pris à Vivian aussi ? Qu'est-ce que tu lui as fait, connard ?

J'entends des rires narquois derrière moi.

— Malheureusement, pas grand-chose. Une simple gifle, et elle s'est vite montrée loquace. Elle m'a donné le nom de l'hôpital et ton numéro de chambre. Après, tout n'était plus qu'un jeu d'enfant. Le Tout-Puissant me guide. Le Tout-Puissant est grand !

— Elle est... vivante ?

— Chez elle, et sous bonne garde. Elle peut encore me servir.

Ses doigts descendent à hauteur de ses parties génitales qu'il presse avec un sourire parlant.

Putain ! Faut que je me barre d'ici ! Mais... comment ?

Il fait craquer ses phalanges en même temps que son cou de taureau. D'un revers de main, il balance tous les magazines par terre, dans une flaque d'huile, et se penche vers moi.

— En fait, je n'ai qu'une question et tu la connais déjà. Où est l'enfant ?

Mon œil valide détaille longuement le blanc des siens, injecté de sang. Je dois gagner du temps, je dois y croire.

« Protège l'enfant, et ton cœur connaîtra la seule réponse qui compte vraiment. »

Mais cette réponse, depuis la première seconde où j'ai croisé la bouille d'Arthur, je la connais déjà.

— Je n'en sais rien.

— Tu mens !

Mon nez craque et les vaisseaux sanguins éclatent. Le coup est même si virulent que la chaise bascule en arrière, et ma tête vient heurter le sol. Sans perdre une seconde, Dabo s'assoit sur mon torse, à m'exploser un peu plus les côtes.

— Écoute-moi bien, sale merdeux, réponds, ou j'enlève ton froc et je carbonise tes couilles au Taser.

Une nouvelle baffe, et il fait signe à ses acolytes de relever la chaise après s'être remis lui-même debout.

Les poumons écrasés par le choc de son poids, le visage en sang, je peine à retrouver mon oxygène et me raccroche à la seule image qui pour l'heure occupe mon esprit : le sourire innocent d'Arthur.

— Toi aussi, écoute bien, espère de taré, craché-je entre deux respirations asthmatiques. Je sais pas où il est ! Margot est sous protection et personne m'a rien dit.

— Tu mens, je sais que tu mens !

Il donne un ordre dans une langue qui m'échappe. J'entends des bottes claquer et des bruits de pas s'éloigner. Le coup du Taser, je suis sûr qu'il rigolait pas. Des images des Pyrénées et d'un village perdu au fin fond de l'Ariège s'invitent sur le sourire d'Arthur.

« Protège l'enfant... »

— Pourquoi tu veux retrouver ce môme ? Il a rien demandé, c'est qu'un gamin.

— Il est le fils de mon frère. Mon sang ! Mais ce sang est souillé et, avant qu'il soit complètement impur, je me dois de le sauver. C'est ce que m'a dit le Tout-Puissant. Cet enfant aura un grand destin parmi nous. Il servira notre cause et en sera sa figure de proue.

— Votre cause ? Lessiver les cerveaux et massacrer des innocents ? Aucun dieu, s'il en existait un, ne souhaiterait une telle chose. L'amour, oui. L'amour et la liberté, les deux seules causes qui méritent des sacrifices.

— Tu parles trop, Blanche-Neige, et tu blasphèmes.

— On vous a promis quoi pour tous vos meurtres ? Soixante-dix vierges et le paradis ? Mais tout ce que tu trouveras de l'autre côté, fils de pute, c'est le diable et les enfers.

Cette fois, je suis allé trop loin. Je le sais. Même pas besoin de contempler sa face tordue par la haine. Ses mâchoires grincent méchamment, ses poings se serrent et se desserrent, prêts à m'envoyer l'uppercut final, mais, alors que mes mains s'accrochent aux bras de la chaise et que mon corps se tend pour atténuer le choc, j'entends de nouveau les bottes marteler le sol. Son lieutenant apparaît à côté de lui, cependant, entre ses doigts, ce n'est pas un Taser qu'il tient. C'est un marteau.

Dabo empoigne le manche et l'outil se met à tourner pour fendre l'air. J'aimerais enfouir ma terreur, ne rien laisser transparaître, mais, à son sourire vicieux et à l'éclat presque jouissif au fond de ses pupilles, je sais qu'il a compris que je suis à deux doigts de me pisser dessus.

— Eh bien, tu as perdu ta langue, l'ami ? C'est intéressant. Musicien, n'est-ce pas ? Une musique profane faite pour les gens comme toi. Les impies qui ne méritent pas de vivre.

Gagne du temps... encore un peu...

— Parce que tu es qui, toi, pour décider de ça ? Qui te permet de juger les âmes ?

Il redresse fièrement le torse.

— J'ai été choisi, comme tous mes frères. Bientôt, les Fils de la Lumière offriront aux nôtres ce que tous ces barbares n'ont pas su faire. Un califat étendu bien au-delà de nos frontières. Notre violence n'en est pas une, et ça, vous peinez à le comprendre, les Occidentaux. Elle n'est qu'un prix à payer quand on ose s'attaquer à nous. Une réponse à votre propre haine.

— Il n'y a pas de haine, hormis celle dans vos cœurs. Vous êtes même pas foutus de vous entendre entre vous, alors que si vous vous étiez alliés au lieu de vous faire la guerre, cela ferait peut-être longtemps en effet que vous régneriez sur le monde.

Ferme-la ! Mais ferme-la !

Le coup de pied part dans mon ventre et la chaise se renverse une nouvelle fois. Quand le marteau s'écrase et fend le sol bétonné sous mon nez, je ne retiens plus rien et me gerbe à moitié dessus.

À bout de nerfs, Dabo hurle un nouvel ordre et me revoilà redressé, le nez rongé par l'odeur puante de mon sang et de mes vomissures.

— Comment oses-tu, fils de chien ? Tu vas le payer, oh oui ! Où est l'enfant ?

— J'en sais rien, putain !

— Très bien ! Tu l'auras voulu. Dis-moi, combien de doigts te faut-il pour jouer sur ta basse ?

Comprenant ce qu'il s'apprête à faire, j'ouvre une bouche horrifiée, mais déjà le marteau se lève et Dabo, le visage traversé par une vague de délire, se met à rire comme un dément.

— Où. Est. L'enfant ?

Mon corps tremble sans que j'y puisse rien ; mes larmes, en revanche, je parviens à les retenir de justesse. Hors de question de lui offrir ce plaisir. Je refuse de lui montrer à quel point je chie dans mon froc.

— Je. N'en. Sais. Rien !

Un éclair dans ses yeux, le marteau qui tourbillonne. Puis, soudain, il l'abat.

OceanofPDF.com

Margot

Ensevelie sous des dizaines d'émotions contradictoires, je ne suis plus qu'un pantin qui se laisse guider par les autres, l'œil accroché à sa montre avec un désespoir grandissant. Tout se déroule lentement, beaucoup trop lentement. J'aimerais gueuler, leur hurler d'accélérer l'allure, mais je n'ai rien le droit de dire, juste de subir.

Pourtant, Romy n'a rien fait traîner, je le sais et lui en suis reconnaissante. Dabo est devenu l'ennemi numéro un de la France et elle n'a eu besoin de déployer aucun argument pour convaincre sa hiérarchie de lui offrir les moyens nécessaires à son arrestation.

Le haut des corps couverts par des gilets pare-balles, nous sommes au fond d'un fourgon blindé, entourés par les gorilles du RAID. Comprenant qu'elle ne parviendrait jamais à se débarrasser ni des garçons ni de moi, Romy a cédé et accepté qu'on les accompagne, à la seule condition de rester dans le fourgon.

— Serge va nous tuer, murmure Mike alors qu'un mouvement saccadé du blindé nous fait nous cogner les uns aux autres.

— Ça ne fera qu'une fois de plus, ironise Fred. Et puis, y aura pas que lui...

Personne ne sait où nous sommes. Jamais Alice, Flavia, Abby et la mère de Dam ne les auraient laissés partir. D'ailleurs, Fred et Mike ne voulaient pas non plus que Damien vienne, mais c'était compter sans sa ténacité légendaire.

Romy a prétexté un interrogatoire d'urgence et elles pensent toutes que nous sommes en ce moment même tranquillement assis dans une salle de conférence de l'hôpital.

Je jette un œil angoissé à Damien.

— On va le sauver, chuchote-t-il. C'est obligé.

Je n'ose imaginer ce qui leur arriverait si l'un ou l'autre venait à disparaître. Pour la première fois, cette éventualité me paraît tellement réelle qu'elle écrase ma poitrine comme un parpaing et me donne des sueurs.

Luc... Mon amour... Je t'en prie, tiens bon !

Mes doigts écrabouillent ceux de Damien, mais il ne se plaint pas. Lui aussi doit avoir l'esprit porté au loin. Soudain, le fourgon s'arrête et la porte arrière s'ouvre sur Romy, vêtue des mêmes fringues noires et des protections que les gars du RAID. Nous descendons tous et les équipes des trois fourgons se rassemblent autour d'elle. Le ciel a commencé à s'assombrir. Les ombres de cette fin de journée apportent aux lieux l'aspect d'un quartier mort dans lequel des zombies se planqueraient de la lumière derrière les vitres sales et délabrées des divers entrepôts laissés à l'abandon.

— Le traceur n'a toujours pas bougé, annonce Romy. S'il est bien sur Luc, alors ils se trouvent là-bas, derrière ces bâtiments.

Le doigt tendu, elle montre deux immeubles aux murs lézardés, gris et maculés.

— On se déploie en silence. (Elle se tourne vers les chauffeurs.) Fourgons 1 et 2, vous nous rejoignez au signal. Fourgon 3, vous restez ici avec les civils. Nous savons qu'ils sont au minimum deux, mais je tablerais sur bien plus. Certains surveillent sûrement le bâtiment depuis l'extérieur, soyez sur vos gardes ! Commandant...

D'un signe de tête, elle passe l'autorité au chef de l'unité d'élite, un grand type au visage carré taillé à la serpe. D'un geste de la main, il ordonne à tous d'enfiler leurs masques et leurs casques.

Je me fraie un passage jusqu'à Romy.

— Est-ce qu'Arthur...

— Il va bien, me promet-elle avec un regard si direct que je ne doute pas un instant de ses mots. Maintenant, retournez dans le fourgon et... priez si vous y croyez.

Elle nous observe l'un après l'autre, comme le ferait une maîtresse d'école face à des élèves turbulents, puis elle rejoint les équipes, l'arme au poing. En quelques secondes seulement, ils parviennent à se fondre dans les ombres, aussi silencieux que des panthères en chasse.

La sueur perle sur mon front. Et s'ils ne trouvaient rien ? Si tout cela n'était qu'un leurre ?

— Si elle pense que je vais rester là les bras croisés...

— Dam !

Il a laissé ses béquilles dans le fourgon et c'est en boitant qu'il tente de courir derrière les autres.

— Reviens ici ! lui ordonne encore Fred, le plus bas qu'il peut.

Peine perdue.

— Putain ! Il me...

— Hé ! Vous allez où ?

Galvanisés par la folie de Damien, on le rattrape tous et on l'accompagne, indifférents aux appels du policier dans notre dos. À son tour, il nous rejoint, furieux, mais, avant de pouvoir prononcer un mot, il ouvre ses bras et nous projette comme il peut contre le mur derrière nous. Des tirs fusent, plus loin devant, accompagnés de cris, de hurlements.

— LUUUC !

Damien parvient à glisser sous le bras du flic qui, le réflexe rapide, se jette sur lui et le fait tomber.

— Vous êtes fous, ou quoi ? Restez ici !

Tout à coup, le silence. Hormis dans ma poitrine, où mon cœur tambourine comme un cinglé. Lentement, le policier se détache de Damien et l'aide à se relever. Sans le lâcher, il l'oblige à revenir vers nous et allume le talkie accroché à sa ceinture.

— Fourgon 1, appelez les ambulances ! grésille une voix masculine. Nous avons des morts et des blessés.

— Tenez vos positions sur la cible !

— Dabo, relâchez-le !

C'est la voix de Romy. Les yeux fixés sur le talkie, je ne respire plus, ne pense plus à rien.

— *Allahu akbar !*

Le cri retentit dans le silence comme une litanie funèbre et la balle siffle dans le talkie avec une puissance assourdissante.

— Luc, murmuré-je, déphasée. Luc... LUUUC !

— Margot !

Mais personne n'est assez rapide cette fois. Je leur échappe et cours, cours, cours !

J'aperçois les troupes, des corps au sol, ceux des terroristes. Je les contourne et m'engage vers l'entrée grande ouverte d'un entrepôt.

— Margot !

Je n'entends plus rien, ne ressens plus rien d'autre que cette peur affolante qui me broie l'estomac.

— Margot, ne...

Je me fiche de ce que Romy est en train de m'ordonner. Agenouillée près de deux corps ensanglantés, elle tend une main dressée, m'interdisant d'avancer, mais je n'en ai rien à faire. Dabo est étendu sur le dos, yeux grands ouverts. Sur son front baigné de sang et d'éclats de cervelle, un trou. Celui d'une balle qui lui a perforé le crâne de part en part. Et à côté de son cadavre encore chaud...

— LUC ! LUC !

Sa poitrine se soulève à peine, mais... il est vivant ! Vivant !

Je m'effondre à genoux, les joues ruisselantes de larmes et le cœur en mille morceaux.

— Putain de... LUC !

Damien, Fred et Mike se laissent tomber près de moi, alors qu'un flic montre à Romy une chaise couverte de cordes ensanglantées.

— Luc... Mon amour...

Plus tremblante que jamais, j'avance mes paumes vers son visage tuméfié. On lui a brisé le nez, ses lèvres et ses pommettes sont ouvertes, ses yeux au beurre noir, mais surtout ses mains sont recroquevillées contre lui et certains de ses doigts forment un angle bizarre.

— Luc... mon Dieu... qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Sa respiration est basse et sifflante.

— J'ai... rien... dit... Il... a... essayé... mais... j'ai... rien... dit...

Ma cage thoracique gonflée par les sanglots, je caresse ses cheveux et me penche vers son oreille.

— Je sais. Tu l'as sauvé, tu as sauvé mon fils. Mon amour sera-t-il jamais assez grand pour te rendre tout ça ? L'ambulance arrive, ils vont prendre soin de toi. Je vais prendre soin de toi.

Un bras se referme sur mes épaules. Une main vient essuyer le sang et les souillures sur le visage abîmé.

— Moi aussi, mon p'tit cœur, chuchote Damien, la figure aussi humide que la mienne, nous tous. P'tain, tu m'as volé la vedette, t'as pas honte ? Et

puis, t'as pas le droit de faire valser nos cœurs comme ça. T'as pas le droit...

De son œil droit poché, le seul qu'il parvient à entrouvrir vaguement, Luc nous regarde et, durant une courte seconde, j'ai presque l'impression que ses lèvres meurtries nous sourient.

— Moi... aussi... je... vous... aime...

Il tente d'ouvrir ses doigts blessés, et son si bref sourire se transforme en une douloureuse grimace. Alors, tout doucement, avec mille précautions, je glisse ma paume froide contre la sienne, trop chaude, ensanglantée. Le bas de son œil se braque sur moi.

— Si... belle... mon... amour... Protège... l'enfant... et ton cœur... connaîtra la seule... réponse... qui compte... vraiment...

— Quoi ?

— An... Anat me... l'avait... dit... Les... cartes... Et j'ai... compris...

Les larmes continuent à couler, mais je crois qu'elles sont en train de se transformer. Ma peur de le perdre se fait refouler par un sentiment bien plus heureux, bien plus fort et plus puissant que tous les autres.

— Compris quoi ?

— Qu'Arthur et toi... vous êtes... ma vie...

Un spasme de joie éclate entre mes sanglots. Je ris entre deux larmes, je lui souris.

— Et tu es la nôtre, Luc Gauthier. L'artiste de ma vie. Mon amour.

Indifférente aux bruits des sirènes dehors qui annoncent l'arrivée des ambulances, indifférente aux souillures et odeurs peu ragoûtantes, je bascule vers lui et pose sur sa bouche un baiser emplis de toute la force que je souhaite lui transmettre. De cet espoir qui m'étreint et que je compte bien faire grandir encore. Mais surtout de cet amour et de cette fierté incommensurable qui font couler à présent sur mes joues des larmes de pur bonheur.

Je l'ai retrouvé, lui, bientôt je retrouverai mon fils et, ensemble, nous construirons enfin le plus beau des avenir.

Un an et des brouettes plus tard

OceanofPDF.com

Luc

Solo de guitare endiablé et vibrations.

Bordel ! Faut vraiment que j'apprenne à éteindre mon téléphone la nuit. À côté de moi, Margot se retourne pour venir m'enlacer alors que je décroche, l'humeur mauvaise.

— Putain, Dam ! T'as vu l'heure ?

— J'te réveille ?

— Évidemment !

— Ah... Bon, ben, maintenant que t'as les yeux ouverts, faut que tu me fasses un dessin. Et attention ! Une œuvre d'art, hein !

Je m'étrangle.

— Pardon ? Il est quatre heures du mat !

— Ouais, enfin... attends... Ouais, non, tu vas pas avoir le temps, tu le feras dans l'avion.

— Dans le *quoi* ?

Abasourdi mais complètement réveillé à présent, je l'écoute avec attention, de plus en plus halluciné. Une fois qu'il a raccroché, je continue à contempler mon téléphone sans y croire.

— Il se fout de ma gueule. Il se fout *vraiment* de ma gueule...

— Hum... Il voulait quoi ?

Sa jambe toute chaude s'enroule autour de la mienne, sa main coquine autour de ma queue. Bien vite, ses caresses expertes éveillent mes sens et je bascule sur elle dans un baiser, avant de me laisser glisser entre ses cuisses en feu.

Plus d'un an... Plus d'un an qu'elle m'aime pleinement, sans plus aucune retenue, chaque heure de chaque jour. Et plus d'un an que je lui rends cet

amour sans faille, le cœur comblé dès que je me réveille à ses côtés. Tout me paraît si simple et facile aujourd'hui.

Mon Évidence.

Pourtant, après les tragiques événements de l'année dernière, rien n'était gagné d'avance. Il m'a fallu du temps, beaucoup, beaucoup de temps pour guérir de mes blessures, et encore aujourd'hui, si mon visage ressemble enfin à quelque chose, mes doigts, eux, n'ont toujours pas retrouvé l'entier de leur dextérité et les cauchemars hantent encore certaines de mes nuits. Mais je ne baisse pas les bras ; un jour, je retrouverai mon meilleur niveau à la basse et je pourrai de nouveau tenir trois heures de concert.

Le temps de ma convalescence, Serge voulait tout annuler, j'ai refusé. Pas question de rester alité et de dépérir comme un légume. De séances de kiné douloureuses en séances d'ergothérapie indispensables, je me suis battu jour après jour, et cela a payé. J'ai fini par pouvoir reprendre crayons et pinceaux, et surtout le chemin de la scène. La majeure partie des dates, bien sûr, ont dû être annulées mais, me retrouvant suffisamment entouré par mes potes et encouragé comme jamais par le public, nous avons décidé d'en maintenir certaines ; des concerts plus courts, plus espacés et dans des salles plus intimistes. Tout l'amour et les encouragements déversés par nos fans ont fini par me convaincre que je ne devais rien lâcher et m'accrocher d'autant plus.

Dans trois semaines, nous donnerons un concert hommage à l'Ekinox, qui rouvrira enfin ses portes après de longs travaux. Une salle flambant neuve où l'émotion risque de nouer quelques gorges et d'enflammer les cœurs. Avant qu'elle ne meure dans mes bras, j'avais fait une promesse à une femme, et je l'ai tenue. J'ai retrouvé sa fille, Jade, une ado à peine sortie de l'œuf. Ses larmes, quand je lui ai transmis les derniers mots d'amour de sa mère, ont été pour moi comme une libération. Bien plus qu'un survivant, j'étais tout simplement *vivant*, et je n'avais pas le droit de me plaindre. Au contraire. Transformer ce cauchemar en une force, un carburant de vie, voilà ce qu'il me restait à faire.

La musique est un cadeau, un partage, un art qui n'a que faire des genres, des couleurs de peau, des religions, des différences. Elle est un tourbillon passionnel qui nous emporte tous, unis dans ses mélodies, son rythme, son tempo. On chante les naissances, les victoires, les décès. On chante les combats, les larmes, les bonheurs. La musique est essentielle à nos vies,

indispensable même. Plus que la réponse pacifiste aux tyrans, elle est symbole de liberté, celle que personne ne nous prendra jamais.

Mais la musique n'est pas la seule à m'avoir donné de la force. Avant les attentats, heureusement, j'avais déjà bien avancé sur mon projet pour la galerie Osmoz, intitulé sobrement : *Skulls and Life*. Des scènes de vie mettant en scène des squelettes dont la ressemblance avec les gens que j'aime ou admire n'est absolument pas fortuite.

Vers la fin du printemps, j'ai enfin pu exposer pour la première fois de ma vie, et mon tableau phare, un couple de squelettes souverain en train de s'étreindre – elle, une *calavera* aux cheveux sombres, longs et soyeux, lui, les cheveux clairs avec une couronne sur la tête –, a eu droit aux plus beaux compliments dans les magazines spécialisés et auprès de la critique. Ma plus belle reconnaissance, cependant, se trouve sur une photo prise en douce par Damien, le jour du vernissage : ma mère, un bras passé autour de mes hanches, qui lève sur moi un regard empli de fierté et d'amour.

Touché en plein cœur, je l'ai fait encadrer et l'ai posée dans mon atelier. J'ai d'ailleurs l'impression que jamais ma mère n'aura cherché à être aussi présente dans ma vie que durant cette année et, même si je l'ai envoyé bouler un certain nombre de fois, sa prévenance peu ordinaire ne m'a pas laissé indifférent. Peut-être est-elle due également à l'arrivée de la petite Mathilde, la fille de ma sœur. En moins d'une seconde, ce bébé a su transformer ma mère en vraie mamie gâteau et moi, en tonton gaga. Je me demande si mon frère ne va pas tarder à nous annoncer un truc, lui aussi. Je le trouve étrangement heureux depuis quelques jours...

La seule dont je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps est Vivian. Nommée rédactrice en chef du *Soul* américain, elle est partie vivre aux États-Unis – grand bien lui fasse –, et je ne connais plus d'elle que ce que je peux voir dans la presse.

Après mon passage à tabac, je ne l'ai revue qu'une fois, à l'hôpital, lorsqu'elle est venue me remercier du fait qu'elle a été sauvée par un petit groupe armé du RAID. Ce jour-là, plus que piteuse et au bord des larmes, elle m'a présenté ses excuses pour tout, mais je suis resté de marbre. Pour une simple gifle, elle m'a vendu, mis en péril ma vie et celle d'Arthur, et j'ignore si je pourrai lui pardonner un jour. Bien sûr, sa peur de mourir sous la main de ce taré était parfaitement légitime, je peux aisément la comprendre, mais je pensais que son amour pour moi valait au moins un

peu de résistance. Je n'ai même pas eu le temps de la chasser de ma chambre, Margot s'en est chargée pour moi en la fichant dehors sans ménagement, lui ordonnant de ne jamais chercher à me revoir et de changer direct de trottoir si elle devait un jour nous croiser.

— Luc... mmm... encore...

Sous mes assauts, le corps de Margot se crispe, ses ongles se plantent dans mon dos, son vagin se resserre sur ma queue et je jouis en même temps qu'elle crie à nouveau mon prénom.

Pendant quelques secondes, on retient notre souffle, à l'écoute du silence dans l'appartement. Ça va, a priori, on n'a pas réveillé Arthur.

Elle se cale contre moi, les doigts occupés à caresser mon torse.

— Alors, il voulait quoi ?

— Hein ? Qui ? Oh, merde !

Cette femme, d'un simple baiser, me fait vraiment tout oublier. Je me redresse, récupère mon téléphone, vérifie l'heure, allume la lampe de chevet.

— Je te raconterai dans l'avion, faut qu'on fasse nos bagages et qu'on bouge. Et surtout, prends des vêtements chauds.

Yeux plissés, elle s'assoit sur le lit et, pendant un bref instant, j'hésite à envoyer chier Dam et ses idées à la con pour me consacrer uniquement à lécher et exciter ces deux affolants tétons en train de me faire de l'œil.

— Dans le... Mais... qu'est-ce qu'il a *encore* fait ?

Finalement, quand on retrouve Clarisse, Elsa, Serge et Benji, le tatoueur préféré de Dam et mon ancien mentor, à l'aéroport du Bourget, encore à moitié endormis eux aussi, je décide de garder la surprise pour moi. Si Dam ne leur a rien dit, alors je ne dirai rien non plus.

Ce week-end, Margot, Arthur et moi sommes montés à Paris, dans mon appart, mais, depuis le début de l'été, notre résidence principale se trouve en Suisse, pas très loin de chez Mike.

Eh ouais ! Seuls les crétins ne changent jamais d'avis. Pour Arthur, un grand jardin avec vue sur les Alpes m'est apparu comme nettement plus sympa qu'un appart au dernier étage dans une ville étouffée par les mauvaises odeurs et la pollution.

Par amour, on est quand même capable de pas mal de choses...

Et puis, bien sûr, cette maison n'est pas une simple maison. De très grande dimension, elle cache en réalité deux habitations indépendantes qu'on a fait relier l'une à l'autre grâce à une porte entre les deux cuisines. Ainsi, nous avons notre espace propre, et Damien, le sien – avec Abby lorsqu'elle le rejoint. Il ne pouvait en être autrement, et Margot, dans le fond, adore râler dès qu'il débarque pour dévaliser notre frigo à l'improviste.

La mort de Dabo a fait accélérer beaucoup de choses. Comment Romy s'est-elle débrouillée auprès de sa hiérarchie pour justifier tout ce qu'elle leur avait dissimulé ? Je l'ignore, ça lui appartient. Tout ce que j'ai retenu, c'est que Margot Chevallier est revenue à la vie en seulement quelques jours. Aujourd'hui, elle enseigne le français à Lausanne à des réfugiés, et ce nouveau job la passionne. Romy et elle ont gardé contact et, dès que leurs agendas le permettent, elles se retrouvent à Paris pour un café ou un repas à l'appart. Moi aussi, je lui dois beaucoup. Ma vie, en fait, car la balle qui a envoyé ce taré dans l'au-delà provenait de son flingue à elle.

Arthur, lui, a été très courageux. Malgré quelques mauvais rêves récurrents, beaucoup de questions et l'effroi de me voir quasi défiguré et les mains plâtrées, il a su m'apporter plein de soleil, et je sais que ses groscâlins, conjugués à ceux de sa mère et de mes amis – Dam en tête, évidemment –, n'ont pas été pour rien dans mon processus de guérison. Pour l'heure, emmitouflé dans une couverture, il dort dans mes bras, indifférent à tout le ramdam autour de lui.

On monte dans un petit avion privé, piloté ni plus ni moins que par Anat. À son sourire, je devine qu'elle est au courant, tout comme moi, de ce que Damien mijote, et cela semble rendre Elsa plus grincheuse encore.

— On peut au moins savoir vers où l'on s'envole ? Et j'espère pour lui qu'on va pas se cailler les miches !

Luc

La Laponie, à trois heures de vol de Paris. Moins dix degrés au thermomètre et un paysage déjà couvert d'un grand manteau blanc immaculé.

Après avoir retrouvé le reste de la bande sur le tarmac, venue par avion depuis Genève, et avoir posé nos bagages dans un hôtel réservé par Damien, nous voilà aux portes d'un igloo fait de neige compacte et de blocs translucides de glace sculptée, perdu dans ce coin reculé du monde.

— Heureusement qu'il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que la météo serait parfaite, grelotte Elsa, au bout de sa vie malgré l'écharpe remontée sur son nez.

Je souris. Dam a toujours aimé les pays nordiques, intimement persuadé même d'avoir été un Viking dans une autre vie.

— Le froid, la neige... Ben oui, le temps idéal pour lui.

L'idéal de Damien semblant aux antipodes de celui d'Elsa, elle m'envoie un regard noir et dépité qui me donne juste envie de rire. Anat lui offre un baiser plein de réconfort, puis l'attire à l'intérieur du dôme blanc, à la suite de Clarisse. Et là...

— Oh, mon Dieu ! C'est... magnifique !

Les filles ont toutes la bouche ouverte, oubliant d'un seul coup la température frigorifique, la neige et le réveil très matinal. Même les enfants et Serge sont subitement happés par le charme improbable de la nef : des bancs de glace couverts de peaux de renne à droite et à gauche, des bougies dans des photophores posés tout le long de la petite allée remontant jusqu'à l'autel, des fonts baptismaux et des chandeliers tous sculptés dans la glace claire, le tout baigné d'une lumière douce aux reflets rosés qui soulignent un peu plus la beauté et la féerie de cette chapelle cachée.

Derrière l'autel, agrémenté d'autres bougies et de roses blanches, je devine une croix de glace dissimulée derrière une guitare. Et devant... Damien, le sourire espiègle et communicatif, vêtu d'un kilt long aux carreaux teintés de gris par-dessus un pantalon noir et des rangers usées. Une chemise sombre et un gilet finissent sa tenue, le tout rehaussé par ses divers bijoux, le bracelet de force dont il ne se sépare jamais, ses ongles vernis de noir et un trait de maquillage foncé pour accentuer le bleu si électrique de ses yeux. Rock, unique, élégant, intenable.

— Chéri, tu... c'est...

Il pose un regard tendre sur sa mère, dont les larmes ont commencé à couler dès qu'elle a compris le pourquoi de notre présence ici. Tel le fils aimant qu'il a toujours été, il la serre fort contre son cœur, puis lève son visage vers nous pour nous saluer. Lorsque nos yeux se croisent, je comprends à quel point il est heureux en cet instant et paraît enfin en paix avec lui-même. Que demander de plus ?

Vers l'autel se tient également un homme plutôt grand, les cheveux blonds un peu dégarnis et la mine débonnaire. Si son nom finnois est imprononçable, son anglais, en revanche, est presque meilleur que le mien et on capte vite qu'il est celui qui va marier civilement Dam et Abby. Putain ! J'arrive même pas à croire que je viens de dire ça ! Damien ? Se marier ? Il m'aura vraiment tout fait !

Sur l'un des bancs se trouve un ordinateur ouvert sur une fenêtre Skype. On y découvre Nolan, le frère jumeau d'Abby, bien plus distingué que nous avec sa chemise et sa cravate – seul Serge en porte une ici. Mais bon, lui, il doit même dormir avec... Tétraplégique depuis un terrible accident qui a coûté la vie à leur mère, Nolan n'a pu évidemment improviser ce voyage matinal, mais au moins Dam a trouvé une solution, comme à son habitude.

Sur la musique d'Elvis, l'officiant nous invite à prendre place pendant que Damien remonte vers l'autel. Il est peut-être en paix avec lui-même, mais il n'en reste pas moins nerveux. Les yeux fixés sur les deux grands battants de glace translucide servant de porte, il sautille d'un pied sur l'autre, tout en tapant un rythme rapide sur ses cuisses.

— C'est beau, hein, Luc ? s'extasie Arthur, assis sur mes genoux.

Nous sommes au premier rang, installés entre Clarisse et Margot. Il est toujours en train d'étudier avec attention le décor et pousse un petit cri de ravissement lorsque Abby apparaît au bras de son père. Il n'est pas le seul

d'ailleurs. Les filles versent leur petite larme – Clarisse, j'en parle même plus –, et même moi, j'avoue, j'ai l'œil qui tique.

— Qu'est-ce qu'elle est belle ! murmure Margot, alors que la main de Clarisse, tremblante d'émotion, se referme sur la mienne.

Ses boucles rousses relevées en un chignon lâche, Abby s'avance sous nos applaudissements et les sifflements enthousiastes de mes potes, beauté angélique dans sa jupe en tulle blanche et son blouson noir, le sourire amoureux aux lèvres et les yeux brillants. Encore un peu, et ils arriveront vraiment à me faire chialer moi aussi, ces deux couillons.

Le mec de l'état civil, c'est à peine si je l'écoute, j'ignore même combien de temps dure son monologue. Dans ma tête défile plutôt toute ma vie, depuis le jour où Dam et moi avons volé des bonbons chez... merde, comment il s'appelait déjà ? Ah, oui, m'sieur Kelish !

Dès que l'autre termine enfin son bla-bla en anglais, Dam se tourne vers Abby, sa main dans la sienne.

— Un jour, y a dix ans, j'étais assis dans le bar d'un hôtel, attendant juste que le temps passe. Et puis tu t'es invitée à ma table, et ce fichu temps s'est arrêté, comme ça, d'un coup, paf ! Fée ? Sorcière ? En tout cas, j'étais foutu, charmé, envoûté, déjà amoureux. Quelques heures plus tard, t'es pleinement entrée dans ma vie et aujourd'hui, plus que jamais, je refuse que tu en sortes. Tu te souviens de ce jour où je t'ai chanté une chanson de Brassens ? (Elle hoche doucement la tête, des larmes déjà plein les joues.) *La Non-demande en mariage...* Mais, ça, c'était avant. Avant d'avoir failli te perdre il y a un peu plus d'un an. Depuis, j'ai compris à quel point Oscar avait raison : les folies, les vraies, sont les seules choses qu'on ne regrette jamais. Et la plus folle des folies pour moi, c'est de faire de toi ma femme, la seule, l'unique, pour toujours, ici, aujourd'hui. T'es ma vie, Abby. Je t'aime, je t'aime. JE T'AAAIIME !

Se fichant bien des conventions d'une cérémonie, il l'enlace et l'embrasse, sous les sifflements joyeux des filles et les gloussements d'Arthur et de Malone.

Les joues rouges et ses prunelles turquoise plus lumineuses que jamais, Abby lance un regard aimant à son père, un autre vers l'ordinateur, puis elle pivote vers Clarisse.

— Avec ta bénédiction ?

Clarisse hoche simplement la tête, incapable de prononcer un mot, mais son sourire immense parle pour elle.

Les deux opales se posent ensuite sur moi et une étrange bouffée de chaleur m'envahit.

— Et toi ? Tu es d'accord de me laisser cet homme merveilleux de temps en temps ?

Putain, ça y est, j'ai les yeux qui piquent trop fort.

— Ouais, lui souris-je en coin, de temps en temps.

Et avant qu'elle ne puisse prononcer un autre mot ou que l'officiant puisse dire : « Je vous déclare bla-bla-bla... », Dam a déjà repris Abby contre lui pour un baiser encore plus rock'n'roll qui aurait peut-être bien fait rougir Babou.

Comme ils semblent très occupés, l'homme en profite pour appeler les témoins à signer le registre. Fred, Mike et moi nous levons d'un seul corps, en compagnie d'Alice, Elsa et Flavia. Le mec nous lorgne d'abord de travers, légèrement déboussolé, puis, voyant qu'aucun de nous ne se rassoit et que Damien se marre, il hausse les épaules et nous tend le stylo.

— Et... les alliances ? s'exclame Alice après avoir apposé sa signature sous celle de la mariée.

Dam lui jette un clin d'œil.

— T'inquiète, ma jolie, j'ai fait les choses bien, elles arrivent. P'tit cœur ? Benji ?

Mon cœur bat fort. Pourvu que ça leur plaise...

Un peu fébrile, je dévoile le croquis de deux alliances dessinées discrètement dans l'avion, à l'abri des regards curieux, que Benji prend le temps de tatouer à même la peau de Dam et Abby. Cette dernière, malgré la douleur sur son annulaire gauche, m'envoie un sourire qui réchaufferait n'importe quel cœur gelé.

— *Thanks, Luc. Elles sont... absolutely perfect !*

— Uniques et originales, comme vous deux, réponds-je en soulevant Arthur afin qu'il puisse mieux voir le travail de Benji. Pour toujours et à jamais.

Dam relève sa tête vers moi, le visage éblouissant.

— Pour toujours et à jamais. YEAPAAAH !

Luc

— Tu m'en veux ?

Dam me rejoint sur la terrasse du resto où a lieu le repas de fête. Ce mariage était peut-être un coup de tête, mais on peut pas dire qu'il a improvisé sans sérieux. Le début de la maturité ?

J'écrase ma clope, accepte la bière qu'il me tend et trinque contre la sienne.

— Pourquoi je t'en voudrais ? Pour le réveil au milieu de la nuit ?

— Nan... Pour ça.

Il lève son annulaire devant mon nez.

— Un tatouage d'orfèvre, constaté-je. Ça va ? Pas trop mal ?

— J'ai l'habitude. J'espère surtout que ça s'effacera pas.

Je détaille les autres sur ses doigts. Chez certaines personnes, effectivement, les tatouages ne tiennent pas et de nombreux tatoueurs refusent même de graver sur cette partie du corps.

— Alors ? Tu m'en veux ?

Je secoue la tête.

— Bien sûr que non.

— Tant mieux, parce que, toi et moi, c'est à la vie à la mort, j'te rappelle. Et tu resteras toujours mon p'tit cœur d'amour.

On se sourit.

— Toujours ?

— Toujours.

Il se penche vers moi, pose ses lèvres sur ma bouche et du bout de sa langue vient caresser la mienne. Ce genre de baiser, y a que nous deux pour le comprendre.

— Je t'aime, mon p'tit cœur.

— Je sais. Moi aussi, je t’aime.

On finit nos bières en regardant la neige tomber. Il est un peu plus de midi, et dans deux heures déjà, ici, au nord du monde, le soleil va tirer sa révérence.

— On leur manque, tu crois ?

— Ouais, évidemment. Allez, viens.

Je passe mon bras autour de ses épaules et nous rejoignons la salle du resto, privatisée pour nous. Au centre, les enfants dansent joyeusement en compagnie d’Elsa et d’Anat, et même Eva et Danny se dandinent en rigolant, tenus par les mains par leurs pères.

— Luc ! Regarde ! C’est Malone, il m’a appris ! m’interpelle Arthur.

Très fier et concentré, il tente deux pas de danse qui ne ressemblent pas à grand-chose, mais ça suffit à me donner le sourire. Le bonheur, faut jamais le chercher très loin.

Dam me tape sur l’épaule, embrasse ma joue et file rejoindre sa chère et tendre Américaine pour l’inviter sur la piste.

— Eh bien, qui l’aurait cru ? s’exclame Serge en m’offrant une nouvelle bière.

— Oh, tu sais, si t’espérais le contraire, ce mariage ne changera pas leur manière de vivre.

— Tu me fais peur. Tu crois ?

Je m’esclaffe.

— Elle, là-bas, lui, près de moi. Mais ce tatouage leur rappellera maintenant qu’ils s’appartiennent vraiment.

Serge soupire.

— Tu veux dire qu’ils vont encore m’en faire voir des vertes et des pas mûres ?

— Ouais, et des très colorées.

Après un deuxième soupir, lui aussi me tape l’épaule et retourne à son assiette, alors qu’Arthur court vers moi. J’ouvre mes bras et le fais s’envoler.

— Encore !

Il rit à gorge déployée, puis je le ramène contre mon cœur avant qu’il ne dégobille tout son déjeuner.

— T’as vu ma danse ?

— Bien sûr. Mais... tu devrais demander au magicien, il t'apprendra aussi de sacrés pas.

— C'est vrai ?

— Oui, vas-y...

Après un baiser un peu baveux, il s'élance vers Damien.

— Tu n'as pas honte ? Gâcher la danse du marié...

Les bras de Margot m'enlacent par-derrière et son souffle chaud vient étreindre mon cou, à m'en donner des frissons.

— Qui a dit que le mariage, c'était facile ?

D'une main, je l'attire devant moi pour goûter ses lèvres, tandis que la voix de David Gray s'élève autour de nous, comme un clin d'œil à ce que je m'apprête à lui dire.

Le plus naturellement du monde, au son lent de *This Year's Love*, j'entoure sa taille et commence à la faire danser. De toutes aujourd'hui, elle est la plus belle. Son port de reine, ses longs cheveux, ses grands yeux noirs dans lesquels se reflètent les lumières de la salle, comme des paillettes d'étoiles, sa robe-pull couleur lie-de-vin qui fait si bien ressortir sa peau de miel, le pendentif doré à son cou, une bague de Claddagh¹ que je lui ai offerte quelques semaines plus tôt, qu'elle préfère porter parfois au plus près de son cœur... Oui, en cet instant, elle est définitivement la plus belle.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? me sourit-elle.

— Comment comme ça ?

— Comme ça... avec amour.

— Parce que... je pense de plus en plus à quelque chose ces derniers temps.

Elle hausse un sourcil.

— Oui ?

Dans ma poitrine, mon cœur commence à battre un peu plus fort.

— Aujourd'hui, Dam a sûrement pris la décision la plus sérieuse de sa vie. Et si j'en prenais une, moi aussi ?

Elle ne dit rien, se contente de m'observer avec intensité. Dans sa jolie tête, ça doit carburer sec. Par-dessus la musique, j'entends le rire d'Arthur. Avec Malone, ils font danser son Bourriquet.

Je le dévisage une longue minute, les oreilles pleines des paroles de la chanson.

— Tu sais à quel point Arthur compte pour moi...

Sa main se perd dans mes cheveux.

— Et à quel point tu comptes pour lui.

Je hoche la tête.

— Alors... si je l'adoptais ?

La bouche ouverte, elle s'arrête de danser, me détaille avec force, prise entre stupeur, doute et ravissement.

— Tu es... sérieux ?

Nouvel acquiescement, et des larmes reviennent border ses yeux. À son tour, elle regarde son fils.

— Il... L'autre jour, il m'a dit quelque chose dont je ne t'ai pas parlé, parce que j'ai eu peur que ça t'effraie, mais... il m'a demandé s'il pourrait un jour t'appeler « papa ».

Oui, ça m'effraie mais, aujourd'hui, je suis prêt. En plus, ce qu'elle vient de m'avouer fait gonfler mon cœur d'une joie et d'un amour sans nom, confirmant ma décision.

Du bout des doigts, j'attrape son menton et plonge dans son regard émerveillé et amoureux.

— Je te l'ai dit. Vous êtes ma vie. Vous l'avez transformée, embellie. Il me manquait quelque chose et vous l'avez comblé. Il m'en a fallu du chemin, mais...

Elle pose son index sur mes lèvres.

— Moi aussi, il m'en a fallu, mais cela valait la peine d'attendre.

Son beau sourire s'infiltre loin, jusqu'au plus profond de moi. Il irradie mon sang, mon âme, gorge mon cœur d'une émotion si forte que j'en chialerais, tant ces mots que je ressens et que je prononce sonnent vrai.

— Je t'aime, Margot. Putain, oui, je t'aime.

Et avant qu'elle ne surprenne mes larmes de bonheur, je l'étreins plus fort et plaque ma bouche sur la sienne. Dans ce baiser vorace, je lui offre tout. Mon amour, mes doutes, mes angoisses, mes promesses.

Oui, on en a fait du chemin, et ce n'est pas terminé, parce que l'amour est un jardin sans fin, fragile, exigeant, rock'n'roll. Mais le rock, ça me connaît, alors je devrais pouvoir gérer. Aujourd'hui, demain... Oui, c'est elle que je veux, pour toujours, à jamais.

Elle, Arthur... et un Bourriquet.

OceanofPDF.com

¹ Note de Damien : La bague de Claddagh est associée à la fidélité, à l'amour et au romantisme dans la culture irlandaise.

OceanofPDF.com

Remerciements et notes de l'auteure

Certaines histoires ont beau nous hanter au quotidien, elles ont cependant besoin de temps pour accepter d'être couchées sur le papier.

Celle de Luc en fait partie.

Commencée en août 2020, quelques mois après la sortie de *Damien*, il me faudra deux ans et trois tentatives pour réussir à m'y plonger vraiment. Luc faisait son timide, Damien prenait encore trop de place.

Enfin, le 25 juillet 2022, jour de son anniversaire, cela a été le déclic ! Quatre mois plus tard, j'inscrivais le mot « fin » en bas du manuscrit. Fierté, mais également appréhension. Comment le public percevrait-il cette nouvelle histoire darkmoonesque ?

Aujourd'hui, elle ne m'appartient plus, c'est à vous, chères lectrices et chers lecteurs, de la faire vivre.

Si elle a également été compliquée à mettre en route, c'est parce que je la commence avec un tragique événement qui, bien sûr, a dû vous rappeler un autre.

Le 13 novembre 2015, je ne l'oublierai jamais, pas plus que le 7 janvier de la même année. Je savais qu'un jour, au travers d'un roman, j'en parlerais d'une façon ou d'une autre, une manière de rendre hommage aux disparus et à leurs familles, une manière de dire « non, je ne vous oublie pas ».

Cette histoire, comme *Gueule d'ange*, *Damien*, *Sex, fun and rock'n'roll* ou *24 Heures*, est aussi un hymne à la musique, aux musiciens.

Souvent, on me demande de quel instrument je joue et cela étonne toujours les gens lorsque je réponds « aucun ». La musique et les artistes

font partie de ma vie, mais d'une autre façon. Ils sont des souvenirs, des émotions, des rires, des larmes, des instants de bonheur, ils représentent une forme de liberté que personne ne devrait avoir le droit de souiller. Comme pour Jimi Hendrix, « la musique est ma religion », tout simplement.

Après le récit foutrement rock'n'roll de Fred et Alice, celui plus déjanté de Damien et Abby, j'espère que vous aurez eu plaisir à partager ces pages avec Luc et Margot (et Bourriquet !).

Pour ma part, après deux ans de doute, de questionnements, d'essais, de ratures, j'ai finalement eu beaucoup de plaisir à leur donner vie ainsi qu'au petit Arthur. Quand une histoire est prête à être contée, alors il suffit de se faire confiance et de laisser ses doigts glisser sur le clavier. Mais, Luc, tu m'auras donné des sueurs froides !

Merci aux Éditions Cyplog, et plus particulièrement à Patricia, mon éditrice, pour la publication de cette nouvelle histoire. Elle rejoint ainsi l'univers Dark Moon qui, qui sait, vous réserve peut-être encore des surprises...

Merci également à Cécile pour son œil de lynx et la correction des coquilles. Sur nos propres écrits, ces dernières nous échappent souvent.

Je remercie aussi Cora pour la couverture, ce n'était pas gagné d'avance de donner vie à Luc, ses tatouages et ses bijoux. *Grazie mille !*

Merci à ma famille et mes amies, toujours présentes lorsque apparaît la moindre incertitude. Merci pour votre soutien, votre écoute, vos idées, votre amour.

Et bien sûr, merci à vous qui lisez ces lignes, vous êtes mon impulsion. Si vous vous promenez sur les réseaux sociaux, n'hésitez pas à me laisser un mot via Facebook : @katjlasanromanciere ; ou Instagram : katja_lasan. Je suis toujours curieuse de découvrir vos ressentis après une lecture.

Sûrement nous croiserons-nous encore au détour d'un prochain roman... D'ici là, prenez soin de vous et de vos proches.

Rock'n'Love !

OceanofPDF.com